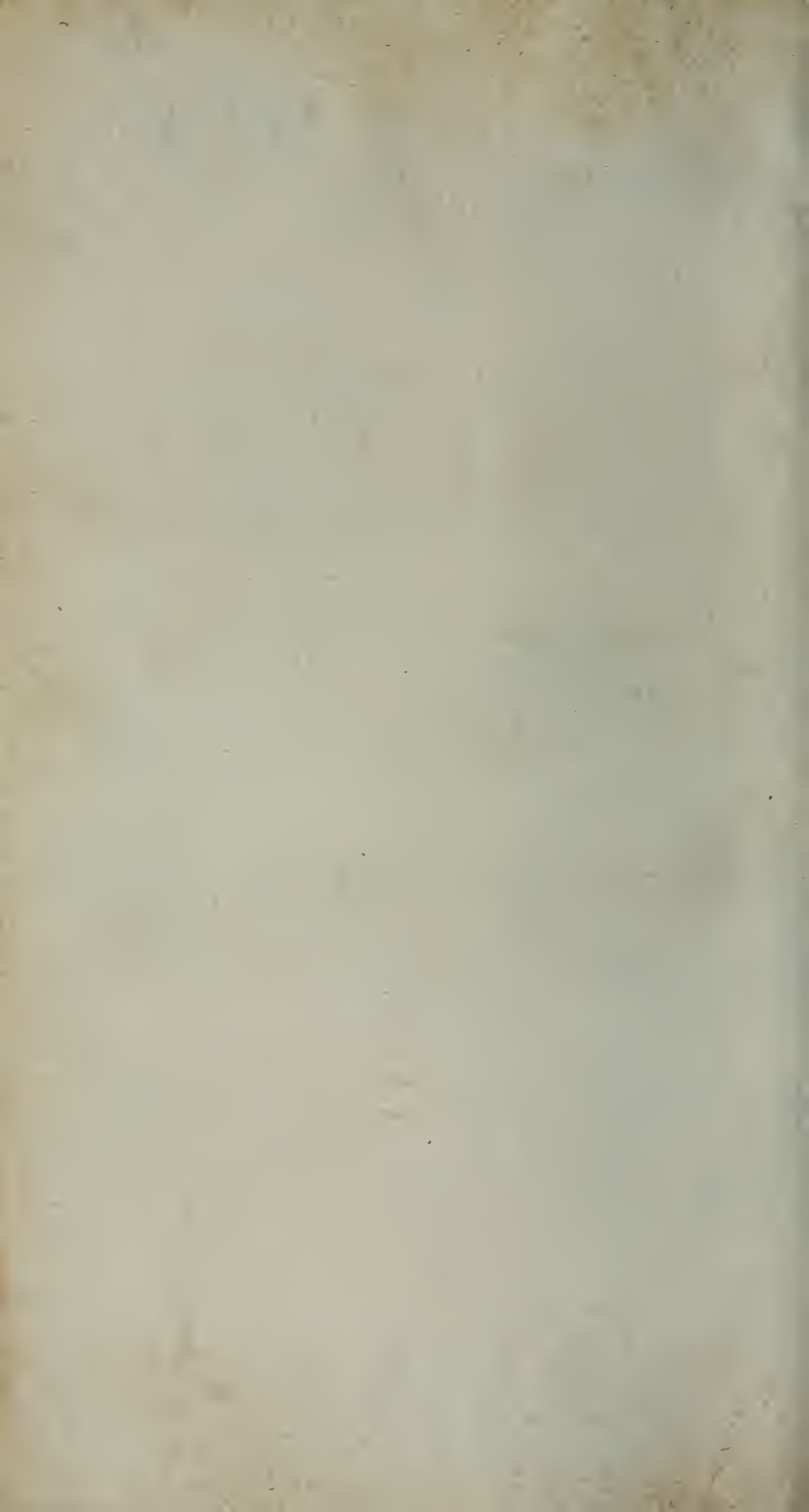



BIBLIOTHECA







ŒUVRES
DE MONSIEUR
HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME TROISIÉME.



A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

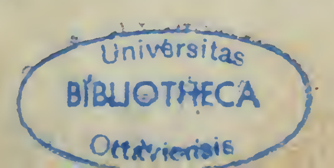


TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome troisiéme.



REFLEXIONS
SUR
LA CRITIQUE.

PREMIERE PARTIE.

IL y a deux ſortes de Public qui s'intéreſſent aux diſputes des Gens de Lettres. Le premier n'y cherche que le plaiſir malin de voir des Auteurs ſe dégrader les uns les autres, s'attaquer & ſe défendre par des railleries ingénieuſes, & relever avec un mépris réciproque juſqu'aux moindres défauts de leurs Ouvrages.

C'eſt un ſpectacle agréable pour l'amour propre des uns, que l'aviliſſement des autres; & comme l'envie des honneurs & des

richeſſes fait qu'on ſe réjouit quelquefois de la chute des Grands, quelqu'éloigné qu'on ſoit de leur ſuccéder; l'envie de l'eſtime des hommes fait auſſi qu'on aime à voir les Auteurs eſtimés déchoir d'une réputation qui incommode juſqu'à ceux qui ſont le moins à portée d'y prétendre.

L'autre eſpéce de Public, qui par ſon petit nombre à peine en mérite le nom, ne cherche dans les conteſtations littéraires que l'éclairciſſement de la vérité. Il eſt bien aiſe de voir s'élever ſur les mêmes matiéres des ſentimens différens; parce qu'alors les Auteurs intéreſſés à défendre leur opinion, raſſemblent avec tout l'art dont ils ſont capables, les diverſes raiſons qui l'appuyent, les expoſent dans leur plus grand jour, découvrent & font ſentir le foible de leurs adverſaires; & qu'enfin par ces diſcuſſions exactes, ils mettent le Lecteur en état de juger ſainement des choſes.

Ce ne ſont point les tours ingénieux, ni le ſel piquant de l'Ironie qui charment ces ſortes de Lecteurs. Ils ne font attention qu'à la ſolidité des raiſonnemens: ils les peſent à part, & dépouillés de tous les ornemens étrangers à la cauſe; & contens d'avoir évité l'erreur, ils ne connoiſſent point la joye maligne d'en voir convaincre les autres.

A ces deux ſortes de Public répondent auſſi

deux genres d'Auteurs. La plûpart ne ſe propoſent, en diſputant, que le frivole honneur de vaincre, à quelque prix que ce puiſſe être. Dès qu'ils ont avancé une opinion, il ne leur eſt plus poſſible de convenir qu'elle ſoit fauſſe : ils ſe croiroient même deshonorés d'en rien rabbattre ; & moitié illuſion, moitié mauvaiſe foi, ils font armes de tout pour la défendre. Plus les raiſons contraires les frappent, plus elles les irritent : ils tournent toute la ſagacité de leur eſprit à imaginer des détours pour échaper à la vérité qui les preſſe ; & rafermiſſant le mieux qu'ils peuvent leurs préjugés ébranlés, ils payent de ſubtilités, de hauteurs, & d'injures même, quand ils ne ſçauroient payer de raiſon. Plutôt que de ne pas triompher, ils ſe forgent des chiméres, & les attaquent. Ils imputent à leur adverſaire ce qu'il n'a pas dit ; & s'obſtinent à donner à toutes ſes propoſitions des ſens détachés, ſans vouloir, ou peut-être, ſans pouvoir comprendre qu'elles ſe modifient les unes les autres, & qu'il en réſulte un ſens général qui fait préciſément la queſtion. Quelquefois même, pour derniére reſſource, ne pouvant décréditer les raiſons, ils eſſayent de décréditer l'Auteur qui les allégue, en lui reprochant d'autres fautes indifférentes au fait préſent : ce qui n'eſt, à parler juſte, que ſe venger lâchement de ſon propre tort.

Quelques Auteurs au contraire n'ont d'autre vûë dans la diſpute que d'entendre & de faire entendre la raiſon. Le vrai leur eſt auſſi bon de la main des autres que de la leur. Ils étudient dans ce qu'on leur propoſe ce qu'il peut y avoir de raiſonnable; auſſi contens quelquefois, en avouant qu'ils ſe ſont trompés, que le peuvent être ceux qui les réduiſent à en convenir.

Ce caractére me paroit ſi eſtimable, que je me le propoſerai toujours pour modéle dans la diſpute où je ſuis obligé d'entrer. J'examinerai les objections de Me. Dacier, comme ſi je me les étois faites à moi-même. Je comparerai ſes raiſons & les miennes, comme ſi elles étoient également mes propres idées, & qu'il s'agît de me déterminer entr'elles par la ſeule force de l'évidence. C'eſt un engagement que je prends exprès à la face de l'Académie, pour m'animer à rendre ma réponſe plus digne de ce Public judicieux, pour qui ſeul on devroit écrire.

Le Livre de Me. Dacier annoncé depuis long-temps, parut quelques jours après que j'eus recité cette eſpéce de Préface dans l'Académie. Je le lûs avec attention pour y chercher mes erreurs; & comme j'avois promis de pardonner les injures à qui me détromperoit, je m'accoutumai aiſément à

celles dont il eſt plein, dans l'eſpérance qu'on rempliroit la condition: mais après avoir achevé tout le livre, je trouvai qu'il n'y avoit que la moitié de l'ouvrage fait. J'ai déja eu les injures, il ne reſte plus qu'à me détromper.

Dans l'engagement où je ſuis de répondre, j'ai ſongé, comme Me. Dacier, à faire un Livre qui pût être utile indépendamment de notre diſpute. Elle a choiſi les Cauſes de la Corruption du Goût, qui ſont plutôt chez elle le prétexte, que le deſſein de l'ouvrage. Pour moi, je me ſuis laiſſé conduire à ma matiére: il m'a paru qu'elle me donnoit lieu à des Réflexions judicieuſes ſur la Critique. Je tâcherai donc d'en faire le fonds de ma réponſe; de ſemer par tout des principes de raiſonnement, dont les endroits que j'ai à refuter ne ſeront que l'application; & je prendrai garde ſur tout à ne dire contre Me. Dacier que ce qu'entraîne la néceſſité de ma défenſe.

Je lui ai rendu dans mes Odes un hommage public que je confirme encore avec plaiſir. Le compliment que je lui ai fait, étoit fondé ſur une eſtime très-réelle: l'érudition eſtimable dans les hommes, l'eſt encore plus dans une femme, par ſa rareté. Il faut avouer que Me. Dacier l'a portée à un haut point: elle en a ſervi utilement ſon ſiécle par un grand nombre de

Traductions fidéles ; & puiſque je ne ſçai pas le Grec, je ſuis du nombre de ceux qui lui ont là-deſſus le plus d'obligation.

Je ne rabats donc rien des ſentimens qui lui ſont dûs : mais enfin, comme les meilleurs amis diſputent tous les jours ſans s'aliéner, j'eſpere que Me. Dacier ne trouvera pas mauvais que je me défende, & qu'elle ſouffrira même que j'aye raiſon en bien des choſes. Nous n'avons en vûe l'un & l'autre que la vérité, & l'avantage du Public.

DE L'ODE INTITULÉE

L'OMBRE D'HOMERE.

CETTE Ode renferme l'idée générale de mon diſcours & de mon Poëme. Il eſt naturel de commencer par la juſtifier, d'autant plus que Me. Dacier en prend occaſion de me reprocher un vice odieux, ce qui m'intéreſſe bien plus qu'une ſimple erreur. Je ſuis coupable à ſon compte *d'envie & de malignité*, & elle m'en fait honte par l'autorité de Plutarque ; comme ſi nous n'avions pas elle & moi des maîtres de vertu infiniment plus reſpectables, & que je ne puſſe apprendre toute l'injuſtice d'un orgueil jaloux & malin, que de la bouche des Philoſophes Payens.

Voyons cependant ce qui peut avoir don-

né lieu à cette accuſation. J'évoque l'Ombre d'Homere, avec tout le reſpect que lui doit un Poëte, pour apprendre de lui-même comment je dois l'imiter pour plaire à mon ſiécle. Il me donne des leçons, dont la premiére eſt de ne point l'adorer : il m'avertit enſuite d'éviter certains défauts de ſon ouvrage; & enfin je me crois en état d'exécuter mon entrepriſe, comme Homere l'eût fait lui même, s'il eût été à ma place.

Il y a là ſans doute, pour Me. Dacier quelque apparence de préſomption. Un Poëte de deux jours interroger Homere conſacré par une réputation de trois mille ans; le forcer à m'avoüer ſes foibleſſes; & me flatter de les corriger! cela eſt violent; & je ne ſuis point ſurpris que le zéle d'une Interprête d'Homere s'en ſoit d'abord ſcandaliſé. Ajoutez qu'elle a vû à la tête de mon Livre une Eſtampe où Homere lui-même conduit par Mercure, me met ſa lyre entre les mains. La profanation eſt encore plus ſenſible : car, ſans vouloir citer Horace, la repréſentation des choſes frappe bien plus que le ſimple récit. Sur cette apparence Me. Dacier s'eſt hâtée de conclure que j'étois coupable de cet orgueil plein d'envie & de malignité, qu'elle déteſte ſur la parole d'un fort honnête Ancien.

Mais ſi elle avoit obſervé la premiere regle de la Critique, & qu'elle eût ſuſpendu

ſon jugement pour approfondir le véritable ſens de l'Ode en queſtion, elle ne m'auroit pas cité ſi légérement devant Plutarque.

Je vais dépoüiller mon Ode de tous les ornemens poëtiques, & en réduire exactement le ſens dans un langage ſérieux & littéral : après quoi j'oſe appeller à Me. Dacier même du jugement précipité qu'elle en porte.

Voici donc ce que mon Ode ſignifie. L'Iliade d'Homere que bien des gens connoiſſent plus de réputation que par elle-même, m'a paru mériter d'être miſe en Vers François, pour amuſer la curioſité de ceux qui ne ſçavent pas la langue originale. Pour cela j'interroge Homere; c'eſt-à-dire que je lis ſon Ouvrage avec attention; & perſuadé en le liſant que rien n'eſt parfait, & que les fautes ſont inſéparables de l'humanité, je ſuis en garde contre la prévention, afin de ne pas confondre les beautés & les fautes. Je crois ſentir enſuite que les Dieux & les Heros, tels qu'ils ſont dans le Poëme Grec, ne ſeroient pas de notre gout ; que beaucoup d'Epiſodes paroîtroient trop longs ; que les Harangues des combattans ſeroient jugées hors d'œuvre, & que le Bouclier d'Achille paroîtroit confus, & déraiſonnablement merveilleux. Plus je médite ces ſentimens, plus je m'y confirme ; & après y avoir penſé autant

que l'exige le respect qu'on doit au Public, je me propose de changer, de retrancher, d'inventer même dans le besoin; de faire enfin selon ma portée, tout ce que je m'imagine qu'Homere eût fait, s'il avoit eu affaire à mon siécle. Je finis de plus, après m'être déterminé, en soupçonnant encore que mon orgueil pourroit bien m'abuser.

Si j'avois simplement dit cela dans une Préface, ma conduite auroit-elle paru malignement orgueilleuse? Je crois que Me. Dacier même se seroit contentée de me plaindre de mon erreur, sans m'accuser ni d'envie, ni de présomption. Cependant qu'elle examine l'Ode; elle trouvera que je n'ai ajouté à ce fonds, que des images & des expressions poëtiques, & la fiction d'évoquer Homere, pour me faire dire par lui-même ce que son Ouvrage m'a fait penser. Me. Dacier voudra bien prendre ce raisonnement pour la justification de l'estampe qui n'est que la représentation de l'Ode.

Voilà l'inconvenient de ceder trop légérement à l'apparence: on fait par précipitation des injures que l'on n'a pas quelquefois le courage de réparer; au lieu que si l'on se donnoit le tems d'approfondir les choses, si l'on se défioit des premiers jugemens qu'on porte, à proportion qu'on a intérêt de les porter tels, on préviendroit bien des erreurs que l'on reproche gratui-

tement aux autres. Je ne crois pas ces réflexions moins raiſonnables, ni moins vrayes que ſi je les avois lûës dans Plutarque.

A l'égard du ſtyle de cette Ode, Me. Dacier me reproche pluſieurs fautes. Je conviens de bonne foi avec elle, que je ne me ſuis pas expliqué clairement dans les quatre premiers vers, & je m'attends bien à reconnoître encore d'autres fautes, quand il s'agira de ma Poëſie, que je réſerve pour la troiſiéme partie de mon Ouvrage.

Mais j'avoue que j'étois impatient de me laver du reproche d'orgueil, non pas que je m'en croye abſolument exempt; où eſt l'homme irréprochable de ce côté-là ? Me. Dacier même n'en ſoupçonne-t-elle pas un peu dans ſon Livre, quelque imperceptible qu'il y puiſſe être ?

Ce que je puis dire, c'eſt que je ſens tout le ridicule de cette haute opinion de ſoi-même, où la plupart des Poëtes s'abandonnent ; qui ſemble par un long uſage être devenuë une bienſéance de leur art, & comme une beauté poëtique qu'ils ont copiée fidélement les uns des autres. (*a*) Je n'ai pas crû que le mérite l'autoriſât ni dans Pindare, ni dans Horace, ni dans Malherbe; & j'ai oſé dire qu'ils avoient tort de s'être mis eux-mêmes au nombre de leurs admirateurs.

(*a*) Dans mon Diſcours ſur l'Ode.

Si cependant j'ai ſuivi quelquefois leur exemple, c'eſt par pure déférence au gout établi qui fait regarder ces ſaillies puériles comme un entouſiaſme ſublime, & comme une noble confiance inſéparable du génie. Me. Dacier peut-être ne m'en croira pas; mais j'ai ſouvent ri tout ſeul de cet orgueil lyrique dans le tems même que je m'y prétois, & j'en demande encore pardon aux gens raiſonnables.

Et d'ailleurs, de quoi un Poëte s'enorgueilliroit-il! d'un Art plus pénible qu'important! d'exprimer quelquefois avec grace ou avec force, des choſes communes que d'autres penſent & ſentent ſans en être vains! de quelque facilité à peindre des images, & à rendre des ſentimens! Tout cela bien aprétié, n'eſt qu'une imagination heureuſe, mais qui pour l'ordinaire nuit au jugement, à meſure qu'elle eſt forte & dominante. Voilà ce que je penſe d'un art où je me crois encore bien loin d'exceller. Il n'y a pas là grande matiére d'orgueil, mais il ſeroit à ſouhaiter que chacun ſe fît auſſi bonne juſtice.

Si, par exemple, un homme qui ſçait pluſieurs Langues, qui entend les Auteurs Grecs & Latins, qui s'éleve même juſqu'à la dignité de Scholiaſte, ſi cet homme venoit à peſer ſon véritable mérite, il trouveroit ſouvent qu'il ſe réduit à avoir eu des

yeux & de la mémoire ; il ſe garderoit bien de donner le nom reſpectable de ſcience à une érudition ſans lumiére. Il y a une grande différence entre ſe ſouvenir & juger, entre s'enrichir de mots ou de choſes, entre alléguer des autorités ou des raiſons. Si un homme pouvoit ſe ſurprendre à n'avoir que cette ſorte de mérite, il en rougiroit plutôt que d'en être vain.

DE L'ESTIME DES ANCIENS.

CES ſortes de Sçavans reprochent à cinq ou ſix ignorans de notre ſiécle d'avoir mépriſé les Anciens : mais ces cinq ou ſix ignorans n'ont point mépriſé les Anciens ; ils ont ſeulement condamné l'eſtime outrée & l'eſpéce d'idolatrie, où l'on tombe à leur égard. Ils ont voulu qu'on rendît juſtice à tous les tems ; que l'on ſentît le beau par tout où il eſt, ſans acception de ſiécles, & qu'on ne fît pas les Modernes d'une autre eſpéce que les Anciens.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour les Commentateurs. Si l'on n'adore pas, on mépriſe : point de milieu. Mr. Dacier par exemple, veut *qu'Homere ait inventé l'Art, & l'ait perfectionné tout à la fois ; que ſon Ouvrage ſoit le plus parfait qui ſoit ſorti de la main des hommes.* Si on lui arrache l'aveu

vague qu'il a pû faire quelques fautes, elle n'a garde d'appliquer cet aveu à rien en particulier ; au contraire, elle justifie tout en détail ; & c'est peu de justifier, elle se récrie toujours : *cela est inimitable*, *cela est divin!* d'où vient donc ce prodige ? comment se peut-il faire qu'un homme invente un grand Art, & le porte d'abord à la perfection ? Me. Dacier s'en étonne elle-même, & elle se demande : *Comment donc Homere a-t-il pû être exempt de la loi générale, qui n'a peut-être jamais souffert que cette exception?* Et voici la raison qu'elle s'en rend après y avoir un peu rêvé. *Il y a des Nations si heureusement situées, & que le Soleil regarde si favorablement, qu'elles ont été capables d'imaginer & d'inventer elles-mêmes, & d'arriver à la perfection. Et il y en a d'autres qui ensévelies dans un air plus épais, n'ont jamais pû, que par le secours de l'imitation, se tirer de la grossiéreté & de la barbarie où leur naissance les a plongées ; & telles sont toutes les Nations Occidentales, par comparaison à celles qui sont à l'Orient.* Voilà donc, selon cette idée, les Poëmes d'Homere qui sont l'effet d'un coup de Soleil ; encore n'ont-ils dû naître que dans la Gréce, comme s'il y avoit un Orient fixe aussi bien que les Poles, & que tous les climats que le Soleil parcourt, ne fussent pas Orient & Occident tout à la fois les uns par rap-

port aux autres. Cette inattention auroit été qualifiée autrement, si Me. Dacier avoit eu à me la reprocher.

Mais ce n'est véritablement qu'une inattention ; elle n'a prétendu parler que de notre Orient qui lui paroît plus favorable à l'imagination ; & c'est pourquoi, selon elle, les Egyptiens peu de temps après le déluge, avoient déja poussé fort loin plusieurs sciences, & sur tout la Divination : folie que Me. Dacier leur compte pour une profonde découverte, & bien digne en effet d'un climat chaud ! nos broüillards n'auroient pas opéré de si grands prodiges.

Quoiqu'il en soit, dès que je ne conviens pas qu'Homere ait perfectionné l'Art qu'il a inventé, Me. Dacier conclut que je le méprise, moi qui ai avancé formellement que par une supériorité de génie il avoit saisi les premiéres idées de l'Eloquence dans tous les genres; qu'il avoit parlé le langage de toutes les passions ; qu'il avoit ouvert aux Ecrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes qu'il ne restoit plus qu'à applanir ; & qu'enfin ceux mémes qui le surpasseroient, devroient encore le regarder comme leur maître. J'ay beau le redire, & protester de ma sincérité ; Me. Dacier n'y verra peut-être encore qu'un mépris caché d'Homere, & qui ne tend pas à moins qu'à renverser la République des Lettres. Pour moi, j'ose

dire que cette délicateſſe outrée de ne pouvoir ſe contenter pour Homere, d'un éloge auſſi ſérieux & auſſi étendu, ne peut naître que d'une prévention très-dangereuſe; & encore plus capable de corrompre le goût que toutes les cauſes qu'on me cite de Quintilien.

En effet, cette prévention tient le jugement en ſervitude; on n'oſe ſentir ce qu'on ſent; on ſe paſſionne de commande pour ce qui ne mérite qu'une approbation tranquille; on réſiſte aux premiéres impreſſions du défectueux; & à force d'y réſiſter, on parvient enfin à le voir avec d'autres yeux; on le ſouffre d'abord; enſuite on le juſtifie; bientôt on l'admire; & quelquefois on l'imite ſans remords.

Ce que je dis ici à l'occaſion d'Homere, je l'étends à tous les anciens, & je prie Me. Dacier, s'il eſt poſſible, de ne voir dans ce que je dis que ce que je dis. Les Grecs & les Latins ont eu de Grands Hommes dans tous les genres; & nous avons en eux, à les comprendre tous enſemble, des modéles de toutes les beautés, c'eſt-à-dire que l'un excelle par un endroit, & l'autre par un autre; mais je crois auſſi que nous avons en eux des exemples de toutes les fautes: & c'eſt même par cette double leçon, que l'étude des bons Ecrivains de l'Antiquité, peut être pour nous une éducation complette

Nous ſerions encore dans la barbarie ; ſi nous ne les avions retrouvés. Il eût fallu de nouveau défricher tout, paſſer par les commencemens les plus foibles ; acquerir, pour ainſi dire, les Arts piéce à piéce, & perfectionner nos vûës par l'expérience de nos propres fautes, au lieu que les Anciens ont fait tout ce chemin pour nous. Ils ont été nos guides & nos maîtres, il faut les eſtimer & les étudier : mais non pas comme des maîtres tyranniques, ſur la parole de qui nous devions jurer toujours, & qu'il ne ſoit jamais permis d'examiner.

La queſtion n'eſt pas, comme bien des gens ſe l'imaginent, & comme les Partiſans outrés de l'Antiquité ſemblent l'entendre, s'il faut mépriſer ou eſtimer les Anciens, les abandonner ou les conſerver. Il eſt hors de doute qu'il faut les eſtimer & les lire ; il s'agit ſeulement de ſçavoir s'il ne les faut pas peſer au même poids que les Modernes : Si, quand les idées du beau dans tous les genres ſont une fois connuës, il ne faut pas meſurer tout indiſtinctement à cette régle, & effacer des ouvrages, pour ainſi dire, le nom de leurs Auteurs, pour ne les juger qu'en eux-mêmes. Voilà préciſément la Queſtion ; du moins je déclare que je ne vais pas plus loin ; ce n'eſt point un pas que je faſſe en arriére, je n'ai jamais paſſé ces bornes.

Je trouve ſeulement que l'on fait ſonner trop haut les noms des Ecrivains de l'Antiquité. Ils ſont pour les gens prévenus, comme ces Geants dont parle Me. Dacier qui croiſſoient toutes les années d'une coudée en groſſeur, & de deux en hauteur. (*a*) A meſure qu'ils s'éloignent de nous, leur autorité s'augmente : nous ne nous accoutumons pas aſſez à les entendre nommer, comme les Ecrivains de notre ſiécle : nous y attachons une idée de grandeur devant qui les noms modernes ne tiennent point. Pour moi qui ſoupçonne que ces Grands Hommes pouvoient être petits par bien des endroits aux yeux de leurs contemporains ; qui vois parmi nous, que ceux qui ont le plus de talens, n'ont pas ſouvent des lumiéres bien ſûres, & que nos meilleurs eſprits ſe trompent quelquefois ; je penſe qu'il en a toujours été de même ; qu'Horace n'impoſoit pas plus de ſon temps, que Malherbe du ſien ; ni Longin & Denys d'Halicarnaſſe, que des Rhéteurs de nos jours.

(*a*) Madame Dacier avertit dans ſon Errata, qu'elle s'eſt trompée d'une ou de deux coudées, il faut les ſuppléer à proportion dans ma comparaiſon.

DE LA MANIERE DE CRITIQUER LES AUTEURS.

LA Critique eſt ſans doute permiſe dans la République des Lettres. Elle eſt légitime, puiſque c'eſt un droit naturel du Public, de juger des écrits qu'on lui expoſe ; & elle eſt utile, puiſqu'elle ne tend qu'à faire voir par un raiſonnement ſérieux & détaillé, les défauts & les beautés des Ouvrages. Mais autant que la Critique eſt légitime & utile, autant la Satyre eſt-elle injuſte & pernicieuſe : elle eſt injuſte, en ce qu'elle eſſaye de tourner les Auteurs mêmes en ridicule, ce qui ne ſçauroit être le droit de perſonne ; & elle eſt pernicieuſe, en ce qu'elle ſonge beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer. Elle ne porte que des jugemens vagues & malins, d'autant plus contagieux, que leur généralité accommode notre pareſſe, & que leur malice ne flate que trop notre penchant à mépriſer les autres.

Il faudroit donc dans la République des Lettres traiter les Satyriques ſuperficiels comme des ſéditieux qui ne cherchent qu'à broüiller ; & les Critiques ſages au contraire, comme de bons citoyens qui ne travaillent qu'à faire fleurir la raiſon & les talens.

C'eſt à eux ſans doute qu'il appartient

de juger les Ouvrages anciens & modernes : mais il ſeroit bon, ce me ſemble, d'établir la-deſſus une différence entre les Auteurs des ſiécles paſſés & les Auteurs vivans. On examine d'ordinaire ceux-là avec un reſpect timide & des ménagemens ſuperſtitieux, tandis qu'on réſerve pour ſes contemporains toute la ſévérité & toute la hardieſſe de ſes jugemens. J'oſe dire cependant, que ce devroit être tout le contraire. Tous les égards ſont dûs à ceux avec qui nous vivons, & nous ne devons rien aux autres que la vérité.

Il faudroit donc, pour l'inſtruction de nos contemporains, mettre à profit cette liberté que nous pouvons prendre ſur les Auteurs qui ne ſont plus. Que notre propre conduite nous ſerve en cela de leçon : nous ne faiſons d'anatomie que des morts ; on a même horreur de la maxime qui autoriſe les expériences ſur les perſonnes obſcures. Pourquoi n'étendrions-nous pas cette humanité aux choſes qui ne regardent que l'eſprit ? Pourquoi du moins ne s'en pas tenir aux critiques honnêtes avec nos Ecrivains ? Pourquoi au lieu de leur reprocher aigrement des fautes, n'en choiſiſſons-nous pas de pareilles dans les Anciens, dont nous faſſions ſentir le défaut, &, ſi l'on veut, tout le ridicule qui ne les intéreſſe plus ? Nous ſatisferions par là au

double devoir d'éclairer les autres, & de ne bleſſer perſonne.

Mᵉ. Dacier n'eſt pas de mon avis ; elle a cru que c'étoit me faire grace de ne m'accorder que les égards que j'ai eus pour Homere ; elle n'a fait attention en cela qu'à la ſupériorité de l'un, & à la médiocrité de l'autre ; & elle me traite ſans ſcrupule comme mort, & Homere comme vivant, parce qu'elle l'a fait revivre dans ſa traduction.

Qu'elle l'avoue ingenuëment ; elle s'eſt cruë attaquée dans la perſonne de ſon Auteur favori ; elle a compté pour rien la juſtice flateuſe que je lui rends avec plaiſir en tant d'endroits de mon diſcours, & elle n'y a vu que les cenſures que j'ai oſé faire du Pere de la Poëſie ; encore ſa paſſion pour ce grand Poëte les lui a-t-elle groſſies ; elles lui ont paru des injures, & pour ces injures prétenduës, elle m'en a rendu de très-réelles.

Il y a deux ſortes d'injures uſitées dans les conteſtations des Gens de Lettres : les unes toutes cruës, & telles que la paſſion les ſuggére d'abord, les expreſſions les plus naturelles du mépris & de la colére, des démentis en forme, des reproches directs d'impertinence & d'abſurdité, & mille autres formules auſſi polies. La plûpart des Sçavans des derniers ſiécles n'en

étoient point avares, dès qu'ils étoient en diſpute, & je ſoupçonne qu'ils avoient rapporté cela du commerce récent d'Homere, qui les met harmonieuſement dans la bouche de preſque tous ſes Héros. Me. Dacier a pris apparemment cet uſage pour un privilége de l'érudition; elle ne m'épargne pas ces ſortes d'injures, & ſouvent elle ne m'a pas jugé digne qu'elle ſe donnât la peine de les aſſaiſonner du moindre tour. En voici quelques-unes dont le Lecteur jugera.

C'eſt-là véritablement parler ſans ſçavoir ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on dit, c'eſt parler comme les Viſionnaires de Deſmarets. (Me. Dacier, pag. 105.)

M. de la Motte a cru que c'étoit une fauſſe modeſtie, & il s'eſt livré ſans aucun ſcrupule à un orgueil très ſincére. (401.)

Perſonne n'a jamais été aſſez fou pour tirer cette concluſion. (187.)

Alors, outre la vanité qu'on y condamne, on y déteſte encore l'envie & la malignité. Telle eſt ordinairement la vanité des Poëtes, & voilà le véritable caractére de celle de M. de la M. (376.)

Voilà des injures bien poſitives, & qui ont toute la ſimplicité des temps héroïques.

L'orgueilleuſe ingratitude de l'Imitateur l'a emporté ſur la modeſte reconnoiſſance du

Traducteur. (35) Il faut avoüer que celle-ci le dispute pour l'harmonie aux plus belles d'Homere.

Que M. de la Motte n'entende ni le Grec, ni le Latin, cela est pardonnable! Mais il devoit au moins entendre le François. (123.) Cela est emprunté presque mot pour mot de M. Despréaux: l'injure avoit été inventée par un autre; il n'auroit pas été mal d'en faire honneur à l'inventeur.

Il est si naturel à M. de la Motte d'être dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s'est fait, & il y rentre le plutôt qu'il est possible. (18.) Me. Dacier venoit de promettre dix lignes auparavant de ménager ses expressions. Il faut donc qu'elle ait cru ce tour fort honnête, & je n'ai qu'à l'en remercier.

M. de la Motte a un art admirable pour rendre froids & plats les discours les plus forts & les plus nobles. (417.)

On diroit que M. de la Motte a fait serment de gâter les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne lui peut échaper. (418.) Quelques gens prétendent que c'est-là la fine Ironie de Platon. Il n'y a rien à dire, puisqu'elle a le sceau de l'Antiquité.

Un homme pieux comme M. de la Motte ne sçauroit mentir. (109.) Cette Ironie a pourtant bien de l'air d'un démenti.

Alcibiade donna un grand soufflet à un

Rhéteur qui n'avoit rien à Homere. Que feroit-il aujourd'hui à un Rhéteur qui lui liroit l'Iliade de M. de la Motte. (165.) Heureusement quand je récitai un de mes Livres à Me. Dacier, elle ne se souvint pas de ce dernier trait.

Ridicule, impertinence, témérité aveugle, bévuës grossiéres, folie, ignorances entassées. Ces beaux mots sont semés dans le Livre de Me. Dacier, comme ces charmantes particules Grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas, à ce qu'on dit, de soutenir & d'orner les Vers d'Homere.

Me. Dacier est peut-être surprise de m'en avoir tant dit; car puisqu'elle avoit promis d'abord de ne me point dire d'injures, (*pag.* 10.) il y a apparence que toutes ces phrases lui sont échapées comme un style polémique, sans qu'elle y fît assez d'attention. Mais je l'avertis que ce n'en est pas là la trentiéme partie; & que quand elles ne choqueroient pas par le défaut de bienséance, elles ennuyeroient encore beaucoup par la répétition.

Ces sortes d'injures partent d'ordinaire d'une passion imprudente, & qui n'entend pas ses propres intérêts: car elles ne font aucun plaisir au Lecteur; elles ne font pas grand tort à l'Auteur à qui elles s'adressent, & elles avilissent sûrement celui qui les dit.

Il y a d'autres injures plus ingénieuses,

qui, quoique également injuſtes, ne laiſſent pas d'égayer la matiére, & de faire paſſer la malice à la faveur de l'art.

J'en ai trouvé quelques-unes de ce genre dans Me. Dacier. Elles m'ont réjoui moi-même, quoique ce fût à mes dépens; je renonce pour tant à l'honneur d'en rendre de pareilles, je me prive volontiers d'un avantage que je crois injuſte, & je ne veux ni me faire lire, ni avoir raiſon à ce prix.

Une autre injuſtice en matiére de diſpute, c'eſt de reprocher à l'Auteur que l'on combat, des choſes étrangéres à la queſtion, & cette injuſtice eſt preſque toujours une marque de foibleſſe: car ſi on ſe ſentoit aſſez fort du fait même, on ne chercheroit pas de ſecours ailleurs. Me. Dacier, par exemple, n'auroit-elle pas dû ſe paſſer d'un pareil artifice.

J'ai fait des Opera, me reproche-t-elle, & j'ai lû des Romans; & par le titre de Pieux qu'elle me donne enſuite ironiquement, elle paroît inſinuer que je ſuis tout le contraire. J'ai là-deſſus une compenſation à lui propoſer. Qu'elle me paſſe les Opera que j'ai faits, pour les Traductions qu'elle a faites de l'Eunuque & de l'Amphitrion, de quelques Comédies Grecques d'auſſi mauvais exemple, & des Odes d'Anacréon, qui ne reſpirent qu'une volupté dont la nature même n'eſt pas toujours d'accord.

Soyons

Soyons raiſonnables ; il me ſemble que cela vaut bien quelques Opera, qui ſont des ouvrages très-modeſtes, & preſque moraux, en comparaiſon de ceux que je cite.

A l'égard des Romans qu'elle ſuppoſe que j'ai lûs, mettons-les pour les deux cens fois (*a*) qu'elle a lû avec plaiſir quelques Piéces du Cynique Ariſtophane. Mes lectures frivoles ne montent pas à beaucoup près ſi haut ; mais je ne veux point chicaner, & je conſens que l'un aille pour l'autre.

On concluera ſans doute que nous pouvions mieux employer notre tems, Me. Dacier & moi ; je paſſe condamnation, pourvû qu'on n'en induiſe rien contre le fond de nos ſentimens. Je ſuis ſûr qu'elle n'a fait attention dans les endroits licentieux qu'à l'eſprit du Poëte, & à la force ou à l'harmonie des mots Grecs ; & la même juſtice demande auſſi qu'elle croye que je n'ai été touché dans les Romans, que de l'art ingénieux qui y régne, ſans en adopter les mauvaiſes maximes. Je ſuis ravi pour elle que mon Apologie ſoit la ſienne.

D'ailleurs le deſſein de Me. Dacier dans le reproche qu'elle me fait, eſt de donner une idée baſſe de notre galanterie, de faire regarder l'amour comme une ſource de petits ſentimens indignes de l'homme, & de faire entendre que les eſprits accoûtumés à

(*a*) Préface d'Ariſtophane.

ces puérilités, ne ſont plus capables de ſentir le ſublime & les grands ſentimens d'Homere. Mais qu'eſt-ce au fond que ces grands ſentimens pour leſquels on voudroit nous inſpirer tant d'eſtime? des saillies extravagantes d'ambition & de vengeance, des tranſports ridicules d'un courage aveugle. Si l'on examinoit bien toutes ces paſſions, on verroit qu'elles n'ont rien à ſe reprocher du côté du puérile; qu'elles aviliſſent également l'homme; & qu'enfin ce n'eſt point par raiſon qu'on les préfére les unes aux autres, mais ſeulement ſelon le degré d'orgueil ou de tendreſſe qu'on a ſoi-même dans l'eſprit & dans le cœur.

DU PARALLELE D'HOMERE ET DE L'ECRITURE SAINTE.

VOICI un Article plus ſérieux & plus important que tous les autres. Me. D. employe ſouvent dans ſon Livre l'exemple de l'Ecriture Sainte pour juſtifier la conduite d'Homere en pluſieurs choſes. J'avois oſé trouver ce parallele ſcandaleux, ſans néanmoins appliquer ce terme à Me. D. mais, *elle eſt très-contente*, dit-elle, *de ſcandaliſer avec Euſtathe, Archévêque de Theſſalonique*; comme ſi ce Commentateur d'Homere étoit un Pere de l'Egliſe, &

qu'il fût de la docilité chrétienne de souscrire là-dessus à ses sentimens. Me. Dacier appuyée de ce témoignage donne hardiment à plusieurs de mes remarques sur Homere, la note capitale d'impiété ; je ne sçaurois, à l'entendre, condamner quelques comparaisons, ni les répétitions mêmes de l'Iliade, sans me rendre suspect d'hérésie. Heureusement je suis bien rassuré de ce côté-là. Beaucoup de Théologiens, des Archévêques mêmes, puisqu'il en faut, ont lû mon Ouvrage ; & ils m'ont félicité positivement de ce que j'ai dit là-dessus.

Je vais donc une fois pour toutes faire ma déclaration sur l'Ecriture, afin de ne la plus mêler dans une dispute prophane, & où l'on est scandalisé, je le répéte, de la voir entrer.

L'Ecriture ne nous a point été donnée pour nous rendre sçavans, encore moins pour amuser notre imagination. Je n'y cherche point à devenir Physicien, ni Astronome, ni Poëte, ni Orateur. J'ai donc lû tous les Livres Saints, quoique Me. Dacier se plaise à croire que je les ignore : je les ai étudiés comme la science de l'unique nécessaire, comme la source divine de la doctrine & des mœurs, mais nullement comme une poëtique, aliment frivole de l'imagination des hommes. J'avouë que je lis Homere avec des sentimens bien opposés ; & quoique

quelques Ecrivains que Me D. adopte, veüillent qu'on le liſe comme les Prophétes, en cherchant les grandes vérités cachées ſous ſes fables, je le regarde au contraire, comme un organe du pere du menſonge, dont il s'eſt ſervi, non pas pour établir le Paganiſme, ainſi que Me D. me le fait dire, mais pour en fortifier l'extravagance & l'abſurdité,

Un ſçavant Théologien avoit déja reproché à Mr Dacier, le deſſein apparent de *chriſtianiſer* quelques Philoſophes Payens; d'avoir voulu faire des œuvres de Marc Antonin, *un livre de piété*; d'avoir dit, *que quand on juge de Socrate par les vérités qu'il a connuës, on ne ſe contente pas de dire qu'il étoit grand Philoſophe; mais qu'on eſt preſque tenté d'aſſurer qu'il étoit Prophete, & que Dieu lui avoit révélé les Myſteres qui devoient être accomplis.* D'avoir ajoûté ſur les Stoïciens, *qu'il n'y a rien de plus parfait que leurs maximes; & qu'après l'Ecriture Sainte, rien ne méritoit davantage d'être mis entre les mains des hommes.* Sans doute l'amour de Mr D. pour la vérité & la vertu, lui en ont groſſi les apparences dans les Philoſophes Payens, où il a pris l'ombre pour le corps. Mais que diroit ce Théologien critique, s'il avoit vû dans Me D. qu'Homere avoit trouvé le denouement *de la Prédeſtination & de la liberté de l'homme?* Voilà une preuve bien ſenſi-

ble des excès où nous jettent de fausses conformités. Jugeons plus simplement des choses ; ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement, & n'érigeons point des fictions & des bagatelles en réalités importantes & respectables : il ne faut point mettre l'Arche auprès de Dagon, l'idole se brisera infailliblement.

Si l'on se contentoit de trouver entre l'ouvrage Divin & l'ouvrage Payen quelque rapport de style, comme une preuve historique du génie commun des Orientaux ; si l'on n'y cherchoit qu'à vérifier des usages & des mœurs, rien ne seroit plus raisonnable : mais d'aller jusqu'à vouloir faire respecter les plus grandes folies d'Homere par les miracles de l'Ecriture, & par quelques figures des Prophétes, par exemple, le cheval parlant d'Achille, par l'ânesse de Balaan, les Hommes combattans contre les Dieux, par Jacob luttant contre l'Ange, le songe d'Agamemnon, par celui d'Achab, &c. j'avoue que c'est ce que j'ai trouvé scandaleux, & j'ai dit sur cela un mot dans mon Discours auquel Me D. n'a pas répondu. Les vrais caractéres de la Divinité sont posés en principes en tant d'endroits de l'Ecriture Sainte, que quand les Auteurs sacrés viennent à employer les figures, on les reconnoît d'abord pour ce qu'elles sont, & on ne les aprétie que ce qu'elles valent ; au lieu que

dans Homere ces prétenduës figures sont elles-mêmes les principes, & qu'il n'y a rien qui avertisse l'esprit de ne les pas prendre à la lettre. Si je disois là dessus, comme Me D. le fait souvent à mon égard, qu'après ma remarque, je suis surpris qu'elle ait osé revenir à son parallele ; elle trouveroit sans doute que j'aurois mauvaise grace ; j'en conviens, cela ne sied bien qu'à elle.

Je pense donc avec Mr l'Archévêque de Cambray, que les Dieux de l'Iliade ne valent pas nos contes de Fées. C'est pourtant de ce merveilleux puérile que nous disputons Me D. & moi. Cette question dont on fait tant de bruit, est peut-être la plus frivole qui puisse occuper des gens raisonnables, & j'ai grande peur qu'elle ne soit mise un jour au rang des paroles oiseuses.

DE L'IGNORANCE DU GREC.

MAis, me dit Me D. vous ne sçavez pas le Grec ; comment avez-vous l'audace de juger d'un Auteur dont vous ignorez la langue ? c'est l'objection qui régne le plus dans son Ouvrage, celle qui a séduit le plus de gens, & sur laquelle on me croit fort embarassé : peut-être sera-t-on surpris de voir combien elle est frivole dans la question dont il s'agit.

Je ne fais point vanité d'ignorer le Grec ;

il ſeroit mieux que je le ſçuſſe; cette connoiſſance a ſans doute ſes utilités; mais elle ne m'auroit ſervi de rien dans ce que j'ai fait.

Je ſuppoſe toujours dans mon Ouvrage que l'expreſſion d'Homere eſt élegante; qu'il a fait par tout de ſa Langue un uſage ingénieux, propre à faire valoir ſes fables; & ainſi, ſans jamais prononcer contre le choix de ſes termes, je m'en ſuis tenu précisément à l'ordre de ſon Poëme, au caractére de ſes Dieux & de ſes Héros, au choix des actions, à la convenance des ſentimens, en un mot, au gros des choſes. Dira-t-on que dans les traductions littérales, faites en Latin par des Sçavans à qui perſonne n'a conteſté l'intelligence des deux Langues, je n'aye pû m'aſſurer ſuffiſamment de ce qui fait l'objet de ma Critique?

Je demande à Me D. même, pourquoi elle a traduit l'Iliade, ſi elle n'a pas cru que ſa traduction pût donner, à l'élégance près, une idée ſuivie de ce Poëme? Elle auroit beau me dire avec ſa modeſtie ordinaire, que ſa traduction eſt foible, languiſſante & platte même en comparaiſon de l'Original; je pourrois vous le conteſter, lui répondrois-je, comme j'ai déja fait, mais je vous le paſſe. Quand vous dites qu'un des Héros de ce Poëme croyoit avoir *la mort à ſes trouſſes*; qu'un autre dans une lutte *donne le croc en*

jambe à ſon rival, au lieu de ces expreſſions trop familiéres, Homere employe là les plus beaux termes du monde : je le veux bien ; mais qu'en pouvez-vous conclure, puiſque je me reſtreins à ne juger que du ſentiment & de l'action, que certainement vous n'avez pas prêtés à Homere.

Comment Me Dacier peut-elle parler ſouvent de l'Ancien Teſtament ſans ſçavoir l'Hebreu? C'eſt que nous en avons une Traduction canoniquement approuvée. C'eſt ainſi qu'à proportion je parle d'Homere, ſans ſçavoir le Grec, ſur la foi des Traducteurs autoriſés parmi les Sçavans.

En un mot, ou Me Dacier n'a pas rendu Homere, ou je l'entends comme elle, eu égard au fond des choſes ; & quand même elle ne l'auroit pas rendu, mes remarques auroient encore un objet réel, puiſqu'elles tomberoient du moins ſur ſa Traduction dont je m'appuye toujours.

Il ne faudroit donc plus crier, il ne ſçait pas le Grec, & il juge Homere, & prétend l'imiter; ſi ce Sophiſme ſéduit bien des gens, c'eſt qu'on ſe laiſſe étourdir du faux Paradoxe qu'il préſente d'abord. On croit que je juge du Grec, tandis que je ne juge que du François de Me Dacier. On croit que j'imite en détail les tours & les expreſſions d'Homere, au lieu que j'imite ſeulement le fond des choſes que les Traductions lit-

térales m'ont suffisamment appris : la témérité de l'entreprise s'évanoüit, dès qu'on la réduit ainsi à ses véritables termes.

DE LA NOUVEAUTE' DE MON PROJET.

[1] MADAME Dacier m'apprend que Desmarêts, l'Auteur du Clovis & de la Madelaine, avoit eu comme moi l'audace de juger d'Homere ; que sa Dissertation fut oubliée dès sa naissance ; & que ce n'est même que par hazard qu'elle l'a eûë d'un de ses amis, qui l'a déterrée dans la poussiére d'un cabinet. Je n'ai jamais lû cette Dissertation ; Je n'aurois pas manqué de la citer, si je m'en étois servi, quoique ce ne soit pas trop l'usage des Auteurs de Remarques, qui ne font pas toujours honneur à ceux qu'ils copient. Il est vrai qu'elle ne conclut pas d'abord que j'aye copié l'ouvrage de Desmarets ; car comme elle l'ignoroit, elle n'a pû se défendre de penser que je pouvois l'ignorer aussi. Elle se contente donc de dire d'abord, que soit que je l'aye suivi, soit que la conformité des vûës m'ait fait rencontrer avec lui, je ne fais presque que répéter les mêmes Critiques : mais perdant bientôt de vûë cette alternative si judicieuse, elle n'en adopte plus dans la suite de son Livre que le membre injurieux qui me fait regarder comme un servile copiste.

Je ne me défends pas de ce reproche, pour m'attribuer là dessus la gloire frivole de la nouveauté. Je n'ai prétendu remarquer dans Homere que les défauts les plus apparens; dès-là il étoit impossible que je disse des choses bien nouvelles. Ce seroit un grand préjugé d'erreur contre moi, si j'avois blâmé des choses qui n'auroient blessé personne; au lieu que c'est un prejugé de raison de m'etre rencontré avec les censeurs d'Homere sans les avoir lûs.

La plûpart des subtilités avec lesquelles on justifie Homere, ne sont pas de la même nature; il faut aller interroger Eustathe & Denys d'Halicarnasse, & ce n'est point dans le fond d'une raison commune qu'on les trouve.

J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit sur mon Ouvrage: *j'avois deja senti tout ce que vous me dites d'Homere, & vos idées ne m'étoient point nouvelles.* Ce discours reprimoit bien la petite vanité que m'auroit pu donner ma pénétration; mais il m'en dédommageoit, en me faisant croire d'autant plus que je ne m'étois pas trompé; & le plaisir d'être raisonnable me consoloit de n'être pas singulier.

Cela me fait sentir combien il est utile qu'en matiére d'Ouvrages d'esprit, quelques Ecrivains ayent la hardiesse de dire ce qu'ils pensent. On éclaire par-là bien des

ſoupçons qui ne demandent qu'à ſe découvrir ; on détermine bien des gens à penſer ce qu'ils ſentoient déja ; au lieu que par la lâcheté de ſuivre toujours le torrent, on prête des armes à l'erreur ; on donne occaſion à ſes partiſans de crier : *Toute la terre eſt de notre avis ; tous les hommes ſont d'accord la-deſſus*. Vous qui le prétendez, recueillez les voix ; l'Univers dépoſera de ſon ennui ſur bien des choſes que vous ſoutenez qui le charment.

Il eſt donc important de faire ſentir le foible de ces autorités prétenduës qui ne ſçauroient preſcrire contre la raiſon. Il faut du moins ſauver les jeunes gens du préjugé dangereux où les jette une admiration aveugle d'Homere. Il faut purger leur éducation de la contradiction ordinaire qui y regne. On leur crie d'un côté : Cela eſt divin, & de l'autre on les reprend quand ils viennent à l'imiter. Ne vaudroit-il pas mieux leur donner du beau, des idées fixes & uniformes, ſur leſquelles ils puſſent régler également leur eſtime & leur travail ?

Me Dacier déclare qu'elle n'écrit que pour eux ; elle les regarde d'après Socrate comme la portion la plus ſacrée de la République qu'il eſt néceſſaire d'élever dans de bons principes. Je déclare auſſi que je n'écris que pour eux, & par les mêmes raiſons que Me Dacier.

Car on travailleroit en vain pour désabuser de vieux Sçavans de l'espece de culte où ils sont accoûtumés pour Homere; tout notre espoir est dans une génération nouvelle, dans une génération qui n'ait point encore fléchi sous les autorités, qui n'ait pas crié pendant trente ou quarante ans au miracle; & qui par la longue habitude de se passionner ainsi, n'ait pas pris une espece d'engagement contre la raison.

DU SILENCE DE L'ACADEMIE.

LE zéle de Me D. s'échauffe en un endroit de son Ouvrage; elle veut faire honte à l'Académie de ce que par un bon Arrêt elle ne condamne pas tous les Critiques d'Homere à une amende honorable publique. *Par quelle fatalité*, s'écrie-t-elle, *faut-il que ce soit de l'Académie Françoise, de ce Corps si célebre, qui doit être le Rempart de la Langue, des Lettres & du bon goût, que sont sorties depuis cinquante ans toutes les méchantes Critiques qu'on a faites contre Homere? Jusqu'ici Mr Despreaux & Mr Dacier se sont élevés contre ces égaremens de la raison, & en ont fait voir tout le ridicule; de sorte que l'Académie a été assez bien justifiée à cet égard*

Je réponds déja que cette fatalité dont

on aime tant à s'étonner, eſt fondée ſur une raiſon bien naturelle. C'eſt que parmi les meilleurs eſprits, tels que ſont les Membres de l'Académie Françoiſe, il s'en trouvera toujours qui ſentiront les fautes d'Homere, & qui auront le courage de les relever. C'eſt même parce que l'Académie doit être le Rempart des Lettres & du bon goût, que ces Ecrivains ont cru de leur devoir d'examiner un Ouvrage qu'on donnoit indiſtinctement pour régle, & d'y faire ſentir ce qui devoit être excepté de l'eſtime & de l'imitation. Il eſt bon de remarquer en paſſant que mille Eloges vagues & généraux ne contrepéſent pas une Cenſure bien détaillée : les uns ne ſont qu'un hommage rendu ſans examen à la réputation établie : l'autre eſt un fruit de la reflexion, où l'on expoſe les raiſons du jugement qu'on porte, & auſquelles il faut ſe rendre dès qu'on ne les détruit pas par de plus fortes. Je regarde donc ces Critiques comme une ſuite naturelle de l'établiſſement de l'Académie Françoiſe, & comme le ſignal de la liberté Académique, ſi néceſſaire aux progrès de la raiſon & du bon goût. Mr Deſpreaux & Mr Dacier ont juſtifié, dit-on, l'Académie de cet excès; je les reſpecte tous deux, comme je le dois; l'un par ſon génie & ſes talents, l'autre par ſon érudition & ſon travail. Mais ne diroit-

on pas que ce fussent des Arbitres nommés exprès pour cette affaire, & que le Corps leur eût remis son autorité pour la décision? Ce n'est point cela; ils ont seulement usé du droit commun à tous les Membres; ils ont dit ce qu'ils pensoient; & c'est au Public, Juge de l'Académie meme, à prononcer.

Aujourd'hui, poursuit Me D. avec un zêle qui s'allume toujours de plus en plus, *voici une témérité bien plus grande, & une licence qui va ouvrir la porte a des désordres plus dangereux pour les Letres & pour la Poësie, & l'Académie se tait! Elle ne s'éleve pas contre cet excès si injurieux pour elle. Je sçai bien qu'il y en a qui gémissent de cet att ntat, & je suis témoin de l'indignation que quelques-uns en ont conçûe. Mais cette indignation d'une partie ne suffit pas pour justifier tout le Corps, & le Public attendoit quelque chose de plus de cette Compagnie. Je n'ai garde de vouloir susciter a Mr de la Motte des ennemis si dangereux. La charité me le défend.*

Cet endroit fait rire par ces termes graves & pathétiques de témérité, de licence, de désordres, d'attentat injurieux & d'indignation, appliqués à une matiere si frivole; mais il fait peine aussi par le tour extraordinaire qui y regne. Je prie Me D. de le qualifier elle-meme en conscience. Elle dit tout ce qu'elle peut pour soulever l'A-

cadémie contre moi, & elle s'arrête après avoir tout dit, parce que la charité lui défend de me nuire. Que n'effaçoit-elle donc ce qu'elle avoit dit? ou si elle le vouloit laisser, que ne supprimoit-elle sa propre condamnation? Voilà en effet une charité bien patiente, qui attend pour parler, que la passion n'ait plus rien à faire.

J'avertis ici Me D. qu'elle a une idée fausse de l'Académie Françoise. Elle la regarde apparemment comme un Tribunal tyrannique qui ne laisse pas la liberté des jugemens en matiere d'Ouvrages d'esprit; elle croit que l'admiration religieuse des Anciens, en est une loi fondamentale, & qu'en y entrant on lui prete serment de fidélité à cet égard. Ce n'est point là l'esprit d'une assemblée de Gens de Lettres, & l'Académie ne tend à l'uniformité que par voye d'éclaircissement, & non pas par voye de contrainte. Elle a souffert dès son établissement que l'Abbé de Bois-Robert comparât le Chantre Grec à nos chanteurs de carrefours, qui ne débitent leurs chansons qu'à la canaille. Notre Fondateur qui sçavoit bien les vuës de sa propre institution, ne s'en est pas scandalisé. Elle a souffert depuis que Desmarets fit contre Homere cette Dissertation dont on me croit le copiste. Elle ne s'est point élevée contre Mr Perrault, quand il a entrepris de faire voir la

ſupériorité de nos Ecrivains ſur les Auteurs de Rome & d'Athenes. Elle a permis à Mr de Fontenelle de trouver des fautes dans Théocrite & dans Virgile, & de ſe faire dans leur propre genre une route qu'ils n'avoient pas connuë. En un mot, elle ne condamne dans ces ſortes de diſputes que les manieres injurieuſes dont les différens partis appuyent quelquefois leurs raiſons. A cela près, que peut-elle déſirer de mieux que cette diverſité de ſentimens, qui donne lieu d'approfondir les matieres? Toutes nos Aſſemblées ne ſe paſſent que dans ces contradictions utiles d'où reſulte la vérité. Et en effet, il ſeroit impoſſible que, toute bienſéance obſervée, il ne ſortît de ces diſcuſſions exactes, une lumiere qui éclairât enfin le Public. Quand tout s'eſt dit de part & d'autre, la raiſon fait inſenſiblement ſon effet; le goût ſe perfectionne & il s'affermit alors, parce qu'il eſt fondé en principes.

DES AUTORITE'S.

AVANT que de finir cette prémiere Partie, je crois devoir dire un mot ſur les Autorités Poëtiques dont Me D. m'accable. Il y a pluſieurs diſtinctions à faire pour les réduire à leur juſte prix. Quand les bons Auteurs d'un ſiécle dépo-

ſent de la pureté & de la beauté du ſtyle d'un de leurs contemporains, nous ne ſçaurions nous diſpenſer de les en croire ſur leur parole, nous qui à beaucoup près, ne ſentons pas comme eux les fineſſes de leurs Langues. J'ai toujours ſenti la force de ce témoignage, & c'eſt pourquoi je ſuppoſe toujours l'Elégance Grecque dans l'Iliade. Me Dacier peut-elle exiger plus ? Si ce témoignage au contraire tombe ſur les choſes, il faut encore diſtinguer. Les Auteurs les plus voiſins du temps d'Homere diſent-ils qu'il a bien peint les mœurs de ſon ſiecle ? leur autorité demeure encore dans toute ſa force & j'y ſouſcris, puiſque nous ne le pouvons ſçavoir que par eux. Il n'en eſt pas de même, quand leur jugement s'étend au delà des faits, & qu'ils prononcent ſur des choſes dont la raiſon commune eſt l'arbitre. J'avoue que le nom d'un Auteur eſtimé, eſt un préjugé avantageux pour ce qu'il va dire; mais dès qu'il l'a dit une fois, ſon nom ne me fait plus rien; je n'ai plus qu'à péſer ſes raiſons indépendamment de la réputation de l'Auteur, & ſi je vois clairement qu'il ſe trompe, je l'abandonne auſſi-tôt ſans ſcrupule; car quoiqu'ait dit un Ancien, il ne faut point errer avec Platon même. Ainſi l'on auroit beau me citer Platon, Ariſtote, Horace, Euſtathe, Denys d'Halicarnaſſe, Démé-

trius, Longin, & y ajoûter encore le Pere le Boſſu & Mr Dacier, comme naturaliſés Grecs ou Latins; tous ces Meſſieurs ne me feroient pas croire qu'il ſoit décent à Jupiter de battre ſa femme, & j'aimerois mieux en être bleſſé avec le ſeul Auteur du Clovis. Il n'y a point d'autorité pour me faire trouver des mœurs héroïques, quand je les ſens groſſieres & brutales, ni le vrai caractere des paſſions dans les endroits où je les ſens démenties.

C'eſt encore un abus de ces Autorités, que de les entaſſer les unes ſur les autres ſans diſtinction, & ſeulement pour faire montre; on mêle indifféremment les Auteurs qui ont fait des éloges vagues d'Homere, avec ceux qui en ont fait des éloges de détail, & fondés ſur le raiſonnement. Il ne faudroit m'oppoſer que ceux qui ont examiné à fond l'Iliade, encore me paſſerois-je bien de leur nom; il me ſuffiroit de ce qu'ils diſent; tout le monde en jugeroit comme moi, & ſe détermineroit par les choſes mêmes; au lieu que bien des gens n'ont pas le courage de balancer entre vingt noms anciens & un nom moderne.

Car, ſelon Me Dacier, il ne faut point prétendre à avoir aucune autorité de ſon temps. En vain le Journal de Paris, celui de Trevoux, & celui de Hollande ont fait honneur à mon Ouvrage; en vain ils en

ont adopté preſque tous les ſentimens. Qu'eſt-ce que des hommes qui vivent aujourd'hui ? Me Dacier ſoûtient qu'ils ne m'ont approuvé qu'à la grande honte de leur jugement. Je me repoſe ſur eux du ſoin de le défendre, ſi elle ne les a pas détrompés plus que moi. Qu'ils rabattent ce que l'honnêteté, ce que l'indulgence leur ont fait dire de trop favorable ; mais qu'ils prêtent au reſte un ſecours plus fort que le mien ; & que la vérité, me fût-elle contraire, trouve en eux des défenſeurs dignes d'elle.

Il falloit ſatisfaire à ces reproches généraux, pour débaraſſer l'apologie de mon diſcours de ce qui l'auroit renduë confuſe : mais elle eſt déja bien avancée, ſi j'ai ruiné, comme il me le paroît, preſque tous les fondemens ſur leſquels Me Dacier établit ſa Critique. Qu'on ne ſe hâte point de ſe plaindre de ce que je ne touche pas encore au détail. On aura inceſſamment ſatiſfaction là deſſus. Si je donne cette premiere Partie ſéparée, c'eſt pour profiter de la curioſité du Public ſur cette matiere, & auſſi parce qu'il me revient qu'on n'aime pas les gros Livres. Je continuërai en juſtifiant mon diſcours avec le moins de préoccupation qu'il me ſera poſſible ; & je finirai enfin par une déclaration naïve de ce que je penſe en bien & en mal de mon Poëme, en ex-

posant les raisons que j'ai eûës de mettre ce pauvre Homere dans l'état pitoyable qui a presque tiré des larmes à Me Dacier, & de réduire les seize mille Vers de son Poëme, à quatre mille cinq ou six cent; car elle en a fait le calcul, & je ne compte pas après elle.

Fin de la premiere Partie.



AVIS.

LES Lettres que j'ajoute ici, ne paroîtront pas déplacées ; elles sont remplies de Réflexions Critiques, qui roulent même sur la matière présente. Elles sont encore (j'entens celles de M. l'Archévêque de Cambray) le modéle d'une dispute honnête. Il y combat quelquefois mes sentimens ; mais loin de le faire avec ce ton décisif qu'il auroit pourtant pu prendre avec moi, ce n'est que par la défiance où il paroît être de ses meilleures raisons, qu'il m'apprend à me défier des miennes. J'avoue de plus ingénuement, qu'en imprimant ces Lettres, j'aime à me faire honneur devant le Public, de l'amitié d'un homme si respectable. Qu'on pardonne à cette amitié dont il m'honoroit, les loüanges qu'il me donne. Je crois sentir à peu près combien je suis loin de les mériter.

MONSEIGNEUR,

Je viens de voir entre les mains de M. l'Abbé Dubois, un extrait d'une de vos Lettres où vous daignez vous ſouvenir de moi : elle m'a donné une joye exceſſive ; & je vous avoue franchement qu'elle a été juſqu'à l'orgueil. Le moyen de s'en défendre, quand on reçoit quelque louange d'un homme auſſi louable, & autant loué que vous l'êtes ? Je n'en ſuis revenu, MONSEIGNEUR, qu'en me diſant à moi-même que vous aviez voulu me donner des leçons ſous l'apparence d'éloges, & qu'il n'y avoit là que de quoi m'encourager. C'en eſt encore trop de votre part, MONSEIGNEUR, & je vous en remercie avec autant de reconnoiſſance que d'envie d'en profiter. Je me propoſerai toujours votre ſuffrage dans ma conduite & dans mes écrits, comme la plus précieuſe récompenſe où je puiſſe aſpirer. J'ai grand regret à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & que je n'ai pas reçûë ; je ne puis cependant m'en tenir malheureux, puiſque cet accident m'a attiré de votre part une nouvelle attention dont je connois tout le prix.

De grace, MONSEIGNEUR, continuez-moi des bontés qui me ſont devenuës néceſſaires depuis que je les éprouve.

Je ſuis, MONSEIGNEUR, avec le plus profond reſpect, & le plus parfait dévouement,

Votre très-humble &c.

A Paris ce 18.
Août 1713.

LES paroles qu'on vous a lûës, Monſieur, ne ſont point des complimens. C'eſt mon cœur qui a parlé. Il s'ouvriroit encore davantage avec un grand plaiſir, ſi j'étois à portée de vous entretenir librement. Vous pouvez faire de plus en plus honneur à la Poëſie Françoiſe par vos Ouvrages; mais cette Poëſie, ſi je ne me trompe, auroit encore beſoin de certaines choſes, faute deſquelles elle eſt un peu gênée, & elle n'a pas toute l'harmonie des Vers Grecs & Latins. Je n'oſerois décider là deſſus; mais je m'imagine que ſi je vous propoſois

mes doutes dans une converſation, vous développeriez ce que je ne pourrois démêler qu'à demi. On m'a dit que vous allez donner au Public une Traduction d'Homere en Vers François. Je ſerai charmé de voir un ſi grand Poëte parler notre Langue. Je ne doute point ni de la fidélité de la verſion, ni de la magnificence des Vers. Notre ſiecle vous aura obligation de lui faire connoître la ſimplicité des mœurs antiques, & la naïveté avec laquelle les paſſions ſont exprimées dans cette eſpece de Tableau. Cette entrepriſe eſt digne de vous : mais comme vous êtes capable d'atteindre à ce qui eſt original, j'aurois ſouhaité que vous euſſiez fait un Poëme nouveau, où vous auriez mêlé de grandes leçons avec de fortes peintures. J'aimerois mieux vous voir un nouvel Homere que la poſtérité traduiroit, que de vous voir le Traducteur d'Homere même. Vous voyez bien que je penſe hautement pour vous, c'eſt ce qui vous convient. Jugez par-là, s'il vous plaît, de la grande eſtime, du goût, & de l'inclination très forte avec laquelle je veux être parfaitement tout à vous, MONSIEUR, pour toute ma vie,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 9. Septembre 1713.

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR,

C'en eſt fait,je compte ſur votre bienveillance ; & je l'ai ſentie parfaitement dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ainſi, Monſeigneur, vous eſſuyerez, s'il vous plaît, toute ma ſincérité. Je ferois ſcrupule de vous déguiſer le moins du monde mes ſentimens. On vous a dit que j'allois donner une Traduction de l'Iliade en Vers François, & vous vous attendiez, ce me ſemble, à beaucoup de fidélité : mais, je vous l'avoue ingenuëment, je n'ai pas cru qu'une traduction fidelle de l'Iliade, pût être agréable en François. J'ai trouvé par tout, du moins par rapport à notre temps, de grands défauts joints à de grandes beautés ; ainſi je m'en ſuis tenu à une imitation très-libre ; & j'ai oſé même quelquefois être tout à fait Original. Je ne crois pas cependant avoir altéré le ſens du Poëme ; & quoique je l'aye fort abrégé, j'ai prétendu rendre toute l'action, tous les ſentimens, tous les caractéres. Sans vouloir vous prévenir, Monſeigneur, il y a un préjugé aſſez favorable pour moi : c'eſt qu'aux Aſſemblées publiques de l'Académie Françoiſe, j'en ai déja récité cinq ou ſix livres, dont quelques-uns de ceux qui connoiſſent le mieux

le Poëme original, m'ont félicité d'un air bien ſincére : ils m'ont loüé méme de fidélité dans mes imitations les plus hardies, ſoit que n'ayant pas préſent le détail de l'Iliade, ils cruſſent le retrouver dans mes Vers; ſoit qu'ils comptaſſent pour fidélité les licences mêmes que j'ai priſes, pour tâcher de rendre ce Poëme auſſi agréable en François, qu'il peut l'être en Grec. Je ne m'étends pas davantage, Monſeigneur, parce qu'on imprime actuellement l'Ouvrage. Vous jugerez bien-tôt de la conduite que j'y ai tenuë, & de mes raiſons bonnes ou mauvaiſes, dont je rends compte dans une aſſez longue Préface. Condamnez, approuvez, Monſeigneur : tout m'eſt égal, puiſque je ſuis ſûr de la bienveillance. Permettez-moi de vous demander vos vûës ſur la Poëſie Françoiſe; j'y ſens bien quelques défauts, & ſur tout dans nos Vers Alexandrins, une monotonie un peu fatigante : mais je n'en entrevois pas les remedes, & je vous ſerai très obligé, ſi vous daignez me communiquer là deſſus quelques unes de vos lumieres. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 14.
Décembre 1713.

JE viens de vous lire, Monſieur, avec un vrai plaiſir. L'inclination très-forte dont je ſuis prevenu pour l'Auteur de la nouvelle Iliade, m'a mis en défiance contre moi-même. J'ai craint d'etre partial en votre faveur, & je me ſuis livré à une critique ſcrupuleuſe contre vous : mais j'ai été contraint de vous reconnoître tout entier dans un genre de Poëſie preſque nouveau à votre égard. Je ne puis néanmoins vous diſſimuler ce que j'ai ſenti. Ma remarque tombe ſur notre verſification, & nullement ſur votre perſonne. C'eſt que les Vers de nos Odes, où les rimes ſont entrelacées, ont une varieté, une grace & une harmonie que nos Vers Héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci fatiguent l'oreille par leur uniformité. Le Latin a une infinité d'inverſions & de cadences. Au contraire le François n'admet preſque aucune inverſion de Phraſe; il procede toûjours méthodiquement par un nominatif, par un Verbe, & par ſon régime. La Rime gêne plus qu'elle n'orne les Vers. Elle les charge d'Epithétes; elle rend ſouvent la Diction forcée, & pleine d'une vaine parure. En allongeant les diſcours, elle les affoiblit. Souvent on a recours à un Vers inutile, pour en amener un bon. Il faut avouer que

la sévérité de nos regles a rendu notre Versification presque impossible. Les grands Vers sont presque toûjours ou languissans ou raboteux. J'avoue ma mauvaise délicatesse, ce que je fais ici, est plûtôt ma confession, que la censure des Vers François. Je dois me condamner quand je critique ce qu'il y a de meilleur.

La Poësie Lyrique est, ce me semble, celle qui a le plus de grace dans notre Langue. Vous devez approuver qu'on la vante, car elle vous fait grand honneur.

Totum muneris hoc tui est,

Quod monstror digito prætereuntium,

Romanæ fidicen Lyræ :

Quod spiro, & placeo, si placeo, tuum est.

Mais passons de la Versification Françoise à votre nouveau Poëme. On vous reproche d'avoir trop d'esprit. On dit qu'Homere en montroit beaucoup moins. On vous accuse de briller sans cesse par des traits vifs & ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'Auteurs vous envieront; ne l'a pas qui veut. Votre parti conclut de cette accusation, que vous avez surpassé le Poëte Grec. *Nescio quid majus nascitur Iliade.* On dit que vous avez corrigé les endroits, où il sommeille. Pour moi qui entends de loin les cris des combattans, je me borne à dire,

Non nostrum inter vos tantas componere lites ;

Et vitula tu dignus , & hic.

Cette guerre civile du Parnasse ne m'allarme point. L'émulation peut produire d'heureux efforts, pourvû qu'on n'aille point jusqu'à mépriser le goût des Anciens sur l'imitation de la simple nature, sur l'observation inviolable des divers caracteres, sur l'harmonie & sur le sentiment, qui est l'ame de la parole. Quoiqu'il arrive entre les Anciens & les Modernes, votre rang est reglé dans le parti des derniers.

Vitis ut arboribus est, ut vitibus uva :

Ut gregibus tauri : segetes ut pinguibus arvis ;

Tu decus omne tuis.

Au reste je prens part à la juste marque d'estime que le Roi vient de vous donner. C'est plus pour lui que pour vous que j'en ai de la joye. En pensant à vos besoins, il vous met dans l'obligation de travailler à sa gloire. Je souhaite que vous égaliez les Anciens dans ce travail, & que vous soyez à portée de dire comme Horace,

Nec si plura velim , tu dare deneges.

C'est avec une sincére & grande estime que je serai le reste de ma vie, MONSIEUR, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FR. AR, DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 26
Janvier 1714.

MONSEIGNEUR,

Quoi, vous avez craint d'être partial en ma faveur, & vous voulez bien que je le croye ! Je ſuis encore plus ſenſible à ce ſentiment qu'à votre approbation meme. Je ne deſirerois plus, ce que je n'eſpere gueres, que l'honneur & le plaiſir de vous voir & de vous entendre. Qu'il me ſeroit doux de vous expoſer tous mes ſentimens, d'écouter avidement les vôtres, & d'apprendre ſous vos yeux à bien penſer ! Je ſens même, tant vos bontés me mettent à l'aiſe avec vous, que je diſputerois quelquefois, & qu'à demi perſuadé, je vous donnerois encore par mes inſtances le plaiſir de me convaincre tout à fait. Je ne ſçai pourquoi je m'imagine ce plaiſir, car je défére abſolument à tout ce que vous alléguez contre la Verſification Françoiſe. J'avoue que la Latine a de grands avantages ſur elle : la liberté de ſes inverſions, ſes meſures différentes, l'abſence même de la rime lui donne une variété qui manque à la nôtre. Le malheur eſt qu'il n'y a point de reméde, & qu'il ne nous

reste plus qu'à vaincre, à force de travail, l'obstacle que la sévérité de nos régles met à la justesse & à la précision. il me semble cependant que de cette difficulté même, quand elle est surmontée, naît un plaisir très-sensible pour le Lecteur. Quand il sent que la rime n'a point gêné le Poëte : que la mesure tyrannique du Vers n'a point amené d'Epithétes inutiles : qu'un Vers n'est pas fait pour l'autre : qu'en un mot, tout est utile & naturel, il se mêle alors au plaisir que cause la beauté de la pensée, un étonnement agréable de ce que la contrainte ne lui a rien fait perdre. C'est presque en cela seul, à mon sens, que consiste tout le charme des Vers, & je crois par conséquent que les Poëtes ne peuvent être bien goûtés que par ceux qui ont comme eux le génie Poëtique. Comme ils sentent les difficultés mieux que les autres, ils font plus de grace aux imperfections qu'elles entraînent, & sont aussi plus sensibles à l'art qui les surmonte. Quant à la versification des Odes, je conviens encore avec vous, qu'elle est plus agréable & plus variée, mais je ne crois pas qu'elle fût propre pour la narration. Comme chaque Strophe doit finir par quelque chose de vif & d'ingénieux, cela entraineroit infailliblement de l'affectation en plusieurs rencontres ; & d'ailleurs dans un long Poëme ces

eſpeces de couplets toûjours cadencés &
partagés également dégénéreroient à la
fin en une Monotonie du moins auſſi fati-
gante que celle de nos grands Vers. Je m'en
rapporte à vous, Monſeigneur, car vous
ſerez toûjours mon Juge, & je n'en veux
pas d'autre dans la diſpute que j'aurai peut-
être à ſoûtenir ſur mon Ouvrage. Cette
guerre que vous prévoyez ne vous allarme
point, pourvû, dites vous, que l'on n'aille
pas juſqu'à mépriſer le goût des Anciens.
Peut-on jamais le mépriſer, Monſeigneur!
Quoique nous faſſions, ils ſeront toûjours
nos Maîtres. C'eſt par l'éxemple fréquent
qu'ils nous ont donné du beau, que nous
ſommes à portée de reconnoître leurs dé-
fauts, & de les éviter : à peu près comme
les nouveaux Philoſophes doivent à la me-
thode de Deſcartes l'art de le combattre
lui-même. Qu'on nous permette un éxa-
men reſpectueux, une émulation mo-
deſte, nous n'en demandons pas davan-
tage. Je paſſe ſur les loüanges que vous
daignez me donner. Je me contente d'y
admirer l'uſage que vous faites des traits
des Anciens, plus ingénieux que les traits
mêmes : c'eſt encore un nouveau motif d'é-
mulation pour moi, & ſi je fais dans la
ſuite quelque choſe qui vous plaiſe, ſoyez
ſûr, Monſeigneur, que ce motif y aura
eu bonne part. Je ſuis pour toute ma vie

avec un attachement très-respectueux,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 15
Février 1714.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçû par la personne que j'avois osé vous recommander, de nouveaux témoignages de votre bienveillance. J'y suis toujours aussi sensible, quoique j'en sois moins surpris, car je sçai que la constance des sentimens est le propre d'une ame comme la vôtre; & puisque vous avez commencé de me vouloir du bien, vous ne sçauriez discontinuer, à moins que je ne m'en rende indigne, ce qui me paroît impossible, si je n'ai à le craindre que par les fautes du cœur. Je vous dois un compte naïf du succès de mon Iliade. L'opinion invétérée du mérite infaillible d'Homere, a soulevé contre moi quelques Commentateurs que je respecte toujours par leurs bons endroits. Ils ne sçauroient digérer les moindres re-

marques, où l'on ne ſe récrie pas comme eux, à la merveille ; & parce que je ne conviens pas qu'Homere ſoit toujours ſenſé, ils en concluent bruſquement que je ne ſuis jamais raiſonnable. Franchement, Monſeigneur, vous les avez un peu gâtés. Un de vos Ouvrages, où ils entrevoyent quelque imitation d'Homere, fournit de nouvelles armes à leur préjugé. Ils croyent que tout l'agrément, toute la perfection de cet Ouvrage, viennent de quelques traits de reſſemblance qu'il a avec le poëme Grec ; au lieu que ces traits mêmes tirent leur perfection du choix que vous en faites, de la place où vous les employés, & de cette foule de beautés originales dont vous les accompagnés toujours. La preuve de ma penſée, Monſeigneur, car je crois qu'il eſt à propos de vous prouver à vous-même votre ſupériorité, c'eſt que malgré les mœurs anciennes qu'on allégue toujours comme la cauſe de nos dégoûts injuſtes, votre prétenduë imitation eſt luë tous les jours avec un nouveau plaiſir par toutes ſortes de perſonnes ; au lieu que l'Iliade de Me Dacier quoiqu'élegante, tombe des mains, malgré qu'on en ait, à moins qu'une eſpece d'Idolâtrie pour Homere ne ranime le zele du Lecteur. Je vais même juſqu'à croire que vous-même, avec ce ſtyle enchanteur qui n'a été donné qu'à vous,

ne réuſſiriez à faire lire une traduction de ce Poëme, qu'en lui prêtant beaucoup du vôtre. J'ai auſſi mes Partiſans, Monſeigneur; vous ſçaurez peut-être que le Pere Sanadon dans ſa harangue m'a fait l'honneur outré de m'aſſocier à vos louanges. Le Pere Porée, ſon Collegue, ſouſcrit à ſon approbation ; & je vous nommerois encore bien d'autres Sçavans, ſi je ne craignois que ma prétenduë naïveté ne vous parût orgueil, comme en effet, elle pourroit bien l'être. Mes Critiques n'ont encore que parlé. Ce qui m'eſt revenu de leurs diſcours ne m'a point paru ſolide. Je ne ſcai s'ils me feront l'honneur d'écrire contre mes ſentimens : mais je les attends ſans crainte, bien réſolu de me rendre avec plaiſir à la raiſon, & de défendre auſſi la vérité de toutes mes forces. N'eſt-ce pas grand dommage, Monſeigneur, qu'il n'y ait preſque ni fermeté, ni candeur parmi les Gens de Lettres ? ils prennent ſervilement le ton les uns des autres ; & plus amoureux de leur réputation que de la vérité, ils ſont bien moins occupés de ce qu'ils devroient dire, que de ce qu'on dira d'eux. Si quelquefois ils oſent prendre des ſentimens contraires, c'eſt encore pis. On diſpute, mais ce n'eſt pas pour rien éclaircir, c'eſt pour vaincre ; & preſque perſonne n'a le courage de ceder aux bonnes raiſons d'un autre. Pour

moi, Monſeigneur, qui ne ſuis rien dans les Lettres, je me flate d'avoir de meilleures intentions qui ſeroient bien mieux placées avec plus de capacité. Je me fais une loi de dire, ſur tout, ce que je penſe, après l'avoir médité ſérieuſement; & je me dédommagerai toujours de m'être mépris, par l'honneur de convenir de mon tort, qui que ce ſoit qui me le montre. Voilà bien de la morale, Monſeigneur. Je vous en demande pardon, mais je ne la débite ici que pour m'en faire devant vous un engagement plus étroit de la ſuivre dans l'occaſion. Je ſuis avec le plus profond reſpect, & un attachement égal,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 15.
Avril 1714.

LA Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, Monſieur, eſt très-obligeante; mais elle flate trop mon amour propre. & je vous conjure de m'épargner. De mon côté je vais vous répondre ſur l'affaire du temps préſent d'une

maniere qui vous montrera, ſi je ne me trompe, ma ſincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des Anciens. Je les trouve fort inégaux entr'eux. Il y en a d'excellens. Ceux mémes qui le ſont, ont la marque de l'humanité, qui eſt de n'être pas ſans quelque reſte d'imperfection. Je m'imagine même que ſi nous avions été de leur temps, la connoiſſance éxacte des mœurs, des idées des divers ſiecles, & des dernieres fineſſes de leurs langues, nous auroient fait ſentir des fautes, que nous ne pouvons plus diſcerner avec certitude. La Gréce parmi tant d'Auteurs qui ont leurs beautés, ne nous montre au-deſſus des autres, qu'un Homere, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démoſthéne. Rome qui a eu tant d'Ecrivains très-eſtimables, ne nous préſente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Terence, qu'un Catulle, qu'un Ciceron. Nous pouvons croire Horace ſur ſa parole, quand il avoue qu'Homere même ſe néglige un peu en quelques endroits.

Je ne ſçaurois douter que la Religion & les mœurs des Héros d'Homere n'euſſent de grands défauts. Il eſt naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce Poëte. Mais j'en excepte l'aimable ſimplicité du monde naiſſant, Cette ſimpli-

cité des mœurs, si éloignée de notre luxe, n'est point un défaut, & c'est notre luxe qui en est un très-grand. D'ailleurs un Poëte est un Peintre, qui doit peindre d'après nature, & observer tous les caracteres.

Je crois que les hommes de tous les siecles ont eu à peu près le même fond d'esprit, & les mêmes talens, comme les plantes ont eu le même suc & la même vertu. Mais je crois que les Siciliens, par éxemple, sont plus propres à être Poëtes que les Lapons. De plus, il y a eu des Païs, où les mœurs, la forme du Gouvernement, & les études ont été plus convenables que celles des autres Païs, pour faciliter le progrés de la Poësie. Par éxemple, les mœurs des Grecs formoient bien mieux des Poëtes, que celle des Cymbres & des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie : au contraire les Grecs avoient une très-longue tradition de politesse, & d'étude des Régles, tant sur les Ouvrages d'esprit, que sur les beaux Arts.

Les Anciens ont évité l'écueil du bel Esprit, où les Italiens modernes sont tombés & dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos Ecrivains, d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les Anciens, qui ont excellé, ont peint avec force & grace, la simple nature. Ils ont gardé les

caracteres, ils ont attrapé l'harmonie. Ils ont sçû employer à propos le sentiment & la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'Auteurs a donnés à notre Poësie ; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face. Je croirois Monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre Langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'effort, & que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presqu'impossibles dans un long Ouvrage.

En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre, ni contredire personne. Je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, & je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse & la discrétion nécessaires pour le repos de la société, demandent que les hommes se tolerent mutuellement dans la variété d'opinions, où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine : à plus forte raison, doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très-peu à la sureté du

genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux Admirateurs passionnés & des Anciens & des Modernes; mais sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les Modernes qui font de grands efforts pour surpasser les Anciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paroîtroit dangereuse, si elle alloit jusqu'à mépriser, & à cesser d'étudier ces grands Originaux: mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime & de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté que Virgile a suivi Homere.

Je suis, MONSIEUR, avec l'estime la plus sincere & la plus forte, votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

FR. AR. DUC DE CAMBRAY.

A Cambray ce 4 May 1714.

MONSEIGNEUR,

C'eſt me priver trop long temps de l'honneur de vous entretenir; donnez-moi, je vous prie, un moment d'audience. J'ai lû pluſieurs de vos Ouvrages, & vous ſouffrirez, s'il vous plaît, que je vous rende compte de la maniere dont j'en ai été touché. M. Deſtouches m'a lû quantité de vos Lettres, où j'ai ſenti combien il eſt doux d'être aimé de vous: le cœur y parle à chaque ligne: l'eſprit s'y confond toujours avec la naïveté & le ſentiment: les conſeils y ſont rians ſans rien perdre de leur force; ils plaiſent autant qu'ils convainquent; & je donnerois volontiers les loüanges les plus délicates pour des cenſures ainſi aſſaiſonnées par l'amitié. M. Deſtouches a dû vous dire combien nous vous aimions en liſant vos Lettres, & combien je l'aimois lui-même d'avoir mérité tant de part dans votre cœur...... Je paſſe au diſcours que vous avez envoyé à l'Académie Françoiſe. Tout le monde fut également charmé des idées juſtes que vous y donnez de chaque choſe. Il n'appartient qu'à vous d'unir tant de ſolidité à tant de

graces : mais je vous dirai que ſur Homere, les deux partis ſe flatoient de vous avoir chacun de leur côté. Vous faites Homere un grand Peintre ; mais vous paſſez condamnation ſur ſes Dieux, & ſur ſes Héros. En vérité, ſi de votre aveu, les uns ne valent pas nos Fées, & les autres nos honnêtes gens, que devient un Poëme rempli de ces deux ſortes de Perſonnages ? Malgré le talent de peindre que je trouve avec vous dans Homere, la raiſon n'eſt-elle pas revoltée à chaque inſtant par des idées qu'elle ne ſçauroit avouer, & qui du côté de l'eſprit & du cœur, trouvent un double obſtacle à l'approbation ? Je ne vous demande pas pardon de ma franchiſe, j'en ai fait vœu avec vous pour le reſte de ma vie, & je ſuis ſûr que vous m'en aimez mieux. Je vous envoye le Diſcours que j'ai prononcé à l'Académie le jour de la diſtribution des Prix ; j'étois Directeur. J'ai cru devoir traiter une matiere dont il ſemble qu'on auroit dû parler dès la premiére diſtribution ; on me l'avoit pourtant laiſſée depuis cinquante ans ; je m'en ſuis ſaiſi comme d'un bien abandonné, & qui appartenoit à la place où j'étois. Le Diſcours me parut généralement approuvé, mais j'en appelle à votre jugement : c'eſt à vous de me marquer les fautes qui m'y peuvent être échapées.

Je ſuis avec le reſpect le plus profond,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, &c.

A Paris ce 3.
Novembre 1714.

CHacun ſe peint ſans y penſer, Monſieur, dans ce qu'il écrit. La Lettre que j'ai reçûë au retour d'un voyage reſſemble à tout ce que j'entends dire de votre perſonne. Auſſi ce portrait eſt-il fait de bonne main. Il me donneroit un vrai deſir de voir celui qu'il repréſente. Votre converſation doit être encore plus aimable que vos écrits : mais Paris vous retient. Vos amis diſputent à qui vous aura, & ils ont raiſon. Je ne pourrois vous eſpérer à mon tour, que par un enlevement de la main de M. Deſtouches

Omitte mirari beatæ

Fumum, & opes, ſtrepitumque Romæ:

Plerumque gratæ divitibus vices.

Nous vous retiendrions ici, comme les preux Chevaliers étoient retenus par enchantement dans les vieux Châteaux. Ce qui eſt de réel, eſt que vous ſeriez céans

libre comme chez vous, & auſſi aimé que vous l'êtes par vos anciens amis. Je ſerois charmé de vous entendre raiſonner avec autant de juſteſſe ſur les queſtions les plus épineuſes de la Théologie, que ſur les ornemens les plus fleuris de la Poëſie. Vous ſçavez, j'en ai la preuve en main, transformer le Poëte en Théologien. D'un côté, vous avez réveillé l'émulation pour les Prix de l'Académie, par un diſcours d'une très-judicieuſe Critique, & d'un tour très-élégant. De l'autre, vous refutez en peu de mots dans la Lettre que je garde, une très-fauſſe & très-dangereuſe notion du libre arbitre, qui impoſe en nos jours à un grand nombre de Gens d'eſprit.

Au reſte, Monſieur, je me trouve plus heureux que je ne l'eſpérois. Eſt-il poſſible que je contente les deux partis des Anciens & des Modernes, moi qui craignois tant de les fâcher tous deux? Me voilà tenté de croire que je ne ſuis pas loin du juſte milieu, puiſque chacun des deux partis me fait l'honneur de ſuppoſer que j'entre dans ſon véritable ſentiment. C'eſt ce que je puis déſirer de mieux, étant fort éloigné de l'eſprit de critique & de partialité. Encore une fois je vous abandonne ſans peine les Dieux & les Heros d'Homere: mais ce Poëte ne les a pas faits. Il a bien fallu qu'il les prît tels qu'il les trou-

voit. Leurs défauts ne ſont pas les ſiens. Le monde idolâtre & ſans Philoſophie ne lui fourniſſoit que des Dieux qui deshonoroient la Divinité, & que des Héros qui n'étoient gueres honnêtes gens. C'eſt ce défaut de Religion ſolide & de pure morale qui a fait dire à St Auguſtin ſur ce Poëte, *Dulciſſime vanus eſt .... humana ad Deos transferebat.* Mais enfin la Poëſie eſt comme la Peinture, une imitation. Ainſi Homere atteint au vrai but de l'Art, quand il repréſente les objets avec grace, force & vivacité. Le ſage & ſçavant Pouſſin auroit peint le Gueſclin & Boucicaut ſimples & couverts de fer, pendant que Mignard auroit peint les Courtiſans du dernier ſiecle avec des fraiſes, ou des colets montés, ou avec des canons, des plumes, de la broderie & des cheveux friſés. Il faut obſerver le vrai, & peindre d'après nature. Les Fables mêmes qui reſſemblent aux contes de Fées, ont je ne ſçai quoi qui plaît aux hommes les plus ſérieux : on redevient volontiers enfant, pour lire les avantures de Baucis & de Philémon, d'Orphée & d'Euridice. J'avoue qu'Agamemnon a une arrogance groſſiere, & Achille un naturel féroce ; mais ces caracteres ne ſont que trop vrais & trop fréquens. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaiſir à les voir peints

fortement par des traits hardis. Mais pour les Héros des Romans, ils n'ont rien de naturel : ils ſont faux, doucereux & fades. Que ne dirions-nous point là-deſſus, ſi jamais Cambray pouvoit vous poſſeder ? une douce diſpute animeroit la converſation.

O noctes, cœnæque Divûm, quibus ipſe meique
Ante larem proprium veſcor . . . . . .
Sermo oritur non de villis, domibus-ve alienis . . .

\- - - - - - - - - - - - - - - - - -

. . . . . Sed quod magis ad nos
Pertinet, & neſcire malum eſt, agitamus, utrum-ne
Divitiis homines, an ſint virtute beati.

Vous chanteriez quelquefois, Monſieur, ce qu'Apollon vous inſpireroit.

Tum verò in numerum faunos, feraſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.

A Cambray ce 22 Novembre 1714.

MONSEIGNEUR,

Le parti en eſt pris, je me ferai enlever par M. Deſtouches, dès qu'il voudra bien ſe charger de moi ; & j'irai me livrer aux enchantemens de Cambray. Vous voulez bien m'y promettre de la liberté & de

l'amitié. Je profiterai si bien de l'une & de l'autre que je vous en ferai peut-être incommode. Je vous engagerai à parler de toutes les choses que j'ai interét d'apprendre ; & je ne rougirai point de vous découvrir toute mon ignorance, puisque l'amitié vous interesse à m'instruire. Pour l'affaire d'Homere, il me semble, Monseigneur, qu'elle est presque vuidée entre vous & moi. J'ai prétendu seulement que l'absurdité du Paganisme, la grossiereté de son siecle, & le défaut de Philosophie, lui avoient fait faire bien des fautes : vous en convenez, & je conviens aussi avec vous que ces fautes sont celles de son temps, & non pas les siennes. Vous adoptez encore le jugement que Saint Augustin porte d'Homere : il dit de ce Poëte qu'il est très-agréablement frivole. Le frivole tombe sur les choses, l'agréable tombe en partie sur l'expression ; & puisque mes censures ne s'étendent jamais qu'aux choses, me voilà d'accord avec S. Augustin & avec vous : mais, Monseigneur, comme une douce dispute est l'ame de la conversation, je m'attends bien quand j'aurai l'honneur de m'entretenir avec vous à reveiller là-dessus de petites querelles. Je vous dirai, par éxemple, qu'Homere a eu tort de donner à un homme aussi vicieux qu'Achille, des qualités si brillantes ; qu'on l'admire plus

qu'on ne le hait. C'eſt, à mon avis, tendre un piege à la vertu de ſes Lecteurs que de les intéreſſer pour des méchans. Vous me répondrez: j'inſiſterai. Les choſes s'éclairciront; & je prévois avec plaiſir que je finirai toûjours par me rendre. Nous paſſerons de là aux matieres plus importantes. La raiſon me parlera par votre bouche, & vous connoîtrez à mon attention ſi je l'aime. Voilà l'enchantement que je me promets, & malheur à qui me viendra deſenchanter. Je ſuis, &c.

A Paris ce 18. Décembre 1713.

Fin de la premiere Partie.

REFLEXIONS

REFLEXIONS
SUR
LA CRITIQUE.

SECONDE PARTIE.

SI le public prenoit autant d'interét que Me Dacier & moi à la diſpute préſente, je me ſerois épargné le travail d'une réponſe. Je m'en tiendrois à ce que nous avons déja écrit l'un & l'autre ; j'ai exposé mes raiſons, elle a exposé les ſiennes ; & il ſuffiroit de les comparer exactement enſemble, pour juger de quel côté eſt la bonne cauſe.

Mais il s'en faut bien que le Public ſoit auſſi vif que nous ſur cette matiere. Chacun a des affaires plus ſérieuſes, que de nous examiner ſcrupuleuſement. Le malheur eſt que n'éxaminant point, chacun veut pourtant prononcer. On nous juge donc ſans rien approfondir, & ſeulement par converſation. L'un me condamne, parce qu'il entend dire que je trouve des dé-

fauts dans un Poëte admiré depuis trois mille ans : l'autre condamne Me D. sans se donner la peine de la lire, parce qu'il lui revient qu'elle me combat avec des injures ; & il en conclut qu'avec cela, elle ne sçauroit avoir raison. Voilà de fort mauvaises conséquences ; & c'est pourtant en vertu de ces beaux raisonnemens que nous avons l'un & l'autre des Partisans & des Censeurs.

Les plus équitables de nos Juges nous lisent, il est vrai ; mais la plûpart n'en sont gueres mieux instruits. Ils cedent tour à tour aux prémieres lueurs du pour & du contre. Ils n'ont point assez médité le sens total ni de ma Dissertation ni de l'Ouvrage de Me D. Les prémieres impressions s'effacent par les secondes ; & ils ne sont point en état de juger du détail des objections, parce que ce jugement dépend de la vûe entiere de nos principes.

Quand Me D. par exemple, essaye de me tourner en ridicule, de ce qu'ayant traduit & imité Homere, j'ose me dispenser, contre l'usage, d'en faire un Panégyrique en forme, on est presque tenté de souscrire à ce reproche ; au lieu que si l'on se souvenoit du jugement que j'ai porté de l'Iliade, où je trouve les grandes beautés presque toujours confondues avec les fautes, on verroit évidemment que mon imita-

tion compatit fort bien avec des censures.

Un Traducteur n'est pas même obligé de louer son original. Il peut le choisir seulement pour l'utilité des faits, ou comme une époque de l'état & des progrès de l'esprit dans certains siécles. C'est comme une rélation de voyage, où l'on ne garantit ni la bonté des mœurs, ni celle des idées des peuples qu'on décrit; & comme on n'éxige point du Voyageur qu'il loue la religion, le gouvernement ni la morale des Nations dont il rend compte, on ne doit pas non plus exiger du Traducteur, qu'il loue les Auteurs qu'il veut faire connoître, & qui peuvent avoir des utilités curieuses, indépendamment de la perfection de leur esprit.

On ne doit point donner Aristophane comme le modéle de la Comédie, mais seulement comme une preuve historique de l'état encore informe où elle étoit chez les Grecs. Me D. même n'étoit pas obligée de louer tout Homere; elle auroit pû ne le donner que comme un monument curieux des mœurs de son siécle, & comme la plus féconde source de la fable; & au lieu de réimprimer dans ses Remarques, Eustathe & Denis d'Halicarnasse, pour justifier tout, elle auroit pû s'en fier à son bon sens naturel, qui peut-être lui auroit fait remarquer plus de fautes que je n'en ai senties.

Mais on ne fait pas toutes ces distinctions; on se laisse entraîner à des principes vagues & dénués d'application; & dès que Mᵉ D. a dit que c'est un usage très-juste de louer les originaux que l'on traduit, si on les a bien choisis, on conclut sans se souvenir de mes raisons, que j'ai tort de n'avoir pas fait le panégyrique d'Homere.

C'est cette inattention des Lecteurs qui multiplie les livres Polémiques. Chacun des disputans croit avoir interêt de leur parler le dernier; non pas tant pour leur dire des choses nouvelles, que pour leur faire relire celles qu'on craint qu'ils n'ayent oubliées. Et c'est ainsi que Mᵉ D. a fait un gros livre de ce qu'elle avoit déja semé dans sa Préface de l'Iliade, & dans ses Remarques. J'avois étudié ses raisons; je ne les ai même combatues, que parce que je les ai étudiées.

On me les allegue encore avec un air victorieux, comme si elles devoient avoir une nouvelle force dans la répétition. Je vais essayer de les détruire par quelques nouveaux raisonnemens; mais peut-être que Mᵉ D. r'alliera encore les anciennes raisons déconcertées, & qu'elle reviendra à la charge avec cette Phalange d'autorités qu'elle croit invincible. En ce cas, je lui laisserai finir le combat; & je connois trop bien le peu d'importance de la matiere, pour en fatiguer davantage le Public.

Je vais donc m'attacher, ſans perdre de vûe mon titre de Reflexions Critiques, aux articles eſſentiels de la diſpute, & je négligerai mille petits torts épiſodiques dont il me ſeroit facile de convaincre M D. mais qui par leur grand nombre, groſſiroient déſagréablement l'ouvrage.

Bien des gens ſe méprennent ſur le fonds de la queſtion. La plûpart s'imaginent qu'il s'agit en général de l'eſtime qu'on doit faire des anciens. Ce n'eſt point cela. Il ne s'agit que du ſeul Homere. D'autres penſent que le fonds eſt de ſçavoir ſi Homere, à tout prendre, eſt digne d'admiration ou de mépris; ce n'eſt point encore cela. Pourquoi chercher la queſtion au delà des faits? J'ai trouvé pluſieurs défauts dans Homere; Me D. prétend que ce ſont autant de beautés; le Lecteur n'a autre choſe à faire que de juger entre ſes apologies & mes cenſures, ſans s'inquiéter des conſéquences que je lui laiſſe tirer à lui-même. Entrons en matiere.

Je paſſe d'abord à Me D. un grand étalage d'érudition, dont elle ſaiſit un prétexte bien leger, comme ſi elle avoit craint de n'en pas retrouver une meilleure occaſion. J'expoſe un ſentiment de M. Perrault & de quelques autres, que peut-être n'y a-t-il point eu d'Homere. Je le rejette expreſſement, en diſant même les raiſons que j'en

ai; mais, parce que je ne m'abandonne pas à traiter cette opinion d'extravagante, & que je me contente de n'y pas trouver de vraiſemblance, Me D. s'amuſe à prouver ſçavamment ma propre penſée, en me faiſant un crime de ma modération; & elle me déclare que *ſous peine de renoncer au ſens commun*, il falloit franchir ſans ſcrupule les termes durs d'inſenſée & d'extravagante. Je lui demande pardon, ſi je ne me ſens pas aſſez de zêle pour des vérités auſſi indifférentes; mais le parti en eſt pris: je ne traiterai rien d'inſenſé ſur cette matiere, quelque occaſion qu'on m'en puiſſe fournir, & je la ſupplie de le trouver bon.

DES DEUX PORTRAITS D'HOMERE.

J'ai fait deux portraits oppoſés d'Homere, ſur des Mémoires bien différens; & ſans rien garantir de ce qu'ils contiennent, je ne me ſuis donné en cela que comme un ſimple Hiſtorien. Pourquoi donc Me D. me rend-elle comptable de ce qu'on a dit d'exceſſif à l'avantage ou au déſavantage d'Homere? Où avez-vous vû, me demande-t-elle, qu'il y ait eû des gens aſſez fous pour croire Homere pere du Paganiſme? Un de ces fous, c'eſt Herodote,

qui déclare qu'Homere eſt le prémier avec Heſiode, qui ait donné aux Dieux leurs noms, & qui leur ait aſſigné leurs honneurs. N'en eſt-ce pas aſſez pour les appeller les peres du Paganiſme, par la forme qu'ils lui ont donnée ?

Là deſſus je demande en grace à Me D. de ne me pas nier légérement les faits. Je ne les avance que ſur de bons témoignages; mais dans l'impuiſſance où je ſuis de lire, ce n'eſt qu'avec une peine infinie que je les retrouve. Elle devroit donc s'aider de ſa propre érudition, pour me juſtifier, au lieu de me réduire à lui prouver que l'érudition même eſt fautive, & qu'elle eſt ſouvent trop hardie à traiter de faux ce qui lui eſt échapé. Qui le croiroit, qu'il y eut plus de fonds à faire ſur ce que nous citons, nous autres ignorans, que ſur ce que les plus ſçavans aſſurent ? Ils s'en fient à leur memoire qui les trompe aſſez ſouvent; au lieu qu'avec le témoignage que nous nous rendons de notre ignorance, nous ne nous en rapportons qu'à nos yeux, ou du moins à des ſuretés équivalentes.

Qui en croiroit Me D. on s'imagineroit que des deux portraits que je fais d'Homere, le portrait flateur eſt l'ouvrage des plus grands Hommes de l'Antiquité; & que j'ai emprunté les traits du portrait critique, ſeulement de Deſmarets & de M.

Perrault. On ſe méprendroit fort ; voici à peu près la liſte de ceux qui m'ont fourni la matiere de mon Tableau critique. Platon, Pitagore, Joſeph, Philoſtrate, Denis d'Halicarnaſſe, Lucien, Metrodorus de Lampſaque, Plutarque, Dion Chryſoſtome, Ciceron, Horace, des ſectes entieres de Philoſophes & les anciens Peres de l'Egliſe ; & parmi les modernes, Eraſme, Jules Ceſar Scaliger, S. Evremont, M. Bayle & le P. Rapin, ſans compter ceux dont on ſe plaît un peu trop à décréditer les noms.

J'ai tout l'air d'un ſçavant, & je m'enorgueillis preſque de cet aſſemblage d'autorités ; mais il ne faut point ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ne les ai recueillies que pour le beſoin préſent ; & ce n'eſt qu'une doctrine de paſſage, qui apparemment m'échapera bien-tôt.

Qu'on me pardonne donc quelques citations ; car il faut bien combattre mes adverſaires avec leurs propres armes. Ils traiteroient toujours mon apologie d'ouvrage frivole, s'il n'y avoit que des raiſons.

AUTORITE'S.

Suidas rapporte que Corinnus, Diſciple de Palamede avoit écrit en Vers une Iliade, du temps même de la priſe de

Troye; qu'un autre Poëte contemporain d'Homere, nommé Siagre, avoit aussi traité le même sujet; mais que ces Ouvrages furent supprimés par les soins d'Homere qui voulut passer seul à la postérité avec la gloire de l'invention. Je veux croire pour l'honneur d'Homere, que ce n'est là qu'une calomnie; & que deviendroit l'éloge que M D. lui donne d'avoir inventé l'art, & de l'avoir porté d'abord à la perfection? ce ne seroit plus qu'un imposteur qui n'auroit fait ni l'un ni l'autre.

Platon qui se connoissoit bien en morale, bannit Homere de sa République, & il fait entendre que quelque bon tour qu'on donne à sa Poësie, elle ne peut que nuire aux gens de bien. Voilà le divin Platon qui proscrit le divin Homere; c'est Autel contre Autel.

Pitagore, je l'ai appris de M. Dacier, croyoit Homere éternellement puni dans le Tartare, pour avoir parlé indignement des Dieux. Ce jugement si sévere du Philosophe suppose que le Poëte avoit dégradé les Dieux avec connoissance de cause; & il revient assez à l'avis de M. Despreaux, qu'Homere peut religieusement leur avoir fait jouer la Comédie, pour égayer ses Poëmes.

Joseph, l'Historien des Juifs, a recüeilli bien des absurdités d'Homere, & il félicite Platon de l'avoir banni de sa Républi-

que ; en vain diroit-on que Joſeph étoit Juif, & que les idées qu'il avoit de Dieu augmentoient à ſes yeux l'extravagance des Fables d'Homere. Qu'eſt-ce que cela dit ? ſinon que plus on a de ſaines idées des choſes, plus on eſt choqué de celles qu'Homere en donne.

Longin dit qu'il ſemble qu'Homere ait voulu faire des hommes de ſes Dieux, & des Dieux de ſes hommes. Ciceron ſouhaiteroit qu'il eût fait tout le contraire. Me D. a mieux aimé diſſimuler ces jugemens, que d'y repondre. Longin & Ciceron ont beau contredire Homere ; elle veut pour l'honneur de l'Antiquité qu'ils ayent tous trois raiſon.

Denis d'Halicarnaſſe eſt fâché que les Poëſies d'Homere ne puiſſent être utiles qu'à peu de perſonnes, & que le ſens naturel de ſes Fables ne ſoit propre qu'à prêter des armes à la licence & au déſordre. Y a-t-il jamais eû un deſſein plus bizarre que celui de ne vouloir inſtruire que ceux qui ſçavent deviner, ſans s'embarraſſer de corrompre le plus grand nombre qui n'eſt pas ſi habile ? Un ſens myſtérieux & reculé pour la vertu ; un ſens litteral & préſent pour le vice : avec cette belle reſſource on érigeroit en ouvrage de morale, les contes cyniques de Bocace.

Lucien raille Homere non ſeulement ſur

ſes Dieux, mais encore ſur ſes Héros, ſur ſes prodiges puériles, ſur les harangues des combatans, & même ſur l'ignorance des Arts. On croit de plus, qu'il n'a compoſé ſon Hiſtoire véritable, que dans le deſſein de tourner en ridicule toutes les abſurdités d'Homere. Perſonne ne ſçauroit diſputer à Lucien la fineſſe ni la ſûreté de la Critique; & c'eſt de quoi embaraſſer ces eſprits timorés, qui en matiere de goût, ne veulent rien ſentir que conformement à l'autorité.

Caius Caligula avoit un ſouverain mépris pour les Ouvrages d'Homere : on dira que c'étoit un méchant homme, & l'on voudra que ſon goût paye pour ſes mœurs. Mais on ne ſçauroit faire le même reproche à Adrien, qui d'ailleurs avoit le goût fort délicat, & cependant il avoit le même mepris pour Homere; il faut que le méchant homme ait bien jugé, ou que l'honnête homme ait jugé mal.

Plutarque, ſi grand Panégyriſte d'Homere, ne trouve pourtant pas à ſon gré la maniere dont il peint Agamemnon. Voici la Traduction d'Amiot. » Homere ne com» poſa pas bien ni comme il falloit, la beau» té d'Agamemnon, comme celle d'un par» fait Prince.

» *Du chef ſemblable il étoit & des yeux*
» *A Jupiter le haut tonnant des cieux,*

» *Des reins à Mars, & de large poitrine,*
» *Au souverain Seigneur de la Marine.*

» Mais le naturel d'Alexandre, si Dieu
» qui le fit naître, le forma & composa de
» plusieurs vertus, ne pouvons-nous pas à
» la vérité dire qu'il lui donna le courage
» de Cyrus, la tempérance d'Agesilaüs,
» l'entendement aigu de Thémistocles,
» l'expérience de Philippus, la hardiesse de
» Brasidas, & la suffisance de Péricles en
» matiere d'Etat & de gouvernement. Il
» étoit plus continent qu'Agamemnon,
» qui préfera une prisonniere captive à sa
» femme légitime; plus magnanime qu'A-
» chille, qui pour un peu de finance, ven-
» dit le corps mort d'Hector; & qui pour
» appaiser sa colere, prit comme un mer-
» cenaire pour son loyer des présens de ses
» amis. Il étoit plus religieux que Diome-
» de, qui étoit prêt de combatre contre
» les Dieux même, &c. « Plutarque, selon
ce passage, ne croyoit pas qu'Homere eût
des idées bien saines de la vertu. Il trouve
des défauts avilissans dans les Héros de l'I-
liade, contraires même au dessein du Poë-
te; & il autorise assez le peu de respect que
j'ai marqué pour eux.

Dion Chrysostome, contemporain de
Plutarque, appelle Homere le plus grand
imposteur du monde. Même dans les cho-

ſes les plus incroyables, il ne ménage point ſon lecteur.

Horace dit que le bon Homere s'endort quelquefois ; & il blâme ceux qui ne reprennent rien dans ce grand Poëte. Me D. eſt dans le cas.

Quintilien qui fait preſque un Dieu d'Homere, adopte pourtant le ſentiment d'Horace ; & il remarque à cette occaſion, qu'il eſt dangereux de tourner en régles tout ce que les grands Hommes ont fait. Je m'en ſuis bien gardé à l'égard d'Homere, quoique j'aye conſervé d'ailleurs la modération que Quintilien recommande.

Parmi les Modernes, Eraſme ne trouve pas aſſez de gravité dans les Poëmes d'Homere.

Jules Ceſar Scaliger traite le Prince des Poëtes avec le dernier mépris ; il lui fait ſon procès ſur tout ; & dans l'arrêt qu'il prononce contre lui, il le qualifie hardiment de fou achevé. On dit que Scaliger étoit un fort mauvais Critique ; & ſi vous en demandez la preuve, on vous alleguera l'Ouvrage méme en Queſtion. Prenez garde à la force de ce raiſonnement. Il ne faut point avoir d'égard au jugement que Scaliger a porté d'Homere, parce que c'étoit un mauvais critique, & il étoit mauvais critique, parce qu'il a porté ce jugement d'Homere. Logique de Commentateur.

M. Bayle qui a tant de réputation dans les Lettres, n'eſt guéres plus modéré que Scaliger. Voici quelques unes de ſes réfléxions.

Après une longue remarque ſur le diſcours de Phœnix : » finiſſons, dit il, par » un mot qui paroîtra bien hardi ; je ne » ſçaurois qu'y faire ; j'oſe avancer qu'il ne » faut que lire le diſcours de Phœnix, au » 9e liv. de l'Iliade pour admirer ceux qui » admirent encore ce Poëme. Car ſont-ce » là des choſes dignes de la majeſté du » Poëme épique ? Et Horace avoit ſans » doute oublié cette harangue, chargée de » mille inutilités, lorſqu'il a donné à l'Au- » teur de l'Iliade cet éloge, qu'il court » toujours à ſon but, qu'il va vîte à ſa » concluſion. Si cela étoit, amuſeroit-il un » député de l'armée Grecque, chargé d'une » commiſſion très-importante & très-preſ- » ſante, l'amuſeroit-il, dis-je, à de pe- » tits contes de nourrice, & au récit de » ſes vieilles avantures? «

Il adopte la comparaiſon que Sarraſin a fait d'Achille à un enfant qui pleure pour ſa poupée. » Cette comparaiſon, dit-il, » a ſon fondement dans l'Iliade, où nous » voyons qu'Achille, après avoir perdu ſa » concubine Briſeis, court fondant en lar- » mes, faire ſes plaintes à ſa mere, & que » ſa bonne femme de mere le conſole, com- » me ſi ç'eût été un petit garçon.

» Le traitement du cadavre d'Hector, dit-
» il en un autre endroit ; le discours qu'A-
» chille tient à Hector prêt à expirer ; la
» liberté qu'il accorda à qui voulut insul-
» ter & frapper ce corps mort ; cette ame
» vénale qui se laisse enfin fléchir, à for-
» ce de riches présens, de rendre à Priam
» le corps de son fils, sont des choses si
» éloignées, je ne dirai pas de la vertu hé-
» roïque, mais de la générosité la plus com-
» mune, qu'il faut nécessairement juger ou
» qu'Homere n'avoit aucune idée de l'hé-
» roïsme, ou qu'il n'a eu dessein que de
» peindre le caractere d'un brutal. Il nous
» répresente Achille qui souhaite avoir as-
» sez de brutalité pour manger cruë la chair
» d'Hector. Il n'a pas même compris que
» pour faire honneur à son Héros, il ne
» falloit pas donner à son ennemi autant
» de lâcheté & de foiblesse qu'il lui en
» donne.

» Voilà, ajoute-t-il, à l'occasion d'un dis-
» cours d'Andromaque, le défaut d'Home-
» re. Il est trop grand parleur & trop naïf.
» Grand génie d'ailleurs, & si fecond en
» belles choses, que s'il vivoit aujourd hui,
» il feroit un Poëme épique où il ne man-
» queroit rien. Il n'est pas question si les
» esprits sont meilleurs dans notre siecle
» qu'anciennement ; mais si notre siecle pos-
» sede mieux les idées de la perfection, »

Je voudrois que ces dernieres paroles de M. Bayle fussent toujours présentes au Lecteur : car on s'efforce de nous rendre odieux en nous imputant un orgueil malin qui ne cherche qu'à rabaisser le mérite personnel des anciens pour nous élever sur leurs ruines. Mais en quoi méritons-nous ce reproche ? Ne pouvons-nous pas soutenir modestement que les hommes de siecle en siecle ont acquis de nouvelles connoissances, que les richesses amassées par nos ayeux ont été accruës par nos peres, & qu'ayant hérité de leurs lumieres & de leurs travaux, nous serions en état, même avec un génie inférieur au leur, de faire mieux qu'ils n'ont fait ? Ce sentiment, loin d'être orgüeil & malice, est plûtôt une reconnoissance modeste des secours que nous avons reçus, & une émulation raisonnable de nous rendre aussi utiles à la postérité, que l'Antiquité l'est pour nous.

Le Pere Rapin qui a éxaminé à fonds Homere & Virgile, prétend que le Poëte Grec a déshonoré son Pays, par le choix d'une action diamétralement opposée à l'Héroïsme.

Que l'Iliade manque d'unité, soit qu'on la prenne pour la guerre de Troye, soit qu'on la prenne pour la colere d'Achille.

Que les bienséances ne sont point ménagées dans les Poëmes d'Homere. Les Peres

y ſont durs & cruels, les Héros foibles & paſſionnés, les Dieux miſérables, inquiets & querelleurs.

Que par un amour déreglé du merveilleux, Homere met ſes Dieux à tous les jours, & que ce ſont autant de forçats qu'il employe à tout.

Qu'il s'abandonne à l'emportement & à l'intempérance de ſon imagination ſans aucun diſcernement, & qu'il ſort preſque toujours de ſon ſujet, par la multiplicité & l'attirail de ſes épiſodes.

Qu'il ne prend pas tant de ſoin de bien penſer que de bien dire, & qu'on ne finiroit jamais ſi l'on vouloit remarquer toutes les fautes d'Homere en matiere de ſentimens.

Je n'allegue point tous ces jugemens comme des autorités ; c'eſt ſeulement pour faire voir que mon opinion n'eſt pas auſſi hazardée qu'on le penſe. Pourquoi donc parois-je ſi téméraire ? Pourquoi m'oppoſe-t-on toujours trois mille ans d'admiration non interrompue, tandis qu'il y a de ſiécle en ſiécle, les proteſtations néceſſaires pour empêcher la preſcription ? On ſe fait fort de ces trois mille ans de ſuffrages. J'ai beau dire des raiſons aux Partiſans outrés de l'Antiquité ; leur refrain éternel, ce ſont ces trois mille ans dont nous faiſons voir la nullité par tant de jugemens qui en interrompent la tradition.

Mais d'où vient que malgré tant de témoignages, Me D. n'allegue presque jamais d'autre censeur d'Homere, que Desmarets & M. Perrault ? Ignoroit-elle ces faits ? Ce seroit faire injure à son sçavoir. Craignoit-elle d'affoiblir sa cause ? Elle la croit victorieuse par elle-même. Méprise-t-elle ces autorités ? Les Auteurs que je cite sçavoient fort bien le Grec. Dira-t-elle que ces sortes de Sçavans sont sujets à raisonner peu solidement ? Voudroit-elle jetter des soupçons sur sa propre Logique ?

Découvrons ici quelques artifices ordinaires à ceux qui disputent. L'interêt qu'ils prennent à leur opinion, leur fait employer sans scrupule tous les detours qui la favorisent. Ils entassent avec soin, ils alléguent avec hauteur les témoignages qui sont pour eux ; & ils affoiblissent, où ils dissimulent ceux qui leur sont contraires. Ils donnent pour approbation totale de leur sentiment, ce qui ne l'est qu'en partie. Ils cherchent entre ceux qui ont soutenu la même cause que leurs adversaires, quelque Auteur dont le nom ne soit pas révéré du public ; & ils le citent dédaigneusement en preuve que la cause n'est pas bonne ; comme si l'on ne pouvoit pas défendre mal une bonne cause ; & que dès qu'un homme, faute de prudence ou de lumiere, n'y a pas réussi, il n'étoit plus permis de

la reprendre avec de meilleures raiſons. Ils ſont plus. Ils abuſent des bons ou des mauvais ſuccès qu'un Auteur a eus dans un genre, pour relever ou pour décrier ce qu'il a fait dans un autre. Ils donnent, par exemple, un médiocre Poëte, pour un mauvais Critique, & un bon Poëte pour un raiſonneur exact, comme ſi l'un ſuivoit toujours de l'autre. Le prejugé s'y prend ainſi. Il juge de l'ouvrage par l'Auteur; au lieu que la raiſon juge de l'ouvrage par l'ouvrage même. Mᵉ D. n'a-t-elle pas compté ſur le préjugé, en ne citant de Cenſeurs d'Homere, que Deſmarets & M. Perrault? Et pourquoi a-t-elle pris garde à n'en point nommer de plus accrédités? parce qu'elle ſçait que la plûpart des Lecteurs s'arrétent aux noms, & qu'elle a voulu les prendre par leur foible.

DU DROIT D'EXAMINER.

C'eſt ce partage de ſentimens qui, ſelon moi, nous fait rentrer dans tous les droits de l'examen. Mᵉ D. prétend qu'il n'en eſt pas ainſi; *que l'affaire eſt vuidée, & qu'il n'y a plus qu'à ſoumettre ſon jugement à l'approbation de tous les ſiecles.* Mais en ſuppoſant même cette approbation univerſelle, auſſi vraye qu'elle eſt fauſſe, je demande à Mᵉ D. quelle eſt ſa penſée. Veut-elle que

nous admirions aveuglément Homere ſur la foi de nos ancêtres ? & que ſans aucun égard aux repugnances de notre raiſon, nous nous refuſions juſqu'à la liberté d'y ſentir quelques fautes ? Si c'eſt-là ſa prétention, & que les hommes y ſouſcrivent qu'arrivera-t-il ? Homere aura acquis dans trois mille ans d'ici, un nouveau nombre de Panégyriſtes, ſans que le moindre Critique les interrompe. Ne feroit-on pas valoir alors les ſix mille ans d'approbation, comme aujourd'hui l'on fait valoir les trois mille ? Vous voyez bien pourtant qu'il en faudroit retrancher la moitié, puiſque les derniers trois mille ans ſeroient le fruit de la ſoumiſſion aveugle aux prémiers ſuffrages, & nullement celui de l'examen.

Ce qu'on pourroit dire des trois mille ans que je ſuppoſe, ne peut-on pas l'appliquer aux trois mille ans déja écoulés ? Qui nous aſſure que les hommes n'ont pas fait de bonne heure le raiſonnement de Me D. car il eſt bien digne des prémiers âges ? Qui nous a dit que les Grecs, cent ans après Licurgue, n'ont pas crû l'affaire vuidée, & qu'ils ne ſe ſont pas fait un devoir de conſerver à Homere ſes prémiers honneurs ? Qu'on nous marque donc au juſte, combien il faut de ſiécles pour ôter aux hommes la liberté de juger d'un ouvrage d'eſprit.

Mais j'aime mieux croire que les Anciens ont éxaminé ; & je prétends ſeulement que ce droit n'eſt pas éteint pour nous. Nous pouvons prononcer ſur les ouvrages d'eſprit de tous les temps ; on pourroit même mépriſer Homere (ce que je ne fais pourtant pas) en toute ſûreté de conſcience ; & il n'y a rien qui captive notre jugement ſur ſon mérite.

Soyons encore plus hardis, & allons juſqu'où la raiſon nous mene. Quand il n'y auroit point de partage ſur Homere, un homme pourroit reclamer lui ſeul contre tous les ſiécles ; & ſi ſes raiſons étoient évidentes, les trois mille ans d'opinion contraire n'auroient pas plus de force qu'un ſeul jour. A la vue des prémieres expériences de la peſanteur de l'air, qu'a ſervi le long regne de l'horreur du vuide ?

Nous ne devons le ſacrifice de notre jugement qu'à l'autorité divine ; & c'eſt une eſpece d'idolatrie, que d'accorder à des déciſions humaines ce ſacrifice queDieu s'eſt reſervé pour lui ſeul. Du reſte, notre jugement eſt libre ; & ſi la raiſon ne nous a pas été donnée en vain, elle doit nous ſervir à chercher le vrai en toutes choſes, à nous débarraſſer des préjugés qui nous le cachent, & à nous y ſoumettre avec plaiſir, dès qu'il nous éclaire. La queſtion du mérite d'Homere eſt peut-être celle de toutes

ſur laquelle il eſt plus permis de parler. Peut-être auſſi en vaut-elle ſi peu la peine, qu'il ſeroit encore plus prudent de s'en taire.

On allegue comme un frein ſuffiſant en cette matiere, l'approbation de la plûpart des hommes. *Il n'y a*, dit Me D. *qu'une loi divine qui ſoit plus forte que celle-là.* Cette propoſition eſt fauſſe; la raiſon tient le milieu entre ces deux loix; elle cede à l'une, & elle corrige l'autre; mais quand j'en conviendrois, il n'y en a pas moins une différence infinie entre ces deux loix qu'on raproche ſans milieu. Dire qu'il n'y a que l'une au deſſus de l'autre, c'eſt dire qu'il n'y a que la ſcience au deſſus du doute, & la lumiere au deſſus des ténébres. Le doute en renferme-t-il pour cela plus de certitude, & les ténébres en éclairent-elles davantage?

Je fais encore une autre inſtance, & je prie Me D. de nous dire ſi le jugement qu'elle porte de l'Iliade eſt le ſien même, ou ſi ce n'eſt que l'écho reſpectueux des jugemens qu'on en a portés. Si c'eſt le ſien même, elle ne ſçauroit me conteſter un droit dont elle s'eſt ſervie; & ſi ce n'eſt que l'écho des autres, qu'elle le déclare, afin que je ne la compte plus elle-même au nombre des autorités que j'ai à combatre.

Je ſçai bien que quand on eſt d'un ſen-

timent contraire au plus grand nombre des gens d'eſprit, il faut ſe défier d'autant plus de ſes vûes particulieres ; mais il ne faut pas pour cela les diſſimuler ; parce que ſans ſe flater d'une raiſon ſupérieure à celle des autres, on peut avoir découvert en quelque choſe la vérité qu'ils n'ont pas apperçûe, faute peut-être de l'avoir auſſi ſoigneuſement cherchée.

Cette conduite n'eſt pas ſi hardie qu'elle le paroit. Car ſouvent en matiere d'ouvrages d'eſprit, ce n'eſt pas attaquer un grand nombre de jugemens, que de combatre une opinion publique. Il ne faut quelquefois qu'un homme accrédité pour entraîner tout un peuple ; peut-être que ſur Homere Licurgue ſeul donna le ton à toute la Grece ; mais quand une fois l'opinion publique s'eſt formée d'après le jugement de quelques particuliers ; les particuliers à leur tour ſe laiſſent entraîner au public; tout tentés qu'ils ſeroient d'abord de démentir l'opinion vulgaire, ils aiment mieux s'y accommoder, que de s'expoſer aux contradictions ; ils ſont davantage ; ils tournent leur eſprit à la juſtifier ; & ils ajoûtent au ſentiment aveugle de la multitude, des raiſons ſéduiſantes qui affermiſſent le préjugé. Le grand nombre de ceux qui admirent Homere ſans l'avoir lû, force un homme qui l'examine, à parler comme eux. Le public

s'appuye alors ſur ce jugement ; & ce jugement lui-même n'étoit appuyé que ſur l'admiration publique. Ceſt ainſi que l'illuſion devient générale. Chacun prononce ſur la parole des autres, en ſuppoſant qu'ils ont examiné ; mais peut-être n'y a-t-il dans toute cette ſuite d'admirateurs que trois ou quatre Juges légitimes.

DU DESSEIN D'HOMERE.

Ce qu'il doit y avoir de plus clair dans un ouvrage, c'eſt le deſſein, & ſur-tout dans un ouvrage où l'on ſe propoſe l'inſtruction générale, comme dans un Poëme épique. L'art de l'Auteur eſt d'écarter tout ce qui peut rendre ſon deſſein équivoque ; autrement il ne ſçauroit faire ce plaiſir d'unité, qui vient de ce qu'on rapporte naturellement toutes les parties à un tout, qu'on en approuve les proportions, & qu'on admire l'intelligence de l'ouvrier, qui n'a rien fait au hazard, & qui ſemble avoir conçû ſon ouvrage tout à la fois. Il faut donc que le deſſein ſoit frapant, qu'un eſprit même médiocre ne puiſſe s'y méprendre, & que tout le monde s'accorde à ſentir là-deſſus la même choſe.

Tout ouvrage qui a beſoin de commentateurs pour en determiner le deſſein, eſt par cela même défectueux ; encore plus ſ-

ſi les commentateurs ne s'accordent pas entr'eux ; autant de différences de ſentimens, autant de preuves du défaut de l'ouvrage. Voilà Homere. Les Auteurs ont été partagés ſur ſon deſſein ; il a fallu des Ariſtotes pour l'expliquer, & des Peres le Boſſu pour expliquer encore les explications d'Ariſtote.

Me D. combat encore ici quelques ſentimens que je rapporte des autres ; elle multiplie ainſi mes erreurs prétendues, m'imputant juſqu'à celles que je rejette. Pluſieurs ont crû qu'Homere n'avoit voulu qu'écrire la guerre de Troye, & Horace, qui l'en appelle l'Hiſtorien, eſt lui-même de cet avis, ſi l'on en veut croire le Pere Rapin. Me D. traite cette opinion de folle ; & uſant à peu près du ſtratagême qu'elle me reproche d'appeller cinq ou ſix ignorans qui m'applaudiſſent, de véritables ſçavans, pour pouvoir m'enorgueillir enſuite de leurs ſuffrages, elle traite au contraire de malheureux critiques ceux qui ne penſent pas comme elle ; & ces Meſſieurs ainſi qualifiés, la voilà auſſi tôt qui triomphe.

Ceux qui ont crû qu'Homere avoit voulu faire l'éloge d'Achille, ne ſont pas mieux traités. C'eſt à ce qu'on dit, l'éclat que le Poëte donne à la valeur de ſon Héros qui les a trompés ; mais en ce cas, leur erreur eſt en partie la faute du Poëte. Il ne de-

voit pas donner à un homme qu'il falloit détester, des qualités si brillantes, qu'à tout prendre, les lecteurs séduits ne fussent pas fâchés de lui ressembler. Quoiqu'en dise Aristote, il ne faut point faire les hommes plus beaux qu'ils ne sont, quand cela va à diminuer l'horreur utile d'un mauvais caractere. Il ne faut point faire du vice & de la vertu un alliage qui les fasse confondre, & qui surprenne pour l'un, l'admiration qu'on ne doit qu'à l'autre.

Venons à la troisiéme opinion, la plus respectable de toutes, puisque c'est celle d'Aristote, du Pere le Bossu, & de M. Dacier. L'Iliade n'est, selon eux, qu'une fable, semblable au fonds à celles d'Esope, pour faire entendre que le grand interêt d'un parti est la bonne intelligence. Je n'ai point prétendu qu'on ne pût tirer cette vérité de l'Iliade, quand on en a bien envie; & je me suis contenté de dire qu'elle y étoit noyée dans la quantité & dans la longueur des épisodes, Je n'employerai pour me justifier que les propres paroles avec lesquelles Me D. excuse Platon, qui regardoit les Poëmes d'Homere comme des pieges tendus à la vertu, & je la remercie de m'avoir fourni elle-même une apologie si judicieuse.

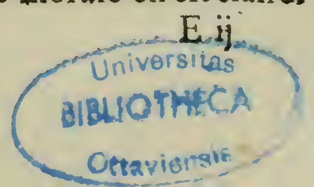
Pour excuser Platon, on peut dire qu'il n'a pas regardé l'Iliade comme Aristote en tant

qu'une fable, ou une instruction déguisée sous l'allegorie d'une action, il ne l'a considerée que par parties; & il a crû qu'avant que la plûpart des gens eussent démélé cette fable dans l'étendue de son Poëme, ces parties plus frappantes pourroient reveiller des passions que la Philosophie, & sur-tout la sienne, travailloit à détruire.

J'ai donc pensé là-dessus comme Platon, & je me fais honneur d'avoir rencontré la vérité avec un homme dont Ciceron auroit fait gloire de partager les erreurs. Mais il en faut encore tirer plus de fruit, en prouvant que c'est un principe assez frivole, de faire de la fable le fonds essentiel du Poëme épique.

Prémierement cette Fable prétendue est très-vicieuse, dès qu'elle ne frappe pas sensiblement tous les hommes, dès que l'inconvenient des parties épisodiques est plus grand que le fruit du dessein principal, & que ce dessein principal ne peut être démélé qu'à peine par la plûpart des gens. Pourquoi nous faire une longue énigme d'une vérité simple? en avons-nous si peu à apprendre, qu'il faille inventer un art pour nous en instruire avec de si grands circuits?

Il n'en est pas de même des Fables d'Esope; l'action en est courte & débarrassée d'épisodës, & la vérité morale en est claire.



C'eſt vouloir perdre tout le fruit de ces allegories, que de les tranſplanter de cette briéveté également agréable & inſtructive, dans une longueur ordinairement confuſe & ennuyeuſe.

En ſecond lieu, la Fable, dès qu'elle ne conſiſte que dans une réfléxion qui naît d'une action, ſe trouvera toujours dans quelque événement qu'on raconte; car toute action eſt l'effet d'une vertu, ou d'un vice. Si c'eſt l'effet d'une vertu, c'eſt cette vertu qu'on propoſe à ſuivre. Si c'eſt l'effet d'un vice, c'eſt ce vice qu'on veut faire éviter. Il n'y a point d'action hiſtorique, ſi bizarre qu'elle puiſſe être, qui ne donne lieu à quelque vérité morale ; & en ce ſens, nos Poëmes dramatiques qui n'ont été faits la plûpart que dans le deſſein de toucher par des avantures tragiques, ou de divertir par des mœurs ridicules, ſont des fables, c'eſt-à-dire, des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action. Les Auteurs n'y ont pas penſé ; mais telle eſt la nature d'une action, ſi elle eſt vraiſemblable, que l'on en peut tirer toujours quelque vérité. A l'entendre ainſi, les Hiſtoriens même ſont des fables.

DU POEME EPIQUE.

La prémiere différence du Poëme Epi-

que & du Poëme Dramatique, c'eſt que dans l'un le Poëte raconte lui-même toute l'action ; & que dans l'autre, le Poëte fait agir & parler ſes perſonnages. Selon cette idée primitive, la Pharſale, le Lutrin, & même nos Romans, quoiqu'en proſe, ne ſont-ils pas des Poëmes Epiques ? Il eſt vrai, comme je l'ai dit, qu'ils ne ſont pas de la même eſpece que l'Iliade & que l'Odiſſée ; & ſi l'on reſtreint l'idée de Poëme Epique à la conſtitution particuliere de ces deux Poëmes, la Pharſale & le Lutrin ne ſeront plus Epiques : il faudra leur chercher une autre dénomination.

Ne diſputons point des noms, & ne ſongeons qu'à éclaircir les choſes. La politeſſe m'engage à m'accommoder aux définitions de Me D. ſans vouloir l'aſſujettir aux miennes : Et j'aurois de bon cœur la même déférence pour ſon mérite que pour ſon ſexe.

En prenant donc ce terme d'Epique pour ce qu'il lui plaît de le faire valoir, je dis ſeulement qu'on peut faire des Poëmes, qui ſans être Epiques, ne laiſſeroient pas d'être également, quoi qu'autrement agréables. La Pharſale, ſi Lucain étoit d'ailleurs auſſi judicieux que Virgile, plairoit par l'importance des événemens, & par la grandeur des perſonnages. Le Lutrin plaît par une Satire fine, & par une conduite rian-

te & ingénieuſe, qui n'eſt pas moins l'effet du génie, que le plus grave ſublime.

Mais nous avons des Poëmes Epiques, à prendre ce terme dans toute ſa rigueur. En vain prétend-on qu'Homere doit paſſer pour parfait dans ce genre, puiſque perſonne ne l'a ſurpaſſé, ni même égalé. La plûpart des Sçavans donnent la préférence à Virgile; bien des gens la donnent encore au Taſſe. Ce qu'il y a de plus reçû, c'eſt que notre Nation a été malheureuſe en ce genre & que nous y ſommes demeurés bien au deſſous d'Homere. Voyons ſi cette opinion eſt équitable ou injuſte; & ſous prétexte de rendre une juſtice éxacte à nos Ecrivains, n'éxagerons pas nous-mémes notre défaite.

J'ai examiné le Clovis & le S. Louis, les deux meilleurs Poëmes de notre Langue, que perſonne ne lit plus, & qui ſont tombés dans un mépris dont on ne ſçait guéres les cauſes. Tâchons, s'il ſe peut, de les découvrir.

Ces deux Poëmes ne manquent d'aucune des conditions qu'on prétend eſſentielles à l'Epopée. Ils ſont l'un & l'autre une fable. L'un ne tend qu'à faire voir que la Providence arrive toujours à ſes fins, malgré les obſtacles que les paſſions des hommes y oppoſent; & l'autre fait entendre qu'il n'y a rien d'impoſſible à la piété con-

duite par le courage. Ils ont l'avantage de commencer tous deux comme l'Odiſſée, par le milieu de l'action, & de ſatisfaire la curioſité ſur le reſte, par des récits ingénieuſement amenés. Ils m'ont paru de beaucoup meilleurs que l'Iliade, par la claité du deſſein, par l'unité de l'action, par des idées plus ſaines de la Divinité, par un diſcernement plus juſte de la vertu & du vice, par des caracteres plus beaux & mieux ſoutenus, par des épiſodes plus intéreſſans, par des incidens mieux préparés & moins prévûs, par des diſcours plus grands, mieux choiſis, & mieux arrangés dans l'ordre de la paſſion, & enfin par des comparaiſons plus variées & mieux aſſorties. Peut-être ne comprend-on pas qu'avec tous ces avantages, nos Poëmes n'ayent pas réuſſi? Mais pour éclaircir le paradoxe, voici les défauts qui les ont décriés.

Nos Auteurs ont prodigué mal à propos le merveilleux, par une ſervile imitation du Poëte Grec. Ils ont diſtribué les Anges & les Démons dans les différens partis, comme Homere diſtribue ſes Dieux entre les Grecs & les Troyens. Les Démons tiennent lieu du Xanthe & du Simoïs pour des débordemens; & les Anges, de Junon & de Vulcain pour des incendies. Tout y eſt prodige, tout y eſt miracle. On a été choqué de ce merveilleux apocryphe, qui bleſ-

ſe le reſpect dû à la Religion. Nous pouvons bien peindre les véritables miracles que Dieu a opérés ; mais il ne nous eſt jamais permis de lui en ſuppoſer, ſous prétexte du vraiſemblable ; & c'eſt offenſer la ſageſſe divine que de penſer ſeulement qu'elle auroit dû faire ce qu'elle n'a pas fait. Nos Poëtes ont craint apparemment qu'on ne leur refusât le nom d'Epiques, ſi le miniſtere du Ciel n'étoit auſſi ſenſible dans leur action, qu'il l'eſt dans l'Iliade ; & ils ont mieux aimé bleſſer la raiſon, que de violer des régles arbitraires, qui doivent toujours relever d'elle.

Ils ſe ſont encore égarés dans la multiplicité des épiſodes. Pour les rendre intéreſſans, ils ont imaginé des avantures ſingulieres qui détournent d'autant plus de l'action principale. Ils ont fait un aſſemblage fatiguant de choſes rares, dont peut-être aucune ne ſort abſolument de la vraiſemblance, mais qui toutes enſemble paroiſſent abſurdes à force de ſingularité.

Ce ne ſont pourtant pas là les défauts qui ont le plus nui à nos Poëmes. Le Taſſe n'a pas laiſſé de réuſſir avec une pareille conduite. C'eſt la langueur & tous les autres vices de la verſification. Tantôt ce ſont des métaphores forcées, tantôt des jeux de mots puériles, ſouvent un ſtyle froid & proſaïque. Ils n'ont point cette élégance con-

tinue que le Lecteur exige dans un ouvrage, d'autant plus qu'il eſt long, quoique par cela même, elle devienne preſque impoſſible à l'Auteur. Faute de cette élegance qui conſiſte dans la beauté, dans la force & dans la grace des expreſſions, on tombe dans l'ennui de page en page, de ligne en ligne. Malgré l'interêt total de l'action, la foibleſſe du détail déſintéreſſe; & tous ces vices de verſification ſemés de près en près, joints à l'uniformité fatiguante de la rime, font enfin tomber le livre des mains.

Malheureuſement nos grands Verſificateurs n'ont pas entrepris de Poëmes épiques; l'ouvrage eſt trop long, le ſuccès trop incertain. Ils s'en ſont tenus au plus aiſé & au plus utile; & le Poëme Epique étant devenu le partage des plus foibles, il n'eſt pas étonnant que ceux-ci n'ayent pas ſoûtenu en ce genre, la gloire de la Nation.

Quoiqu'il en ſoit, ces Poëmes ſont tombés, & ils ont dû tomber, puiſque leur objet étoit de plaire, & qu'ils nous ont ennuyés. Mais ſi nous jugions ainſi de l'Iliade, elle ſeroit encore dans un plus grand décri. Perſonne preſque n'a le courage de la lire. Ceux qui à force de le vouloir, ſont venus à bout de l'achever dans Me D. ne ſont pas tentés d'y revenir; & ils aimeront encore mieux la louer que de la relire. Il n'y a que quelques Sçavans qui ſe

plaiſent à l'admirer dans le Grec, parce qu'ils prennent le plaiſir hiſtorique & celui d'entendre une langue ſçavante, pour un plaiſir purement poëtique. Ils ſatisfont leur curioſité par des faits reculés. Ils contentent leur amour propre en ſe flatant de ſentir la force & les graces de l'expreſſion; & ils imputent tout ce plaiſir au Poëte, comme s'ils lui faiſoient un mérite d'avoir vecu trois mille ans avant eux, & d'avoir écrit dans une autre langue que la leur.

On voit par là que nous avons deux poids & deux meſures dans les jugemens que nous portons de nos Poëmes & de ceux d'Homere. Nous condamnons les uns, parce qu'ils nous ennuyent, ſans égard à l'art qui y eſt perfectionné en bien des choſes; & quoique les autres nous ennuyent, nous les admirons ſur la foi des anciens ſuffrages, qui, à remonter à leur ſource, ne venoient que de ce qu'on n'avoit pas mieux.

DE L'UNITÉ D'ACTION.

L'Unité d'action fait ſans doute un fort bel effet dans un Poëme. Il faut bien de l'art au Poëte, pour arranger ſon action de maniere qu'elle croiſſe toujours, qu'elle intereſſe de plus en plus à meſure qu'elle avance, & que les epiſodes qu'il y méle, en paroiſſent des parties néceſſaires. C'eſt auſſi un grand plaiſir pour le Lecteur d'em-

braſſer un grand nombre d'incidens & d'images ſous le même point de vûë. Auſſi ai-je crû que le Poëme, à parler en general ne devoit être que le recit d'une ſeule action. Mais comme il eſt dangereux en matiere d'Ouvrages d'eſprit d'établir des regles excluſives, qui feroient tout faire ſur le même modéle, & qui nous priveroient par là des eſpeces nouvelles, qui pourroient avoir auſſi leur beauté, j'ai ajoûté que peut-être la vie entiere d'un Héros maniée avec art, & ornée des beautés poëtiques, feroit un ſujet raiſonnable de Poëme.

Me D. toujours couverte de l'autorité d'Ariſtote, comme de l'Egide de Minerve, combat avec chaleur cette conjecture ; le *peut-être* méritoit, ce me ſemble, quelque modération ; mais ſon zêle pour les régles anciennes n'en connoît point ; & malheur avec elle, à qui entreprend de les étendre.

Mon ſentiment n'eſt pourtant pas ſans preuve ; il eſt même autoriſé par l'expérience. Perſonne ne nie que les avantures de Télémaque ne ſoient un Poëme en proſe. L'Action de ce Poëme n'eſt pas de chercher & de trouver Uliſſe ; on voit bien que ce n'eſt que l'occaſion de commencer les voyages, & le prétexte de les finir. L'Action, ce ſont donc les voyages mê-

mes, & ces avantures ſucceſſives qui donnent lieu chacune à quelque inſtruction; ce ſont autant de petites fables liées les unes aux autres, qui renferment toutes leur vérité particuliere. Cependant cette multiplicité d'action n'empèche pas que les avantures de Télémaque ne ſoient un Poëme agréable; &, ſelon preſque tout le monde, plus agréable que l'Iliade même.

On me demande ſans doute un exemple plus antique; car les modernes ne ſont pas preuve. Eh bien, les Métamorphoſes ſont un Poëme, qui contient à quelque égard, l'Hiſtoire du Monde juſqu'à Auguſte. Malgré cette multiplicité d'action, on les lit toujours avec plaiſir, tandis que l'Iliade eſt abandonnée, quoiqu'admirée; & j'oſerai dire qu'Ovide a mieux connu qu'Homere, la nature de la fable. La plûpart des allégories dont ſon Poëme n'eſt qu'un tiſſu, ſont courtes, & l'inſtruction en eſt aſſez claire. Se plaindra-t-on qu'il nous ait donné l'image de plus de deux cent vérités, dans le même eſpace qu'Homere a pris pour en peindre une ſeule.

Ce ne ſont pas là des Poëmes épiques, me dit-on; je le veux bien, mais ce ſont des Poëmes. Appellez les d'ailleurs comme il vous plaira, pourvû que vous conveniez qu'ils peuvent faire autant de plaiſir que ceux d'Homere.

J'avois conclu mon raiſonnement ſur le Poëme, en diſant que je trouvois arbitraire le choix de la matiere, & même celui de la forme qu'on lui veut donner; mais qu'il étoit eſſentiel de plaire toujours par quelque endroit, ſoit en attachant l'eſprit par l'importance des événemens, ſoit en touchant le cœur par les paſſions des perſonnages, ſoit en amuſant ſimplement par la variété & les graces du ſujet. Me D. ne cite mes paroles que juſqu'au *mais*, ſans y ajoûter même le moindre petit *&c.* & c'eſt là un des avantages injuſtes que prennent d'ordinaire ceux qui diſputent.

Ce que Me D. fait ſans mauvaiſe intention, d'autres le font ſouvent en fraude; ce ſont, pour ainſi dire, de petites ruſes de guerre. On choiſit un paſſage de ſon adverſaire, qui raiſonnable avec ce qui le précede, ou ce qui le ſuit, devient ridicule quand il eſt iſolé. Alors on étale des raiſons victorieuſes contre ce paſſage ainſi dépoüillé; & l'on n'a pas plus de peine à en triompher, qu'Hector en eut à tuer Patrocle, quand Apollon lui eut ôté ſes armes; mais, comme le dit à peu près Patrocle à ſon ennemi, il n'y a qu'à rougir d'une pareille victoire.

DES SURPRISES.

J'ai ſouhaité dans Homere un art qu'il me paroît avoir négligé, celui de préparer les événemens ſans les faire prévoir, de maniere que quand ils arrivent, on en ſoit ſurpris ſans en être choqué. Je n'ai point été content d'entendre Jupiter au milieu de l'Iliade, faire l'abrégé exact du reſte de l'action. Me D. dit pour prémiere excuſe, que cela ſe paſſe entre Jupiter & Junon, comme ſi pour cela l'affaire en étoit plus ſecrette pour le Lecteur, & qu'il n'entrât pas en tiers dans la confidence divine.

Elle ajoûte qu'on ne laiſſe pas d'avoir encore du plaiſir à la repréſentation d'une Tragédie qu'on a déja vûë, & qu'ainſi ces ſurpriſes que je demande ne ſont pas néceſſaires. Ceci, ſi je ne me trompe, eſt un bon ſophiſme que je vais tâcher de développer.

On peut avoir deux ſortes de plaiſir à la repréſentation d'une Tragédie. D'abord, celui de prendre part à une action importante qui ſe paſſe la prémiere fois ſous nos yeux, d'être agité de crainte & d'eſpérance, pour les perſonnages à qui l'on s'intéreſſe le plus; & enfin de partager leur bonheur ou leur infortune, ſelon qu'ils triomphent ou qu'ils ſuccombent.

Voilà le premier plaiſir que le Poëte doit avoir en vûe de procurer à ſes auditeurs, en leur ménageant de ces ſurpriſes pathétiques qui excitent la terreur ou la pitié. Le ſecond, c'eſt la vûe de l'art même que l'Auteur a employé pour exciter le prémier.

Il eſt vrai que quand on a déja vû une Piéce, on n'a plus ce prémier plaiſir de la ſurpriſe, du moins dans toute ſa vivacité ; mais il reſte encore le ſecond, qui n'a de lieu qu'autant que le Poëte a travaillé heureuſement pour exciter l'autre ; car c'eſt ſur cette obligation indiſpenſable que l'on juge de ſon art.

L'art eſt donc de ne dire à l'auditeur que les choſes dont il faut l'inſtruire, & de ne les dire qu'à meſure que le deſſein de le toucher l'exige. Et quoiqu'on les ſçache déja quand on relit l'ouvrage, on goûte encore le plaiſir de ce même arrangement que l'art demandoit.

Il s'enſuit delà, que tout Poëme doit être diſpoſé pour la prémiere impreſſion. S'il ne l'eſt pas, au lieu des deux plaiſirs que j'en attendois, il me fait deux ſortes de peine ; l'une, de demeurer froid où je devrois être ému ; l'autre, de ſentir le défaut qui eſt la cauſe de mon ennui. Voilà ce que j'ai éprouvé dans l'Iliade ; je n'étois point intéreſſé par les avantures, & je ſouffrois de ces préparations glaçantes qui m'empêchoient de l'être.

DES DIEUX.

Il faut encore combatre ces Dieux de l'Iliade; ces Dieux *que les Géants entreprirent autrefois de chasser du Ciel, & qui auroient été dépossedés en effet, si les Géants eussent alors atteint l'âge d'homme.* Je suis bien loin d'avoir une haute idée de ces Dieux; je ne crois pas qu'il faille entasser Ossa sur Pélion pour les vaincre: en vain les Géants, & meme en âge d'homme, se rangent aujourd'hui de leur parti; tout Pigmée que je suis, je me flate d'en venir à bout sans effort, & je ne tirerai pas vanité de ma victoire.

Qu'est-ce que des Dieux qui n'ont point fait l'homme? ai-je dit, en commençant l'énumération de leurs miséres. *M. de la Motte*, repond à cela Me. Dacier, *devoit se souvenir qu'Homere appelle presque toujours Jupiter, le Pere des Dieux & des hommes.* J'ai peine à comprendre qu'elle ait voulu dire ce qu'elle dit en effet. Quoi donc! selon elle, Homere auroit crû sérieusement Jupiter, le Créateur des Dieux & des hommes? Il l'auroit crû le pere de Saturne dont il étoit né, & qu'il avoit chassé du Ciel? Il l'auroit crû le pere de Junon sa sœur & sa femme; de Neptune & de Pluton ses freres; le pere même des Nymphes qui prirent soin de son enfance, & des Géants

qui lui firent la guerre. En vérité, il n'est pas possible que ce soit là la pensée de Me D. mais aussi, si ce ne l'est pas, en quel sens oppose-t-elle au prémier reproche que je fais aux Dieux d'Homere, ce titre tant répété dans l'Iliade, de Pere des Dieux & des hommes ?

Ce n'est pas la seule contradiction que lui coûte l'envie de relever la majesté de Jupiter : car elle abandonne volontiers les Dieux inférieurs, & elle ne prend à cœur que l'interet du maître des autres. C'est, selon elle, sa volonté seule qui faisoit le Destin ; mais en ce cas, je demande quel étoit donc le Destin, avant que Jupiter fût né ? quel étoit le Destin, quand ce Dieu fut enchaîné par les autres Dieux, & qu'il courut risque de perdre l'Empire du monde, si Thétis & Briarée ne l'eussent secouru ? Quel étoit le Destin, quand il se laissa tromper sur le Mont Ida par sa femme & par le sommeil ? Surprise dont le pauvre Dieu fut si honteux & si fâché, qu'il s'en falut peu que Junon n'en eût les fers aux pieds, & ne fût suspendue en cet état au milieu des airs, en punition de son audace.

Me D. fait encore valoir comme un grand trait de Divinité, que Jupiter avoit autrefois chassé la Discorde du Ciel, en jurant qu'on ne l'y reverroit jamais. C'est

une contradiction manifeste d'Homere. Si la Discorde étoit bannie du Ciel, d'où vient donc que le trouble regnoit plus que jamais entre les Dieux? D'où vient qu'ils se querellent, qu'ils s'outragent & qu'ils se battent? D'où vient que Jupiter même n'a pas la paix dans son ménage? Si tout cela se fait sans la Discorde, il auroit pû s'épargner la peine de la précipiter de l'Olympe.

Encore quelques exemples; ils sont plus sensibles que les raisons.

On prétend que Jupiter n'exauce point les desirs injustes. Que fait-il donc quand il se rend à la priere de Thétis, qui lui demande, selon les vœux d'Achille, que les Grecs périssent pour satisfaire à son dépit?

Dans le conseil des Dieux, Jupiter veut irriter Junon; Junon s'emporte contre lui; elle ne veut pas avoir fatigué ses chevaux envain, & elle ne sçauroit pardonner aux Troyens. Jupiter en est indigné, & cependant il consent qu'elle fasse comme elle l'entendra. Accord entr'eux de s'abandonner mutuellement les peuples qui leur sont les plus chers: enfin Minerve la plus sage des Déesses, va par l'ordre de Jupiter, conseiller & persuader le crime à Pandarvée qui ne songeoit pas à mal. Ainsi Jupiter est foible & injuste, Junon cruelle & acariâtre, & Minerve perfide.

Jupiter dit à Mars qu'il est le plus mé-

chant des Dieux, & que c'eſt le fruit des beaux exemples de ſa mere. Si Scarron avoit voulu faire une Iliade burleſque, il auroit ſouvent trouvé les choſes toutes faites.

Minerve elle-même blaſphéme contre Jupiter : elle fait entendre que ſans elle, il n'auroit pû retirer Hercule des enfers où il étoit deſcendu par l'ordre d'Euriſthée, & qu'elle eſt bien fâchée de lui avoir rendu ce ſervice ; mais on lui laiſſe tout dire & tout faire : il n'y a pour elle ni menaces, ni châtiment ; & ſelon Mars, c'eſt l'enfant gâté de Jupiter. C'eſt pourtant cette Minerve qu'on veut nous donner pour la Sageſſe ſouveraine.

Mars entre en fureur, en apprenant la mort de ſon fils Aſcalaphe. Minerve l'arrête, lui peint la colere de Jupiter, & dit que le Dieu confondra l'innocent avec le coupable, & les punira tous. Voilà une belle idée de la Juſtice divine.

La Deſtinée a condamné Sarpedon à mourir par les mains de Patrocle, & Jupiter héſite encore s'il doit l'abandonner ou le ſauver. Jupiter eſt-il lui-même la Deſtinée ? S'il l'eſt, Sarpedon n'eſt pas encore condamné ; & s'il n'eſt pas la Deſtinée, il eſt inutile qu'il délibere.

Iris dit de ſon Ambaſſade à Achille, que le fils de Saturne même n'en a aucune connoiſſance. Jupiter n'eſt donc pas le

Destin ; car il n'ignoreroit pas ses propres Décrets.

Jupiter craint qu'Achille ne renverse les murs d'Ilion contre l'ordre des Destinées. Il s'avise d'un fort mauvais expedient pour fortifier les Troyens, en permettant aux Dieux de se mettre de la partie. Il semble même que les Dieux qui se déclarent pour les Grecs, soient plus forts que les autres. Ainsi Jupiter qui ne peut, dit-il, voir perir tant de vaillans hommes sans compassion, ne fait que rendre le combat, plus sanglant, sans le rendre plus égal. Est-ce là la souveraine Sagesse, ou la souveraine imprudence ?

Jupiter sent son cœur pénétré de joye ; de voir les Dieux divisés & combatans l'un contre l'autre. Ce Jupiter est l'Achille des Dieux : il imite bien par cette férocité le Héros qu'il protege.

Ce n'est là que la moindre partie des absurdités Théologiques d'Homere. L'Allegorie n'a pas assez de ressources pour sauver tout cela ; n'auroit on pas plûtôt fait de passer condamnation de bonne grace.

Mais puisque Me D. ne reconnoît pas aisément la raison dans ma bouche, qu'elle se rende du moins aux autorités qu'elle respecte. Longin & Ciceron n'ont pas seulement condamné les Dieux d'Homere, ils ont condamné Homere de les avoir faits

tels. Platon & Pytagore le croyoient éternellement puni de ſes licences impies. Parlons le langage de Me D. *l'affaire eſt vuidée ; il n'y a plus qu'à ſoumettre ſon jugement à celui de tant de grands Hommes.*

J'avois expoſé mes ſcrupules ſur ces Dieux de l'Iliade à M. Deſpreaux ; & j'ai rapporté un ſentiment ſingulier qu'il employa au lieu d'allegorie, pour juſtifier Homere. C'eſt qu'il avoit égayé ſon Poëme aux dépens des Dieux en leur faiſant jouer la Comédie dans les entr'actes de ſon action.

Me D. ſe récrie d'abord contre mon infidélité. Je révele les ſecrets d'un ami après ſa mort ! Voilà un zéle fort louable, s'il étoit bien placé ; mais qu'eſt-ce au fond que ce ſecret que je révele ? Un ſentiment indifférent de critique, & dont tout l'inconvénient pouvoit être que Me D. n'en auroit pas ſi bonne opinion du jugement de M. Deſpreaux. Du reſte, en quoi intéreſſe-t-il l'Etat, les mœurs, ou la mémoire même de ce grand Poëte ? Je ne ſçai pas comment on peut pouſſer ainſi la morale juſqu'à la ſuperſtition, & s'accommoder en même temps de celle d'Homere.

Mais c'eſt peu que Me D. me croye infidéle, elle ajoûte ironiquement, que je ne ſçaurois mentir ; & toute la grace qu'elle me fait enſuite, c'eſt de me croi-

re viſionnaire plûtôt que menteur. Cela m'accommode encore mieux, & je la remercie de la peine qu'elle ſe donne pour me diſculper d'un menſonge impudent.

M. Deſpreaux lui avoit donc dit, c'eſt le commentaire de Mᵉ D. *& j'oſe l'aſſurer comme ſi j'avois été préſente; car je ſçai quel étoit ſon ſentiment ſur cela, & ſes amis le ſçavent comme moi; il lui avoit dit qu'Homere s'étoit ſervi très-heureuſement de ce que la Théologie de ſon temps avoit publié des Dieux, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſon Poëme, en premier lieu pour le rendre plus merveilleux, car c'eſt à quoi la préſence des Dieux eſt très-néceſſaire; & enſuite pour égayer ſa matiere en certains endroits, & pour adoucir le ton ſevere des combats.*

Mᵉ D. l'aſſure, comme ſi elle avoit été préſente; & moi j'aſſure, parce que j'étois préſent, que M. Deſpreaux s'eſt ſervi des propres termes d'égayer ſa matiere aux dépens des Dieux, & de leur faire jouer la Comédie. Il ne reſte plus à Mᵉ D. qu'à me donner un démenti plus ſérieux, ou ce qu'elle auroit déja dû faire, à interpréter ſelon ſa penſée, les termes propres que je rapporte; elle en a bien interprété d'autres auſſi difficiles.

Pourquoi ne s'eſt-elle pas ſervie de cet art ſi familier aux Commentateurs, de trouver toujours le ſens dont on a beſoin

dans les paſſages qui embarraſſent le plus ? Pourquoi ſa politeſſe ne lui a-t-elle pas fourni une de ces ſubtilités, dont ſon admiration pour Homere fait un ſi grand uſage ?

Elle auroit pû dire encore qu'on ne dit pas toujours exactement ce qu'on penſe ; qu'on s'accommode dans la converſation à la foibleſſe de ceux à qui l'on parle ; & que les paroles de M. Deſpreaux n'étoient qu'une condeſcendance honnête pour mes ſcrupules.

Par exemple, quand je recitai à Me D. le VIe Livre de mon Iliade, elle eut l'honnêteté d'y reconnoître l'eſprit d'Homere, & la modeſtie de me dire ſur mes vers, que la proſe ne pouvoit pas s'élever à tant de nobleſſe. Si je rapportois cela, ſans qu'elle fût en état d'en convenir, ſes amis qui ſçavent ſes ſentimens, me ſoûtiendroient que cela eſt impoſſible ; cependant rien n'eſt plus vrai ; &, s'il m'eſt permis de citer un de mes Vers traduit de l'Iliade, il me ſemble

Que la divine voix frappe encor mon oreille,

DES HEROS.

Les Héros de l'Iliade ne ſont pas plus dignes d'eſtime que les Dieux. Je leur ai reproché une vanité groſſiere, une colere brutale, de l'impiété & de la cruauté, Me D.

ſonge d'abord à les ſauver du prémier reproche ; par une belle réflexion de Plutarque, qui marque expreſſément cinq occaſions où il eſt permis de parler magnifiquement de ſoi. Plutarque peut avoir raiſon, ſans que Me D. l'ait. Car les cas, & les exemples même qu'il cite, déſignent ſeulement les exceptions de la loi générale, qui ne ſouffre pas qu'on ſe loue ſoi-même ; au lieu que dans l'Iliade, l'uſage général eſt de ſe louer ſans ſcrupule, & qu'à peine y trouveroit-on cinq occaſions où les Héros les plus modeſtes s'en diſpenſent.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ces mêmes Héros que Me D. ne peut pas ſouffrir qu'on accuſe de vanité, elle veut bien qu'on les trouve inſolens, cruels & impies ; c'eſt dommage que Plutarque n'ait pas imaginé quelque occaſion où il ſoit permis de l'être ; on ne s'en ſeroit pas tenu à les diſculper de vanité ; cela n'en valoit pas la peine. Des inſolens, des cruels & des impies peuvent bien encore être vains, ſans ſe deshonorer davantage.

Me D. avoue donc que les Héros de l'Iliade ſont de fort malhonnêtes gens ; mais elle prétend qu'on n'a pas droit de le reprocher à Homere ; parce que ſelon la nature de la fable, les prémiers & même les ſeuls perſonnages d'un Poëme épique, peuvent être violens, perfides, dénaturés

&

& brutaux. J'en conviens, M^e, & je ſçai la différence qu'Ariſtote établit entre la bonté morale, & la bonté poëtique d'un caractere. La bonté morale ne ſe trouve que dans la vertu, & la bonté poëtique peut ſe trouver dans le vice même bien imité. Je ſçai de plus que ce Philoſophe, pour mieux éclaircir ſa penſée, fait à tout le ſexe un outrage impardonnable. Il dit que les femmes mêmes peuvent être bonnes poëtiquement.

Auſſi, M^e, ce que j'ai trouvé mauvais dans l'Iliade, ce n'eſt pas que les perſonnages ſoient fous; mais que ceux mêmes qui nous ſont donnés pour ſages, ſe démentent à chaque inſtant, & qu'ils manquent de cette bonté poëtique, qui conſiſte dans l'uniformité du caractere.

Par exemple, j'avois crû voir évidemment dans Helénus, dans Hector & dans Diomede, des imprudences qui les dégradent. Vous croyez voir évidemment auſſi que je me ſuis trompé, & que la ſageſſe d'Homere n'a jamais plus brillé que dans l'endroit même où j'ai ſenti qu'il s'égare. Il faut donc que l'évidence de l'un ou de l'autre ne ſoit qu'une pure illuſion. Voyons de bonne foi, M^e, à qui l'illuſion demeurera.

Hélénus conſeille à Hector de rallier les troupes, de rétablir le combat, & lui or-

donne d'aller enſuite à Troye, avertir Hecube d'offrir un ſacrifice à Minerve. En quoi, s'il vous plaît, faites-vous conſiſter la ſageſſe d'Hélénus ? dans le conſeil de rétablir le combat ? il eſt en effet fort bon; mais pourquoi l'ordre d'aller à Troye dès que le combat ſera rétabli ? Hector ſera t-il moins néceſſaire alors, pour profiter de l'avantage regagné ? Que deviendra vraiſemblablement ſa victoire, s'il ne la pourſuit ? & puiſque l'on a oſé fuir en ſa préſence, y a t-il lieu d'eſpérer qu'on ſera plus ferme quand on ne le verra plus ? Il faloit, dites-vous, envoyer pour le ſacrifice, qui, par parentheſe, ne produit rien, un homme auſſi autoriſé qu'Hector. Quoi donc, Me, n'y avoit-il pas des Heraults dans l'armée, des hommes deſtinés exprès pour faire ces fonctions ? Quand Pâris doit combatre contre Ménélas, & qu'il faut aller avertir Priam de venir offrir un ſacrifice, & jurer la paix aux conditions convenuës, lui envoye-t-on d'autres hommes que ces Heraults ? quoiqu'Hector eût pû alors abandonner l'armée ſans imprudence, puiſqu'on avoit ſuſpendu les combats. En vérité, plus je médite, plus je ſuis frappé de l'imprudence d'Hélénus.

Voyons à préſent, Me, ſi Hector a plus de raiſon. Il obéït, dites-vous, à ſon frere qui étoit Devin, & par conſéquent très-

reſpectable. Ne ſemble-t-il pas qu'il falût ſe ſoumettre aveuglément aux ordres de ces Devins ? Polidamas étoit Devin auſſi ;& cependant lorſque dans la ſuite de l'Iliade, il conſeille à Hector de rentrer dans Troye, & qu'il lui annonce de l'air le plus prophétique, les malheurs qui arriveront, s'il s'obſtine à demeurer hors des murs, malheurs qui arrivent en effet ; ce qui prouve en paſſant que Polidamas étoit mieux inſpiré qu'Helénus, dont l'ordre n'a point eu de ſuite, Héctor réſiſte ſans ſcrupule à Polidamas ; & il traite hardiment de chimere ſon inſpiration prétenduë. Hector eſt bien malheureux en conduite ; il réſiſte quand il faudroit obéïr, & il obéït quand il faudroit réſiſter : ſes revoltes & ſes ſoumiſſions ſont également des imprudences.

Pour Diomede qui s'amuſe à écouter des hiſtoires, & à changer d'armes avec Glaucus, il me ſemble que ſon tort eſt auſſi manifeſte que celui des autres. Vous alleguez avec M. Dacier, trois raiſons pour ſa défenſe ; l'hoſpitalité qui lui fait prêter une ſi longue audience à Glaucus, l'indignité qu'il y auroit eu de ſe battre contre ſon hôte, & enfin la langueur du combat qui lui donne le loiſir de converſer Ces raiſons, M^{e}, ne me paroiſſent dignes ni de vous, ni de M. Dacier. Diomede ne découvre que Glaucus eſt ſon hôte, que

par la prémiere faute qu'il fait de l'interroger sans le connoître, & d'en essuyer même un grand lieu commun de morale, avant les prémiers éclaircissemens. La raison de ne pas combatre son hôte, n'engageoit point Diomede à perdre un tems précieux; il n'avoit qu'à porter le carnage d'un autre côté. Enfin ce n'étoit pas la langueur du combat qui donnoit à Diomede le loisir de la conversation; c'étoit la conversation imprudente qui faisoit languir le combat; & Diomede étoit d'autant plus inexcusable, que l'absence d'Hector lui livroit une victoire aisée.

Eh bien, Me, votre évidence est-elle toujours la même? Que répondez-vous de nouveau à ces nouvelles instances? J'ai grande peur que vous ne vous en teniez à ce que vous avez déja dit, *Ce que M. de la Motte appelle une imprudence bien averée, Eustathe l'appelle une chose heureuse, merveilleuse, charmante, instructive, & admirablement bien placée. Qui est-ce qui balancera entre un tel Censeur & un tel Panegyriste?* Ostez les noms, Me, j'espére qu'on balancera du moins entre nos raisons.

C'en est assez, ce me semble, pour l'inégalité des caracteres; car si le Poëte Grec est en faute dans une seule occasion à l'égard de trois personnages à la fois,

c'eſt une preuve morale qu'il n'eſt gueres plus régulier ſur les autres.

Mais il faut encore rappeller ici naïvement quelques actions & quelques ſentimens de ces Héros. Ils épargnent la peine de raiſonner ; & le fait même tient lieu de cenſure.

Hector a beſoin du reproche de Sarpedon pour s'oppoſer à Diomede, qui fait depuis long-tems un grand carnage des Troyens. Nous a-t-on donné Hector pour un Héros, ou pour un lâche ?

Les Héros d'Homere ſont bien journaliers. Hector fuit ſouvent les Héros Grecs, & cependant il défie à préſent les plus braves, ſans qu'aucun ſe préſente, pas même Diomede, ni Ajax.

Idée dit par parentheſe aux Grecs, en leur faiſant une propoſition de la part de Pâris : *Plût aux Dieux qu'il fût mort avant ce funeſte voyage*. Un Herault peut-il parler ainſi du Prince qui l'envoye.

Agamemnon tuë un grand nombre de Héros; mais dans l'ardeur du combat, il s'amuſe à en dépoüiller pluſieurs ; à peine le pardonneroit-on à un ſoldat. Qu'on me diſe quel eſt le caractere de tel Héros qu'on voudra choiſir de l'Iliade, je trouverai de lui plus d'une action & d'un diſcours qu'on ne prendroit pas pour être de lui. Homere a peint les hommes jour-

naliers comme ils ſont, & ſouvent diſſemblables d'eux-mêmes. Il les a répreſentés à la maniere de l'hiſtoire, & fort peu dans l'idée des caractères poëtiques.

Neſtor tient facilement une coupe qu'aucun autre homme n'auroit pû ſoutenir : cependant ce Neſtor eſt affoibli par l'âge ; il regrette à tout moment ſa force ; & il dit que n'ayant plus de vigueur, il animera du moins les jeunes guerriers plus vigoureux que lui. N'y a-t-il point là de contradiction?

Neſtor conſeille à Patrocle de tenter de fléchir Achille ; & il l'inſtruit mot pour mot de tout ce que Patrocle dit dans la ſuite à ſon ami ; de ſorte qu'outre l'ennui de la répétition, Patrocle perd par-là tout le mérite & tout le pathétique de ſon diſcours, qui ne paroît plus qu'une affaire de mémoire, plûtôt que de ſentiment.

Idomenée dit à Neptune ſous la figure de Thoas, que s'il ne combat pas, ce n'eſt ni lâcheté, ni pareſſe ; mais qu'il faut que ce ſoit la volonté de Jupiter. Comment l'entend-il ? n'eſt-il pas le maître d'aller aux ennemis, & de s'expoſer à périr pour le ſalut des Grecs?

Achille demande à Jupiter que tous les Troyens & tous les Grecs périſſent les uns par les autres, & qu'il ne reſte plus que lui & Patrocle pour prendre Troye. Voilà un digne exploit qu'Achille ſe ménage, ſi

Jupiter l'exauce. Ce ſera une victoire ſans ennemis, & un triomphe ſans ſpectateurs.

Hector fuit à toute bride, & exhorte les Troyens à l'imiter. On a beau dire que Jupiter lui ôta le courage; c'eſt toujours dire qu'Hector fut lâche. Il n'y a pas moyen de ſoûtenir aucun caractere avec un Dieu auſſi capricieux que ce Jupiter.

Ménélas déliberant s'il doit fuir ou combatre, ſe détermine à fuir, ſur ce qu'il n'eſt pas raiſonnable de combatre contre un Dieu qu'il s'imagine ſuivre Hector. Cependant, dit-il, s'il avoit un ſecond, il combatroit contre ce Dieu. Un Dieu, ſelon lui, ne vaut précisément que deux hommes.

Qui pourroit compter, dit Homere, les Capitaines qui s'aſſemblerent autour d'Ajax? A quoi croyez-vous qu'aboutit cette éxagération? à les faire fuir d'abord, ſans qu'on leur tuë un ſeul homme.

Il n'y a aucun des Theſſaliens qui ait l'aſſurance de regarder les armes d'Achille. Voilà une frayeur bien ſinguliere; des Héros qui n'oſent regarder des armes!

Achille fait un grand diſcours à Enée avant que de combatre. Enée condamne ce babil, & encherit pourtant ſur Achille; il fait exactement toute ſa généalogie; il y mêle même une parentheſe ſur des cavales miraculeuſes qui couroient ſur la mer, & il

revient enfin à condamner le verbiage & les injures. Homere se fait ainsi son procès à lui-meme par la bouche d'Enée.

Achille sur ce que Priam ne veut pas s'asseoir, se met grossierement en colere, jusqu'à dire que les ordres de Jupiter pourroient bien n'être pas une sauvegarde contre sa fureur. Cependant ce caractere d'Achille, tout féroce qu'il est, ne laisse pas d'etre agréable. J'ai relevé avec plaisir l'art singulier que le Poëte employe pour le rendre intéressant ; & comme l'a remarqué le Journal de Trevoux, je ne demande pas mieux que de pouvoir louer Homere.

C'est une justice que me doivent mes Lecteurs, & Me D. même, de croire que je n'ai point critiqué Homere par une sotte ambition de m'élever contre les sentimens reçus ; que j'ai saisi, que j'ai cherché même les occasions de le louer ; que dans le doute, j'ai toujours pris parti pour lui ; & qu'en le respectant personnellement comme le génie le plus poëtique qui ait peut-être jamais été, je n'ai eu d'autre dessein que de remarquer dans son ouvrage les imperfections évidentes, suites nécessaires de l'Invention, aussi bien que de la grossiereté de son siécle ; je n'ai prétendu combatre que cette admiration sans discernement, qui le propose à tous égards comme infaillible.

On me fait encore une querelle, ſur ce que j'oſe appeller groſſiers, ces temps prétendus héroïques. Je ne les appelle point groſſiers, par l'innocente ſimplicité des mœurs qui ſeroit en effet très-reſpectable, mais par l'ignorance des arts & de la véritable morale ; ce qui eſt ſans doute une imperfection bien réelle. S'il ſuffiſoit de cette ſorte de ſimplicité pour rendre les hommes dignes d'eſtime, il faudroit aller apprendre à vivre chez les Iroquois & chez les Sauvages.

Je diſtingue dans le luxe qu'on prétend que je louë ſcandaleuſement, ce qui fait honneur à l'induſtrie de l'homme, d'avec ce qui doit faire honte à ſa vanité. Nous ne ſommes pas excuſables de nourrir notre orgüeil de toutes les inventions des arts, de nous croire plus grands par les richeſſes & les ornemens qu'ils nous fourniſſent; mais ces choſes n'en ſont pas moins innocentes en elles-mêmes : & ſi l'on ne les employoit qu'à décorer le culte divin, à ſoûtenir la majeſté des Rois, & à procurer au public des commodités, & même des plaiſirs innocens, il n'y auroit plus qu'à admirer ſans ſcrupule les miracles de l'induſtrie, & à jouir avec reconnoiſſance de l'ingénieuſe fecondité des arts.

Je veux bien qu'on félicite un ſiecle de les avoir ignorés, ſi les hommes en étoient

plus vertueux ; mais qu'on ne.leur faſſe pas un mérite de leur ignorance, s'ils ſe ſont livrés ſans luxe à tous les deſordres & à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amene. Telle eſt la groſſiereté des Perſonnages de l'Iliade. Ils ne rendent point leur ſimplicité aimable par leur vertu ; il ſemble plûtôt que leurs vices faſſent de leur ſimplicité même un nouveau défaut.

DES DIFFERENS GENRES D'ELOQUENCE.

Homere a employé dans ſon Poëme, preſque tous les genres d'Eloquence ; l'Eloquence de l'Hiſtoire, auſſi bien que celle de la Poëſie ; l'Eloquence ſententieuſe, auſſi bien que celle des paſſions. Je lui ai rendu ſur tout cela, l'honneur que j'ai crû lui devoir, je n'ai point diſſimulé ſes talens ; & ſi j'avois là-deſſus quelque choſe ſur ma conſcience, ce ſeroit peut-être d'avoir trop déferé quelquefois à ſa réputation. Mais Me D. qui ne veut point être troublée dans ſon ancienne admiration pour Homere, ne ſçauroit digérer mes moindres cenſures. Je me ſerois donc trompé toute ma vie, ſe dit-elle apparemment à elle-même, ſi M. de la Motte avoit raiſon. La conſéquence n'eſt pas bien difficile à tirer ; il a donc tort : & voilà la

majeure ſecrete de tous les ſyllogiſmes de Me Dacier.

DE LA NARRATION ET DE LA RE'PE'TITION.

On ramene encore ici l'Ecriture ſainte pour juſtifier la narration d'Homere, des défauts que je lui impute, & ſur tout des répétitions. J'ai dit dans ma premiere Partie, ce que je penſois de ce parallele ; & me réſervant à faire un uſage plus utile des Livres ſaints, je prie Me D. de trouver bon que je les écarte reſpectueuſement d'une diſpute auſſi frivole que la nôtre. Qu'ont-ils à faire avec Thétis qui chaſſe les mouches du corps de Patrocle, & avec Junon qui ſe pare pour tromper Jupiter?

Elle n'a donc qu'à combatre ſimplement mes principes en eux-mêmes, qu'à examiner ſi, comme je l'ai dit, la narration du Poëte & celle du ſimple Hiſtorien doivent être différentes. Si celui-ci ne s'eſt pas acquitté de ſon devoir, quand il a dit exactement & nettement la vérité ; & ſi celui-là n'eſt pas obligé de choiſir entre les choſes vraiſemblables, celles qui peuvent plaire, & d'écarter tout l'indifférent pour raprocher ce qui intéreſſe. Si ces principes ſont faux, Homere eſt irréprochable ; mais s'il ſont vrais, qu'on les liſe dans Me D. même, & qu'on le juge.

Quintilien le louë d'une excellente précision sur cet endroit d'Antiloque à Achille : *Patrocle est mort.* Cette loüange est très-juste ; mais je l'employe comme la meilleure censure de plusieurs autres endroits de l'Iliade, où le Poëte s'appésantit sans égard sur les circonstances les plus indifférentes.

Rien ne décele plus l'esprit des partisans outrés de l'Antiquité, que l'envie de justifier, jusqu'aux répétitions de l'Iliade. Ce seroit une folie après cela d'espérer la moindre composition avec eux ; nous aurions beau rabattre de nos dégoûts, pour avoir la paix. Tant que nous serons ennuyés des répétitions, nous ne sommes pas dignes de leur alliance.

En vérité ce préliminaire est bien difficile à passer. Le moyen de convenir qu'il ne soit pas mieux de dire qu'un messager s'acquitta fidelement de sa commission, que de répéter mot pour mot le discours qu'on l'a chargé de faire, & que le Lecteur sçait déja ! Encore s'il n'y avoit que cette espece de répétition, on en seroit quitte pour passer le discours déja connu ; mais il y en a plus de dix autres especes beaucoup plus vicieuses, dont Me D. n'a pas dit un mot, & sur lesquelles il lui faudra interroger Eustathe & Denys d'Halicarnasse, si elle entreprend de les justifier.

Homere, par exemple, décrit la maniere dont Pâris s'arme pour combatre Ménélas ; & il employe ailleurs la même deſcription pour un autre Héros. Le même ſacrifice revient plus d'une fois ; la même peinture ſert à pluſieurs batailles. Dans le combat des Dieux, un des combatans dit à ſon adverſaire les mêmes fanfaronades que quelque Grec a dit à un Troyen. Il n'y a que deux ou trois formules pour la mort de plus de deux cens hommes.

Qu'allegue-t-on pour ſauver tout cela? Prémierement, la pratique d'Homere qui avoit plus d'eſprit que nous. Cette raiſon eſt déciſive ; mais on veut bien encore nous en donner d'autres par ſurabondance de droit. *Ceux qui ont recueilli les Ouvrages d'Homere, n'ont point retranché ces répétitions ; ils les ont donc jugées raiſonnables.* Deux réponſes: la prémiere, que hors les diſcours des meſſagers qu'il eut été facile de retrancher, il n'étoit pas poſſible de ſupprimer les autres répétitions, ſans ſubſtituer quelqu'autre choſe à la place ; ç'auroit été faire un nouvel Homere. La ſeconde, qu'on reſpectoit ſes Poëmes par d'autres endroits; qu'on rendoit même une eſpece de culte religieux à leur auteur ; & qu'ainſi c'eſt la ſuperſtition, & non le plaiſir qui a conſervé le tout. On ajoûte que *ces répétitions n'ont pas ennuyé les*

grands Hommes qui ont jugé d'Homere. Cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que ces grands Hommes n'en ont rien dit; & l'on qualifie gratuitement leur ſilence d'approbation. *Mais Macrobe*, dit-on, *les a louées expreſſement.* Je ne ſçaurois qu'y faire : Macrobe & Me D. n'empêcheront pas que la plûpart des hommes n'en ſoient bleſſés ; & ce qu'il y a de pis, qu'ils ne rendent de bonnes raiſons de leur dégoût.

Me D. ſe récrie ſur le retranchement que j'ai oſé faire d'une de ces répétitions. Ulyſſe preſſe Achille de rendre ſon ſecours aux Grecs ; il avoit à lui faire le détail des offres d'Agamemnon, mais Agamemnon venoit de faire lui-méme ce détail dans le conſeil des Rois. Ainſi, pour éviter la redite, je me ſuis contenté de dire qu'Ulyſſe fit à Achille le détail des offres de ſon Général. Me D. prétend qu'il faloit répéter le diſcours qu'on vient de lire un inſtant auparavant. *Comment Achille*, demande-t-elle, *peut-il ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans le conſeil où il n'étoit pas ?* comment il le peut ſçavoir, Me ? parce qu'Ulyſſe le lui dit.

- - - - - - - - - - - - - - Ulyſſe en cet endroit
De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Qu'eſt-ce qui vous arrête là ? Ne ſçauriez-vous croire le Poëte ſur ſa parole, quand il dit expreſſément qu'un homme fit

à un autre le même diſcours qu'on vient de voir ? faut-il qu'il employe une ſeconde fois le diſcours mot pour mot ? Vous voulez apparemment confronter. Il faut bien aimer les répétitions pour une pareille délicateſſe ; vous n'aurez ſatisfaction là-deſſus que dans Homere : les Hiſtoriens mêmes les plus exacts ne pouſſent pas leur ſcrupule juſques là. C'eſt pourtant à ma remarque que vous appliquez ces paroles inſultantes ; *je ne croi pas qu'on ait jamais fait une critique ſi inſenſée ; & j'ai honte de répondre à des choſes ſi pitoyables.* Il eſt dangereux de parler avec tant de hauteur ; car il arrive quelquefois qu'on ſe trompe, & alors que deviennent ces airs de triomphe, qui n'auroient pas même bonne grace avec la raiſon ?

DES DESCRIPTIONS.

Il n'y a aucune partie de l'art, ſur laquelle je n'aye rendu un hommage ſincere au Poëte Grec. Mais parceque dans ces parties mêmes, je trouve de grands défauts mêlés aux grandes beautés, Mᵉ D. conclut que je mépriſe Homere. *Il y a toujours*, dit-elle, *quelque ſi, quelque mais, qui ne laiſſe pas ce grand Poëte joüir en paix de ſa réputation* ; je ſçai bien qu'elle ne veut ni de *Si* ni de *Mais* ſur un Auteur qu'elle

juge irréprochable : car elle a beau dire par condeſcendance, qu'il peut bien y avoir quelque choſe dans Homere qui ſe reſſente de l'humanité, elle défend avec ardeur tout ce que les Critiques y ont repris : ils ont été aſſez malheureux juſqu'ici pour n'attaquer rien que de parfait, que de divin : ni la malice ingénieuſe à trouver des fautes, ni la raiſon qui les trouve d'autant mieux, qu'elle les cherche ſans prévention, n'ont pû appercevoir les foibleſſes d'Homere. Elles échappent même à la pénétration de Me D. & il ſemble que ce ſoit un ſecret impénétrable à l'intelligence humaine. Je la laiſſerai donc joüir en paix de ſa religieuſe admiration pour Homere, & même de ſa pitié pour ceux qui n'y ſouſcrivent pas. Mais pour moi, la même bonne foi qui me fait loüer avec plaiſir ce que je ſens loüable, me fera toujours condamner ſans orgueil ce que je ne croi pas judicieux. Eh ! que ferions-nous du peu de raiſon qui nous eſt échûë, ſi nous n'en faiſions cet uſage ?

Pourquoi n'aurois-je pas dit, par exemple, que la deſcription des jeux célébrés aux funérailles de Patrocle eſt mal placée au 23. liv. de l'Iliade ? Qui ne ſent pas comme moi le contre tems d'amuſer le lecteur, lorſque ſon impatience eſt la plus vive ? Il n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au

dénouëment ; & on l'arréte par des jeux qui, au lieu de le délaſſer, le fatiguent, en l'éloignant du but qu'il étoit prêt d'atteindre. Virgile prend bien mieux ſon tems pour des jeux. Il les place au cinquieme livre de ſon Poëme, lorſque le lecteur eſt encore en état de s'amuſer ; & c'eſt ainſi que le Poëte Latin corrige preſque toujours le Poëte Grec, en l'imitant.

Pourquoi n'aurois-je pas dit encore que la deſcription du combat du Xanthes eſt un peu bizarre ? C'eſt un fleuve qui ſe déborde en un inſtant, & qui, le moment d'après, eſt embraſé de maniere que les poiſſons mêmes y grillent. N'y a-t-il pas de la modération à ne trouver cela qu'un peu bizarre ? C'eſt apparemment un de ces endroits qui a fait dire à Ariſtote que le Poëme pouſſe le merveilleux juſqu'au déraiſonnable. Mᵉ D. dans ces endroits ne ſent que le merveilleux; qu'elle me permette d'y ſentir auſſi le déraiſonnable.

On louë en cela la fécondité d'Homere, que l'on croit ſupérieure à celle de Virgile; je ne ſuis pas moi-même trop éloigné de ce ſentiment; mais j'y crains encore un peu d'illuſion : & il me ſemble que les autres le doivent craindre auſſi bien que moi.

Il ne faut pas toujours tenir compte à un Auteur de ſa fécondité. On eſt étonné du grand nombre de choſes & d'images

qu'il employe ; mais ſouvent toute cette abondance n'eſt qu'aux dépens du choix. Il ſe livre au hazard à tout ce que ſon imagination lui offre : il traite ce qu'il ne devoit point traiter : il peint les objets par des faces étrangeres à l'occaſion préſente : il épuiſe ce qu'il ne falloit qu'effleurer : il ajoute ſans égard le médiocre à l'excellent, le froid au vif, le bizarre au naturel : avec cette licence d'imagination, il n'eſt pas difficile d'être abondant.

Mais le jugement & le gout reſſerre de beaucoup ces richeſſes. Un Auteur judicieux commande à une imagination trop fertile. Ce n'eſt pas aſſez pour lui que les choſes ſoient belles, il faut encore qu'elles ſoient en place. Quand le bon s'eſt offert, il cherche encore le meilleur ; il rejette enfin plus qu'il ne choiſit ; & travaillant toujours avec cette ſévérité lente, mais ſûre, il néglige l'abondance pour la perfection. Ainſi il n'eſt pauvre que de ce qu'il a rejetté ; mais ceux qui ſentent le mérite du choix, ne l'en trouvent que plus riche. Ils découvrent un fonds vaſte d'imagination dans le petit nombre d'idées parfaites que le jugement y a puiſées, & ils tiennent également compte à l'Auteur, & de ce qu'il employe par fécondité de génie, & de ce qu'il n'employe pas, par ſûreté de goût & de raiſon.

Plus le goût s'épure, plus la fécondité des Auteurs eſt à l'étroit. Hardy a fait lui ſeul preſque autant de Tragédies que tous les autres Poëtes enſemble. Rotrou en a fait plus que Corneille, Corneille même plus que Racine, parce qu'il hazardoit encore davantage, & qu'il perfectionnoit moins. Si l'on jugeoit par cette régle de la fécondité d'Homere & de Virgile, peut-être ne décideroit-on pas ſi hardiment pour Homere.

DU DISCOURS.

Les loüanges exagérées & les critiques injuſtes ſont également honteuſes à la raiſon. Principe qu'on me conteſte, & que j'oſe encore ſoûtenir après la refutation. Car, en regardant les loüanges & les critiques comme des jugemens que nous portons, n'y a t-il pas un égal défaut de lumiere à voir les choſes plus parfaites qu'elles ne le ſont, ou à y trouver des défauts qui n'y ſont pas? La bonne vûë conſiſte à appercevoir la grandeur réelle des objets, & les véritables raports qu'ils ont entr'eux. C'eſt dans ce principe que j'ai examiné les diſcours d'Homere; j'y ai trouvé pluſieurs défauts dont Me D. ne convient pas; elle veut même, à ſon ordinaire, que ces défauts ſoient autant de beautés; & cela n'eſt

pas étonnant, puiſqu'elle commence par faire l'apologie des loüanges éxagérées.

Homere amene tous ſes diſcours d'une maniere uniforme & languiſſante : c'eſt toujours *un tel dit*, *un tel répondit*, avec une longue épithete à la queuë de chaque nom ; jamais de ces tours vifs ſi connus depuis lui, *interrompit Agamemnon*, *reprit Achille*, C'eſt, dit Me D. que cela n'eſt pas de la gravité du Poëme Epique. Si elle ſe contentoit de diſtinguer, ſi elle diſoit ſeulement que ces tours vifs & abregés ne ſont pas ſi convenables dans les conſeils, & dans les délibérations que dans les querelles & dans les occaſions pathétiques, j'aurois le plaiſir de penſer comme elle; mais elle les exclut abſolument du Poëme Epique, parce qu'ils pechent contre la gravité eſſentielle à ce genre. Qu'elle nous donne donc une idée de cette gravité prétenduë: conſiſte-t-elle dans l'uniformité & dans la lenteur ? Ici les autorités manquent à Me D. Ariſtote ni le P. le Boſſu n'ont rien dit de cette condition. La voilà legiſlatrice malgré ſa modeſtie ordinaire qui ne ſe propoſe que de maintenir les régles établies par les autres.

J'ai pris pour des diſcours mal placés, ceux que les Héros ſe tiennent dans la chaleur du combat ; ceux qu'ils adreſſent aux morts ; & enfin les harangues qu'ils font à leurs chevaux.

Pour exemple des diſcours des combatans, je n'avois pas choiſi à beaucoup près le plus ridicule ; & le Journal de Hollande a ſi bien rendu juſtice à ma bonne foi, qu'il en a cité un autre & plus ridicule & plus long. En vain prétendroit-on les juſtifier par les uſages du tems. Tout ce qu'on pourroit dire, c'eſt qu'Homere a crû pouvoir employer fréquemment ce qui arrivoit quelquefois, & qu'il a pris ſes avantages aux dépens de la vraiſemblance, comme s'il avoit prévû qu'un jour Ariſtote feroit de ſes licences, autant de régles. D'ailleurs ces diſcours ſont ſi chargés de fanfaronades, d'hiſtoires & de généalogies, qu'ils ne marquent dans le Poëte que l'envie de parler, & cette intempérance d'imagination ſans diſcernement, que le P. Rapin lui reproche.

Pour les diſcours adreſſés aux cadavres, Me D. dit d'abord que ceux à qui on les tient, peuvent bien n'être pas morts. C'eſt déja quelque choſe ; cette défaite eſt un aveu que les diſcours ſont vicieux, s'ils s'adreſſent à des cadavres ; mais elle marque encore qu'Homere nous le laiſſe croire, puiſqu'on ne l'en défend que par une conjecture gratuite.

Me D. ſent ſi bien le foible de cette conjecture, qu'elle veut juſtifier à la lettre ces diſcours ſans replique adreſſés à

des cadavres. *L'Histoire*, dit-elle *nous en fournit des exemples. Antoine après la bataille de Philippe, trouva le corps de Brutus, & lui fit des reproches sur la mort de son frere.* Il y auroit là-dessus bien des différences à examiner ; sçavoir d'abord si le discours étoit long ; car je suis convenu que dans ces occasions, il pouvoit échapper quelques paroles d'insulte ou de triomphe, & non pas un discours suivi ; sçavoir encore si le discours n'étoit pas fait pour les témoins qui l'entendoient ; & d'autres circonstances qui varieroient également l'espece. Me D. n'y regarde pas de si près ; elle parcourt tous les siécles, & va mendier, pour ainsi dire, d'Historien en Historien quelque fait bizarre qui s'accorde à peu près, avec les pratiques d'Homere ; & alors elle compare sçavamment une singularité historique, avec un usage ordinaire dans un Poëme. De bonne foi, n'a t-elle pas quelques remords des conséquences qu'elle en tire ? Ne sçait-elle pas mieux que moi, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable? que quand on dit qu'une chose n'est pas naturelle, on ne prétend pas absolument qu'elle ne puisse tomber dans la tête de quelqne homme ; on entend seulement qu'elle sort trop de l'ordre commun, & qu'elle blesse par une singularité excessive.

Pour les discours adressés aux chevaux,

on m'allegue deux raiſons qu'on croit triomphantes ; mais combien les eſprits ſont frappés différemment des mêmes choſes ! Ces raiſons me paroiſſent dans leur genre au deſſous des diſcours mêmes qu'on veut juſtifier. *Le Poëme Epique*, me dit-on, *eſt une fable comme celles d'Eſope ; & ainſi on y peut, non ſeulement parler aux chevaux, mais on y peut faire parler les chevaux mêmes, comme Homere l'a ſi judicieuſement pratiqué.* Me D. abuſe ici du terme générique de Fable, & elle en confond les différentes eſpeces. Comment, Elle, dont le livre n'eſt en partie qu'une nouvelle édition du P. le Boſſu, n'a-t-elle pas mieux démêlé ſes idées ?

La Fable eſt un diſcours inventé pour corriger les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action. Voilà le genre, voici les eſpeces. Il y en a de raiſonnables & de vraiſemblables, où l'on fait parler les Dieux & les hommes ; il y en a de morales ſans vraiſemblance, où l'on fait parler les animaux & les plantes, en leur prêtant les mœurs & les ſentimens des hommes ; & enfin, il y en a de mixtes, où l'on mêle enſemble ces deux ſortes de perſonnages. Les Fables d'Eſope ſont des deux dernieres eſpeces. Le Poëme Epique, la Tragédie & la Comedie ſont de la prémiere. Quoi donc ! en vertu de ce

droit de Fable, les chevaux deviendront-ils des perſonnages tragiques ? & les chiens & les chats entreront-ils décemment dans la Comédie ? Quelle abſurdité, s'écriera-t-on ! prenez-y garde ; c'eſt la conſéquence néceſſaire du raiſonnement de Me D.

La ſeconde raiſon qu'on me donne par grace, car on croit la prémiere déciſive, c'eſt l'uſage des Orateurs qui parlent à tout, & qui font tout parler. Mais on confond encore ici des diſcours figurés & allegoriques avec des diſcours ſérieux & naïfs ; la différence eſt grande. Que l'Orateur apoſtrophe ce qu'il lui plaira, il ne me trompe point. Je ſçai toujours qu'il parle à ſes Auditeurs, quelque détour qu'il prenne pour les émouvoir ou les convaincre ; au lieu que quand Hector parle à ſes chevaux, & qu'il les excite méthodiquement par tous les motifs de l'interêt, de la reconnoiſſance, de la gloire & de la vertu, il ne parle qu'à ſes chevaux, ſans autre deſſein que de leur parler ; & il ne fait en cela que ſuivre l'idée groſſiere d'un cocher qui croit bonnement que ſes chevaux l'entendent ; encore nos cochers ne leur feroient-ils jamais des diſcours ſi ſuivis, ni ſi raiſonnés, que ceux du ſage Hector & du prudent Antiloque.

Mettons ici le diſcours même d'Hector ; je le parodierai enſuite exactement, en le

ſuppoſant

ſuppoſant dans la bouche d'un cocher. Qu'on me pardonne ce badinage, ou même cette baſſeſſe; je le donne pour ce qu'il eſt; mais l'effet en eſt ſérieux, & c'eſt la meilleure maniere d'expoſer le ridicule dont il s'agit. Qu'importe qu'il en coûte ici quelque bienſéance de ſtyle, pourvû que le raiſonnement en profite. Voici le diſcours d'Hector.

» Xanthe & Podarge, & vous Ethon & » Lampus, voici une occaſion où vous pou- » vez me payer tous les ſoins qu'Androma- » que, fille du Magnanime Ection, a eu de » vous, en vous ſervant tous les jours elle- » même, plûtôt qu'à moi, le pain & le vin de » ma table. Combien de fois m'a-t-elle quit- » té pour vous aller voir? les chevaux mêmes » des Dieux ont ils jamais été mieux traités? » Piquez-vous donc de reconnoiſſance; » pourſuivez rapidement l'ennemi; ne vous » ménagez point; hâtez-vous, afin que nous » puiſſions prendre le bouclier de Neſtor » qui eſt d'or maſſif, & dont la réputation » vole juſqu'aux cieux; & la merveilleuſe » cuiraſſe de Diomede, ouvrage admirable » de l'induſtrieux Vulcain. Si nous nous ren- » dons maîtres de ces glorieuſes dépoüilles, » n'en doutons point, les Grecs remonte- » ront cette nuit même ſur les vaiſſeaux » qu'ils auront pû ſauver, & abandonneront » ce rivage.

Voici la Parodie. » Allons Gaillard, & toi
» courte-oreille, voici une occasion où vous
» pouvez me payer de tous les soins que Jac-
» queline, fille du fameux cocher maître
» Pierre, a eus de vous, en vous servant tous
» les jours elle-même votre avoine, plûtôt
» que de me servir mon dîner. Combien de
» fois m'a-t-elle chanté poüille quand vous
» manquiez de litiére ? Les chevaux mêmes
» des Ambassadeurs ont-ils été mieux traités
» que vous ? Piquez-vous donc de recon-
» noissance ; allons bon train ; ne vous mé-
» nagez point ; hâtez-vous, afin que nous
» puissions arriver au plus vîte à la maison
» de N.... qui est toute bâtie de pierres
» de taille, & couverte d'ardoise. Nous irons
» ensuite à S. Cloud, lieu enchanté par ses
» jardins & par cette fameuse cascade qui
» est du dessein d'un très-habile homme. Si
» nous faisons ces deux courses diligem-
» ment, n'en doutons point, ceux que vous
» menez, outre le prix convenu, me don-
» neront encore de quoi boire, & ils se servi-
» ront de vous une autre fois.

Combien de circonstances faudroit-il re-
trancher de ce discours pour le rame-
ner à la nature ? celui du sage Hector est
pourtant précisément le même. Les cir-
constances qu'il employe ne sont pas moins
étrangéres aux chevaux que celles que je
prête au cocher ; & toute la différence est

que toutes ces folies seroient bien plus excusables dans le cocher que dans le Héros.

J'ai remarqué dans les discours bien placés, des circonstances froides, inutiles, basses, ou contraires à la passion dominante. J'en ai choisi des exemples, & j'ai crû donner de bonnes raisons de mes dégoûts. Je sçai trop qu'elles ne peuvent rien contre une admiration invétérée ; qu'il n'y a pas moyen de convaincre un homme qu'une chose est froide, quand il a résolu de la trouver vive ; que même, plus il a d'esprit, mieux il élude les preuves délicates qu'on lui oppose ; & qu'enfin l'erreur est plus féconde en sophismes, que la vérité en bons raisonnemens. Il n'y a qu'un chemin pour arriver au but, il y en a mille pour s'en écarter. Je sçai même que mes adversaires peuvent retorquer contre moi, ce même lieu commun que j'employe contr'eux.

Je n'espére donc ramener sur rien, ces partisans outrés de l'Antiquité, qui ont prononcé leur vœu d'admiration à la face du public. Je ne prétens que m'instruire moi-même, & donner occasion aux lecteurs désintéressés d'interroger leur propre raison qui doit être leur véritable maître. Qu'ils lisent donc les discours dont il s'agit, sans dessein de les trouver ni bons ni mauvais, & en cédant naïvement à l'im-

preſſion naturelle ; qu'ils voient enſuite mes critiques & les apologies de Me D. pour y chercher ce qui s'accorde le mieux avec ce qu'ils auront ſenti. Si Me D. ne loüe que ce qui leur aura plû, & s'ils reconnoiſſent dans ſes raiſons les véritables cauſes de leur plaiſir, qu'ils prononcent hardiment pour elle ; mais ſi au contraire, je ne cenſure de ces beautés prétenduës que ce qui les a bleſſés ; & s'ils ſentent avec moi les raiſons que j'en donne ; qu'ils ne craignent point de décider pour le ſentiment, contre l'érudition & l'autorité, J'aurois plus de foi là-deſſus, à des eſprits naturels & ſimplement cultivés par ce qui s'eſt fait de meilleur dans notre ſiécle, qu'à ces ſçavans qui par la longue habitude d'admirer tout dans les Anciens, & par trop de déférence aux autorités, ſe ſont fait, pour ainſi dire, un goût d'emprunt, & tout-à-fait étranger à la raiſon.

En effet, la plûpart de ces Sçavans ne ſentent plus les choſes en elles-mêmes. Ils ſont comme ces imaginations foibles, qui, ſubjuguées par l'éclat des dignités & des richeſſes, admirent dans la bouche d'un Grand, ce qu'ils trouveroient pitoyable dans celle d'un homme du commun. Ainſi l'ancienne réputation & les langues ſçavantes leur impoſent, & changent tout à leurs yeux. Telle penſée qu'ils entendent tous

les jours en François ſans y prendre garde, les frappe, les enleve, s'ils viennent à la rencontrer dans un Auteur Grec. Tout pleins qu'ils en ſont, ils vous la citent avec emphaſe, & ſi vous ne partagez pas leur enthouſiaſme, *Ah!* s'écrient-ils, *ſi vous ſçaviez le Grec!* il me ſemble entendre le Héros de Cervantes, qui parce qu'il eſt armé Chevalier, voit des enchanteurs, où ſon Ecuyer ne voit que des moulins.

Tel eſt l'inconvénient ordinaire de l'érudition, & il n'y a que les eſprits du premier ordre qui puiſſent l'éviter. L'ignorance, me dira-t-on, n'a-t-elle pas auſſi ſes inconvéniens? oüi ſans doute, mais on a tort d'appeller ignorans, ceux mêmes qui ne ſçauroient ni Grec ni Latin. Ils peuvent avoir acquis en François toutes les idées néceſſaires pour perfectionner leur raiſon, & toutes les expériences propres à aſſurer leur goût. Nous avons des Philoſophes, des Orateurs & des Poëtes; nous avons même des Traducteurs où l'on peut puiſer les richeſſes anciennes, dépoüillées de l'orguëil de les avoir recuëillies dans les Originaux. Un homme qui ſans Grec & ſans Latin, auroit mis à profit tout ce qui s'eſt fait d'excellent dans notre langue, l'emporteroit ſans doute ſur le Sçavant, qui par un amour déréglé des Anciens, auroit dédaigné les ouvrages modernes.

Les choſes ſeroient d'un côté, les mots de l'autre, & ce ſeroit au prétendu ignorant à juger des Auteurs, que le Sçavant prendroit la peine de traduire.

Il ne faut pas perdre ici l'occaſion d'avoüer une de mes fautes. J'ai traduit dans le diſcours de Phœnix : *Combien de fois avez-vous vomi dans mon ſein, &c.* Il faloit mettre, *rejeté le vin qne je vous donnois.* L'autre expreſſion eſt trop dégoûtante, & n'eſt pas celle d'Homere; mais celle d'Homere ne préſente pas une circonſtance plus digne de choix, & le fonds de ma critique ſubſiſte malgré l'infidélité de ma traduction.

Je voudrois que Me D. m'éclairât plus ſouvent; mais elle ſe néglige un peu dans le choix de ſes raiſons; elle les trouve toujours aſſez bonnes contre moi; & il arrive qu'elle me confirme dans mes ſentimens par ſes réfutations mêmes. Voici, par exemple, un endroit où voulant diſculper Homere d'une faute, elle prouve évidemment, ce me ſemble, qu'il en a fait deux. C'eſt ſur le diſcours qu'Agamemnon fait dans le IXe Livre aux Chefs de l'Armée, ſemblable, quoique plus court, à celui qu'il a fait à ſes troupes dans le ſecond. J'ai prétendu que de ces deux diſcours, l'un étoit ſimulé, & l'autre ſérieux. Me D. prétend qu'ils ſont tous deux ſimulés; & que ſi le

ſecond étoit ſérieux, Diomede ſeroit coupable d'inſolence à l'égard de ſon Général; au lieu qu'en le ſuppoſant ſimulé, cette inſolence apparente n'eſt qu'un zéle adroit pour ſervir les véritables vûes d'Agamemnon. Ainſi de l'aveu de Me D. ſi le diſcours eſt ſérieux, Diomede eſt en effet un inſolent; & Homere, outre la répétition abſurde que je cenſure, aura fait encore une faute contre le caractere & contre la morale. Voyons à préſent mes raiſons & celles de M^{e} D.

Agamemnon au 2e liv. ſe tient aſſuré de la victoire, ſur la foi du ſonge que Jupiter lui a envoyé. Il aſſemble les Chefs, leur dit qu'il veut éprouver ſon Armée, en lui propoſant la fuite, afin que ſi elle donne dans le piége, ils arrétent & raniment les lâches qui auront pris ſon diſcours à la lettre. Après cette préparation, il parle en effet aux Soldats, & il leur propoſe imprudemment la fuite, comme un ordre abſolu de Jupiter. Au 9e liv. la ſituation eſt bien différente; les Grecs ont été repouſſés par Hector au delà de leurs retranchemens, & juſqu'à leurs vaiſſeaux. Agamemnon déſeſpere du ſalut de l'Armée; & c'eſt dans ces circonſtances qu'il propoſe aux Chefs d'abandonner le ſiége. Comme il eſt vraiſemblable qu'alors la propoſition eſt ſérieuſe, Homere auroit averti que c'étoit

encore une feinte, s'il avoit voulu qu'on le penſât : d'ailleurs, quelqu'un des Chefs s'en ſeroit douté d'autant plus aiſément, qu'ils avoient déja entendu le même diſcours, lorſqu'il n'étoit qu'une feinte. Cependant perſonne ne ſoupçonne là-deſſus la ſincérité d'Agamemnon : Diomede au contraire lui reproche inſolemment ſa lâcheté ; & pour tout dire, Agamemnon ne ſe juſtifie pas.

Que répond à cela Me D. ? *que* malgré toutes mes raiſons, *le diſcours d'Agamemnon eſt ſimulé ; que Diomede en pénetre le véritable ſens au travers de la feinte, & que ſes reproches ſont de l'or pour ſon Général.*

Qui a dit cela à Me D. ? Denis d'Halicarnaſſe. Mais qui l'a dit à Denis d'Halicarnaſſe ? ce n'eſt pas Homere. Il marque expreſſément que la crainte & la conſternation s'emparérent des Rois après le diſcours d'Agamemnon. Diomede ne laiſſe pas ſoupçonner qu'il en penſât autrement que les autres. Neſtor ne louë point Diomede d'avoir pénétré le deſſein du Général. C'eſt le ſeul Denis d'Halicarnaſſe qui a trouvé le mot de l'énigme. Mais qui a jamais dit avant ni après lui, que le Poete Epique faſſe agir ſes perſonnages par des vûës ſecretes qu'il laiſſe à deviner à ſes lecteurs ?

La ſubtilité de Denis d'Halicarnaſſe a paru de l'or à Me D. elle s'en eſt aidée le

mieux qu'elle a pû pour ſortir d'embarras. Je laiſſe à juger ſi elle y a réüſſi. En tout cas, elle a toujours un refrain foudroyant contre moi *Qui eſt-ce qui balancera*, répetera-t-elle, *entre Denis d'Halicarnaſſe & M. de la Motte.*

DE L'EXPRESSION.

Je crains que ce détail, tout néceſſaire qu'il eſt, n'ennuye le lecteur. On eſt bien embarraſſé à le ſatisfaire en matiere de diſpute. Il veut d'un côté qu'on réponde à tout ; de l'autre il veut qu'on l'amuſe & qu'on le divertiſſe. Choiſiſſez-vous la fleur des matieres ? vous êtes ſuperficiel : deſcendez-vous dans une grande diſcuſſion ? vous êtes ſec & peſant. Répandez-vous des maximes inſtructives & générales ? on vous crie de venir au fait. Vous en tenez-vous aux queſtions particuliéres ? on vous lit à peine une fois dans la chaleur de la diſpute préſente ; & bientôt après on oublie même que vous ayiez écrit. Il n'y a pas moyen d'éviter un inconvénient, ſans tomber dans un autre : il faut opter, mais ſe ſouvenir toujours, s'il m'eſt permis de badiner, que la raiſon même a tort dès qu'elle ennuye. C'eſt ce qui me fait renvoyer à ma troiſiéme Partie les comparaiſons & les ſentences. Elles entreront na-

turellement dans les réfléxions que j'y ferai ſur la Poëſie, où j'appliquerai les principes que j'en ai déja poſés dans mon diſcours.

A l'égard de l'expreſſion, nous ſommes d'accord Me D. & moi. Elle prétend qu'Homere excelle en cette partie, & j'en conviens ſans peine, ſur la foi de tant de grands hommes qui l'ont admiré de ce côté-là. Car il faut remarquer que presque tous leurs éloges tombent ſur l'expreſſion d'Homere, dont ils pouvoient beaucoup mieux juger que Me D. qui n'a en cela d'autre principe de connoiſſance que leur autorité même. Je ſouſcris donc comme elle à leurs ſuffrages; je conclus même des défauts conſidérables d'Homere, qu'il falloit que ſon expreſſion fût bien admirable pour les couvrir. C'eſt ſans doute par ce charme qu'il a ſéduit les Anciens. La magnificence & le choix des mots faiſoient diſparoître l'irrégularité des choſes; & comme l'expreſſion a fait tomber nos Poëmes, malgré de grandes beautés; l'expreſſion a ſoutenu ceux d'Homere, malgré de grands défauts.

Mais je ſoûtiens toujours que perſonne aujourd'hui n'eſt juge compétent de cette expreſſion, & qu'il n'y a que les langues vivantes qui puiſſent s'apprendre au point qu'il faut pour juger en détail de l'elégance

d'un Auteur. Il ſuffit, pour prouver ma penſée, de faire attention à la maniere dont nous apprenons notre langue & les langues étrangeres par un commerce habituel avec ceux qui les parlent, & à la maniere dont nous apprenons les langues mortes par les livres. La premiére maniére nous donne une idée préciſe des mots; ils ſont, pour ainſi dire, la traduction immédiate des choſes & des ſentimens; nous voyons les choſes dont on parle; l'air du viſage, les geſtes, le ton nous déſignent même les ſentimens qu'on exprime. Nous diſcernons ce qui n'eſt que du peuple, d'avec ce qui appartient aux gens plus polis: nous ne confondons point le bas avec le familier, le médiocre avec le ſublime; & en attachant ainſi aux mots leur idée propre, nous y joignons encore toutes les idées acceſſoires que les différentes circonſtances y font entrer. Nous ne jugeons point des expreſſions par analogie & par reſſemblance, ce qui eſt très-ſujet à l'erreur; car ſouvent ce qui paroîtroit ſe pouvoir dire, ne ſe dit pourtant pas: nous en jugeons par l'uſage qui a ſes caprices; & c'eſt même par la connoiſſance délicate de cet uſage, que nous diſtinguons ce qui eſt heureuſement hazardé, des licences malheureuſes & ſans goût.

Il n'en eſt pas de même des langues

mortes : on ne nous les apprend que par l'entremiſe de celles que nous connoiſſons déja. On employe trois ou quatre mots pour nous en expliquer un ſeul; mais qui peut nous dire ce qu'il entre de l'idée de chaque mot dans la valeur de celui qu'on nous fait entendre ? Tel mot ſera ſublime, marié avec une telle expreſſion, qui n'eſt plus que médiocre ou même familier, marié avec une autre. Qui nous inſtruira de toutes ces différences ? Qui nous dira en quoi certaines expreſſions ſont ſinonymes, & en quelle occaſion elles ceſſent de l'être ? Qui nous révelera les idées acceſſoires qu'elles réveilloient ? Nous n'avons que le ſecours de quelques Grammairiens que l'on ne croit pas moins, quand ils ſe trompent, que quand ils parlent juſte. Nous n'avons que l'exemple des Auteurs eſtimés ; mais comme on veut toujours qu'ils ayent bien dit, on applique à toutes leurs expreſſions l'idée la plus juſte que le ſens demandoit ; de ſorte que quand ils n'ont pas rencontré, ils nous égarent d'autant plus de la connoiſſance de leur langue, parce que nous faiſons de leurs erreurs mêmes autant de regles. Il n'eſt pas beſoin d'étendre davantage ces réfléxions, pour faire voir l'incompétence de Mᵉ Dacier même, à juger exactement de l'expreſſion d'Homere.

DE LA MORALE.

Voici la critique que Me D. ſouffre le plus impatiemment. J'ai accuſé Homere de n'avoir pas eu de la morale, des idées bien pures ni bien affermies. Cela lui paroît preſque un ſacrilege. En vain je me couvre de l'autorité de Platon, qui ne penſoit pas mieux que moi de la morale d'Homere. Me D. ſans égard pour le divin Platon, cherche à m'accabler de ces allégories triomphantes, devant qui la raiſon ne tient point. Qu'on juge des coups qu'elle me porte par celui-ci.

Jupiter, comme je l'ai déja dit, après avoir bien grondé ſa femme qui n'entend point raiſon, & *qui voudroit manger tout cru Priam & toute ſa race*, fait un marché avec elle pour avoir la paix. Ils abandonnent réciproquement à leur fureur, les peuples qu'ils chériſſent le plus, & moyennant cette belle compoſition ſi digne des Dieux d'Homere, Minerve deſcend au camp des Troyens, & va conſeiller à Pandarus la plus grande de toutes les perfidies. *C'eſt*, dit Me D. *pour montrer que la Sageſſe elle-même préſide à tous les decrets de Jupiter, & qu'elle fait mouvoir tous les reſſorts de la Providence.* Voilà donc, ſelon ce principe, la Sageſſe Divine inſtigatrice des plus grands crimes. Me D. a ſans doute hor-

reur de la conséquence : qu'elle ait donc aussi horreur du principe qui l'entraîne nécessairement ; cela devroit bien guérir des allégories.

Mais aussi que deviendroit Homere sans ce secours ? Comment justifieroit-on dans le passage que je viens de citer, ce Jupiter qui gronde grossiérement sa femme, & qui ne s'en tient pas toujours là. Cette Junon qui conspire contre lui ; ce traité ridicule & cruel qu'ils passent à la face des Dieux ; & mille autres endroits d'aussi mauvais exemple ? Si l'on abandonnoit Homere à son sens naturel & littéral, ses absurdités fréquentes troubleroient ses adorateurs. Il faut bien qu'ils se soulagent par quelque voye ; Ils cherchent donc un sens mystérieux à quelque prix que ce puisse être ; & à la faveur d'une allégorie forcée, ils tournent en beautés profondes les défauts mêmes qui sautent aux yeux. Ils admirent alors l'adroite sublimité du Poëte, en admirant leur propre pénétration : voilà deux bonnes affaires, & c'est le fruit des allégories.

DE LA RE'PUTATION D'HOMERE.

Si mes critiques particuliéres de plusieurs endroits de l'Iliade sont injustes, & que M D. ait suffisamment réüssi à faire voir que tous ces endroits attaqués sont admi-

rables, l'hiſtoire que je fais de la réputation d'Homere, eſt par conſéquent fauſſe. Mais ſi au contraire j'ai juſtifié mes cenſures, cette hiſtoire eſt du moins vraiſemblable, & l'on ne ſçauroit la rejetter, qu'en y ſubſtituant des conjectures équivalentes. Il faut donc commencer par juger mes remarques en elles-mêmes, & le jugement qu'on en fera, ſera l'apologie ou la condamnation de l'hiſtoire que j'imagine en conſéquence. L'ordre du raiſonnement veut qu'on examine les principes avant les conclusions; car ſi les principes ſont évidemment vrais, les conſéquences qui en naiſſent néceſſairement, le ſont auſſi; au lieu que la conſéquence a beau révolter d'abord l'imagination, elle ne renverſe point un principe inconteſtable.

Je m'en tiens donc à mon hiſtoire, juſqu'à ce qu'on m'en préſente une meilleure; & je n'y reconnois de faux, qu'une circonſtance que Me D. releve très-judicieuſement. J'ai recuſé le ſuffrage d'Ariſtote ſur l'Iliade par deux raiſons; dont l'une eſt que peut-être a-t-il voulu flater le goût d'Alexandre pour le caractere éclatant d'Achille; mais Ariſtote fait d'Achille un méchant homme, ce qui ne s'accorde pas avec l'admiration d'Alexandre. Le *peut être* ne me juſtifie donc point, & je n'y ſçai que d'avoüer franchement mon tort.

Si Me D. m'avoit donné plus ſouvent occaſion à de pareils aveux, je l'aurois toujours ſaiſie de bon cœur ; car je me ſens preſque auſſi flaté du mérite de reconnoître une erreur, que de l'avantage de n'y être pas tombé. Je ne prétens pas en cela me vanter d'aucune vertu ſolide ; peut-être n'eſt-ce qu'un tour différent d'orguëil ; peut-être la gloire attachée à une bonne foi trop rare, eſt-elle plûtôt mon motif que la juſtice même ? c'eſt à moi à y prendre garde.

Je n'ai donc plus qu'à rendre raiſon de mon Poëme dans ma troiſiéme Partie, où je tâcherai, ſans prétendre m'ériger en maître, de donner quelques idées de poëſie & de verſification. Mais j'avertis d'avance que l'apologie de mon Poëme n'a rien de commun avec celle de mon diſcours. Mes réfléxions pourroient être raiſonnables, que mon exécution n'en ſeroit pas moins vicieuſe. Le Génie a ſes caprices, & la raiſon ne le diſcipline pas toujours comme elle voudroit. Indépendamment de cet éxamen, on peut déja juger entre Me D. & moi. L'Iliade eſt-elle parfaite, comme elle le prétend ? eſt-elle défectueuſe, comme elle me l'a paru ? Nous avons dit nos raiſons ; c'eſt au public à prononcer.

Je prie ſeulement le lecteur d'être en garde contre une prévention trop ordi-

naire à l'égard de ceux qui diſputent. On s'imagine facilement qu'ils ſont dans l'excès de part & d'autre ; que l'un demande tout, pendant que l'autre n'accorde rien ; & qu'il y a un juſte milieu à prendre entre leurs exagérations. Cela n'eſt pas toujours vrai. L'un des diſputans peut avoir ſaiſi ce juſte milieu, tandis que l'autre demeure ſeul dans l'excès.

Me D. par exemple, n'a jamais reconnu aucune faute dans Homere : elle veut qu'il ait inventé l'art, & qu'il l'ait porté d'abord à la perfection : en un mot, elle veut qu'il ſoit lui ſeul l'exception de l'infirmité humaine. Voilà l'excès. Ses plus zélés partiſans conviennent eux-mêmes qu'elle a trahi ſa cauſe, en la voulant rendre trop triomphante, & ainſi il n'y a pas de queſtion à ſon égard.

Je ſerois dans l'excès contraire, ſi je ſoutenois qu'il n'y a aucune beauté dans l'Iliade ; mais loin de le prétendre, j'y en ai reconnu de tous les genres ; je crois de plus que les fautes d'Homere appartiennent preſque toutes à ſon tems ; & pour ſurcroît, je ne donne mes ſentimens que pour des conjectures ; c'eſt à l'examen de chacun à les ériger en preuves, ſi elles le méritent. Du reſte je ne prends point à cœur mes propres penſées ; on me fait même plaiſir de les combatre : j'ai imprimé

les Lettres de M. l'Archevêque de Cambrai d'autant plus volontiers, qu'il n'eſt pas tout-à-fait de mon avis ; je ne cherche en cela que l'éclairciſſement de la vérité, pour moi, comme pour les autres ; & il me ſemble que l'avantage d'être inſtruit vaut autant que la gloire d'inſtruire.

Loin que je me reproche d'avoir été trop hardi, je crains que M. l'Abbé Terraſſon, dont le livre va paroître, ne me convainque d'avoir été trop timide ; je ne ſerai point ſurpris qu'il aille plus loin que moi : ma déférence pour les ſentimens reçus m'a fait uſer de réſerves qu'une raiſon plus ferme & plus courageuſe pourroit bien dédaigner. On s'efforce en vain de décréditer d'avance ce nouvel Auteur. On l'accuſe de géométrie, comme ſi cette ſcience étoit l'ennemie de la juſteſſe & de la raiſon. *Quel fleau*, dit-on, *pour la Poëſie, qu'un Géometre !* L'exclamation qui eſt ironique ſeroit plus raiſonnable, ſi elle étoit ſérieuſe. L'eſprit Géométrique vaut bien l'eſprit Commentateur. Un Géometre judicieux ne parle que des matieres qu'il entend : il examine les choſes par les principes qui leur ſont propres : il ne confond point l'arbitraire & l'eſſentiel ; en un mot, il apprétie tout, & range tout dans ſon ordre. Il n'y a point de matiere qui ne ſoit ſujette à la plus exacte diſcuſſion : l'art poë-

tique même a ſes axiomes, ſes théoremes, ſes corollaires, ſes démonſtrations; & quoique la forme & les noms en ſoient déguiſés, c'eſt toujours au fond, la méme marche du raiſonnement, c'eſt toujours de la même méthode, quoiqu'ornée, que réſultent les véritables preuves. Me D. m'invite à me joindre avec elle pour combatre le nouveau Critique; mais ne ferions-nous pas mieux elle & moi de lui céder, s'il a raiſon? Oublions ſeulement les trois mille ans de ſuffrages, je crois qu'il n'y aura bientôt plus de diſpute.

Fin de la ſeconde Partie.





REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE.

TROISIE'ME PARTIE.



J'AI à faire ici l'apologie de mon Poëme; & c'eſt la partie de ma défenſe, de laquelle on croit que j'aurai le plus de peine à bien ſortir: mais rien n'embarraſſe quand on ne cherche que la vérité; quand on veut bien examiner ſon propre ouvrage, comme on examineroit celui d'un autre, & qu'on trouve autant de plaiſir & d'honneur à avoüer ſes fautes, qu'à défendre ce qu'on a fait de plus heureux.

Il s'en faut bien que je ſois, à l'égard de mon Poëme, dans cette prévention intrépide où ſont les Commentateurs à

l'égard des originaux qu'ils commentent : ils ne ſçauroient ſe réſoudre à convenir d'un ſeul défaut ; ils ſe reprochent même d'en avoir ſenti quelques-uns ; ils combatent ce goût naturel,comme une vraie tentation ; & à force de ſubtilités, ils font ſi bien qu'ils parviennent à admirer ce qu'ils ne ſe propoſoient d'abord que d'excuſer. Quoique je ſois ici mon propre Commentateur, je me diſpenſerai pourtant de l'uſage; je me condamnerai en bien des choſes ; & je jugerai de moi naïvement, comme je voudrois que Me D. eût jugé d'Homere.

Cette franchiſe me conduira à m'approuver moi-même ſur pluſieurs points : ainſi il importe de remarquer comment & juſqu'où cela eſt permis à un Auteur, & de bien diſtinguer l'orgüeil, de la juſtice qu'on ſe peut rendre à ſoi-même.

L'orgüeil d'un Poëte conſiſte en deux choſes ; à ſe faire une trop haute idée de ſon art, & à s'éxagérer le mérite & la perfection de ſes propres ouvrages. L'exemple de ces deux excès n'eſt que trop ordinaire. La plûpart des Poëtes s'imaginent que la Poëſie eſt le plus grand don du Ciel : ils ſe regardent comme des hommes divins, à qui appartiennent par préférence toute la beauté, tout le feu & toute la ſublimité de l'eſprit : ils mettent les autres arts dans

une ſubordination injurieuſe ; & ils croyent même que les ſciences ne demandent que de la mémoire avec un jugement ordinaire. Ils font plus, & dans la Poëſie même, c'eſt au genre qu'ils ont choiſi, qu'ils donnent toujours la primauté. Le Poëte épique ſoûtient que le Poëme eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain : le Tragique & le Comique en diſent autant de la Tragédie & de la Comédie : le Lyrique accoûtumé à ſe loüer par ſon droit d'enthouſiaſme, croit encore que ſon genre eſt plus difficile & plus élevé ; & il mettra de ſon autorité, les Pindares & les Horaces, c'eſt-à-dire lui-même ſous d'autres noms, au deſſus des Sophocles & des Térences. Voilà le premier orgüeil des Poëtes, l'opinion outrée de leur art ; & avec cette opinion, ſe reconnuſſent-ils imparfaits dans leur genre, (ce qui n'arrive gueres) ils ſe croiroient toujours des eſprits du premier ordre.

Le ſecond orgüeil naît du jugement trop favorable qu'ils portent de leurs productions : ils n'eſtiment que leur maniére, & ils mépriſent tout ce qui ne lui reſſemble pas : leur ſorte de génie, leur goût, c'eſt la perfection. Le génie, le goût des autres, c'eſt l'ignorance de l'art. L'amour propre eſt un appréciateur bien fautif ; & ils n'en connoiſſent point d'autre. Que ces

gens-là parlent de leur art ou de leurs ouvrages, ils en parleront toujours avec orgüeil ; ou s'ils se forcent à quelques discours modestes, on appercevra du moins dans leur air ce sentiment de préférence injuste pour eux-mêmes.

Mais quand un Poëte plus raisonnable s'est défendu de cette yvresse, par des réfléxions solides & continuées, qui se sont enfin tournées en principes ; quand il a conçû que son art n'est, comme tout autre, qu'un exercice de l'esprit, qu'on n'apprend bien qu'aux dépens de quelque autre chose qu'on néglige ; que la plûpart de ceux qui excellent dans les autres arts, auroient excellé dans le sien, si leur éducation y avoit été aussi favorable, & si les diverses circonstances de leur vie avoient tourné de ce côté-là leurs efforts & leur ambition ; il reconnoît alors dans toutes les professions des égaux & des supérieurs ; il découvre dans bien des gens qui ne sont pas Poëtes, plus d'imagination, plus de sentiment, plus de raison qu'il n'en eût fallu pour le surpasser. Et enfin il trouve souvent dans les arts même inférieurs au sien, de quoi respecter ceux qui les exercent, parce qu'il regarde les hommes, moins par ce qu'ils font, que par la mesure de l'esprit qu'ils y mettent.

Une autre ressource de modestie pour

le Poëte sensé, c'est que dans son art même il lui manque toujours bien des choses; il ne sçauroit embrasser tous les genres, ni se plier à toutes les maniéres; il a des graces propres, mais dont il est, pour ainsi dire l'esclave; il n'en sçauroit changer. Il faut qu'il s'en tienne à sa façon, tandis que d'autres réussissent autrement. Une fable de la Fontaine pouvoit humilier Corneille; une chanson pouvoit humilier Moliere.

Quand un Poëte pense ainsi de son art & de son ouvrage, il peut parler naïvement de l'un & de l'autre : il lui est permis de dire qu'il se connoît en Poësie, comme à un Peintre de croire qu'il entend la peinture, parce que ce témoignage signifie seulement qu'on a étudié un art, & non pas que par une pénétration singuliere, on a découvert des choses au-dessus de la portée des autres. Il lui est permis encore de croire que son ouvrage est bon par tels & tels endroits; parce que cela ne marque que l'application des principes qu'il a étudiés; & pourvû que la maniére dont il s'approuve, n'enferme pas une sotte admiration de lui-même, ni un mépris marqué des autres, on ne trouve point mauvais qu'il se rende justice, & on la lui rend avec plaisir.

Je ne croirai donc point être orgueilleux, en ne convenant pas avec Me D. que je n'aye aucune connoissance de mon art,

ce ſeroit une modeſtie ridicule de m'avoüer tout-à-fait ignorant en cette matiere, comme ce ſeroit un orgueil choquant de m'imaginer l'entendre mieux que d'autres qui y auroient réfléchi autant que moi. C'eſt précisément dans ce point de confiance que j'oſe défendre ma petite Iliade, nom qu'on lui donne pour la déprimer, & qui ne vaut pas mieux pour cela, que ſi pour décrier celle d'Homere, on l'appelloit la longue Iliade : ces termes de mépris ne ſervent qu'à contenter le chagrin du critique ; mais ils ne prouvent rien, & il reſte toujours à vérifier ſi l'Iliade d'Homere eſt plus étendue que la matiere ne le demande, & ſi la mienne eſt abrégée aux dépens des proportions néceſſaires.

Avant que j'entre dans aucun détail, il eſt bon de faire ici l'hiſtoire de mon Ouvrage ; je prie le lecteur de s'y prêter ſans impatience, comme à une partie de ma juſtification, il en jugera mieux de mon deſſein, & de ma maniere de l'exécuter ; & la poſtérité, ſi j'arrive juſqu'à elle (il nous eſt permis à nous autres Poëtes de l'eſpérer un peu légerement) ne ſera pas fâchée de trouver mon commmentaire tout fait. Ce ſera autant de peine épargnée pour les Scholiaſtes de ce temps là ; car on en a quelquefois à bon marché.

HISTOIRE DE MON OUVRAGE.

Lorſque la diſpute ſur les Anciens, & en particulier ſur Homere, étoit la plus vive entre M. Perrault & M. Deſpreaux, M. l'Abbé Regnier ſe leva au milieu d'eux comme un autre Neſtor; il fit le perſonnage de conciliateur; & pour convaincre honnêtement M. Perrault qu'il ne falloit pas juger des Poëtes, ſur des traductions en proſe, il donna le premier livre de l'Iliade en vers, où il eſpéra qu'on reconnoîtroit la ſublimité du génie d'Homere: mais cet eſſai fut malheureux; M. Perrault paroiſſoit juſtifié par l'ouvrage même qui devoit le confondre, & l'original pâtiſſoit du mauvais ſuccès de l'Interprete. Ce n'eſt pas que M. l'Abbé Regnier n'eût beaucoup de ſçavoir & d'eſprit; je reſpecte & j'aime encore ſa mémoire, comme je reſpectois & comme j'aimois ſa perſonne. Il a fait beaucoup d'ouvrages ſenſés & poëtiques mêmes: il avoit particulierement le génie de la traduction; mais ſoit que dans celle-ci, le deſſein de rendre trop exactement Homere eût contraint ſon propre goût, ſoit qu'il n'eût pas fait aſſez d'efforts pour vaincre la difficulté, il ne donna que

des vers froids & durs : je nomme ici les choſes par leur nom, parce que cela ne le touche plus ; en un mot, il ne ſe reſſembla pas à lui-même.

Je vis ce premier livre, dont la ſécheresſe & le déſagrément m'étonnerent ; & ne pouvant comprendre ni que ce fût tout-à-fait la faute d'un traducteur auſſi capable, ni auſſi celle d'un original eſtimé depuis tant de ſiécles, j'eſſayai ſi en prenant plus de liberté que M. l'Abbé Regnier n'en avoit pris, on ne pouvoit pas rendre Homere avec plus de nobleſſe & plus de grace. Je crus avoir réuſſi aux premiers vers ; cette opinion m'engagea plus loin ; & ainſi me flatant toujours, j'arrivai d'efforts en efforts juſqu'à la fin du premier livre.

J'allai auſſi-tôt le montrer à M. Deſpreaux, qui ſur la ſimple expoſition de l'entrepriſe, en parut d'abord effrayé : il ne m'écouta qu'après s'être mis à l'aiſe par un exorde ſur les difficultés, qui me préſageoit la critique la plus ſévere. Ces préliminaires ne me découragerent point. Je lus ; dès les premiers vers M. Deſpréaux ſe calma, il approuva bientôt : l'approbation devenoit inſenſiblement éloge. Il comparoit tout haut les vers d'Homere avec les miens, en me félicitant du bonheur de ma traduction, tandis que ſans nier, ni ſans déceler mon ignorance ſur le grec, je m'ap-

plaudiſſois en ſecret d'avoir rencontré aſſez juſte pour lui paroître le ſçavoir. La converſation continua un peu de la part de M. Deſpreaux, aux dépens de ceux qui traduiſent les Poëtes en proſe ; & il finit enfin, en m'aſſurant que mon ouvrage me feroit honneur, & qu'il aimeroit preſque autant avoir traduit l'Iliade comme je la traduiſois, que d'avoir fait l'Iliade même. Ce ſont exactement ſes propres termes : Me. D. les niera peut-être encore, *comme ſi elle avoit été préſente ;* mais je ne ſçaurois ſupprimer le vrai, dans la crainte de ſes jugemens, & je me contente de tempérer des paroles ſi fortes dans la bouche d'un critique comme M. Deſpreaux, en penſant qu'après s'être attendu à quelque choſe de mauvais, le médiocre lui avoit tenu lieu du bon, & que ſon éxagération naiſſoit de ſa ſurpriſe. Ajoutez que par ce compliment il croyoit encourager un admirateur d'Homere, parce qu'il ne paroiſſoit pas encore que j'en duſſe devenir le critique.

Je donnai donc ce premier livre, accompagné d'une Préface honorable pour Homere, où je remarquois ſimplement que j'avois adouci certaines choſes par égard pour nos uſages, & par condeſcendance pour notre goût. Auſſi perſonne ne ſe ſouleva contre moi ; l'ouvrage eut ſon ſuccès : de célébres Profeſſeurs de Rhéthorique &

d'Humanités le lurent même dans leurs Classes ; & qu'il me soit permis de le dire, ils l'approuverent également, & comme traduction, & comme poësie. J'espére qu'on voudra bien souffrir les faits qui me sont honneur ; j'avouerai avec la même franchise ceux qui m'humilieront ; & pour ne pas aller plus loin, le Journaliste de Hollande censura dès-lors quelques vers malheureux que j'ai corrigés de bonne foi, parce que je sentis qu'il avoit raison.

Je me contentai d'avoir lutté heureusement contre M. l'Abbé Regnier ; & je ne me proposai point de continuer l'ouvrage dont l'étendue & la difficulté effrayerent également ma paresse & mon peu de génie ; car je me flatte d'en sentir encore mieux les bornes que ceux qui m'en accordent le moins. C'est alors que je fis mes Odes, qui me valurent quelque approbation du Public, & enfin le gage le plus flateur de cette approbation, par l'honneur que me fit l'Académie Françoise de me recevoir dans son Corps. Je crus que je devois, en qualité d'Académicien, contribuer de mon talent à remplir les séances publiques par quelque lecture, & dans ce dessein, Homere me revint dans l'esprit. Je tentai donc le second livre, où, comme dans le premier, je ne fis que des changemens légers, quoique fréquens : je fis le troisiéme & le

quatriéme avec la même eſpece de fidélité, & je ſuivis Homere de ſi près, ſans marcher ſervilement ſur ſes pas, que malgré bien des libertés, je ne paroiſſois encore que Traducteur.

Je ſentis, en voulant continuer, l'impoſſibilité de réuſſir par la même méthode. Il me parut que des changemens légers ne ſuffiroient plus pour le reſte. Les combats trop fréquens, ennuyeuſement détaillés, & preſque toujours les mêmes, ſous de nouveaux noms, les épiſodes déſintéreſſans, le grand nombre de diſcours ſemblables, les harangues des combattans, les caracteres démentis, tout cela m'arrêta; mais comme j'étois frappé cependant des grandes beautés répandues dans l'Iliade, je ne pus me réſoudre à les perdre; je conçûs le deſſein de les rapprocher & de les ſoutenir par d'autres, s'il m'étoit poſſible; j'embraſſai toute la matiere; je la diſpoſai avec réflexion; & enfin j'exécutai les huit derniers livres de mon Iliade ſur le nouveau plan que je m'étois fait.

De ces huit livres j'en ai récité ſept aux Aſſemblées publiques de l'Académie; car les quatre premiers, quoique verſifiés avec autant de ſoin, ne m'ont jamais paru aſſez vifs pour attirer l'attention néceſſaire. Tous mes Confreres ſont témoins de l'accueil que le Public a fait aux livres qu'il a entendus,

& le Public eſt témoin lui-même de l'approbation de la plûpart de mes Confreres. M. l'Abbé Regnier ſur tout, je lui rends ce témoignage avec attendriſſement, m'en félicitoit toujours avec une joie exceſſive, & il me décernoit lui-même publiquement le prix de la carriere qu'il avoit courue En vain diroit-on, qu'il ſe ſentoit ſ périeur à moi par tant d'autres endroits, que ſon amour propre ne ſouffroit pas beaucoup à m'approuver. Ce n'eſt guéres connoître toute l'injuſtice des hommes, que de les croire ſi traitables; la plûpart ne voudroient de gloire que pour eux, & les belles ames ſont celles qui ſouffrent volontiers que les autres en ayent leur part.

Mon Iliade fut enfin imprimé avec ce Diſcours ſur Homere, qui m'a fait des Critiques obſtinés de quelques-uns de mes approbateurs; ils n'ont pû ſouffrir que j'inquiétaſſe leur ancienne admiration; & dès que j'ai refuſé d'adorer comme eux le Pere de la Poëſie, ils m'ont refuſé eux-mêmes juſqu'au nom de Poëte. Plus d'un anathême poëtique fut lancé contre moi; un Sçavant même fit en latin un vœu public de lire tous les jours mille vers d'Homere en réparation de mon audace impie. Voilà le culte Homerique établi bien nettement. On m'attaqua encore de quelques Epigrammes, armes ſi commodes, qui diſpen-

ſent de l'examen & des raiſons, & qui ne conſiſtent qu'en quelque mot plaiſant qui tient lieu de preuve. Je conſeille à ces Meſſieurs qui en ſçavent faire, de n'en hazarder jamais que contre moi ; ils n'offenſeront perſonne ; je leur promets de n'y jamais répondre, & de rire même le premier de ce qu'il y aura d'heureux & de bien tourné dans les injures qu'ils me diront. Je ne leur conſeillerai pas, comme Eſope, d'aller jetter leur pierre à un plus puiſſant que moi, qui pouſſeroit la reconnoiſſance plus loin ; je leur dirai plûtôt ſérieuſement de commencer par m'épargner moi-même, de peur de contracter une habitude injuſte & dangereuſe à l'égard des autres.

Malgré ces murmures de certains Sçavans, j'ai trouvé grace devant d'autres, & j'ai été abſous avec éloge à tous les Tribunaux littéraires. Mais ſans me prévaloir plus qu'il ne faut de ces arrêts, où l'indulgence & la politeſſe peuvent avoir trop de part, je vais expoſer ce que j'ai pû recueillir-moi-même des différens jugemens du public.

J'entends qu'on me récuſe pour cette expoſition. Un Auteur, me dit-on, ne ſçait jamais ce qu'on penſe de ſon ouvrage ; ſes amis le flatent, ils lui éxagerent le bien qu'on en dit, ils lui fardent les cenſures qu'on en fait, & il demeure toujours

le plus mal instruit de sa vraye réputation; cela n'est que trop vrai en général, & les Auteurs n'ont qu'à se prendre à eux-mêmes de l'illusion où on les laisse. Ils se révoltent contre les premieres critiques, & on n'y revient plus; ils se déconcertent dès qu'on leur rapporte des autres quelque sentiment qui ne les flate pas, & on prend le parti de les leur dissimuler; ils veulent être trompés, & on les trompe; de quoi auroient-ils à se plaindre? Mais quand un Auteur sçait gré à ses amis de l'avertir de ses fautes, qu'il leur demande un compte exact de ce qu'ils entendent dire de son ouvrage, & que sa mauvaise humeur ne les fait pas repentir de leur sincérité; alors la vérité ne lui échappe pas. Les hommes ne demandent pas mieux que de la dire, quand ils n'y perdent rien; ils se plaisent même à dire des choses humiliantes à ceux qui les veulent bien souffrir: c'est un moment de supériorité pour eux, & ils ne manquent pas de le saisir. Mes amis, par un motif plus noble, m'honorent de cette liberté, il ne me ménagent point les expressions; & presque tout le monde, ou par amitié, ou sous prétexte d'amitié, est en possession de me dire les choses les plus dures pour l'amour propre. Tout devient Mr. Dacier pour moi. C'est un secours que je me suis procuré, pour me

mettre en état de mieux faire, c'eſt une adreſſe de l'amour propre qui veut bien dévorer de petits affronts, pour ſe préparer des honneurs plus ſolides; & les eſprits ſupérieurs qui font bien ſans cela, feroient encore mieux ſans doute, s'ils ſe ſervoient un peu de mon ſecret.

Je ſçai donc que trois ſortes de gens parlent de mon Iliade; les uns qui ne l'ont preſque pas lûë; les autres qui l'ont lûë, mais ſans la comparer à celle d'Homere; & enfin ceux qui ont fait cette comparaiſon du moins en partie.

Ceux qui ne l'ont preſque pas lûë n'en penſent pas bien, & la raiſon en eſt, qu'il y a de quoi s'ennuyer dans les quatre premiers livres; ils jugent de tout le reſte ſur la foi de ce premier ennui, & le déchaînement de certains Sçavans les autoriſant à ne ſe pas défier de leurs dégoûts, ils décident auſſi hautement que ces Sçavans mêmes, qui s'appuyent à leur tour de ces jugemens précipités & portés ſur leur parole.

Pour ceux qui ont lû mon Poëme, ils ont du goût pour la Poëſie, ou ils n'en ont pas. S'ils n'en ont pas, la lecture de l'ouvrage les a fatigués; les choſes n'y ſont pas ſi intéreſſantes qu'elles puiſſent prévaloir à cette continuité de verſification, dont l'agrément n'eſt pas fait pour eux; ainſi m'imputant le peu de plaiſir qu'ils ont eu, ils concluent, ſans y penſer, que je ne ſuis

pas Poëte, de ce qu'ils n'aiment pas la Poësie. Les hommes sont bien sujets à ces sortes de syllogismes. Ceux qui aiment la Poësie, ont senti, j'ose le dire, un grand nombre de beaux vers dans mon ouvrage; mais parce que la matiere plus pathétique dans les huit derniers livres m'a prêté aussi plus de force & plus de sentiment, ils ne m'ont loué que de cette partie, & ils se sont rangés sur la premiere avec le plus grand nombre.

Enfin le peu de Sçavans qui m'ont comparé avec Homere, ou sont adorateurs déterminés de l'Antiquité, ou ils sont sans prévention. Ces adorateurs irrités déja de la hardiesse de mon discours, ont regardé le Poëme avec indignation. Autant de retranchemens que j'ai osé faire, autant de preuves, selon eux, de mauvais goûts: autant de changemens, autant d'absurdités; presque tous mes vers pitoyables, parce qu'il n'y en a guéres où je suive servilement l'original. Les Sçavans sans prévention en ont jugé bien différemment; mes retranchemens leur ayant paru raisonnables, & mes corrections heureuses, ils ont trouvé que je n'en avois pas assez fait; ils m'ont compté pour fautes bien des choses que j'ai conservé d'Homere, & quelques-uns ont été jusqu'à condamner absolument mon choix. Que prétendoit-il

faire, disoient-ils, d'un ouvrage aussi défectueux; & ne devoit-il pas sentir qu'Homere perceroit à travers tous les voiles qu'il pourroit lui prêter?

DE LA DIFFICULTÉ DE TRADUIRE HOMERE.

Me D. me trouve téméraire dans un autre sens, elle croit fermement qu'Homere ne sçauroit que perdre en françois, & elle juge que loin de prétendre à l'embellir, je n'ai pas dû me flater de conserver ses graces. Elle allegue en preuve de sa pensée, l'exemple de M. Despreaux & de M. Racine, qui essayerent tous deux de traduire Homere, & qui abandonnerent l'entreprise dès les premiers efforts. On veut nous faire entendre par-là *qu'il est plus difficile de dérober un vers à Homere que d'arracher à Hercule sa massuë.* Pour moi je crois que cet essai malheureux de nos deux plus grands Poëtes, prouve plus contre Homere que la critique la plus raisonnée.

Nieroit-on que M. Despreaux & M. Racine ne sçussent exprimer en beaux vers un sens raisonnable? Ils en ont tant exprimé & avec une élégance si continuë, que ce soupçon ne sçauroit naître dans l'esprit de personne. D'où venoit donc la difficulté qu'ils éprouverent? C'est que

d'un côté voulant rendre Homere à peu près tel qu'il est, & de l'autre voulant être agréables, & soûtenir leur réputation, ils sentirent bientôt dans l'exécution, l'incompatibilité du dessein. La grossiereté du procédé d'Agamemnon à l'égard de Chrysés suffisoit pour les arrêter d'abord. Le vouloient-ils adoucir, ce n'étoit plus Homere. Le laissoient-ils dans la simplicité des temps héroïques; ils prêtoient aux Desmarets des armes contre eux-mêmes: il n'y avoit pas moyen d'être Racine ou Despreaux, & Homere en même temps. L'illusion de l'harmonie grecque mise à part, il ne restoit plus qu'un sens grossier; & c'est ce sens grossier qu'il étoit plus difficile d'embellir que d'arracher la massuë d'Hercule.

S'ils s'étoient contentés de traduire Homere, comme l'ont fait autrefois Salel & Salomon, qui l'ont rendu si fidélement qu'on croit lire des Poëmes burlesques en lisant leur traduction, ils n'auroient pas été si embarrassés; mais ils vouloient transformer des choses déraisonnables & choquantes en beautés judicieuses, de maniere pourtant que ce fussent les mêmes choses: dessein contradictoire & d'une exécution impossible.

Tout sens raisonnable dans quelque langue qu'il ait été conçû d'abord, peut

être tranſporté heureuſement dans la nôtre ; & M. Racine & M. Deſpreaux l'ont bien fait voir eux-mêmes dans ce qu'ils ont imité des Grecs & des Latins. Nos expreſſions françoiſes par elles-mêmes ne jettent point de faux ſur une penſée vraye, elles n'en aviliſſent pas une grande, elles n'en terniſſent pas une gracieuſe ; mais auſſi elles ne ſçauroient mettre ni vérité, ni grandeur, ni grace où il n'y en a pas, qu'en ſubſtituant des circonſtances qui changent abſolument le fond des choſes.

Suppoſons un moment que l'Iphigénie de M. Racine fût originairement grecque ; que la conduite & les diſcours y fuſſent préciſément les mêmes que dans la piéce que nous avons, M. Racine auroit-il ſenti l'impoſſibilité de la rendre ? Et s'il avoit donné comme traduction la Tragédie dont il eſt l'inventeur, nous aviſerions-nous de penſer qu'il eût rien fait perdre à ſon original ? Qu'on voye au contraire les endroits mêmes qu'il a imités d'Euripide, on n'y trouvera pas une penſée ſupprimée par égard à l'impuiſſance de notre langue ; ce ſera toujours la groſſiereté du ſens ou le défaut de convenance qui auront exigé la ſuppreſſion ; on y verra les choſes corrigées ou embellies par de nouveaux tours, par des accroiſſemens de penſées, & quelquefois par la ſeule place où ils les em-

ployent ; & ces imitations dont on fait tant d'honneur aux Anciens, tourneroient souvent à leur honte, si l'on examinoit bien ce que les imitateurs ont conservé d'eux, & ce qu'ils leur prêtent.

Ainsi je ne doute pas que si M. Racine & M. Despreaux eussent voulu prendre à l'égard d'Homere, les mêmes libertés que j'ai prises, ils n'eussent beaucoup mieux fait que je n'ai pû faire ; mais en ne les voulant pas prendre, tout leur génie n'auroit été qu'à dire en vers plus harmonieux, que les miens, des choses déraisonnables & mal arrangées, que toute l'harmonie du monde ne sauvera jamais.

Je l'avouë, c'est de cette difficulté de rendre Homere, que je me faisois un mérite ; & j'espérois que les Poëtes s'en feroient un plaisir ; mais il y en a peu d'assez généreux pour établir eux-mêmes la réputation d'un ouvrage qu'ils n'ont pas fait ; car je ne veux pas parler de ceux qui se hâtent de le décrier contre leur conscience : la plûpart attendent comment le public le prendra : ils laissent parler ceux qui ne se connoissent guéres en Poësie ; & s'il arrive que ces juges incompétens condamnent l'ouvrage, ils se joignent à eux, par égard, disent-ils, pour le public ; au lieu que s'ils avoient d'abord le courage de relever les beautés qu'ils sentent, & d'excuser

certaines fautes par l'impossibilité de les éviter dont ils ont l'expérience, ce public qui les entraîne à ce qu'ils disent, seroit peut-être entraîné par eux; & ils donneroient le ton à ceux dont ils le prennent lâchement.

Voilà les divers jugemens qu'on a porté de mon Iliade : Il faut examiner à présent en qui ils sont raisonnables; car comme je ne prends point le mal qu'on en a dit pour une autorité suffisante qui la condamne, je ne donne pas non plus les témoignages favorables qu'on lui a rendus, comme des preuves de sa bonté. Il faut que chaque lecteur en juge par lui-même, & qu'il cherche avec moi les raisons de la censure des uns, & de l'approbation des autres.

Je distingue donc dans mon Poëme le fonds des choses & la versification, & j'examine de bonne foi ce qu'il y a de bon & de défectueux dans les deux genres.

DU FONDS DES CHOSES.

On a vû que mon dessein dans les quatre premiers Livres étoit de suivre de près Homere; & ne croyant pas alors qu'on dût mettre le fonds des choses sur mon compte, je ne songeois qu'à les dire le plus noblement qu'il m'étoit possible; à remedier au plus choquant par de légeres

circonſtances : en un mot, je ne cherchois que des graces adroites, qui en embelliſſant mon original, lui laiſſaſſent pourtant ſa reſſemblance. Dans les huit derniers livres, mon deſſein devint bien différent; je n'adoptai preſque plus que les choſes qui me plaiſoient en elles-mêmes; je changeai, j'inventai ſans ſcrupule toutes les fois que je crus ne pouvoir réuſſir autrement; & enfin je ſongeai à imaginer des beautés de notre goût, au lieu que juſques-là je n'avois travaillé qu'à pallier certains défauts qui n'en étoient pas, ſi l'on veut, du temps d'Homere, mais qui du moins le ſont devenus pour notre ſiécle.

Cette diverſité de deſſeins met déja dans l'ouvrage une eſpece de difformité, & d'autant plus nuiſible au ſuccès, qu'il commence par des choſes que j'ai cenſurées moi-même, & auſquelles, pour ainſi dire, j'ai averti de s'ennuyer. Le procédé brutal d'Agamemnon à l'égard de Chryſés, la querelle groſſiere d'Agamemnon & d'Achille; les pleurs puériles de ce Héros, & ſes plaintes d'enfant à ſa bonne mere; ce Jupiter enchaîné par les Dieux, & qui ne doit ſon ſalut qu'à un Géant, la feinte abſurde d'Agamemnon pour éprouver ſon armée, l'épiſode comique & ridicule de Therſite, tout cela rend l'entrée de mon Poëme rébutante pour le bon ſens, &

quoique je ſente de l'art dans les adouciſ-ſemens fréquens que j'y ai mis, je vois bien qu'il y doit être preſque en pure perte, parce que le fonds trop vicieux y domine toujours, & que l'impreſſion frapante du fonds des choſes l'emporte ſur les petites beautés du détail.

Il faut encore juſtifier Homere, & ne le pas confondre tout-à-fait dans mon tort. Généralement parlant, il ne pouvoit travailler que d'après les idées reçûës, il ne pouvoit peindre que ce qu'il voyoit. Ses Dieux, tout mépriſables qu'ils ſont, ſont pourtant ceux qu'on adoroit : ſes Héros, tous groſſiers qu'ils paroiſſent, étoient pourtant les Héros de ce temps-là; la force du corps paſſoit pour le plus grand mérite; & Homere en parle preſ-que toujours avec plus d'admiration que de la vertu. Il peſe, pour ainſi dire, ſes grands hommes au poids des fardeaux qu'ils enlevoient; & pour imprimer du reſpect à ſes contemporains pour les per-ſonnages de ſon Poëme, il dit plus d'une fois que pluſieurs hommes de ſon temps, ſoûtiendroient à peine, ce qu'un ſeul des autres lançoit aiſément. Il n'étoit point bleſſé des injures brutales qu'il met dans la bouche de ſes Héros, parce que de la part de ces hommes robuſtes & reſpectés par leur vigueur, ces injures n'avoient alors

qu'un air noble de ſupériorité, au lieu que nous y attachons à l'heure qu'il eſt l'idée d'une baſſeſſe brutale.

Le plus grand vice d'Homere dans le fonds des choſes, eſt donc d'être né dans un ſiécle groſſier. Il a fait à peu près comme un payſan, qui doüé naturellemeut de l'organe le plus poëtique, ne ſeroit jamais ſorti de ſon village. Cet homme pourroit faire un Poëme où le génie perceroit à travers le défaut de ſa matiere; mais que ſeroit-ce que ces héros? Des ruſtres fiers & vigoureux qui feroient trembler les autres; en un mot, des Ajax & des Achilles. La différence des temps fait le même effet que celle des lieux : la Grece entiere du temps d'Homere n'étoit qu'un village en comparaiſon de la ſociété perfectionnée depuis lui. Il a peint ce qu'il voyoit, c'eſt tout ce qu'il pouvoit faire; mais ce qu'il a peint eſt devenu choquant, non pas ſeulement par caprice & par une révolution d'idées arbitraires, mais par une connoiſſance réelle de ce qui fait la véritable dignité de l'homme.

DE LA POESIE.

Eclairciſſons un peu, s'il eſt poſſible, les idées qu'on doit avoir de la Poëſie. La plûpart des gens n'en ont que des idées

confuſes, & leur principe n'étant pas ſtable ; ils n'en raiſonnent que d'une maniere chancelante. On dit communément que la Poëſie n'eſt qu'une imitation de la nature ; mais cette définition vague n'éclaircit rien ; & il faut ſçavoir préciſément quel ſens on y attache, au mot de nature & à celui d'imitation.

Entend-on par nature, tout ce qui exiſte, tous les objets, tous les caracteres particuliers des hommes, & leur diverſe maniere de penſer ? Si on l'entendoit ainſi, & que toute Poëſie fût bonne dès qu'elle imite un objet réel, on ſeroit autoriſé par-là à peindre les objets les plus rebutans ; les caracteres les plus froids & les plus bizarres. Phœnix dans ſon diſcours à Achille, auroit pû ne s'en pas tenir au vin que ce Héros rejettoit ſur lui dans ſon enfance ; il auroit pû s'étendre à mille autres détails plus choquans, dont je crains même de donner l'idée, tant je ſens que toute nature n'eſt pas bonne à peindre. Homere auroit pû choiſir des perſonnages encore plus groſſiers & plus fous que ceux de ſon Poëme ; car il y en avoit ſans doute de ſon temps. Qui dira que ce ſeroit là de bonne Poëſie, & qu'on auroit tort de ne s'y pas plaire ? Il faut donc entendre par le mot de nature, une nature choiſie, c'eſt-à-dire, des caracteres dignes d'attention, &

des objets qui puiſſent faire des impreſſions agréables ; mais qu'on ne reſtreigne pas ce mot d'agréable à quelque choſe de riant : il y a des agrémens de toute eſpece, il y en a de curioſité, de triſteſſe, d'horreur même.

Or ſi la Poëſie conſiſte dans l'imitation d'une nature choiſie, il s'enſuit que celui qui la choiſit le mieux, en l'imitant d'ailleurs auſſi-bien que les autres, eſt le plus grand Poëte de ſon temps : il s'enſuit auſſi qu'à meſure que le monde s'embellit par les arts, & qu'il ſe perfectionne par la morale, la matiere poëtique en devient plus belle, & qu'à diſpoſitions égales, les Poëtes doivent être meilleurs.

Je demande encore ce qu'on entend par le mot d'imitation ; eſt-ce une reſſemblance entiere & ſcrupuleuſe de l'objet particulier qu'on peint ? Si on l'entendoit ainſi, on retomberoit dans les inconvéniens que j'ai déja marqués. On ſeroit autoriſé à mettre, comme Homere, des choſes inſenſées dans la bouche des ſages, & à faire commettre des lâchetés aux braves, parce qu'il n'y a ni ſage, ni brave à qui cela ne puiſſe arriver. Il faut donc entendre par imitation, une imitation adroite, c'eſt-à-dire, l'art de ne prendre des choſes que ce qui en eſt propre à produire l'effet qu'on ſe propoſe. Car il ne faut jamais

ſéparer dans le Poëte, ſon imitation de ſon deſſein. C'eſt ce deſſein, qui pour ainſi dire, donne la loi à l'imitation ; c'eſt lui qui lui preſcrit ſes véritables bornes, & qui la rend bonne ou mauvaiſe, ſelon qu'elle le ſert, ou qu'elle le dément.

Un Hiſtorien, par exemple, peint les hommes en particulier, pour les faire connoître tels qu'ils ſont. Il a raiſon d'allier dans la même perſonne les grandes qualités & les grands défauts, d'y faire voir cette alternative de vices & de vertu, qui n'eſt que trop ordinaire aux hommes : ſon imitation eſt excellente, parce qu'elle eſt conforme à ſon deſſein ; mais ſi un Poëte peint la même perſonne dans le deſſein de la faire admirer, & qu'il ne ſupprime pas ce qui nuiroit à l'admiration qu'il veut exciter : ſon imitation eſt mauvaiſe, parce qu'elle contredit ſes vûës.

Si je peins un lion, ſans autre deſſein que de le peindre, je puis employer avec ſuccès, tout ce qui le caractériſe ; mais, ſi je ne le peins qu'en le comparant à un héros dans certaines circonſtances, je ſuis obligé alors de n'en dire que ce qui convient à l'action de mon Héros, & ſi je m'emporte au-delà, le vrai, le noble même ne laiſſera pas d'être une faute, & mon imitation, ſans pécher contre la vérité, péchera contre mon deſſein, ce qui ſuffit pour la rendre vicieuſe.

Le Poëme, la Tragédie, la Comédie, l'Ode, la Satyre, la Paſtorale; tout cela imite la nature, mais dans des vûës différentes, & ſouvent, ce qui eſt une bonne imitation dans l'un de ces genres, en feroit une fort mauvaiſe dans l'autre.

Il faut encore remarquer qu'il y a dans un ouvrage le deſſein général, & le deſſein particulier de chaque partie. Il faut donc juger de l'imitation générale par le deſſein général, & des imitations particulieres par des deſſeins particuliers. On ne ſçauroit ſe tromper en étendant cette régle jusqu'aux plus petites circonſtances.

Je croirois donc qu'il faudroit définir la Poëſie, l'art qui par le diſcours en vers, imite la nature avec choix & avec un deſſein ſenſible de donner certaines idées, ou d'exciter certains ſentimens. Par le diſcours, je diſtingue la Poëſie de la peinture & de quelques autres arts; par le diſcours en vers, je la diſtingue de l'éloquence qui imite auſſi la nature; par le choix, je détermine ſon agrément; & par le deſſein, je détermine ſa juſteſſe.

Selon cette idée, j'oſe dire en général, qu'il manque à la Poëſie d'Homere d'être l'imitation d'une belle nature, & que lui-même eſt perſonnellement défectueux; en ce qu'il manque ſouvent de deſſein, ou que du moins il ne peint pas les objets

d'une maniere conforme au deſſein qu'il paroît avoir. Je vais m'examiner moi-même ſelon cette idée, & je commence par le fonds des choſes.

DE MA MANIERE D'IMITER HOMERE DANS LES QUATRE PREMIERS LIVRES.

Pour ne pas entrer ici dans un détail ennuyeux, je ne choiſirai que quelques exemples que j'étendrai un peu, afin de donner par-là l'idée la plus exacte qu'il me ſera poſſible des fautes d'Homere & des miennes. Peut-être ſerai-je un peu plus ſévere pour Homere que pour moi, quoique ce ne ſoit pas mon deſſein; l'amour propre entend bien ſes intérêts; c'eſt au lecteur à y prendre garde, & je m'en fie bien à lui.

DISCOURS D'AGAMEMNON.

Dans le ſecond Livre de l'Iliade, Agamemnon reçoit par un Songe, un ordre exprès de Jupiter d'armer ſes troupes, & d'attaquer Troye que les Dieux lui livrent. Il aſſemble auſſitôt les Chefs, qu'il inſtruit du ſonge, & qui le prennent pour un bon garant de la victoire : il conçoit en même temps le deſſein d'éprouver ſon armée,

mée, en lui proposant la fuite ; les Chefs lui applaudissent ; & voici en conséquence le discours qu'il tient à ses troupes.

Mes amis, Héros de la Grece, disciples du Dieu Mars, Jupiter m'afflige d'une maniere bien cruelle. Cet impitoyable Dieu qui m'avoit promis, qui m'avoit assuré par un signe infaillible que je retournerois dans ma patrie, après avoir saccagé la superbe Ilion, me trompe aujourd'hui ; il me commande de retourner honteusement à Argos, après que j'ai perdu ici une grande partie de mes troupes. Telle est donc la volonté du puissant Jupiter, qui a renversé tant de forteresses, & qui en renversera encore tant d'autres ; car son pouvoir est infini. Quelle honte pour nous parmi les races futures, qu'une armée de Grecs, une armée si nombreuse & si belliqueuse, ait fait si long-tems inutilement la guerre, contre des ennemis si inégaux en nombre, & qu'après tant d'années, la fin paroisse aussi éloignée que le premier jour. Car si les Grecs & les Troyens consentoient à une tréve confirmée par des sacrifices, & que nous voulussions faire un dénombrement général des uns & des autres, que les Troyens se missent d'un côté, que de l'autre, nous nous rangeassions par dizaines, & que nous prissions par dizaine, un Troyen pour nous verser du vin, nous aurions encore plusieurs dizaines qui

manqueroient d'échanſon ; tant il eſt vrai que les Grecs ſurpaſſent les Troyens en nombre. Mais ces derniers ont des troupes de plusieurs villes qui leur ont envoyé du ſecours ; & c'eſt ce qui renverſe tous mes deſſeins, & qui m'empêche de ſaccager Troye. Neuf années du grand Jupiter ſe ſont écoulées ; le bois de nos vaiſſeaux eſt corrompu, leurs cordages uſés, nos femmes & nos enfans nous attendent dans nos maiſons ; & ici nous nous conſumons après une entrepriſe que nous avons faite avec tant d'éclat, & qui ne peut être terminée. Mais allons, faiſons ce que je vais vous dire, obéïſſons tous, fuyons ſur nos vaiſſeaux, regagnons notre chere patrie ; car n'eſpérons pas déſormais de nous rendre maîtres d'Ilion.

Il y a là deux ſortes de fautes, l'imprudence du deſſein d'Agamemnon, & en lui paſſant ſon deſſein, les imprudences de ſon diſcours même. A l'égard du deſſein, je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus abſurde. Cet Agamemnon qu'on nous a donné pour le plus ſage des hommes dans la conduite d'une armée ; cet Agamemnon aſſuré poſitivement de la victoire par un ſonge envoyé de Jupiter, au lieu de faire valoir cet ordre aux ſoldats, comme aux Chefs, s'aviſe de propoſer la fuite à ſon armée : & dans quel tems encore ? dans le tems

qu'elle vient de perdre Achille ſa plus grande force, & qu'elle doit être découragée par cette perte.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'Homere ne dégrade pas ſeulement Agamemnon par cette imprudence, il n'avilit pas moins tous les Chefs qui l'approuvent. Ce Neſtor, cet Ulyſſe, ce Diomede, qui ſçavent relever ſi durement les fautes de leur Général, quand ils les apperçoivent : les voilà tout-à-coup devenus ſtupides. Ils n'ont pas le moindre ſcrupule ſur le deſſein imprudent d'Agamemnon, & ils trouvent plus raiſonnable d'abattre d'abord le courage des ſoldats, afin de le relever enſuite à grands coups de ſceptre, que de leur enfler le cœur par l'ordre & la promeſſe de Jupiter, qui devoient leur tenir lieu d'Achille.

J'ai conſervé cette faute d'Homere, toute frappante qu'elle m'a paruë, & elle eſt devenue la mienne ; mais alors je ne me propoſois preſque que de traduire, & je ne m'étois pas encore enhardi aux libertés néceſſaires pour être agréable. J'aurois pû changer ce ſecond livre d'une maniere judicieuſe, en ſupprimant la feinte d'Agamemnon, & en faiſant que tandis qu'il expoſe aux Chefs le ſonge qu'il a reçu, Therſite ſoulevât l'armée qu'Ulyſſe & les autres Chefs euſſent ra-

menée, en lui faiſant valoir l'ordre de Jupiter. Peut-être le ferai-je quelque jour: je commence toujours à réparer ma faute en l'avouant.

A l'égard des imprudences du diſcours même d'Agamemnon, en ſuppoſant ſon deſſein raiſonnable; il n'eſt pas difficile de faire ſentir qu'il employe en effet les véritables circonſtances propres à perſuader la fuite à ſes ſoldats, quoiqu'il ait un deſſein tout contraire. *Jupiter*, dit-il, *l'afflige d'une manière bien cruelle: ce Dieu impitoyable lui avoit promis la priſe de Troye; mais il le trompe aujourd'hui, & il lui commande de s'en retourner à Argos.* Y a-t-il rien de plus poſitif que cet ordre, & en faut-il davantage à des ſoldats fatigués pour prendre leur parti? En vain Me D. fait-elle valoir comme une adreſſe d'Agamemnon la promeſſe que Jupiter lui avoit faite: en vain ajoute-t-elle dans ſa traduction, *par un ſigne infaillible*, qui n'eſt pas dans Homere; car elle lui fait bien de ces petits préſens ſans les lui reprocher: que ſert tout cela? puiſqu'enfin Jupiter commande d'abandonner le ſiége. L'ordre n'eſt il pas auſſi poſitif que la promeſſe, & la religion ne demandoit-elle pas également & la confiance pour l'une & l'obéïſſance pour l'autre? Devoirs contradictoires en cette occaſion, ce qui eſt

une nouvelle faute d'Homere. Jupiter peut-il tromper, demande Me. D ? Oui, ſans doute, il peut tromper, & il eſt étonnant qu'on le demande dans le tems même qu'il trompe effectivement, & que par un ſonge impoſteur, il ſe joue de la crudélité du pauvre Agamemnon. Il auroit donc fallu ſupprimer ce faux ordre de Jupiter, & ne pas autoriſer d'un ſi bon prétexte le découragement des ſoldats.

En ſecond lieu, Agamemnon dit qu'après tant d'années, l'entrepriſe n'étoit pas plus avancée que le premier jour : nouvelle raiſon pour ſe décourager. Il auroit fallu dire tout le contraire, & faire ſentir qu'il étoit d'autant plus honteux d'abandonner l'entrepriſe, qu'on étoit ſur le point de l'achever.

En troiſiéme lieu, Agamemnon après avoir relevé la ſupériorité des Grecs ſur les Troyens par ce calcul de Grecs rangés par dizaines, qui prendroient un Troyen pour échanſon, perd tout le fruit de ce beau calcul, en ajoûtant que *les Troyens ont reçû de grands ſecours de pluſieurs villes, & que c'eſt ce qui renverſe ſes deſſeins.* Il falloit envelopper les aſſiégés & leur ſecours, ſous la même idée du petit nombre ; en un mot, diminuer l'image des obſtacles en les expoſant.

Enfin Agamemnon finit mal adroite-

ment, en interdiſant tout eſpoir à ſes troupes, & en ramenant l'ordre de Jupiter, qui eſt le point déciſif; au lieu que dans ſon deſſein, il falloit ménager pour la fin, quelque tour adroit qui piquât d'honneur ſes ſoldats dans le tems même qu'il leur propoſe une fuite honteuſe.

Voilà bien des fautes dans un diſcours peu étendu ; & l'on ne dira pas que ce ſont là des fautes arbitraires. Il eſt indiſpenſable en tout tems & en tout pays de raiſonner juſte & conſéquemment de ſon deſſein.

Il me paroît d'abord que dans mon imitation, j'ai corrigé un peu cet ordre poſitif de Jupiter ; aujourd'hui il me commande.... je ne le donne que comme un avis du Ciel, qui s'explique par l'état des affaires & par les obſtacles. C'eſt de ces obſtacles que je dis :

Enfin voilà pour nous l'ordre de Jupiter.

De ſorte que les ſoldats ne croyant pas les conjonctures auſſi décourageantes qu'Agamemnon le dit, ils pouvoient trouver dans leur valeur, un ordre de Jupiter auſſi intelligible & auſſi déterminant que l'autre.

Il me paroît encore qu'en évitant ce calcul ſi froidement exact des Grecs & des Troyens, j'ai plus peſé qu'Homere,

ſur les circonſtances propres à ranimer les ſoldats.

Nous nous étions flattés que les tréſors de Troye
Pour prix de nos travaux deviendroient notre
proye.

Voilà l'intérêt, ce premier mobile de la valeur des troupes.

Jupiter nous condamne à la honte éternelle,
De n'avoir pû vanger une juſte querelle.

Outre la honte, voilà la juſtice ſi propre à encourager encore, parce qu'elle fait compter ſur la protection des Dieux.

Ces vaiſſeaux triomphans qu'Argos nous vit monter,
A peine ſuffiroient à nous y reporter.

Voilà l'éclat de l'entrepriſe & le péril de la retraite; deux raiſons, qui jointes enſemble, ſe prêtent mutuellement de la force, & qui forment, pour ainſi dire, un double engagement de conſtance.

Nos peres, nos enfans, nos femmes nous attendent.
Allons, quoique vaincus, nous eſſuyerons leurs
pleurs.
Ils s'étoient bien flattés de nous revoir vainqueurs

Cette ſeule circonſtance pouvoit rendre

aux ſoldats l'idée du retour inſupportable ; comment ſoutenir la vuë d'une famille qui les attendoit couverts de gloire, & qui les verra deshonorés.

Malgré tous ces adouciſſemens, le diſcours eſt encore vicieux, parce que j'y fais trop valoir les ſecours des Toyens, & que j'y mêle trop auſſi la volonté des Dieux. Il falloit donner un tour plus adroit aux raiſons, & même en inventer d'autres : ce que je conſerve d'Homere l'emporte ſur ce que j'y change ; je ne m'en plains pas ; & j'ai bien mérité, pour n'avoir pas eu la hardieſſe de tout corriger, qu'on ne me tînt pas compte de mon art même à diminuer certains défauts.

Encore deux exemples de cet art perdu. Après que Calchas a révélé aux Grecs le ſujet du courroux d'Apollon, Agamemnon ſe leve plein de fureur, & dit à ce Calchas ſi reſpectable dans l'armée.

Devin qui ne prédis que des malheurs, tu ne m'as jamais rien dit d'agréable ; tu ne te plais qu'à prophétiſer des maux, & jamais on n'a vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole. Préſentement tu viens ici débiter aux Grecs tes prétendus oracles d'Apollon, que les malheurs que ce Dieu leur a envoyés viennent de ce que je n'ai pas

voulu recevoir les grands préſens qu'on m'offroit pour la rançon de Chryſeis : en effet j'aimerois beaucoup mieux la garder, & je la préfere même à la Reine Clytemneſtre ma femme; auſſi ne lui eſt-elle inférieure, ni en beauté, ni en eſprit, ni en adreſſe pour les beaux ouvrages. Cependant je veux bien la rendre, ſi c'eſt l'intérêt des Grecs ; car qui doute que je n'aime beaucoup mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte.

Qu'eſt-ce d'abord que cette injure groſſiére ? *On n'a jamais vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole.* Ou ce Calchas le plus éclairé des Devins, ce favori diſtingué d'Apollon, eſt bien avili par cette injure, ſi elle eſt fondée ſur la vérité ; ou ſi elle eſt ſans fondement, Agamemnon lui-même n'eſt qu'un menteur brutal, indigne de la confiance des Grecs & de la protection des Dieux qui l'ont mis à leur tête.

Qu'eſt-ce encore que ce ſentiment effronté ? *En effet, j'aimerois beaucoup mieux la garder, & je la préfere même à la Reine Clytemneſtre ma femme.* Un Roi, à la face de tout ſon peuple, peut-il ainſi faire parade de ſon vice, en appuyant ſur les circonſtances qui le rendent encore plus ſenſible ? *à la Reine ma femme.* Et pourquoi cette belle préférence ? parce que Chryſeis eſt auſſi belle qu'elle a autant

d'esprit & qu'elle travaille aussi bien que Clytemnestre. Me D. soutient pourtant que ce Roi n'est pas fadement amoureux : elle a raison, il l'est impudemment. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'après une passion aussi déclarée, elle trouve indécente la douleur que je donne à Agamemnon quand il renvoye sa captive sur un de ses vaisseaux.

Y remet à regret l'aimable Chryséide,
Et nomme, en soupirant, Ulysse pour son guide.

Ces regrets & ces soupirs sont de trop, dit Me D. *M. de la Motte*, *qui apparemment a le cœur sensible & qui est accoutumé à nos Opera & à nos Romans*, *les a mis par goût ; mais Homere s'est bien gardé de ravaler ainsi Agamemnon*, *en le faisant si fadement amoureux*.

Remarquez, je vous prie, le raisonnement de Me. D. Homere n'a point avili Agamemnon en lui faisant préférer hautement son esclave à sa femme, il l'auroit avili, s'il l'avoit fait soupirer quand il se fait l'effort de la rendre. Ne point rougir d'une passion injuste, c'est un amour grand, héroïque & digne des premiers âges : soupirer quand on en triomphe, c'est un amour fade, & digne tout au plus de nos opera & de nos romans.

A l'égard du dernier sentiment d'A-

gamemnon : *qui doute que je n'aime mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte :* outre que ce tour *qui doute*, eſt une des libéralités de Mᵉ D. pour Homere, qui dit ſimplement, *j'aime mieux le ſalut de mon peuple que ſa perte.* Il me paroît toujours que ce ſentiment eſt trop froid, & que ce n'eſt pas aſſez en cette occaſion d'une préférence ſi peu animée. Des ſoldats frappés de la perte & qui périſſent à milliers, ſont-ils bien conſolés d'entendre dire, qu'on aimeroit mieux qu'ils ne périſſent pas. Eſt-ce là le diſcours d'un Général qui doit être le pere de ſes troupes.

Voyons à preſent comment j'ai rendu ce diſcours.

Juſqu'à quand, malheureux, dans tes triſtes fureurs
Feras-tu tes plaiſirs, d'annoncer nos malheurs ?
Des volontés des Dieux incommode miniſtre,
Ta voix nous eſt toujours d'un préſage ſiniſtre.
Tu dis que pour Chryſés mes injuſtes dédains
Ont armé d'Apollon les redoutables mains.
Le Ciel, par tant de morts, demande Chryſéide,
D'un partage ſi doux veux-tu priver Atride ?
Car enfin à tes yeux, je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma captive ont fondé mes refus :
Je l'aime, & de ce bien mon ame trop jalouſe,
Déja ſe partageoit entr'elle & mon épouſe.

Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour :
Le ſalut de la Grece eſt mon premier amour.

Juſqu'à quand, malheureux, eſt une expreſſion un peu trop dure; le ſtile d'Homere me gagnoit ſans que j'y priſſe garde, mais à cela près, il me ſemble que j'ai corrigé Homere en pluſieurs choſes. Outre que je ſupprime cette injure, *on n'a jamais vû de toi une bonne action, ni entendu une bonne parole* : je tempere de beaucoup dans Agamemnon la préférence ſolemnelle de ſon eſclave à ſon épouſe. Il avouë ſa paſſion comme une foibleſſe.

Je l'aime, & de ce bien mon ame trop jalouſe,
Déja ſe partageoit entr'elle & mon épouſe.

Il ne juſtifie point ce goût par de mauvaiſes raiſons ; il ſent l'excès coupable où il étoit déja parvenu, & enfin il prend le parti de le vaincre par un intérêt plus grand & ſeul digne d'un Roi.

Cependant, s'il le faut, je la rends dès ce jour ;
Le ſalut de la Grece eſt mon premier amour.

Ce dernier vers eſt un ſentiment héroïque & animé. Ce n'eſt pas ſeulement une froide préférence du ſalut de la Grece à ſa perte : c'eſt la paſſion dominante d'Agamemnon : & ſi tout le diſcours étoit auſſi raiſonnable, je m'en applaudirois

moi-même avec confiance. Mais malgré mes précautions, il y reste encore de la dureté & de l'indécence : on a raison d'en être blessé ; & mes fidélités pour Homere en ces occasions, sont autant d'infidélités que je fais au bon sens. Je ressemble en cela à ce même Agamemnon que je peins, qui se partageoit entre son esclave & son épouse. Je me partage entre Homere & la raison, au lieu que j'aurois dû, sans hésiter, sacrifier toujours l'un à l'autre.

Discours de Nestor.

Après la querelle grossiére de deux Rois, qui fourniroit une infinité de pareilles remarques ; après qu'Achille, par les conseils de Minerve, s'est soulagé le cœur par des injures atroces.

Nestor se leva, il étoit Roi de Pilos, & le plus éloquent de son siécle ; toutes les paroles qui sortoient de sa bouche étoient plus douces que le miel. Il avoit déja vû passer deux âges d'hommes, & il regnoit sur la troisiéme génération. Il parla en ces termes, qui faisoient connoître sa grande prudence.

O quelle douleur pour la Grece, & quelle joye pour Priam, pour ses enfans, & pour les Troyens, s'ils viennent à apprendre les dissentions de deux hommes, qui sont au des-

ſus de tous les autres Grecs par le courage & par la prudence ! mais croyez-moi tous deux, car vous êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous, & qui ne mépriſoient pas mes conſeils. Non, je n'ai jamais vû, & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages que Pirithoüs, Drias, Cenée, Exadius, Poliphême égal aux Dieux, Théſée fils d'Egée, ſemblable aux immortels. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portés : mais s'ils étoient vaillans, ils combattoient auſſi contre des ennemis très-vaillans, contre des Centaures des montagnes dont la défaite leur a acquis un renom immortel. C'eſt avec ces gens-là que j'ai vécu à ma premiére ſortie de Pilos, loin du Peloponeſe ma patrie. Je tâchois de les égaler ſelon mes forces ; & parmi tous les hommes qui ſont aujourd'hui, il n'y en a pas un qui eût oſé leur rien diſputer. Cependant ; quoique je fuſſe jeune, ces grands hommes écoutoient mes conſeils. Suivez leur exemple, car c'eſt le meilleur parti. Vous Agamemnon, quoique le plus puiſſant, n'enlevez point à Achille la fille que les Grecs lui ont donnée, & vous fils de Pélée, ne vous attaquez point au Roi, car de tous les Rois qui ont porté le ſceptre, & que Jupiter a élévés à cette gloire, il n'y en a jamais eu de plus grand que lui. Si vous avez plus de valeur, & ſi vous

êtes fils d'une Déesse, il est plus puissant, parce qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée, appaisez votre colere, & je vais prier Achille de surmonter la sienne; car il est le plus ferme rempart des Grecs dans les sanglans combats.

Ce discours de Nestor est-il, comme le dit Homere, une grande marque de sa prudence? Voyons si ce miel qui coule de sa bouche est aussi doux & aussi fort qu'on le prétend; car la douceur du miel, dit là-dessus Me D. est une douceur fortifiante, & comme elle le remarque sur le témoignage exprès d'Hypocrate, le miel est plus fort que le vin même.

Croyez-moi tous deux; car vous êtes plus jeunes, & j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous. Non, je n'ai jamais vû, & je ne verrai jamais de si grands personnages que les Pirrithoüs, &c. Voilà les plus vaillans hommes que la terre ait portés. Ne semble-t-il pas que le bon Nestor insulte à ceux qu'il veut calmer. Il les avertit qu'ils sont très-petits à ses yeux; il leur ôte même tout espoir d'obtenir un jour son admiration; & devant qui prend t-il ce ton si peu convenable à un conciliateur? devant les deux plus superbes hommes du monde, devant les Grecs qui tenoient à injure qu'on les comparât à leurs peres, comme il arrive

à Sténélus dans la ſuite. Comment Achille & Agamemnon pouvoient-ils digérer qu'on les mît ſi fort au deſſous de quelques hommes qui vivoient quarante ans avant eux ? & comment l'expérience de Neſtor ne lui avoit-elle pas encore appris que toutes comparaiſons ſont odieuſes. Il paroît bien que l'éloquence étoit encore au berceau du tems de ce bon vieillard ; & d'autant plus qu'après s'être évaporé en digreſſions inutiles il s'appeſantit ſur ſes propres louanges, & qu'enfin il conſeille en maître : *Suivez donc mes conſeils, car c'eſt le meilleur parti.* Mais il péche encore plus dans la concluſion de l'accommodement. Il dit d'Agamemnon qu'il eſt le plus puiſſant, & d'Achille qu'il eſt le plus vaillant. Jamais compenſation ne fut plus déſobligeante. On peut bien dire honnêtement à un homme qu'un autre eſt plus puiſſant que lui ; parce que la puiſſance eſt un avantage extérieur qui ne touche pas au mérite perſonnel ; mais on ne ſçauroit dire ſans injure, & ſur-tout à un Roi, qu'un autre eſt plus vaillant que lui ; parce que la valeur eſt un devoir de Héros dont il ſe doit piquer, & ſur lequel il lui ſeroit honteux de le céder à quelqu'autre.

On pourroit excuſer Homere, en diſant que par plus vaillant, il n'entend autre

chose que *plus fort*, excuse inutile pour Me D. qui dit expressément, *si vous avez plus de valeur*. Mais s'il ne veut dire que *plus fort*, ce seroit-là pour Achille une louange de bien vil prix, & indigne d'un grand homme. Il est vrai pourtant que la force du corps étoit un mérite considérable du tems d'Homere ; c'étoit une qualité absolument essentielle aux Héros. Ne l'étoit pas alors qui vouloit, & c'est de cela même que je tire une preuve de la grossiereté du siécle ; c'étoit mesurer les hommes sur le pied des bêtes féroces : que pouvoit ce être que la morale d'un tems où l'on n'avoit pas encore compris que l'homme n'est grand que par les qualités de l'ame ?

Il faut voir à présent si mon imitation est plus raisonnable : Me D. en seroit bien étonnée ; car elle dit que *Nestor tout vieil qu'il est, a une noblesse d'expressions & une vivacité que le Poëte François tout jeune qu'il est, n'a ni sentie ni imitée*. Qu'elle me permette de remarquer que cette comparaison n'est qu'un badinage : elle devoit songer que Nestor est Homere même, & que le vieillard qui n'est qu'un personnage d'imagination, peut avoir toute la vivacité qu'il a plû au Poëte Grec, qui étoit jeune, de lui donner.

Atride dans ſon cœur frémit de cette audace ;
Quand l'éloquent Neſtor qui les voit s'animer ,
Vénérable Orateur , tâche de les calmer :
Lui , qui depuis les jours que la Parque lui file ,
A vû naître trois fois un nouveau peuple à Pile ,
Et qui Roi du troiſiéme élevé ſous ſes yeux ,
Commande à ſes ſujets dont il vit les ayeux.
Dans quels tranſports , dit-il , faut-il que je vous
voye ?
Quel déſeſpoir pour nous ! quel triomphe pour
Troye !
Si ce bruit ſe répand , votre déſunion
Va , contre vos exploits , raſſurer Ilion.
Laiſſez à la raiſon calmer la violence ,
Et reſpectez en moi l'âge & l'expérience.
Craindrez - vous d'imiter , en ſuivant mes con-
ſeils ,
Ceux qui doivent ſervir d'exemple à vos pareils ?
Pirrithoüs , Driante , Exadie & Cenée ,
Le divin Polipheme & l'héritier d'Egée ?
Jamais leur bras vengeur s'arma-t-il vainement ?
Quel monſtre dans leurs jours nâquit impuné-
ment ?
Loin de Pile , à leur voix , je cherchai les allar-
mes ;
Je vins à leurs travaux aſſocier mes armes ,
Cent fois , j'ai vû près d'eux le péril ſans effroi ;
Une part de leur gloire a rejalli ſur moi.
Ils ont de mes conſeils éprouvé l'aſſiſtance ;
Et depuis , un long âge a meuri ma prudence.

Croyez-en donc Neſtor, ou plûtôt la raiſon ;
Elle aſſervit Achille au rang d'Agamemnon :
Mais ſans autoriſer que le puiſſant Atride,
Aille au mépris des Grecs lui ravir Cryſéide ;
L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits ;
L'un eſt le fils des Dieux, l'autre eſt le chef des
Rois.
Ainſi, tu dois, Atride, en regnant ſur toi-même,
Juſtifier les Grecs de ton pouvoir ſuprême ;
Et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
Nous confirmer l'appui qu'il vouloit nous ôter.

N'y a-t-il pas d'abord quelque adreſſe dans ce tour.

Si ce bruit ſe répand, votre déſunion
Va, contre vos exploits, raſſurer Ilion.

C'eſt ainſi que Neſtor tâche à gagner le cœur de ceux qu'il conſeille. Il leur rappelle leurs exploits, & les anime à ne les pas rendre inutiles par leur diviſion. Il eſt vrai qu'Homere leur parle auſſi de courage & de prudence ; mais je mets les actions à la place des qualités, ce qui me paroît un peu plus flatteur ; car ce ſont toujours les faits qui louent le mieux.

Craindrez-vous d'imiter, en ſuivant mes conſeils,
Ceux qui doivent ſervir d'exemples à vos pareils ?

Ce tour me paroît bien différent de

celui d'Homere. L'un eſt une inſulte ; l'autre eſt un éloge. Il égale Agamemnon & Achille aux anciens Héros, & il anime d'autant plus leur émulation.

Et depuis, un long âge a meuri ma prudence.

Neſtor ne donne là ſa prudence que comme un fruit de la vieilleſſe : ſuperiorité qui n'humilie perſonne, parce que chacun peut ſe flatter de l'acquerir à ſon tour ; & ce n'eſt qu'ainſi qu'il eſt honnête ou du moins permis de ſe louer.

L'un & l'autre ont ici d'inviolables droits :
L'un eſt le fils des Dieux, l'autre eſt le chef des Rois.

Voilà Agamemnon & Achille élévés tous deux, mais ils ne le ſont point aux dépens l'un de l'autre. L'un a l'avantage de la naiſſance, l'autre celui de la puiſſance ; deux avantages extérieurs qui demandent chacun leur conſidération particuliere. Enfin il y a ſatisfaction pour les deux Héros ; au lieu qu'il n'y en a point, ſi on leur dit comme Homere, que l'un a plus de valeur que l'autre. Cela me paroît ſi évident, que je ne doute pas que Me D. même n'en convienne.

Il ſemble cependant qu'elle a pris ſon parti, & qu'elle eſt déterminée comme

Neſtor à admirer toujours les Anciens, & à n'admirer qu'eux : On pourroit dire de cette illuſtre Sçavante, en la comparant à ce ſage vieillard, qu'elle a vû trois générations dans les Lettres, les Grecs, les Latins & les Auteurs de nos jours ; & qu'elle voudroit regner ſur la troiſiéme, parce qu'elle a vêcu, pour ainſi dire ; avec les deux autres. Elle dit à tout ſon ſiécle dans les CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOÛT : j'ai fréquenté des hommes qui valoient mieux que vous : non je n'ai jamais vû & je ne verrai jamais de ſi grands perſonnages qu'Homere, Ariſtophane, Sophocle, Anacréon, Terence, &c. Voilà les plus grands Poëtes que la terre ait portés ; vous n'êtes que des Pigmées auprès de ces géans. Suivez donc mes leçons, car c'eſt le meilleur parti. Mais j'ai grand peur que ce diſcours n'ait pas plus d'effet que celui de Neſtor, qui tout éloquent qu'il étoit, n'empêcha pas les malheurs des Grecs.

De ma maniére d'imiter Homere dans les huit derniers livres.

C'eſt dans ces livres que je donne occaſion aux grandes douleurs de Me. D. Les retranchemens conſidérables & les changemens hardis que j'y fais lui paroiſ-

ſent impardonnables. Elle s'écrie que *je mutile impitoyablement Homere ; qu'elle ne peut le voir ſans pitié, ſans indignation, & ſans courir à ſon ſecours.* Le nom de fol orgueil ne lui ſuffit pas pour qualifier mon crime : elle déclare qu'elle ne ſçauroit lui trouver de nom. *Il étrangle*, dit-elle avec ſaiſiſſement, *dans un ſeul de ſes livres ſix livres entiers d'Homere ; & quels livres ! il réduit l'un en huit vers, l'autre en ſeize, l'autre en cinquante ; enfin quatre livres admirables, & où tout eſt précieux, en cent vingt-quatre vers ; & quels vers !* Cela eſt vrai, le calcul eſt exact, & voilà préciſément mon crime. Me D. en eſt dans une auſſi grande agitation qu'Agamemnon quand il voyoit moiſſonner ſes troupes par Hector, & que *les larmes couloient de ſes yeux comme deux ſources abondantes qui ſe précipitent du haut d'une montagne.* Je ſuis fâché de la voir dans cet état ; & ſi ſa douleur eſt ſincere, je lui en demande pardon, quoique je n'en ſois que la cauſe innocente. Mais je la prie de faire attention pour ſe ſoulager, que je ne me ſuis point engagé à imiter tout Homere, que j'ai prétendu ſeulement choiſir dans l'Iliade, ce qui m'en paroiſſoit ou plus pathétique, ou plus eſſentiel à l'action ; & qu'ainſi quand ce que j'ai ſupprimé ſeroit beau, il ſuffiroit que ce que j'ai choiſi

ne le fût pas moins, pour me mettre à couvert de tout reproche.

Voyons cependant à quoi se réduisent mes retranchemens ; aux répétitions, qui en y comprenant les formules, ne sont guéres moins de la sixiéme partie de l'Iliade ; je m'en rapporte à l'exactitude de Me D. si elle veut bien se divertir à en faire le calcul : aux harangues des combattans, qui outre le défaut de vrai-semblance, rentrent souvent encore dans le genre de répétitions : aux descriptions anatomiques des blessures, qui occupent quelquefois cinq ou six pages : à dire séchement, ce Héros blessa un tel à tel endroit ; l'autre à tel autre : enfin à des épisodes qui roulent sur des personnages subalternes, & qui font perdre trop long-tems de vue ceux à qui l'on s'intéresse. J'avoue que ce sont là des beautés que je n'ai *ni imitées ni senties ;* mais il me paroît que mon dégoût est le goût général ; & si c'est là ce que Me D. appelle corruption du goût, elle a raison d'en accuser tout son siécle.

Je n'ai point fait de retranchement qui ne me coûte de la part de Me D. une mercuriale un peu vive. *Après ceci*, dit-elle sur la fin du premier livre, *M. de la Motte supprime quatre-vingt ou cent vers, avec moins de regret qu'il n'en auroit à supprimer le moindre des siens, & cela nous donne*

une belle idée du goût qu'il a pour la Poësie. Je les ai traduits ces quatre-vingt ou cent vers ; ils sont imprimés dans la premiére édition de mon premier livre, & je ne les ai retranchés dans la suite, qu'afin de ne pas rendre ce livre plus long que les autres, sans nécessité. Me D. se souviendra donc, s'il lui plaît, que je ne suis pas aussi amoureux de mes vers qu'elle le dit : que je les retranche volontiers, quoique je les croye bons, quand l'intérêt de tout l'ouvrage le demande : & j'en ai bien supprimé d'autres dans les endroits mêmes où l'on m'accuse quelquefois avec raison de trancher trop court, parce que j'ai craint d'interrompre des actions vives, par des détails qui ne me paroissoient pas intéressans. Je sens bien que cette impatience de rapprocher les choses vives, a produit en quelques endroits des liaisons trop brusques ; mais du moins n'en doit-on pas accuser ma complaisance pour mes vers, puisque j'en ai sacrifié pour cela de tout faits, & où rien ne me blesse que le défaut de passion.

Me D. regrette outre cela, des images, des comparaisons, des sentences, des histoires, des généalogies ; que ne regrette-t-elle pas ? J'ai déja déclaré qu'il y a des beautés dans l'Iliade que je n'ai pû employer, parce qu'elles tiennent à des cho-

ses

ſes qui n'entroient pas dans mon plan. Ainſi l'on auroit tort d'imputer tous mes retranchemens à mépris pour Homere ; j'avois regret quelquefois à ce que je ne pouvois traiter : mais ſi j'avois à juſtifier mon audace par le vice des choſes que j'ai ſupprimées, je choiſirois volontiers les exemples que Mᵉ D. cite pour preuves inconteſtables de mon mauvais goût.

Des Images.

Je choiſirois par exemple, l'image du commencement du Xᵉ liv. que Mᵉ D. regarde comme la plus ſublime qu'on puiſſe imaginer, juſques-là qu'elle ne comprend pas comment j'ai pû me réſoudre à la paſſer, Agamemnon y eſt comparé à Jupiter. *Comme lorſque le Maître du Tonnerre ſe prépare à inonder la terre d'un déluge de pluye, ou à la couvrir de greſle, ou de morceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il eſt prêt à ſouffler les guerres funeſtes ; on voit les éclairs ſe ſuivre ſans relâche & traverſer les airs. Les ſoupirs qu'Agamemnon pouſſoit ſans ceſſe du fonds de ſon cœur ſe ſuivoient de même, & il étoit dans une continuelle agitation.* Quelle magnificence & quelle ſublimité dans cette image ! ſe récrie Mᵉ D. & comme ſi elle ſentoit qu'une exclama-

tion ne prouve rien ; elle ajoûte : *c'eſt ce qui a fait dire aux Anciens qu'aucun Poëte n'a mieux ſçû qu'Homere égaler par la grandeur de ſes idées la majeſté des plus grands ſujets.* Cela ne prouve pas plus que le point d'exclamation ; il falloit dire en quoi cette image eſt ſublime. Pour moi, n'en déplaiſe aux Anciens, je tâcherai de faire voir en quoi elle eſt défectueuſe.

Il eſt juſte d'abord de faire honneur à Me D. de ſa généroſité pour Homere ; elle embellit cette image autant qu'elle peut, & il ne tient pas à elle qu'elle ne devienne magnifique. Homere dit ſimplement : comme quand le mari de Junon la bien coëffée, fait briller les éclairs préparant une grande pluye, ou la grêle ou la neige qui blanchit quelquefois les campagnes, ou qu'il ouvre la grande bouche de la cruelle guerre ; ainſi Agamemnon ſoupiroit, &c. Me D. fait ici une grande dépenſe des plus beaux mots. *Le maître du Tonnere*, au lieu, *du mari de Junon la bien coëffée. Se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluye*, au lieu de *préparant une grande pluye, la couvrir de grêle :* il faut avouer que là Me D. a manqué ſon coup ; couvrir la terre de grêle eſt une expreſſion trop foible : *ou de monceaux de neige qui la dérobent aux yeux des mor-*

tels, au lieu de la *neige qui blanchit quelquefois les campagnes. On voit les éclairs se suivre sans relâche & traverser les airs*, au lieu de *on voit les éclairs*, *&c.* Malgré toute la magnificence que Me D. prête à cette image négligée d'Homere, elle est encore vicieuse en bien des choses.

Premierement, elle est très-malheureusement appliquée ; car excepté la fréquence des soupirs qui peuvent être comparés à celle des éclairs, quel rapport peut-il y avoir de Jupiter foudroyant, avec Agamemnon découragé ? des éclairs dont le Ciel étincelle, avec les soupirs timides d'un Roi qui s'est privé de son plus ferme appui, & qui tremble pour le succès d'un combat qu'il va livrer sans Achille ? quel rapport enfin de la pluye & de la neige, avec ce qu'Agamemnon médite ? Me D. nous le dira, si quelque commentateur l'a dit avant elle ; car elle ne hazarde rien sans un bon témoignage.

En second lieu, l'image en elle-même est très-confuse. Qu'est-ce que ce mêlange de pluye, de grêle, de neige, d'éclairs & de combats ; tout cela ne fait qu'une union monstrueuse semblable à cette image bizarre qu'Horace condamne à la tête de son art poëtique, pour en donner les premiers élemens.

Un Poëte croit d'ordinaire avoir fait

une belle image, quand il a aſſemblé une ſuite d'expreſſions pompeuſes ; mais ſouvent avec toutes ces belles couleurs, il n'a rien peint ; & l'imagination perd dans la foule des mots, le véritable objet qu'il lui préſente.

Il y a, ce me ſemble, trois conditions eſſentielles à une image ; la netteté, l'unité & la force. La netteté conſiſte à choiſir des objets aiſés à imaginer & à ranger dans leur ordre, de ſorte que le lecteur croye voir ce qu'on lui dit. L'unité conſiſte à ne choiſir que des circonſtances qui concourent au même effet, à ne pas ſortir un ſeul moment du genre de l'image, à n'y rien mêler que de gracieux, de grand ou de terrible, ſelon que le fonds le demande. La force conſiſte à ne rien employer d'inutile, à choiſir entre ce qui convient, ce qui convient le mieux, & à obſerver même dans ſon choix, une gradation qui fortifie toujours l'impreſſion dominante. Il me ſemble que ces trois conditions manquent à l'image d'Homere, même dans Me D. qui la corrige beaucoup.

Des Comparaiſons.

Quoique j'aye ſupprimé bien des comparaiſons d'Homere, je pourrois dire en

un ſens que je les ai employées toutes. Le fonds n'en eſt pas vaſte dans l'Iliade ; le Poëte répéte ſouvent les mêmes à quelque différence près, & je n'ai pas crû devoir me charger d'une abondance ſi pauvre. Mais quand les comparaiſons d'Homere ſeroient ſuffiſamment variées, on pourroit encore lui reprocher cette intempérance d'imagination qui les accumule ſans beſoin, & ce défaut de juſteſſe qui lui fait comparer les objets par où ils ne ſont pas comparables.

J'ai uſé plus ſobrement des comparaiſons ; & par exemple, à la fin du ſecond livre, je n'en ai pris qu'une, de près d'une douzaine qu'Homere entaſſe ſans diſcrétion l'une ſur l'autre. L'embraſement d'une forêt ſur le ſommet d'une montagne, les troupes nombreuſes d'oyes ſauvages, de gruës, ou de cignes : les feüilles & les fleurs du printems, les légions de mouches qui volent autour d'une bergerie ; les paſteurs des grands troupeaux de chévres ; & enfin la tête de Jupiter, les reins de Mars & la poitrine de Neptune : tout cela fait un aſſemblage confus que Mᵉ D. appelle grande Poëſie, & qui ne m'a paru que le fruit d'une imagination peu maîtreſſe d'elle-même. Une comparaiſon, dit-on, pour l'éclat des armes, une autre pour le mouvement des troupes,

celle-ci pour leur nombre, celle-là pour leur ardeur à combattre, une autre pour leur obéïſſance. Quelle fécondité ! quelle adreſſe ! s'écrie Me D. Non, la fécondité judicieuſe, la véritable adreſſe auroit été de raſſembler toutes ces circonſtances dans un ſeul objet de comparaiſon. C'eſt en cela que conſiſte le grand art. Mais alors il faut du tems & de la réfléxion ; il faut quelquefois tâter cent images avant que d'en trouver une ſeule qui fourniſſe les rapports néceſſaires. Homere n'y faiſoit pas tant de façons, il paroît par-tout amoureux du plus aiſé, & il prenoit apparemment le fort & le foible de ſon imagination, ſelon qu'il ſe préſentoit ſucceſſivement.

Pour moi je m'en ſuis tenu à la circonſtance importante, à l'ardeur que Minerve venoit de rendre aux Grecs pour la guerre.

Des Cignes du Caiſtre on voit les bataillons
A flots tumultueux inonder les ſillons
De cent battemens d'aîle ; ils expriment leur joye ;
Et frappent l'air de cris que l'écho leur renvoye,
Sur les bords du Scamandre, ainſi les Argiens
Pouſſent cent cris rendus par les échos Troyens.

L'éclat des armes, le nombre, l'obéïſſance ſe ſuppoſent aiſément, & il étoit queſtion principalement du courage des Grecs enflammé tout-à-coup par Minerve.

Ce défaut de choix dans Homere se sent encore mieux dans les comparaisons qui manquent de ressemblance. Il n'y en a guéres qui ne péchent de ce côté-là. En voici un exemple, je ne choisis pas, c'est le premier qui s'offre. *Diomede tombe ensuite sur Echemon & Chromius, enfans de Priam, & qui étoient tous deux sur un même char ; comme un lion se jette avec impétuosité sur un troupeau de bœufs qui paissent dans une forêt & déchire ce qui se rencontre devant lui, soit taureau, soit genisse.* Quelle ressemblance y a-t-il de deux guerriers sur un même char, & qui combattent, à un troupeau de bœufs qui paissent dans une forêt.

On voit bien que la fureur de Diomede rappelle à Homere l'idée d'un lion ; mais quand il tient le lion, il ne songe plus à Diomede, il va comme sa nouvelle idée le mene sans s'embarrasser de la marier comme il faut avec celle qui l'a fait naître. Cependant en tout tems & en tout pays, le but d'une comparaison est de donner une idée vive d'une chose, par les rapports qu'elle a avec d'autres. Moins un Poëte saisit ces rapports, plus il s'éloigne de son dessein, & plus le lecteur se détache d'un auteur qui l'égare.

Je ne crois donc pas avoir rien fait perdre à Homere en retranchant ces com-

paraiſons, ou trop ſemblables entr'elles, ou peu exactes en elles-mêmes, & en les réduiſant quelquefois à de ſimples ſimilitudes, comme dans cet endroit,

Ainſi qu'un tourbillon Patrocle les dévance:

Il me ſemble que dans les narrations vives, il ne faudroit que de ces comparaiſons rapides qui ſe confondent avec l'action même, & qui peignent, pour ainſi dire, chemin faiſant.

Des Sentences.

Pour ne rien répéter ici de ce que j'ai déja dit des ſentences; car je ne crois pas raiſonnable de réïmprimer de vieilles penſées ſous de nouveaux titres, je me borne à une ſeule remarque. C'eſt qu'il ne faut mettre que rarement des ſentences dans la bouche d'un perſonnage paſſionné. Tout doit prendre en lui la forme de ſentiment juſqu'aux réfléxions mêmes. Ce n'eſt pas à lui à réduire en maxime ce qu'il ſent; c'eſt au lecteur à en tirer ce fruit, s'il s'en aviſe. Nos Tragiques tomboient autrefois dans ce défaut, ils réfroidiſſoient leur plus grand pathétique par ces maximes étenduës & rêvées que la paſſion déſavouë; & depuis, l'opera s'eſt emparé de ce défaut par droit de bienſéance, pour ſe ménager

des airs qui puſſent ſe détacher & courir le monde ; ce qui faiſoit dire à M. Deſpreaux que les Héros d'opera étoient plûtôt des parleurs d'amour que des amoureux. Racine n'en a pas uſé de même.

Je connois peu l'amour, mais j'oſe te répondre.
Qu'il n'eſt pas condamné, puiſqu'on veut le confondre. *Achomat dans Bajazet.*

Il enveloppe la maxime ſous un ſentiment direct ; ce qui ſans rien faire perdre au lecteur de la vérité générale, a l'air plus naturel & plus animé.

C'eſt dans ce principe que j'ai retranché bien des ſentences des diſcours de l'Iliade. Et Me D. prétend que j'en ai ôté par-là toute la morale ; mais il me ſemble qu'elle ſe trompe. La morale d'un Poëme ne conſiſte pas dans ces maximes ſemées au hazard dans l'ouvrage, & ſouvent contradictoires entr'elles. Elle conſiſte dans les actions & dans les ſentimens des perſonnages qu'on donne pour modéles, dans les jugemens que le Poëte paroît en porter, dans les couleurs odieuſes dont il peint le vice, & dans les traits reſpectables qu'il donne à la vertu. Qu'importe qu'une ſentence condamne la perfidie, ſi enſuite Minerve, la Sageſſe même, en inſpire une des plus noires ; qu'importe qu'une ſentence recommande la mo-

deſtie, ſi Neſtor le plus ſage des hommes ſe loue à tout moment ſans pudeur & ſans retenue.

Un Poëme dépourvû de ſentences pourroit être très-moral, s'il y regnoit une idée conſtante & uniforme de la vertu & du vice, & ſi tout y étoit peint de maniere à inſpirer de l'amour pour l'une & de l'horreur pour l'autre.

Et au contraire, un Poëme plein de ſentences, pourroit être très contraire à la morale, s'il n'y avoit que des idées fauſſes & incertaines ſur les actions & les ſentimens des hommes, & ſi les Dieux & les Héros admirés par le Poëte, y donnoient à l'envi, de mauvais exemples. Voilà, ſi je ne me trompe, le vrai caractere de l'Iliade, beaucoup de ſentences & peu de morale. C'eſt pourquoi j'ai bien plus ſongé à corriger les actions, & à en porter de bons jugemens, qu'à conſerver des ſentences ou triviales ou mal placées; & afin que les injuſtices mêmes des Dieux perdiſſent leur autorité, j'ai dit d'eux dans le conſeil qu'ils tiennent au IV. livre.

Ils regardoient de-là le ſort douteux de Troye,
Avec des ſentimens de douleur ou de joye;
Car malgré leur pouvoir, l'encens & les Autels,
Ils ſont des paſſions les jouets immortels.

Des Discours & des Sentimens.

Les discours sont une partie du Poëme aussi considérable que les actions. C'est-là que se déployent les caracteres, & que se développent les sentimens. La bonté des sentimens consiste dans une double convenance, avec la situation présente & avec le caractere établi : la bonté des discours consiste dans un ordre conforme aux intérêts & à la passion du personnage, dans un ordre qui conserve, pour ainsi dire, la généalogie naturelle des pensées, & qui outre cela, de tous les arrangemens possibles d'un discours, présente le plus propre à faire croître le plaisir & l'émotion dans l'esprit du lecteur. J'ai suivi ces principes, autant que je l'ai pû, dans mon imitation d'Homere, & j'en vais donner pour exemple un des plus fameux morceaux de l'Iliade ; l'Adieu d'Hector & d'Andromaque.

Quand Hector est entré dans Troye, il va chercher Andromaque, & la demande à ses femmes. *Dites-moi la vérité, Andromaque aux beaux bras, est-elle allée chez ses belles sœurs, ou dans le temple, où les Dames Troyennes appaisent le courroux de Minerve ?* L'Intendante lui répond : *puisque vous nous commandez de dire la vé-*

rité, Andromaque aux beaux bras n'est allée ni chez les Princesses ses belles sœurs, ni dans le temple où les Dames Troyennes appaisent le courroux de Minerve, elle est allée sur la haute tour d'Ilion. Je remarque en passant cette réponse de l'Intendante, qui n'est qu'une répétition ridicule des paroles d'Hector, outre que le début en est insensé; *puisque vous nous commandez de dire la vérité*, ne semble-t-il pas qu'on lui arrache un grand secret? & ce secret est de dire où sa maîtresse est allée, après avoir averti exactement des lieux où elle n'est pas. En vérité ces petites choses, si l'on y fait attention, sont un grand préjugé contre Homere: & en effet les mêmes négligences sont semées par-tout, & les discours les plus importans sont souvent chargés de circonstances aussi inutiles & aussi peu raisonnables que cette réponse de l'Intendante d'Andromaque.

Mais passons aux discours mêmes d'Hector & d'Andromaque. J'y remarque que cette Princesse au milieu des plaintes touchantes qu'elle fait à son époux, rappelle les malheurs de sa famille d'un ton beaucoup trop historique. *Je n'ai plus ni pere ni mére. Sous le fer terrible d'Achille, j'ai vû tomber le Roi mon pere, j'ai vû la ville des Ciliciens la superbe Thebes en proye à ses soldats; j'ai vû cet impitoyable ennemi*

faire de nos plus vaillans hommes un horrible carnage, après avoir abbattu mon pere. Il n'eut pourant pas la dureté de le dépouiller; malgré sa fureur, il respecta encore sa valeur & son courage, & sur un bucher honorable, il le fit brûler aves toutes ses armes, & lui éleva un tombeau que les Nymphes des montagnes, filles du puissant Jupiter, ont environné d'arbres touffus, J'avois sept freres qui dans un même jour descendirent tous dans le royaume sombre de Pluton. Achille les attaqua dans les pâturages où ils gardoient les troupeaux, & leur ôta la vie. La Reine ma mere que les flammes & le fer avoient épargnée, fut emmenée captive dans ce camp avec le butin. Longtems après, Achille la remit en liberté pour une grosse rançon : mais elle ne fut pas plutôt de retour dans son palais, que Diane décocha sur elle ses flêches mortelles. Mon cher Hector vous me tenez lieu de pere, de mere & de freres.

Ce dernier sentiment est certainement très-beau, & je conviens même avec plaisir qu'Homere en a quelques-uns de ce genre. Mais falloit-il pour en venir là, descendre à un détail circonstancié aux dépens de la passion présente, & qu'Hector devoit avoir entendu mille & mille fois; ne suffisoit-il pas à Andromaque de rappeller la mort de son pere, sans dé-

crire le tombeau qu'Achille lui fit élever, & que les Nymphes ornerent d'arbres touffus ? ne lui suffisoit-il pas de rappeller la mort de ses freres, sans s'amuser aux pâturages où ils gardoient les troupeaux ? de parler de la captivité de sa mere, sans faire mention du butin ? C'en étoit assez sans doute pour Andromaque, qui ne devoit rien dire d'étranger à sa douleur ; mais Homere se mêle indiscrettement avec elle, & il veut décrire à quelque prix que ce puisse être.

Voici comme j'ai réduit toute cette histoire.

J'ai perdu dès long-tems ceux dont je tiens la vie ;
Dans Thebes, à mon pere Achille l'a ravie :
Envain lui rendit-il les funebres honneurs ;
Sa superbe pitié n'essuya point mes pleurs,
Mes sept freres sont morts de ses traits sanguinaires ;
Et ma mere a servi l'assassin de mes freres.

Il me semble que ce qui intéresse, ce qui doit être present alors à Andromaque, & ce qu'elle peut redire à Hector est conservé dans ces vers. Homere fait raconter ces malheurs, d'un stile de rélation, comme si Andromaque les apprenoit à Hector pour la premiere fois ; & moi je les lui fais pleurer ; comme des

malheurs dont ſon époux eſt inſtruit auſſi-bien qu'elle. Ce tour même.

En vain lui rendit-il les funebres honneurs ;
Sa ſuperbe pitié n'eſſuya point mes pleurs.

Ce tour conſerve la douleur d'Andromaque dans toute ſa force ; ſentiment eſſentiel à ce diſcours, au lieu que le tour d'Homere l'affoiblit.

A l'égard du dernier trait, je me flatte d'en avoir conſervé la beauté, ſi je ne l'ai même embelli.

J'oubliois mes malheurs auprès de mon époux :
Tout ce que j'ai perdu me reſte encore en vous ;
S'il faut que votre mort réveille mes miſeres,
Je vais reperdre en vous mes parens & mes freres.

Ce mot de reperdre me paroît très-vif, & je n'en ſache pas de plus propre à exprimer qu'Hector tenoit lieu de tout à Andromaque. Qu'on me pardonne, ſi je me loue un peu, j'y ſuis forcé pour ma juſtification ; & de l'aveu de Me D. même, c'eſt un des cas où Plutarque diſpenſe de la modeſtie.

Suivons Homere. Hector orné d'un grand caſque répondit ainſi à ſa femme : *Ma chere Andromaque, je ne ſuis pas moins ſenſible que vous à vos allarmes ; mais je crains trop les reproches que les Troyens & les Troyennes qui portent des robes à longue*

queue, me feroient, ſi je me tenois éloigné du combat comme un lâche.

On voit en paſſant un exemple de ces épithetes inutiles que chaque nom traîne après ſoi dans l'Iliade, & que je comparerois volontiers aux longues queuës des Troyennes. Mais ſans m'arrêter-là, qui ne ſent que la crainte du reproche des Troyens n'eſt pas le premier ſentiment qui convienne à Hector, pour le réſoudre à aller rejoindre ſes troupes qui l'attendent. Il faut que ce ſoit la gloire & le devoir qui l'animent, & non pas la crainte du reproche, qui lui faſſent ſurmonter ſa foibleſſe. Cela ſeroit bon pour exciter un lâche; mais une ame héroïque eſt entraînée par des motifs plus nobles. Je crois avoir prêté à Hector des ſentimens plus convenables, dans ces vers.

De vos pleurs, dit Hector, que je me ſens toucher!
Mais enfin, je n'ai point appris à me cacher.
Quand la gloire commande, en vain la mort menace;
Et le lieu du péril eſt ma plus chere place:
Tel que je fus toujours, tel je veux être encor;
Troye, avant mon trépas, ne perdra point Hector.

Me D. appelle cela des pointes, *auſquelles cependant à la honte du ſiécle, des ſçavans ont donné de ſi grands éloges.* Pour moi

j'appelle cela des ſentimens, exprimés ce me ſemble, avec quelque délicateſſe ; & je ne crois pas le ſiecle deshonoré pour leur avoir donné quelque approbation.

Je ſçai qu'un jour viendra, dit Hector en continuant, *que la ſacrée ville de Troye périra avec ſon Roi & tout ſon peuple.* Et là-deſſus il peint la captivité d'Andromaque, comme un malheur inévitable, avec les couleurs les plus déſeſpérantes. Voilà de belles choſes à dire à Andromaque pour ſa conſolation. En vérité Hector prend bien mal ſon tems pour être Prophête. Quand il l'auroit été de profeſſion, il auroit dû ſe diſpenſer de l'être dans les circonſtances préſentes ; mais il prie encore auſſi mal qu'il prophétiſe mal à propos. Il ne demande pas que ſa femme ſoit délivrée de tant de maux ; il demande ſeulement de mourir avant que d'entendre ſes cris, & de voir les violences qu'elle doit éprouver.

M[e] D. releve l'adreſſe d'Homere à dire ſeulement, *un jour viendra*, ſans fixer ce jour, afin de ne pas déſeſpérer Andromaque ; mais n'étoit-il pas encore plus important de ſupprimer, *je ſçai*, qui eſt le mot déciſif ? Elle paroît en même tems ſentir la faute & ne la pas ſentir, elle dit le pour & le contre, privilege des

commentateurs, dont il lui ſiéroit bien de ne pas uſer.

Pour moi j'ai ôté ſans ſcrupule à Hector ce don de prophétie dont il s'étoit bien paſſé juſques-là. Il ſe contente de dire,

Peut-être qu'Ilion n'eſt pas loin de tomber, &c.

Ce n'eſt plus qu'une crainte tendre des malheurs de ſa famille & de la captivité d'Andromaque, & de plus il prie les Dieux de détourner ces maux.

Dieux ſauvez Andromaque, & qu'Hector ſeul périſſe.

Dans tous ces endroits je n'ai point corrigé Homere, par un deſſein déterminé de le corriger; je ne l'ai fait que par ſentiment, & à meſure que l'indiſcrétion & le peu de convenance de ſes diſcours me bleſſoient. Je me demandois raiſon de mes répugnances, & les raiſons que je m'en rendois m'indiquoient les corrections néceſſaires pour ne pas bleſſer les autres. Je me repens bien de n'avoir pas été encore plus docile à cet inſtinct naturel qui m'avertiſſoit des fautes. J'aurois rendu, par exemple, cet adieu d'Hector & d'Andromaque plus touchant qu'il ne l'eſt encore, en corrigeant l'imprudence d'Hector à rentrer dans Troye pendant le

combat. J'aurois dû le faire blesser par Diomede ; on l'auroit porté comme mourant dans Ilion : & après avoir repris ses esprits, il auroit voulu retourner au combat. Cette circonstance auroit donné lieu aux sentimens les plus pathétiques ; les plaintes d'Andromaque en auroient été mieux fondées, le courage d'Hector en auroit eû plus d'éclat, & peut-être que Me D. auroit eu encore à reprocher aux Sçavans de nouveaux éloges de mes hardiesses.

Me D. trouve encore mauvais que je fasse sourire & pleurer Hector en même tems, lorsqu'Astianax effrayé du terrible pennache de son pere, se refuse à ses embrassemens. Si elle avoit traduit l'Enéide, elle se garderoit bien de condamner ainsi les pleurs d'un Héros ; mais ne suffit-il pas pour leur faire grace qu'elle ait traduit l'Iliade ? & puisqu'Achille même pleure en se plaignant à sa mere de l'injustice d'Agamemnon, Hector ne peut-il pas pleurer, en prévoyant vivement comme il fait les malheurs prochains de sa famille, & la captivité affreuse de sa femme ?

Mais l'enfant effrayé du casque & de l'aigrette,
Au sein de sa nourrice, en criant se rejette.
Hector sourit de voir ses naïves frayeurs,
Et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs.

Cette image me paroît tout-à-fait tendre & naturelle ; & si je ne me trompe, ce souris mêlé de pleurs, est mieux placé là que dans Andromaque, lorsqu'Hector lui rend son fils, parce qu'il n'y a pas alors matiere à sourire, & que le moment est très-douloureux ; au lieu que la douleur enfantine d'Astianax doit exciter ce mouvement dans Hector, sans pourtant interrompre la douleur dont il vient de se pénétrer lui-même.

Enfin je crois avoir fini ce morceau d'une maniere plus noble qu'Homere.

C'est trop, s'écrie Hector, c'est trop nous attendrir ;
Adieu chere Andromaque, il faut vous secourir ;
Adieu, je vais tenter la fortune des armes ;
Qu'un généreux espoir dissipe vos allarmes.
Mais, pour vous consoler, c'est assez de sçavoir
Que vivant ou mourant, Hector fait son devoir.

Homere dit ; Princesse trop généreuse, ne vous affligez point avec tant d'excès. Il n'y a point d'ennemi qui puisse me précipiter dans le tombeau, avant le jour fatal marqué par la Destinée, & point d'homme vaillant ou lâche qui puisse éviter son sort : tout est réglé dès le premier moment que nous venons à la lumiere. Mais retournez chez vous, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fu-

ſeaux, vos laines, & diſtribuez à vos femmes leur ouvrage, &c. Il y a là un air trop ſententieux, & de plus, une petite énumération qui ne convient point du tout dans un moment ſi pathétique. Mᵉ D. dit qu'Homere veut faire entendre que la quenouille ſeule convient aux femmes, & elle craint, dit elle, que ſur ſa témérité de traduire Homere, on ne la renvoye elle-même à ſes fuſeaux.

Non, Madame, le public reclame contre votre modeſtie, il vous invite, avec reconnoiſſance des travaux paſſés, à l'enrichir toujours des dépouilles anciennes. Laiſſez la quenouille aux femmes, vous êtes née pour des occupations plus grandes. Donnez-nous encore l'Odiſſée & beaucoup d'autres ouvrages, s'il eſt poſſible; joignez-y des notes ſçavantes pour éclaircir les faits & les uſages; rendez-nous préſens les auteurs les plus reculés; mais en vous contentant des louanges dûës à votre érudition, permettez-nous de rendre une juſtice exacte aux originaux que vous choiſirez; permettez-nous de profiter également de leurs beautés & de leurs fautes; donnez-nous lieu à les apprétier ce qu'ils valent; aidez-nous à ſecouer le joug d'une admiration aveugle. Voilà l'utilité dont vous devez être à votre ſiécle; nous vous ferons honneur des

fruits de vos traductions : & s'il arrive que l'Iliade & l'Odiſſée tombent, parce que vous les aurez bien fait connoître, la poſtérité vous ſera obligée de leur chûte même.

Je ne dirai rien des changemens conſidérables. J'en ai rendu dans mon diſcours ſur Homere, des raiſons auſquelles il me paroît qu'on n'a pas répondu. Je me reproche ſeulement de n'en avoir pas fait davantage, & de n'avoir pas traité les quatre premiers livres comme les huit derniers : car il me ſemble auſſi-bien qu'aux journaliſtes de Hollande, que je vaux mieux quand je marche ſeul, que quand je ſuis de près Homere ; parce que m'étant fait une matiere plus raiſonnable ou plus pathétique ; il me falloit moins de génie pour la ſoutenir, que pour en vaincre une vicieuſe, à force d'adouciſſemens qui n'en couvrent jamais aſſez le fonds. J'oſerai dire pourtant que ces corrections fréquentes, & qui reviennent à chaque ligne, font une critique très-ſuivie & très-détaillée de l'Iliade. Si j'étois obligé d'expoſer les raiſons de chaque changement, je ferois de gros in-folio, qui le diſputeroient pour l'étenduë aux Euſtates mêmes. Mais le lecteur, s'il s'en vouloit donner le plaiſir, pourroit ſuppléer lui-même à ces gros volumes dont je lui fais

grace ; il pourroit en comparant Homere avec mon imitation, chercher ce qui m'a pû blesser dans ce que je change, & ce qui m'a pû plaire dans la maniere dont je le change. Il inventeroit ainsi mes propres pensées, & il seroit éclairé d'autant plus agréablement, qu'il s'éclairciroit lui-même. Je ne doute pas qu'il ne me condamnât quelquefois : il sentiroit par exemple que j'ai changé mal-à-propos dans le discours d'Achille, l'Ironie qu'il fait sur les retranchemens & les tours qu'Agamemnon a fait élever depuis son absence. J'ai mis sans y penser,

Le lâche devroit-il mandier mon secours ?
N'a-t-il pas fait sans moi ses fossés & ses tours ?

Ce mot de *lâche* ôte tout le sel de la pensée d'Achille, & j'avoue franchement que c'est une bonne faute. On sentiroit encore d'autres choses que je n'ai pas senties ; mais je ne demande qu'à être jugé équitablement. Je veux bien avoir tort où je l'ai, comme je suis bien aise d'être approuvé où je le mérite.

Il ne me reste plus qu'à parler de la versification : mais outre qu'il ne me siéroit pas de justifier mon Poëme, vers à vers, & de relever moi-même les beautés que j'y sentirois, je veux encore abreger avec Me D. une dispute qui fait tou-

jours quelque violence à l'estime sincere & à l'extrême considération que j'ai pour elle.

Il s'offre une maniere bien courte, & néanmoins bien solide de lui répondre. C'est de recueillir ici quelques-uns de mes vers qu'elle me reproche, comme dénués de toute poësie, de toute noblesse & de toute vivacité ; en un mot, comme des vers très-prosaïques, & qui n'ont de vers que le nombre des syllabes. Le lecteur les qualifiera lui-même.

Dispute d'Achille & d'Agamemnon.

1. Liv. Dans le cœur du Héros s'éleve un nouveau trouble ;
Il brûloit d'un courroux que ce discours redouble ;
Dans un silence affreux il demeure un instant :
Il consulte, il balance, & son esprit flottant
Ne sçait s'il doit se vaincre ou se vanger d'Atride.
L'esprit balance en vain ; le cœur plus prompt décide ;
Il est prêt à frapper, &c.

Du discours d'Ulisse à Achille.

6. Liv. La gloire vous attend, mon fils ; mais gardez-vous
D'écouter les conseils d'un imprudent courroux.
Joignez à la valeur une douceur modeste ;
Faites votre devoir ; les Dieux feront le reste.

Sentimens

Sentimens de Diomede.

Mais Diomede enfin plus ſenſible au mépris, | 6. Liv.
Laiſſons, dit-il, laiſſons un regret inutile,
Et que notre valeur nous tienne lieu d'Achille.
Que demain les Troyens renverſés ſous nos coups
Puiſſent à chaque inſtant le retrouver en nous.

Ceinture de Venus.

En prenant ce tiſſu que Venus lui préſente, | 7. Liv.
Junon n'étoit que belle, elle devient charmante :
Les Graces & les Ris, les Plaiſirs & les Jeux
Surpris, cherchent Venus, doutent qui l'eſt des deux ;
L'Amour même trompé trouve Junon plus belle ;
Et ſon arc à la main, déja vole après elle.

D'Hector & de Neptune.

Les deux camps ſont mêlés, & dans le choc fatal | 7. Liv.
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre eſt le bruit des flots que l'orage ſouleve,
Du tonnerre ſortant du nuage qu'il creve,
Des rapides torrens tombant du haut des monts,
Et des vents oppoſés luttant dans les vallons.

Combat de Patrocle & de Sarpedon.

La victoire autour d'eux vole d'une aîle agile ; | 8. Liv.
Du fils de Jupiter paſſe à l'ami d'Achille ;

Et preſque au même inſtant plus prompte que l'é-
clair,
Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

Combat pour le corps de Patrocle.

8. Liv. Autour du corps ſanglant s'échauffe le combat.
Dieux ! qui pourroit compter ceux que la mort
abbat ?
D'une part Merionne, Ajax, Idomenée
Et de l'autre, Agenor, Polidamas, Enée
Frappent, font autour d'eux couler des flots de
ſang;
A peine un guerrier meurt, qu'un autre a pris ſon
rang;
Tel reçoit le trépas au moment qu'il le donne :
Aucun d'eux ne ſupplie, aucun d'eux ne pardonne;
L'excès de leur courage étonne juſqu'à Mars,
Et jamais tant d'ardeur ne charma ſes regards.
Jupiter veut alors ſuſpendre ce carnage;
Mais envain ſur leur tête il répand un nuage.
L'épaiſſe obſcurité ne les ſépare pas :
Plus cruels, au hazard ils portent le trépas :
Plus d'un Grec eſt percé d'une lance Argienne,
Et plus d'un Troyen meurt par une main Troyenne.
Ah ! faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups ?
Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats con-
tre nous.

Voilà, ſelon Me D. le ton général de ma verſification; & puiſqu'elle a pris ces

vers pour l'objet de ses censures, on auroit tort de penser que je les choisis à mon avantage. Je consens cependant qu'on juge de tout l'ouvrage sur ces exemples : on ne sçauroit, selon moi, me faire plus d'honneur ; & j'avoue ingenuement que je regarde comme le plus grand éloge de mon Poëme, qu'on y ait repris de pareils défauts.

Ce n'est pas qu'en d'autres endroits Me D. ne m'ait fait sentir quelques fautes ; je l'en remercie de tout mon cœur, & c'est en les corrigeant que je lui en marquerai ma reconnoissance : mais quand nos idées de Poësie ne s'accordent pas, je la prie de trouver bon que j'ose suivre mes principes & mon goût, & que je prenne entr'elle & moi un arbitre qu'elle ne sçauroit recuser ; le Public si justement prévenu de son mérite, & si reconnoissant des services qu'elle lui a rendus.

J'aurois encore à répondre à M. Boivin, dont la profonde érudition mérite tant d'égards, & dont je respecte encore plus la probité que la science. Mais que répondrois-je que je n'aye déja dit ? Comme Me D. l'avoit prévenu, & que de son aveu elle avoit saisi ce qu'il y avoit de plus fort & de meilleur à dire sur la matiere, je ne pourrois que défendre contre lui mes opinions par les mêmes rai-

ſonnemens que j'ai déja employés avec elle. Il eſt vrai qu'il a prétendu fortifier le ſentiment de cette illuſtre Sçavante par de nouvelles preuves ; mais je crois auſſi avoir fortifié le mien par de nouvelles reflexions. D'ailleurs M. l'Abbé Terraſſon eſt deſcendu d'une maniére exacte & preſſante dans tout le détail où je m'étois diſpenſé d'entrer, & je ne penſe pas qu'il faille rebattre davantage au public une matiére ſur laquelle tout eſt dit.

Cependant pour répondre à l'honneur que me fait en m'attaquant un adverſaire du mérite de M. Boivin, je ne ſçaurois moins faire que de rompre une lance avec lui. Il s'en offre heureuſement une occaſion importante.

Il convient qu'il n'y a pas trop de priſe aux allégories qu'on prétend trouver partout dans l'Iliade, & que la plûpart ſont autant de *viſions des Scholiaſtes ;* mais il avance en même tems, qu'il y en a qui ſautent aux yeux, & que telle eſt dans le premier livre, la fiction de Minerve qui prend Achille aux cheveux, qui l'arrête au plus fort de ſa colere, & tout prêt de frapper ſon Général.

Mais que deviendroient les allégories, & que deviendroit Homere ſans elles, ſi j'allois prouver que cela même n'en eſt pas une ? Je prétens donc qu'on ne ſçau-

roit prendre cet endroit qu'à la lettre, & que Minerve y agit ſimplement comme un perſonnage qui par ſa haine contre les Troyens, a intérêt que l'entrepriſe des Grecs ſubſiſte, & que leur Général ne périſſe pas par les mains d'Achille. Selon cette idée littérale, rien n'eſt plus convenable; mais ſelon l'idée allégorique, rien ne ſeroit plus déplacé; car en ce cas il faudroit prendre Minerve pour la prudence même d'Achille qui modere ſon propre emportement par ſes réflexions; & ce ſeroit une contradiction manifeſte avec le caractère établi de ce Héros qui ne connoît ni humanité ni retenuë. Homere nous le donne par-tout comme l'eſclave de la paſſion. Ce n'eſt donc pas la diſpoſition de ſon eſprit qu'il a voulu peindre en le faiſant arrêter par Minerve; c'eſt effectivement un ordre extérieur qu'il lui a voulu donner, & dont le Pöëme avoit grand beſoin pour la ſuite. Si le Poëte avoit employé la même fiction à l'égard d'Ulyſſe qui eſt l'exemple de la prudence, je la prendrois volontiers pour une allégorie; mais dès qu'il l'employe pour Achille qui eſt l'image de la colere, je croirois prêter une faute à Homere, ſi je ne prenois le fait à la lettre.

Que M. Boivin veuille bien uſer d'un principe qu'il poſe dans ſa préface, *que*

la verité & même la vraiſemblance doivent être préférées aux autorités les plus reſpectables ; je ne ſçaurois douter qu'il n'adopte généreuſement ma réflexion.

Pour le reſte, je n'y vois pas entre nous grande occaſion de diſpute. La plûpart des remarques de M. Boivin ne vont qu'à reſtraindre mes accuſations contre Homere ; & je n'aurois pas beaucoup à rabattre de mes cenſures, pour me trouver tout à-fait conforme au ſentiment de ſon Apologiſte. Le reſultat de ſon livre au jugement des Journaliſtes de Paris qui en ont donné un extrait honorable : C'eſt qu'Homere a des défauts ; « que ſes plus » zélés partiſans ne doivent pas en diſ» convenir ; que ſes Dieux s'oublient en » plus d'une occaſion ; que les diſcours » de ſes Héros paroiſſent quelquefois trop » allongés & trop chargés de digreſſions ; » qu'il ſemble avoir outré le merveilleux » dans quelques endroits de l'Odiſſée ; » qu'on pourroit ſans le défigurer lui re» trancher pluſieurs choſes ; qu'il y a lieu » de croire que ſes Ouvrages ne ſont pas » venus auſſi parfaits qu'ils ſont ſortis de » ſa main ; qu'on y voit des vers manifeſ» tement ſuppoſés, & qui peuvent bien » être de ceux qui avoient été retranchés » par Ariſtarque : qu'on y trouve beau» coup de choſes qu'on ſe doit donner

» bien de garde d'imiter : qu'il y a dans
» les Poëmes d'Homere tant de vraies
» beautés, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en
» multiplier le nombre, en faiſant valoir
» également tout ce qu'il a dit & tout ce
» qu'il a penſé : que d'un autre côté l'in-
» juſtice des cenſeurs d'Homere n'eſt pas
» tant de marquer ſes défauts, que de les
» exagérer.

Qui feroit la récapitulation de mes diſcours ſur l'Iliade, n'auroit preſque qu'à copier les mêmes propoſitions ; & à cette différence près, que j'y trouve les beautés moins fréquentes & les défauts plus nombreux que ne fait M. Boivin, nous paroiſſons n'avoir écrit l'un & l'autre que dans le même deſſein de confondre les jugemens exceſſifs. Tandis que je m'attache particulierement aux exagérations des admirateurs, M. Boivin de ſon côté en veut aux exagérations des critiques ; mais nous ſommes toûjours d'accord en ce point, que ſi Homere eſt digne d'imitation en bien des choſes, c'eſt un modèle fort dangereux en beaucoup d'autres.

Reconnoiſſons ici les progrès de la raiſon. Il y a trente ans qu'une apologie d'Homere telle que M. Boivin l'a donnée, en auroit paru une cenſure impardonnable : bien des Sçavans auroient regardé comme un outrage pour Homere

le secours qu'on lui prête aujourd'hui. Convenir qu'il a bien des défauts leur auroit semblé un blasphême ; & à l'heure qu'il est, c'est leur unique ressource, pour sauver l'estime dûë à ses vraies beautés. C'est que la prévention se laisse vaincre insensiblement : malheur à qui l'attaque le premier ; il en essuye toute l'opiniâtreté & tout l'emportement ; mais de jour en jour elle s'affoiblit, & il ne faut que continuer de la presser pour la détruire.

Je remercie donc M. Boivin de s'être joint avec moi pour la combattre, car il a beau se déclarer mon adversaire, je trouve toûjours qu'il a travaillé pour ma défense ; en ne condamnant dans ce que j'ai dit que l'excès prétendu qu'il a cru y voir, il a confirmé tout le reste ; & j'avois besoin de l'aveu d'un Sçavant aussi autorisé que lui, pour justifier en général le fonds de mes hardiesses. Puisqu'il ne s'agit plus à present que du plus ou du moins sur les défauts d'Homere, l'affaire est bien avancée, le tems & la raison feront le reste.

AVERTISSEMENT

Sur la Piece ſuivante.

V OICI *une quatriéme Partie des* ré-flexions ſur la Critique, *que M. de la Motte avoit commencée, mais qu'il n'acheva pas, parce que des amis communs firent la paix entre les combattans. Ce morceau n'affoiblira point l'eſtime qu'on a pour ſa proſe. On y trouvera cet eſprit philoſophique qui faiſoit le principal caractère de l'Auteur. On y aimera cette modération & cette politeſſe qui, entre tous les Ouvrages polémiques, diſtinguent ſi avantageuſement la Réponſe de M. de la Motte à Madame Dacier.*

REFLEXIONS SUR LA CRITIQUE,

Quatriéme Partie.

MADAME Dacier cenſure mes vers d'une maniere bien commode.

Il n'y a là, dit-elle, *nulle harmonie, cela fait pitié. Quelle baſſeſſe! quel jargon! quel galimatias! qui a jamais dit cela?*

Pitoyable jeu de mots ! & ainſi du reſte.

Un homme qui prendroit ma défenſe, répondroit ſuffiſamment par les exclamations contraires, qui, peut-être ne ſeroient pas mieux fondées ; mais qui rendroient du moins goût pour goût, autorité pour autorité, & Me D. n'auroit pas lieu de ſe plaindre, puiſqu'on la payeroit de ce qu'elle appelle raiſon.

Mais le Public ne ſe contente pas de ces ſortes de preuves, il veut être éclairé ; il ne ſçauroit ſouffrir que perſonne lui donne ſon ſentiment pour régle, & il lui faut des idées nettes, ſur leſquelles il puiſſe former lui-même ſon jugement.

Je vais donc tâcher d'éclaircir les idées de la verſification, de faire voir en quoi conſiſte ſon harmonie, ſa nobleſſe, ſa force, ſa grace, & tous ſes autres avantages. J'appliquerai les principes à mes vers mêmes, pour les approuver ou les condamner avec connoiſſance de cauſe ; car ſi le goût n'eſt appuyé ſur ces fondemens ſolides, ce n'eſt plus qu'un pur caprice, un jugement d'humeur. Il varie autant de fois que nos diſpoſitions ; il eſt le jouet de toutes les circonſtances acceſſoires, & il condamnera hardiment aujourd'hui ce qu'il approuvoit hier ſans héſiter.

De l'oreille.

On confond ſouvent en matiere de Poëſie & d'Eloquence, l'eſprit avec l'oreille. On dit qu'un diſcours la flatte ou la bleſſe, quoiqu'il n'y ait ordinairement que l'imagination & la raiſon qui en ſoient bleſſées ou contentes; ainſi il eſt important de diſtinguer d'abord dans les vers ce qui appartient uniquement à l'oreille, d'avec ce qui appartient à l'eſprit, & de ſéparer ce qu'il y entre de muſique, qui n'a que l'oreille pour objet, d'avec l'expreſſion de nos penſées, qui n'a que la raiſon pour juge.

Je crois que les vers n'ont été inventés qu'après la muſique, & que ſur l'exemple de certaines meſures de ſons qu'avoient dictées le loiſir & la joie, on a meſuré des paroles pour les marier aux airs; mais qui dépouillées des airs offroient encore, pour ainſi dire, à l'oreille l'image du plaiſir que lui avoient fait les airs même.

Voilà, ſi je ne me trompe, l'origine des vers dans toutes les Langues, & ainſi rien n'y appartient à l'oreille que la meſure, & le différent arrangement des longues & des breves dans les Langues ſçavantes, & dans le François, la rime jointe à la meſure. Otez cela, vous verrez que

presque tout le reste appartient à l'esprit ; & qu'il arrive très-rarement qu'un vers nous blesse par le seul arrangement des syllabes, quand les choses y sont exprimées dans l'ordre, & avec toutes les convenances qu'elles demandent.

Il est vrai pourtant que l'oreille peut être blessée, ou par la répétition des mêmes sons qui la frappent avec trop d'uniformité, comme dans ce vers.

Et les Auteurs fauteurs de l'hérésie impie.

Ou par la rencontre de quelques mots durs, qui la heurtent désagréablement, comme dans un de mes vers,

Qu'est-ce que contre Atride un lâche se propose ? *

Ou même par une suite de sons trop foibles, qui ne la remplissent pas assez, comme dans ce vers,

Je ne le céle pas, je l'espére de vous.

Ainsi il faut avoir ce respect pour l'oreille, de ne point l'offenser sans nécessité ; & changer, quoi qu'il en coûte le tour de ses vers, toutes les fois que la force, ou la beauté de la pensée ne rachete pas assez ces petits inconvéniens.

* *Ce vers ne se trouve que dans la premiere édition, & fut changé dans la seconde.*

Mais quand la penſée eſt telle qu'elle doit occuper tout l'eſprit, ou que l'image exprimée avec les termes les plus propres & les plus nobles, eſt peinte de ſes vraies couleurs, alors les petites délicateſſes du ſon diſparoiſſent, & ce n'eſt plus qu'un eſprit de chicane qui anatomiſe les ſyllabes, dont une oreille impartiale ne s'appercevroit pas. Par exemple dans ce vers de Malherbe,

Rien n'eſt comparable à ma flamme.

Le ſens eſt ſi foible qu'il ne compenſé pas ſuffiſamment cette ſuite déſagréable des mêmes ſons; & ainſi il n'y a point d'excuſe. Je n'en allégue pas non plus pour la dureté de ce vers, dont le ſens n'a rien de précieux.

Qu'eſt-ce que contre Atride un lâche ſe propoſe?

Mais dans ces deux-ci de M. Deſpreaux,

N'attendoit pas qu'un bœuf preſſé de l'aiguillon,
Traçât à pas tardifs un pénible ſillon.

L'imagination remplie de l'image, ne laiſſe pas ſentir à l'oreille ce *traçât à pas*, qu'on ne s'imagineroit jamais pouvoir entrer heureuſement dans un hémiſtiche; & malgré ce concours de ſons ſemblables, le vers eſt harmonieux par le ſeul pouvoir

de la juſteſſe, & de la convenance des termes.

J'ai dit, en parlant du trait que Pandarus lança contre Menelas, pour rompre la paix jurée entre les Troyens & les Grecs,

Le traît parjure part....

Ces deux *par* ont bleſſé quelques oreilles délicates; mais je crains bien qu'elles ne le ſoient trop; le mot de *parjure*, étant auſſi expreſſif qu'il l'eſt en cette occaſion, & le mot de *part*, rendant l'action & l'image auſſi vivement qu'il le fait, je ne crois pas que l'oreille doive ſe révolter un moment contre le ſuffrage de la raiſon.

J'aurois pû mettre *perfide*, au lieu de *parjure*; mais *perfide* n'eſt pas un terme auſſi heureux que *parjure*, en parlant d'un ſerment violé; & dès qu'il faut opter, je ne ſçaurois me réſoudre à préférer les droits de l'oreille à ceux de l'eſprit.

D'ailleurs le jugement de l'oreille n'eſt pas auſſi ſûr, ni auſſi ſuperbe qu'on le dit. *Judicium aurium ſuperbiſſimum.* Cet axiome Latin ſignifie ſeulement que l'oreille ne rend pas raiſon de ce qui la bleſſe, & ſa fierté n'eſt proprement que ſon ignorance. Mais on pourroit dire au contraire, qu'en matiere de Poëſie & d'Eloquence, l'oreille eſt très-docile, & preſque toujours con-

tente, quand la raiſon & l'imagination le ſont. L'eſprit ſoûmet l'organe à ce qu'il lui plaît, juſques-là, que ſi l'image demande quelque dureté de ſons, & que cette dureté ſerve à mieux peindre ce qu'on dit, l'oreille eſt flattée alors de ce qui la bleſſeroit en d'autres circonſtances; on diroit qu'elle reçoit l'ordre de la raiſon, & que le déſagrément même tourne en grace pour elle, dès que la raiſon l'exige. En un mot, comme tout chant nous plaît, dès qu'il convient parfaitement aux paroles qu'il exprime, toute expreſſion nous plaît auſſi, dès qu'elle eſt la plus convenable à la penſée & au deſſein du Poëte.

De l'Harmonie.

Qu'eſt-ce donc que l'harmonie dans les vers? Ce n'eſt pas tant l'arrangement des ſillabes indépendant du ſens, travail puérile, également indigne du Poëte & des Lecteurs, que l'effet qui réſulte de la meſure des vers exactement obſervée, de la beauté du ſens, de la clarté & de la vivacité des tours, de l'élégance propre des termes, de l'alliance hardie, mais heureuſe des expreſſions, de la force & de la grace des images, & enfin de la richeſſe & du choix des termes.

Je détaillerai dans la ſuite toutes ces parties qui concourent à rendre les vers harmonieux ; mais il eſt bien important de diſtinguer les différens genres de verſification, pour déterminer de quelle ſorte de plaiſir ils ſont reſponſables à l'oreille.

Nous avons en François des Odes de pluſieurs meſures, qui pour être régulieres doivent être diſtribuées en ſtrophes égales, & ces ſtrophes ſont comme autant d'airs, dont la modulation eſt fixée par l'uſage. Ainſi le Poëte qui entreprend de ces ſortes d'ouvrages, doit plier ſon ſens à la modulation établie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui d'être raiſonnable, élégant, & même ſublime, il faut encore qu'il ſoit fidéle à la muſique : comme il promet un air, il doit le donner, & l'oreille ſe révolte dès qu'il détonne.

Je prends pour exemple la ſtrophe de dix vers, & ce que j'en vais dire peut s'appliquer à toutes les autres. C'eſt un air, dont le quatrain eſt la premiere partie, & dont les deux tercets ſont la repriſe ; ſemblable en cela à nos airs de Ballet, dont la répriſe eſt ordinairement plus étendue que le commencement.

Dans ce deſſein, il eſt indiſpenſable de fermer le quatrain par un ſens repoſé, & de ſéparer par un ſecond repos les deux

tercets, qui ſans cela ſeroient de trop longue haleine. Malherbe n'obſervoit pas d'abord cette ſéparation des tercets, & il n'en ſentit la neceſſité que ſur la découverte de Racan. Mais ſi ces repos ſont néceſſaires, il eſt avantageux pour la beauté lyrique de la ſtrophe, qu'il n'y en ait preſque pas d'autres, ou du moins d'auſſi ſenſibles que ceux-là. Il eſt agréable que le quatrain roule avec clarté, mais ſans interruption juſqu'à la fin, & que les deux tercets ſoient partagés entr'eux avec la même économie ; & Malherbe eſt ſouvent un exemple de ce roulement harmonieux, qui eſt pour l'oreille l'image ſenſible d'une chanſon.

Qu'on me pardonne, ſi je cite mes vers. Ils me ſont plus préſens que d'autres, & dans l'état où je ſuis, il me ſeroit preſque impoſſible de chercher des exemples étrangers. D'ailleurs, il s'agit de ma juſtification, & pourvû que j'écarte l'orgueil de Poëte, dont je ſens toute la puérilité, je crois qu'il m'eſt permis d'alléguer les endroits où je crois avoir réuſſi, en alléguant avec la même bonne foi, ceux où j'ai été en faute.

Ainſi raſſemblant les nuages,
Les Aquilons audacieux,
D'un amas ténébreux d'orages

Aſſiégent le flambeau des Cieux.
Toujours égal dans ſa carriere,
Le Soleil, d'un trait de lumiere,
Diſſipe la noire vapeur;
Et la convertit en roſée,
Dont au loin la terre arroſée,
Rend graces à l'Aſtre vainqueur.

Il me ſemble que cette ſtrophe ſe feroit lire, ſelon la modulation établie, par ceux même qui ne connoiſſent pas cette modulation. Le ſens les détermineroit à s'arrêter à la fin du quatrain, & les deux tercets, par le ſeul enchaînement de la conſtruction, ſe feroient lire chacun de ſuite, & ſe feroient diſtinguer auſſi l'un de l'autre par le ſens repoſé qui les ſépare.

Il n'en eſt pas de même de cette ſtrophe dans l'Ode d'Aſtrée.

Pourquoi fuis-tu, chere Innocence?
Quel deſtin t'enleve aux mortels?
Avec la paix & l'abondance
Diſparoiſſent tes ſaints Autels.
Déja Phébus brûle la terre;
Borée à ſon tour la reſſerre;
Son ſein épuiſe nos travaux.
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne;
Il faut que le ſoc la contraigne
De livrer ſes biens à la faux.

Les vers étant plus déſunis, & ſurtout ceux du premier tercet, ils font chacun un ſens partagé ; ils n'entraînent pas le Lecteur juſqu'au repos néceſſaire, de ſorte qu'il faut déja ſçavoir la meſure pour l'obſerver, & ainſi cette ſtrophe n'eſt pas autant que l'autre dans le véritable eſprit de l'inſtitution. Il faut remarquer cependant que, comme la plûpart des hommes ſont accoûtumés à lire des Odes, cette habitude peut ſuppléer au roulement ſcrupuleux qui naît de l'enchaînement des phraſes, & qu'ainſi, pourvû que les repos néceſſaires ſoient exactement obſervés, l'intérêt du ſens doit toujours l'emporter ſur cette attention purement lyrique, qui enleveroit ſouvent des beautés plus eſſentielles.

Ce que j'ai dit de la ſtrophe de dix vers, s'applique de ſoi-même aux autres meſures. Il y a toujours une modulation néceſſaire, à laquelle on doit abſolument aſſervir ſa penſée, & il y en a une ſubalterne qu'on doit ſacrifier ſans ſcrupule à de plus grandes beautés.

J'ai peint aſſez heureuſement, ce me ſemble, dans l'Ode de la Variété, deux ſtrophes de meſure différente.

Je ne ſais ſi je dois par des rimes croiſées,
Conſtruiſant d'abord un quatrain,

Joindre de deux tercets les phraſes repoſées ;
Dans un terme égal & certain.

Tantôt dans une ſtrophe, à l'exemple d'Horace ;
J'aime un accord moins répété,
Et qu'après un grand vers, elle tombe avec grace,
Par un vers plus précipité.

Voilà l'harmonie propre de l'Ode ; & ſans examiner, ſi c'eſt un agrément fondé ſur la nature, ou ſur l'habitude (queſtion d'une ſubtile Métaphyſique) le Poëte doit être ſoumis aux ſentimens reçus, & mériter le nom d'harmonieux par les voies que l'uſage lui impoſe.

Les vers héroïques ſont d'un autre ordre. Chaque vers eſt un air entier, qui conſiſte dans le nombre réglé des ſyllabes, & dans le leger repos qu'on ménage au milieu. Ils n'ont d'ailleurs d'autre engagement entr'eux que la rime, la ſucceſſion alternative des rimes maſculines & des rimes féminines, & la loi de ne point enjamber les uns ſur les autres, ce qui veut dire, qu'une phraſe n'eſt pas bien verſifiée, quand elle remplit un vers & demi, & que la fin du ſecond vers recommence une autre phraſe. Je n'y vois préciſément de muſique que ces conditions, car il eſt indifférent que les vers ſoient déliés entr'eux, ou périodiques ; ce n'eſt que l'in-

térêt de la variété qui demande, tantôt une maniere, tantôt l'autre. Racine, le plus grand de nos versificateurs, a quelquefois trente vers de suite d'un sens complet, & très dûement ponctués : il en a aussi quelquefois de périodiques ; mais il faut avouer que les vers périodiques sont les plus dangereux, & qu'ils sont sujets à laisser de l'embarras dans l'esprit. Par exemple, quand Junie parle à Néron des plaisirs qui s'offrent à lui de toutes parts,

L'Empire en est pour vous l'inépuisable source,
Et si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.

Toute l'exactitude de la pensée ne suffit pas dans cette période pour en présenter le sens bien développé. Ce *le*, & *les*, ces *en* sont difficiles à rapporter juste, & il n'y a plus d'harmonie dès que l'esprit peine.

Ces principes posés, il faut examiner à present ces autres sources de beauté, qui vont jusqu'à faire illusion à l'oreille, & à nous faire traiter d'harmonie ce qui n'est que raison.

De la beauté du ſens.

Le ſens eſt ce qui flatte le plus dans les vers, & il eſt bien juſte que nous lui donnions cette préférence, puiſque la raiſon eſt notre plus précieux appanage, & que le ſon n'a eu de part à l'invention des mots, qu'autant qu'il pouvoit concourir à réveiller l'idée des choſes qu'on vouloit ſignifier. Quelqu'un a dit du terme d'amour, & de quelques autres ſemblables,

Ces mots plairoient toujours, n'euſſent-ils que le
ſon.

Mais ce n'eſt point le ſon d'amour qui nous plaît, c'eſt l'idée qu'il réveille ; & quoique cette idée ſoit exprimée differemment dans toutes les Langues, les mots différens qui l'expriment font par-tout le même plaiſir, parce qu'ils réveillent par tout les mêmes ſentimens.

C'eſt donc de la dignité, ou de l'agrément des idées que les mots tirent leur force ou leur grace, & par une ſuite néceſſaire, c'eſt de la beauté du ſens que les vers tirent leur plus grand mérite. *Rome n'a qu'un eſprit*, eſt un Hémiſtiche, ſans comparaiſon plus beau que ne ſeroit celui-ci. *Rome n'a qu'un rempart.* Ce n'eſt pas que le premier ſoit plus fait pour l'oreille

que le ſecond, c'eſt ſeulement parce qu'il offre une idée plus noble & plus intéreſſante ; & ſi l'on y prend garde, le mot même de *Rome* frappe tout différemment, quand il ſignifie les *Romains*, ce Peuple accoûtumé à entraîner notre admiration, que quand il ſignifie ſimplement la Ville qu'ils habitoient ; & d'où pourroit venir cette différence du même terme, ſi ce n'eſt parce que l'idée donne, pour ainſi dire, la valeur au ſon ?

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Ce vers de Sertorius eſt admirable par la fierté héroïque du ſentiment, & quoique tous les mots en particulier en ſoient ſimples, & n'ayent même aucun ſon ſoûtenu, ils acquiérent en quelque ſorte la majeſté du ſens qu'ils renferment. Dans Racine, Iphigénie dit, en parlant d'Achille,

Pour moi, depuis deux jours, qu'approchant de ces lieux,
Leur aſpect ſouhaité ſe découvre à mes yeux,
Je l'attendois par-tout, & d'un regard timide,
Sans ceſſe parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher, voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide.

Si ce vers étoit dit au propre d'un courier, il perdroit toute la grace qu'il a, en exprimant l'impatience tendre d'Iphigenie, qui promene par tout ses regards, dans l'espérance de découvrir ce qu'elle aime.

Mon cœur pour le chercher, voloit loin devant
moi.

C'est encore le cœur qui donne à tout ce vers la grace du sentiment. Et enfin ce dernier.

Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Seroit désagréablement prosaïque, s'il ne signifioit qu'une information positive, au lieu qu'il devient harmonieusement délicat, quand il exprime cet amour appliqué d'Iphigenie, qui semble se dire à chaque objet qu'elle rencontre, d'où vient que ce n'est pas encore Achille ?

Ainsi, par une illusion naturelle, les mots semblent se parer à notre oreille de l'agrément des choses mêmes, & ils ne sont sonores le plus souvent que d'une harmonie tout-à-fait étrangere aux syllabes. Que les Auteurs sans génie se consument à arranger des mots, s'ils ne pensent hautement, s'ils ne sentent avec délicatesse, toute leur peine est perdue, &

leurs

leurs vers prétendus harmonieux, deviendront importuns à l'oreille même.

Je dirai plus ; la beauté du ſens peut quelquefois faire négliger impunément la régularité de l'hémiſtiche, & par exemple dans ces vers d'Iphigénie,

De quel front, immolant tout l'Etat à ma fille ;
Roi ſans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.

immolant ne devroit pas, dans la régle, être ſéparé de *tout l'Etat*, ni *j'irois* de *vieillir ;* mais la négligence diſparoît devant la beauté du ſens. Racine, qui avoit l'oreille auſſi poëtique du moins que ſes Lecteurs, étoit ſéduit le premier par la nobleſſe de la penſée & des expreſſions, & il n'eſt pas étonnant que le même charme faſſe enſuite ſur les Lecteurs ce qu'il a fait d'abord ſur le poëte.

J'ai toujours ſongé à mettre dans mes vers cette force de ſens, qui en eſt le fondement ſolide, & ſans quoi tout le reſte me paroît un jeu frivole & indigne de la raiſon ; mais malgré tous mes efforts, il m'en ſera échappé de mépriſables par la foibleſſe même du ſens, & je crois qu'on en trouvera plus d'exemples dans les quatre premiers Livres, où j'ai ſuivi de trop près les penſées d'Homere, que dans les huit derniers, où j'ai toujours pris mes

avantages aux dépens de la fidélité.

Dans la tréve dont les Grecs & les Troyens conviennent pour retirer les morts du champ de bataille, je dis de ceux qui y découvrent leurs parens & leurs amis.

Quelle étoit leur douleur en les voyant paroître ?
C'étoit les perdre encor, que de les reconnoître.

Ce premier vers est assez foible de sens, & il n'a d'autre beauté que d'être la préparation nécessaire du second, qui me paroît très-frappant. J'aurois souhaité que ce premier vers fût beau en lui-même, sans pourtant entreprendre davantage sur le sens du second, qu'il faut laisser dans toute sa force ; car je me garderai bien de dire, qu'il est bon de laisser quelquefois des vers foibles pour en faire briller d'autres avec plus d'éclat : c'est tourner son impuissance & sa paresse en Art, & s'enorgueillir mal à propos de ce qui devroit humilier. Il faut toujours dire le mieux qu'il est possible : quand chaque chose brille de sa beauté propre, cette différence même des beautés les releve toutes ; elles se prêtent un secours réciproque, & se passent fort bien de fautes.

Les Poëtes fautifs, & les gens trop prévenus pour un Auteur, dont ils veulent

tout excuſer, s'arment ordinairement de ce proverbe, qu'il faut des ombres au tableau ; mais il ſuffit de ſçavoir ce que ſont les ombres dans la peinture, pour ſentir que la comparaiſon ne peut jamais tomber ſur les négligences. Les ombres dans les tableaux ſont auſſi néceſſaires que la lumiere ; la repréſentation des objets les exige également, & il y a autant d'art à bien placer les ombres que la lumiere. C'eſt donc un abus de comparer des négligences qui ſont des défauts de penſée, de ſentiment ou d'expreſſion, aux ombres qui, bien diſtribuées, ſervent à rendre les objets d'une maniere plus vraie & plus frappante.

Si l'on veut dire ſeulement que les ombres relevent les endroits éclairés, & que comme le Peintre prend ſes avantages dans ſa diſpoſition, pour faire ſortir les figures principales, le Poëte doit prendre auſſi les ſiens pour faire briller les endroits importans : il eſt vrai qu'en ce ſens la poëſie a ſes ombres ; c'eſt-à-dire, qu'elle a ſes contraſtes.

Ainſi, Philinte eſt une ombre au caractére du Myſantrope, & dans Britannicus, Narciſſe eſt une ombre au caractére de Burrhus ; mais alors ce ne ſont pas les fautes qui relevent les beautés ; c'eſt une oppoſition adroite de beautés différentes,

qui ſe donnent mutuellement un nouveau prix.

Que la pareſſe des Auteurs renonce donc à ce vain prétexte dont elle s'autoriſe. Il n'y a rien dans un ouvrage qui ne demande ſa perfection propre, & malgré le voiſinage des grandes beautés, je ſerai toujours en droit de cenſurer la faute où elle ſe trouvera; j'en ſerai d'autant plus frappé, que je connoîtrai par le reſte, l'éxactitude & la force dont l'Auteur étoit capable.

De la vivacité & de la clarté des tours.

On diſtingue les tours d'avec les penſées, & on ne les regarde quelquefois que comme des agrémens arbitraires du ſens principal; mais cette idée eſt fauſſe. Le tour fait toujours partie de la penſée, & il la préſente ſous des faces, & avec des circonſtances qui la font préciſément ce qu'elle eſt. Changez le tour, vous entendrez bien une partie de la penſée, & même, ſi vous voulez, la plus grande; mais vous lui ôterez toujours quelque choſe, & vous la chargerez de tout ce que le nouveau tour préſente de nouvelles circonſtances. Par exemple, dans ces vers de M. de Fontenelle.

Cent fois contre l'Amour, même contre sa mere;
Elle tint des discours offensans & hardis;
Je serois bien fâché de les avoir redits.

Ne croiroit-on pas que la pensée subsisteroit encore si l'on mettoit,

Elle tint des discours offensans & hardis,
Que je serois fâché de vous avoir redits?

Cependant ce n'est plus le même sentiment; la circonstance essentielle, quoique délicate, est l'idée de sacrilége que le berger se fait des discours que Silvanire a tenus contre Venus. L'horreur soudaine qu'il en conçoit, lui fait interrompre sa narration par un désaveu zélé de la hardiesse de la bergere. Au lieu, qu'en liant les deux vers comme je faisois, ce ne seroit plus qu'une condamnation froide de la hardiesse de Silvanire, qui se confondroit avec la narration, & toute différente de ce sentiment vif, qui intimide tout à coup le berger. Il craindroit d'avoir part au crime, s'il ne protestoit dans le moment de l'horreur qu'il en a. Ainsi les tours sont des pensées, puisqu'ils désignent expressément les divers aspects, sous lesquels nous envisageons les choses, & outre cela, les différences & les degrés de sentimens qu'elles excitent en nous. Dans mon Iliade, après qu'Héléne a dit d'Ulisse:

En lui des ſûrs conſeils le Ciel mit l'abondance,
Et juſqu'à l'artifice il pouſſe la prudence.

J'ajoûte :

Que voilà bien Uliſſe ! interrompt Antenor.

Que voilà bien Uliſſe, n'eſt pas la même choſe que, *voilà bien Uliſſe*, ni que, *je reconnois Uliſſe.* Le premier renferme un ſentiment plus vif de reſſemblance, que les deux autres, & le *que* y ajoûte la ſurpriſe de voir Uliſſe ſi bien caractériſé. *Voilà bien Uliſſe*, dit encore autre choſe que, je *reconnois Uliſſe*, parce que l'un marque le ſentiment d'une reſſemblance frappante, & que l'autre peut ſignifier ſeulement que l'on reconnoît l'original à quelques traits. Peut-être trouvera-t-on ces diſtinctions trop ſubtiles; mais la plûpart de ceux-mêmes qui les traiteront de minuties, ne laiſſent pas d'en ſentir l'effet dans les vers, & leur imagination eſt en cela plus délicate que leur raiſon. Dans ce vers de Pirrhus.

Elle en mourra, Phénix, & j'en ſerai la cauſe.

Croiroit-t'on conſerver la penſée, en diſant, *je ſerai la cauſe de ſa mort* ? Pirrhus perdroit dans cet arrangement la moitié de l'émotion qu'il inſpire, au lieu qu'en

paroiſſant frappé d'abord de l'idée de la mort d'Andromaque, il porte un ſecond coup à l'auditeur par cette ſeconde idée, qu'*il en ſeroit la cauſe*, ſurcroît de déſeſpoir, & qui le rend encore plus digne de pitié. Ces deux tours préſentent donc un ordre différent d'idées & de ſentimens, & ainſi les tours ne ſont pas ſeulement des agrémens de ſtyle; c'eſt la forme eſſentielle des penſées.

On voit par-là que le Poëte n'eſt pas auſſi libre qu'on le penſe, à chercher des ſons. Les penſées exigent néceſſairement les termes; les ſentimens exigent auſſi néceſſairement les tours: ainſi le Poëte eſt entraîné au gré du ſens, & s'il arrive qu'il rencontre en ſon chemin quelque choc de mots déſagréables, c'eſt à lui de peſer exactement le déſagrément du ſon, avec la beauté du ſens, & de ſacrifier toujours ſans ſcrupule, le moins ſenſible au plus frappant. Mais rien n'eſt plus puérile, ni même plus chimérique que d'épuiſer ſon attention autour des ſyllabes, & de penſer, pour ainſi dire, ſubordonnément à l'harmonie.

De la Clarté.

Les tours ne ſçauroient être beaux, ſi la moindre obſcurité retarde l'impreſſion

ſoudaine qu'ils doivent faire. La clarté naît de la pureté du ſtyle, & du choix des termes, & elle conſiſte à dire tout ce qu'il faut dans l'ordre naturel que la penſée demande. L'obligation la plus indiſpenſable d'un Ecrivain eſt de ſe faire entendre ; & depuis le regne des vers dits Iambiques, que les Grecs admiroient d'autant plus, qu'ils avoient plus de peine à les deviner, les hommes n'ont plus voulu que des ouvrages intelligibles.

Il faut pourtant remarquer qu'un Auteur, ſurtout un Poëte, peut n'être pas entendu de bien des gens, ſans qu'il y ait de ſa faute. Il ne doit avoir en vûe que des eſprits cultivés, qui ſoient au fait de ce qu'il traite, & de la maniere dont il le traite : il parle une Langue inconnue aux autres. On a beau dire que Malherbe récitoit ſes vers à ſa ſervante ; ce n'étoit pas aſſûrément pour en retrancher ce qu'elle auroit eu peine à comprendre ; en ce cas là nous n'aurions guéres de ſes ouvrages : peut-être n'étoit-ce chez lui qu'un caprice momentané de Poëte ; peut-être quelque hazard, qu'on aura changé en une pratique ordinaire & réglée.

Il faut être attentif au choix de ſes termes ; ſe bien demander, ſi ce ſont les plus propres à faire naître dans l'eſprit des autres, les idées qu'on veut leur donner,

& après s'être ſatisfait ſur ce choix, on peut en eſſayer encore l'effet ſur des oreilles intelligentes. J'ai pris d'ordinaire ces avantages, & auſſi ne crois-je pas avoir manqué ſouvent à la clarté : cependant les Journaliſtes de Hollande ont trouvé avec raiſon de l'embarras dans ces vers.

Que voilà bien Uliſſe! interrompt Antenor.
Autrefois ſous mes toits (je crois l'y voir encor)
Seul avec Menelas, envoyé de la Gréce,
Je les reçus tous deux, & je vis leur ſageſſe.

Je fais gloire de me ranger à leur avis ; ſi j'avois bien des vers comme ceux-là, je mériterois bien les exclamations de Mad. D. On ne ſçait ſi je veux dire : *je les reçus ſeul*, ou *je reçus Uliſſe, lorſqu'il fut envoyé ſeul avec Menelas* : peut-être y a-t'il encore quelqu'autre embarras dans la phraſe, & je remercie ſincérement ces Meſſieurs d'une critique ſi judicieuſe. Le diſcernement qu'ils y font paroître, eſt même un piége pour mon amour propre, & j'aime à me flatter que les louanges qu'ils m'ont données d'ailleurs, ſont à peu près auſſi juſtes que leurs cenſures.

Des Equivoques.

Les équivoques ſont ſans doute un grand obſtacle à la clarté, puiſqu'elles laiſſent

l'eſprit incertain entre deux ſens, & les Auteurs tombent d'autant plus aiſément dans ce défaut, que pleins de ce qu'ils ont voulu dire, ils ne voyent dans leurs expreſſions que le ſens qu'ils ont eu en vûe, ſans appercevoir celui qu'ils n'ont pas eu deſſein d'y mettre, au lieu que s'ils ſe mettoient à la place du Lecteur, qui ne connoîtra les penſées que par les expreſſions, ils ſentiroient l'embarras où ils le jettent quelquefois par le double ſens que les termes préſentent.

Mad. D. me reproche une de ces équivoques dans ces vers d'Achille à Minerve, lorſque cette Déeſſe lui commande de ne pas céder à ſa colere contre Agamemnon.

J'obéïs, dit Achille, à ta loi ſouveraine;
Mon reſpect pour les Dieux eſt plus fort que ma haine.

Ne diroit-on pas, ſe r'écrie là-deſſus Mad. D., *qu'Achille reſpecte plus les Dieux qu'il ne les hait*? Elle a raiſon, en iſolant ce vers; mais je crois qu'elle a tort en le réuniſſant à ceux qui le précedent, parce que la haine qu'Achille doit ſacrifier aux Dieux, eſt ſuffiſamment déſignée, & qu'on pourroit défier le Lecteur de s'y méprendre.

Mad. D. eſt pleine elle-même de ces

équivoques ſans conſéquence. Elle fait dire à Andromaque, dans ſa traduction de l'Iliade, *qu'Achille, après avoir tué ſon pere, ne le dépouilla pourtant pas de ſes armes, & que malgré ſa fureur il reſpecta encore ſa valeur & ſon courage.*

Aurois-je bonne grace à m'écrier ? *Ne diroit-on pas que la fureur & la valeur appartiennent ici à la même perſonne, & qu'Achille, tout furieux qu'il étoit, reſpecta encore ſa propre valeur, ou que malgré la fureur du pere d'Andromaque, Achille reſpecta encore ſon courage* ? Je ne fais pas cette injuſtice à Mad D. & je la prie ſeulement de me juger auſſi équitablement qu'elle ſe juge. Un Auteur ne parle qu'à des Lecteurs de bonne foi, qui entendent ce qu'ils entendent, & qui ne s'aviſent pas de trouver une équivoque où ils n'en ſentent pas.

Voici, ce me ſemble, la régle la plus judicieuſe qu'on puiſſe établir ſur les équivoques. Quand la force du ſens l'emporte, l'équivoque ſe doit ſouffrir ; mais quand le ſens l'emporte, de maniere qu'on n'en ſçauroit donner un autre qui ne ſoit abſurde, on ne doit pas même dire qu'il y ait d'équivoque ; la gêne que cela apporteroit dans le diſcours, ſi l'on y étoit trop ſévere, n'eſt pas comparable à la vaine perfection que cela pourroit y met-

tre. Il ne feroit pas même poffible de l'éviter toujours, & je vais apporter trois exemples de Racine, tirés d'une feule Scéne de Britannicus, celle de fes Piéces qu'il dit avoir le plus travaillée, où l'on va voir des équivoques des deux efpéces.

Britannicus à Junie.

Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, eft ailleurs occupé;
Ménageons les momens de cette heureufe abfence.

Junie.

Vous êtes en des lieux tout pleins de fa puiffance.

Eft-ce la puiffance de l'abfence ou de l'ennemi? Le premier fens eft abfurde; on ne doit donc pas dire qu'il y ait d'équivoque.

Douze vers après, Junie loue Néron, qu'elle fçait préfent, & Britannicus répond.

Ce difcours me furprend, il le faut avouer;
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Eft-ce pour louer le difcours ou Néron? Le premier fens eft encore abfurde; on ne doit pas dire encore qu'il y ait d'équivoque. Mais entre ces deux exemples, Britannicus parle ainfi contre Néron.

Tout ſemble ici des yeux approuver mon courroux ;
La mere de Néron ſe déclare pour nous ;
Rome de ſa conduite elle-même offenſée....

Rome eſt-elle offenſée de la conduite de Néron ou de celle de la mere de Néron ? Ni l'un ni l'autre ſens n'eſt abſurde, ainſi il y a une véritable équivoque ; mais le ſens l'emportant, de maniere qu'on ne peut s'y tromper, l'équivoque eſt ſans conſéquence, & l'Auditeur ſeroit ridiculement injuſte de traiter d'obſcur ce qu'il ne ſçauroit ne pas entendre. Mad. D. a autant d'intérêt que moi d'autoriſer cette régle, & je voudrois pouvoir toujours me défendre ainſi, en la défendant elle-même.

Les tranſpoſitions violentes rendent encore les vers obſcurs. Cette marche inuſitée des phraſes déconcerte l'eſprit du Lecteur, & les idées ne s'y placent pas aiſément dans leur ordre, parce qu'il n'eſt pas accoûtumé à les voir ſous cette forme, & ce qui prouve que c'eſt du moins en partie l'effet de l'habitude ; c'eſt que les mêmes tranſpoſitions, qui ſeroient élégantes en Latin, ſeroient vicieuſes en François, & qu'on traite d'obſcur dans une Langue ce qui ſeroit lumineux dans une autre. Si nous ſéparions dans un vers l'adjectif du ſubſtantif, ou le régime du

verbe, quel galimatias, s'écrieroit-on! quelle dureté! Vous trouverez pourtant cet arrangement dans Virgile. Quelle netteté, dites-vous, quelle harmonie! d'où vient cette différence? C'est que l'imagination se plie à l'usage établi, & qu'elle se révolte, dès qu'on la veut conduire au gré d'un caprice dont elle n'est pas convenue.

C'est en cela que consiste la dureté & l'obscurité de *la Pucelle*. On y sent à tout moment cette surprise désagréable de l'arrangement des mots, & l'Auteur, pour avoir outré le privilége qu'a le Poëte de s'éloigner à un certain point du langage ordinaire, en a fait un presque étranger, & qu'on s'imagine déplaire à l'oreille, quoique le plus souvent l'imagination seule en soit blessée. La délicatesse de l'habitude est si grande, qu'elle va jusqu'à mettre de la différence entre des sons parfaitement semblables. Niera-t'on que *Saint* & *ceint* ne se prononcent précisément de même? Cependant *le Saint Monarque* plairoit à l'oreille, & *le ceint Monarque*, bien entendu dans son sens naturel, la blesseroit. N'est-ce pas-là la démonstration la plus évidente que ce n'est pas le son qui blesse, mais la violence qu'on fait à la langue par un certain arrangement de mots qui n'est pas selon son esprit?

De l'Elégance.

En vain les vers ſeroient-ils exactement réguliers du côté de la meſure, en vain même ſeroient-ils clairs & raiſonnables à un certain point; ſi l'élégance ne les ſoutient, ce n'eſt plus qu'une proſe meſurée, & dont la meſure même ne ſert qu'à mieux faire ſentir la baſſeſſe & la langueur.

L'élégance conſiſte dans le choix des termes les plus propres à exprimer l'idée avec toutes ſes circonſtances acceſſoires, les plus convenables à l'occaſion, & ſi ce principe eſt vrai, l'élégance varie ſelon les différens genres, ſelon les perſonnages que l'on fait parler, & ſelon ceux à qui l'on parle. L'élégance de la Tragédie eſt autre que celle de la Comédie; celle de l'Ode eſt autre que celle de l'Eglogue. Je corrigerai dans une Fable une expreſſion qui auroit été magnifique dans un Poëme, parce que cette élégance prétendue n'y ſeroit pas en ſa place, & qu'elle ne m'attireroit de la part du Lecteur que le reproche d'oſtentation, au lieu de l'éloge qu'elle mériteroit ailleurs.

VOILA la dispute finie entre Madame Dacier, Monsieur Boivin & moi; & le fruit de notre dispute est une amitié sincere & reciproque, dont ils me permettront de me faire honneur devant le Public. Heureuses les querelles litteraires qui se terminent-là! le cours de la contestation instruit les Lecteurs : ils y voyent sous quels différens aspects on peut regarder les choses, & ils n'ont qu'à choisir entre les raisons alléguées, les plus décisives & les plus convainquantes. Mais quand ils sont suffisamment instruits par les raisons, il reste encore aux Auteurs à donner une leçon plus importante : ils doivent montrer, en se réunissant de bonne foi, que la diversité des opinions ne doit jamais aliéner les cœurs; que l'estime & l'amitié peuvent se soûtenir au milieu même de la contradiction; & qu'il faut que les disputes des Gens de Lettres ressemblent à ces conversations animées, où, après des avis différens, & soûtenus de part & d'autre avec toute la vivacité qui en fait le charme, on se sépare en s'embrassant, & souvent plus amis que si l'on avoit été froidement d'accord.





DISCOURS

SUR

L'EGLOGUE.

JE ne perdrai pas de tems à rechercher ici l'origine du mot d'Eglogue : plus d'un Savant s'en eſt donné la peine, & ce ne feroit pas aſſez reſpecter le Public que de lui redonner ce qu'il a déja. Il me paroît même que ces ſortes de diſcuſſions, en étalant l'érudition de l'Auteur, ne ſervent le plus ſouvent qu'à confondre les idées. Les mots qui paſſent d'une langue dans une autre n'y conſervent pas toujours leur premier ſens ; & les peuples qui les adoptent, s'en ſervent, comme il leur plaît, à de nouveaux uſages. Ainſi, les termes d'Idille & d'Eglogue ont dans notre Langue un ſens moins vague qu'ils ne l'avoient dans celle de Théocrite, & même dans celle de Virgile.

Il ne s'agit donc pas de sçavoir ce que les Anciens ont entendu par ces mots ; il suffit de connoître l'idée que nous y avons attachée ; & ceux qui ne savent que les François sont moins capables de s'y méprendre que des Savans superstitieux en qui les anciennes idées prévalent, & à qui elles laissent du moins le petit embarras des distinctions.

Qu'est-ce donc que nous entendons par le mot d'Eglogue ? Une espéce de Poëme où l'on rapporte des discours & des actions de Bergers, & dont le plus souvent ils sont eux mêmes les personnages. Tout Poëme qui sort de ce caractère doit être mis dans une autre classe, portât-il le nom d'Eglogue ; & tout Poëme où ces conditions se trouvent, est une Eglogue, l'Auteur même lui donnât-il un autre titre.

C'est précisément sur cette espéce d'ouvrage que je hazarde ici quelques réfléxions, pour lesquelles j'espere d'autant plus d'indulgence que je ne puis que glaner après le Poëte pastoral qui en a déja écrit : Auteur exact & solide, tout brillant & tout ingénieux qu'il est ; & qui par son caractère célèbre de précision & de graces ne sçauroit guéres être confondu avec aucun autre.

M. de Fontenelle.

Je me réduirai à quelques observations

ſur le deſſein qui doit regner dans l'Eglogue, ſur les penſées & les ſentimens qui y peuvent entrer, & enfin ſur le ſtyle qui lui eſt propre : car chaque genre a ſes convenances particulieres ; & pour parler ſolidement, quoique poëtiquement, la convenance eſt la mere des graces.

Mais il me paroît important de faire connoître avant tout, les perſonnages de l'Eglogue, & quels ſont ces Bergers que l'on y fait parler, ou que l'on y fait agir. Cette idée une fois éclaircie, ſera comme le principe dont les réflexions ſuivantes ne feront que des conſéquences néceſſaires.

La vie paſtorale a été la premiere condition des hommes. Quand l'Hiſtoire ne nous l'apprendroit pas, on ſuppléroit à ſon ſilence, & l'on n'en imagineroit pas moins que les hommes s'en ſont tenus d'abord aux biens réels que la nature leur offroit, ſans en aller chercher de chimériques qui ont été dans la ſuite le fruit de leur inquiétude & de leur vaine ſubtilité.

Ils ne connoiſſoient alors d'autre ſcience que le ſoin des troupeaux & la culture des terres, d'autres tréſors que les fruits qu'ils retiroient de leur travail, ni d'autres plaiſirs que ceux où la nature elle-même les invitoit.

C'eſt apparemment dans ces circonſtances que nâquit le chant : ſoit, comme le prétendent les Poëtes, que le ramage des oiſeaux en ait donné le goût aux Bergers accoûtumés à les entendre, ſoit que nous y ayons une diſpoſition naturelle, auſſi-bien que les oiſeaux.

Quoiqu'il en ſoit, la poëſie & la danſe ne tarderent guéres à ſe mêler au chant, dont elles ſont des dépendances naturelles. On meſura des paroles pour les ajuſter aux ſons que le plaiſir inſpiroit ; & ces ſons & ces nombres faiſoient prendre naturellement au corps des mouvemens réglés qui marquoient la cadence de ces premiers airs. La joye qui enfanta ces eſſais, leur donna tous les jours de nouveaux accroiſſemens ; & il ne fallut pas ſans doute beaucoup d'années pour les porter à une aſſez grande perfection.

L'amour profita bien de ces découvertes ; c'étoit preſque la ſeule paſſion qui pût naître dans l'abondance paſtorale, & cette paſſion, auſſi-bien que les autres, connoît trop ſes avantages, pour avoir négligé des ſecours qui lui pouvoient être ſi utiles. Les Amans chanterent donc ; ils apprirent même aux roſeaux à accompagner leurs chanſons ; les Bergeres y répondoient par leurs danſes ; l'émulation s'y mit ; on inventa des jeux ; on diſputa

des prix ; & ainſi s'établit le regne de la poëſie paſtorale, qui par dégrés acquit bien-tôt tout ſon éclat, & qui dépérit dans la ſuite, à meſure que l'Univers prit une autre forme. On fonda des villes : il ſe forma des Empires ; & les hommes devenus eſclaves du luxe & de l'ambition perdirent peu-à-peu le goût de la ſimplicité & de l'égalité paſtorale. Alors les occupations champêtres devinrent le partage des mercénaires. Le travail ſervile appeſantit les eſprits ; & la groſſiereté, compagne inſéparable de la miſere, prit la place de cette ſimplicité délicate qu'avoit fait naître une tranquille abondance.

L'Eglogue qui a choiſi les Bergers pour ſes perſonnages, auroit eu grand tort de les prendre dans cet état d'aviliſſement où ils ſont tombés. Leurs diſcours & leurs ſentimens manqueroient également de cette grace & de cette délicateſſe ſans leſquelles aucune poëſie ne ſçauroit plaire. De grands poëtes, d'ailleurs fort reſpectables, n'ont pas dédaigné des acteurs ſi groſſiers : mais la mépriſe, ce me ſemble, ne doit pas être tournée en régle. L'Eglogue doit prendre les Bergers dans cet état fortuné où leurs travaux s'accordoient encore avec le loiſir ; & où leur eſprit en repos du côté des beſoins, tour-

noit ſon activité naturelle du côté des paſſions agréables : elle doit les prendre dans cet état où nous les imaginons heureux, & moins Bergers, pour ainſi dire, que Souverains de leurs héritages & de leurs troupeaux.

Les perſonnages de l'Eglogue ne ſont donc plus qu'une idée ; mais une idée priſe dans la nature, & dont nous reſſentons encore la reſſemblance, quoique nous en ayons perdu les originaux.

C'eſt cette idée qui me ſervira de régle pour juger du ſtile & des ſentimens qui doivent regner dans l'Eglogue, quand j'aurai parlé du deſſein qui en doit être la baze, auſſi-bien que de tout autre ouvrage.

Un ouvrage ne plaît dans quelque genre que ce puiſſe être, qu'autant qu'il fait appercevoir un deſſein. Tout ce qui porte le caractère du hazard & du déſordre eſt rebutant pour notre eſprit, qui, ne pouvant s'empêcher de ſe propoſer une fin, & ſe ſentant capable d'imaginer & d'arranger les moyens d'y parvenir, veut reconoître par-tout cette perfection qu'il trouve en lui-même, & mépriſe néceſſairement tout ce qui lui paroît l'effet d'une cauſe aveugle.

Le jugement que nous portons des choſes n'eſt fondé que ſur ce principe. Nous

admirons dans un édifice la juste proportion de ses parties qui concourent toutes ensemble à former un tout agréable ; nous y blâmons, au contraire, tout ce qui n'est point fait l'un pour l'autre, tout ce qui paroît déroger au dessein général. Nous ne faisons grace à la moindre irrégularité qu'autant que nous la jugeons inévitable ; mais alors elle rentre dans la régle à notre égard ; & notre vûë même n'est plus blessée, dès que notre raison est contente.

Il en est de même de tous les ouvrages de poësie. La perfection consiste à y conduire l'esprit à un but par les chemins les plus convenables, de sorte que chaque pas en approche, & que tout concoure à remplir le dessein qu'on s'est proposé.

Quoique je ne veuille parler ici que de l'Eglogue, mes réflexions s'étendront d'elles-mêmes aux autres genres, parce que la nature de l'esprit étant invariable, il ne sçauroit y avoir, pour le satisfaire, qu'une méthode uniforme dans le fond, quelque différence que la diversité des genres semble y mettre.

Rien n'est plus opposé, par exemple, que le but du Poëte tragique & celui du Poëte comique ; cependant l'un & l'autre parviennent d'autant mieux à leur fin qu'ils

employent des moyens qui ont entr'eux les mêmes proportions & les mêmes rapports ; & c'est toujours par le même art qu'ils réussissent à exciter des passions différentes.

Voici donc, à mon gré, quel doit être l'art de l'Eglogue à l'égard du dessein : c'est de choisir d'abord une vérité digne d'intéresser le cœur & de satisfaire l'esprit, & d'imaginer ensuite une conversation de Bergers, ou un événement pastoral où cette vérité se développe d'une maniere sensible & insinuante, de sorte qu'à la fin de l'ouvrage le Lecteur arrive avec plaisir où on l'a voulu mener, & se repose naturellement dans la vûë de la vérité qu'il découvre.

Je dis d'abord qu'il faut se proposer un objet, & que ce doit être une vérité, parce que, outre qu'il est honteux de se tromper ou de vouloir tromper les autres, on ne sçauroit jamais plaire par le faux. Le vraisemblable peut bien entrer dans les droits du vrai : mais si la fausseté est manifeste, l'esprit se révolte aussi-tôt, & il méprise jusqu'aux agrémens employés pour l'établir. D'ailleurs dès que le fond péche du côté de la vérité, le détail & les circonstances se ressentent toujours du même vice, parce que l'erreur a ses conséquences aussi-bien que la vérité.

Il

Il faut que la vérité qu'on a en vue ſoit propre à intéreſſer le cœur, parce que le plaiſir ne ſçauroit naître que des paſſions, mais des paſſions modérées. Les connoiſſances ſéparées du ſentiment ſont indifférentes aux hommes, & la vérité ne nous plaît qu'autant qu'elle a quelque rapport à notre bonheur. Ne comptons donc ſur les Lecteurs qu'autant que nous ſçaurons les émouvoir : ils ne nous liſent point pour nous lire, mais pour s'amuſer & vaincre l'ennui : ſi nous les laiſſons froids, ils ſe ſervent de leur droit naturel ; ils s'en vangent par le mépris.

Je demande encore que la vérité qu'on veut expoſer puiſſe ſatisfaire l'eſprit, c'eſt-à-dire, lui apprendre quelque choſe : une vérité triviale ne vaudroit pas la peine de l'occuper. Sa curioſité cherche toujours quelque aliment ; & il rejette ce qu'il connoît déja, à moins qu'on ne le lui préſente dans quelque nouveau point de vûë : mais alors l'objet même le plus familier peut lui devenir une nouveauté véritable ; il y apperçoit avec plaiſir ce qui lui étoit échappé ; il lie ce qu'il ſçavoit à ce qu'il ignoroit ; & il ne lui en faut pas davantage. La moindre découverte eſt toujours un grand charme pour l'eſprit.

Juſques-là il n'y a rien que de commun à tous les ouvrages de poëſie, depuis l'E-

popée jusqu'à l'Eglogue. Le Poëte qui n'a fait encore que le choix d'une vérité toute nuë, est toujours le maître de lui donner l'habit qu'il voudra, quoique l'espéce de vérité qu'il a en vûë doive le déterminer quelquefois plutôt pour une forme que pour une autre. Il y a des vérités politiques qui demandent le Poëme & la Tragédie ; il y a des vérités civiles & morales qui demandent la Comédie ; & enfin de certaines réflexions sur les sentimens & les passions du cœur qui semblent appartenir naturellement à l'Eglogue. Il faut imaginer alors une conversation de Bergers ou un événement pastoral, car c'est ce choix des événemens & des personnages qui établit la différence des Poëmes ; & l'Eglogue s'est approprié les discours & les actions champêtres.

Quelque assujettie que l'Eglogue soit à sa matiére, elle est susceptible cependant de différentes formes : le Poëte s'y contente souvent de faire parler ses Bergers ; & alors elle est dramatique : il y parle quelquefois lui-même & raconte seul un événement ; & alors elle est épique : enfin elle est quelquefois l'un & l'autre, quand le Poëte amene ses personnages par une narration, ou qu'après les avoir fait parler, il ajoûte à leurs discours ses réflexions particulieres. Le mêlange du Poëte

& des Bergers donnera lieu à quelques diſtinctions, quand je parlerai des penſées & du ſtyle. Je dois m'en tenir à préſent à ce qui regarde le deſſein.

Une vérité une fois choiſie, pour être le principal objet de l'ouvrage, doit *ſe développer* d'une maniere *ſenſible* & *inſinuante*. J'ai tâché de n'employer pas ces mots au hazard; voici les raiſons qui m'ont engagé à les choiſir: J'entends donc par ce dévelopement un ordre de choſes & de circonſtances qui conduiſent l'eſprit par dégrés à ce qu'on lui veut faire ſentir; un arrangement tel, que, ne laiſſant rien à ſuppoſer en commençant, ce qu'on dit ſoit toujours la préparation de ce qu'on va dire, qu'on découvre toujours de nouvelles parties de ſon objet, liées naturellement les unes aux autres, de ſorte que la curioſité ſoit en même tems excitée & ſatisfaite, & que l'eſprit ne ſente rien d'omis, de déplacé ni de ſuperflu.

Cela même renferme la néceſſité de cette maniere ſenſible & inſinuante que je recommande: car enfin un ouvrage de poëſie, & ſur-tout une Eglogue, ne doit pas être une étude, mais un amuſement; qui, tout utile qu'il faut tâcher de le rendre, ne doit rien coûter à l'eſprit. Outre que le ſérieux & la ſolidité du raiſonnement ne conviendroient pas à des Ber-

gers ; ils n'exciteroient pas ces douces émotions qui ſont ſeules capables d'attacher. Il faut donc exciter les ſentimens par les ſentimens, réveiller toujours l'imagination par des faits & des objets agréables ; offrir, en un mot, la matiere des réflexions, & non pas les réflexions mêmes. Alors la vérité s'inſinue d'autant mieux que celui à qui on la montre en regarde la découverte comme ſon propre ouvrage. Nous nous affectionnons davantage aux jugemens que nous croyons porter de nous-mêmes qu'à ceux où nous ne faiſons que ſouſcrire.

Il faut enfin que l'Eglogue ſoit diſpoſée de maniere qu'à la fin de l'ouvrage le Lecteur arrive avec plaiſir où on l'a voulu mener, & ſe repoſe naturellement dans la vûë de la vérité qu'il découvre ; c'eſt-à-dire, que comme en commençant il ne faut rien laiſſer à ſuppoſer, il faut auſſi en finiſſant, ne laiſſer rien à deſirer ; il faut auſſi ne préſenter rien d'inutile ; & c'eſt preſque un égal inconvénient de ne pas arriver au but, ou de le paſſer. Si vous n'allez pas juſqu'où il faut, le Lecteur ne ſuppléra pas ce qui manque, & alors il ne comprendra rien à votre deſſein ; ou s'il y ſupplée, il ne s'applaudira d'avoir deviné ce que vous auriez dû dire, qu'en vous blâmant vous-même de ne l'a-

voir pas dit. Il vous soupçonnera au contraire de n'avoir pas eu de dessein, si vous l'arrêtez encore, quand celui que vous paroissiez avoir est rempli, & il ne suivra plus qu'à regret un guide qui ne sçait pas lui-même où il mene. Il est donc important de bien sentir les bornes de son sujet, & de s'y arrêter précisément, afin de ne laisser à l'esprit ni la fatigue de deviner ce qu'on a voulu lui apprendre, ni le chagrin d'en être détourné, quand il l'a une fois conçu.

La plûpart des Eglogues ne sont froides & rebutantes que faute de cet art qui regarde le dessein. On croit souvent avoir assez fait d'introduire des Bergers qui, rassemblant au hazard des images & des sentimens champêtres, n'ont d'autre guide de leur conversation que le caprice du Poëte, ni d'autre raison de finir que sa lassitude : alors la nuit les chasse à propos, ou la crainte d'un orage les sépare ; encore se dispense-t-on quelquefois d'en alléguer le moindre prétexte ; & il n'est pas étonnant qu'un ouvrage aussi peu médité ne fasse qu'une impression languissante, ou même tout à fait désagréable.

J'ai tâché de suivre mes principes dans les Eglogues que je donne. Je me suis toujours proposé un dessein dont je ne garantis point la solidité, non plus que

le bonheur de l'exécution ; mais du moins, pour m'assurer, autant que je l'ai pû, de l'attention du Lecteur, j'ai choisi pour l'ordinaire un événement qui pût exciter sa curiosité jusqu'à la fin ; & qui, malgré le court espace de l'Eglogue eût son exposition, son nœud & son dénouement, afin d'exciter par-là cette sorte d'intérêt qui fait le charme des piéces de théâtre.

Cette route que j'ai prise, m'a presque assujetti en tout aux loix des grands poëmes. Il a fallu établir des caractères, exposer des intérêts, faire naître des obstacles, les lever ensuite naturellement & fixer enfin l'état des personnages à l'égard les uns des autres, & par rapport à l'action qu'on a représentée. Je sçai que tout cet art est difficile à rassembler dans un petit poëme, mais je sçai aussi que l'impression en seroit d'autant plus vive, si l'on étoit assez heureux pour y réussir.

Ce n'est pas assez pour l'Eglogue que le dessein en soit bien imaginé, ni même ingénieusement conduit, on veut encore que les personnages y gardent constamment leur caractère de Bergers ; qu'il ne leur échappe ni sentimens ni pensées qui ne leur conviennent, & enfin que le style n'y démente jamais la condition des Acteurs.

Ainsi, si je ne me suis pas trompé sur

les véritables personnages de l'Eglogue, il doit m'être aisé de découvrir les sentimens, les pensées & le style qui lui sont propres, puisque l'un est la suite de l'autre.

Je commence par les sentimens, & je ne les confonds pas avec les pensées, parce que je regarde les sentimens comme le langage de la passion qui exprime le penchant ou l'éloignement qu'on a pour les objets, au lieu que les pensées sont le langage de la raison qui représente seulement les idées qu'on a des choses & le jugement qu'on en porte.

Les Bergers, tels que nous les avons peints, ont le fonds de toutes les passions humaines, parce qu'ils sont hommes : mais elles ne peuvent s'exercer que sur les objets champêtres, parce qu'ils sont Bergers. Ils aiment les richesses, & les besoins de la vie toujours renaissans les engagent à se précautionner contre la misere ; mais ils ne font point consister ces précautions dans la recherche de l'or & de l'argent, ni de toute cette opulence arbitraire, que la cupidité s'est forgée à plaisir. Frappés qu'ils sont des biens naturels au milieu desquels ils vivent, c'est le nombre de leurs troupeaux, la fertilité de leurs vergers, le succès de leurs vendanges & de leurs moissons qui les intéressent ;

& c'eſt ſur la diſette ou l'abondance de ces vrais tréſors, qu'ils ſe trouvent dignes d'envie ou de pitié.

Ils aiment la gloire & la diſtinction : c'eſt une impreſſion ineffaçable que la nature a gravée dans les cœurs, pour nous lier les uns aux autres par le beſoin que nous avons réciproquement de notre eſtime : mais ils ne la cherchent pas cette gloire dans les périls des combats, ni dans les fatigues de l'étude : ils bornent leur valeur à garantir leurs troupeaux de la rage des loups : ils bornent leurs talens à la danſe, au chant, aux exercices du corps ; & c'eſt-là que l'ambition de remporter le prix eſt peut-être auſſi vive que celle même des Conquérans.

Ils aiment le plaiſir, puiſque c'eſt un deſir invincible que nous tenons de la Nature : mais ils ne le font pas conſiſter dans ces ſpectacles magnifiques dont ils n'ont point l'idée, ni dans ces feſtins ſomptueux & recherchés que la Nature déſavouë, ni dans toutes ces voluptés de caprice que l'oiſiveté & la moleſſe ont enſeignées : en un mot, ils n'en ont point fait un art : ils ſe contentent de ce que la Nature leur offre d'agréable. Un beau lieu, un beau jour, le ramage des oiſeaux, la voix & les flutes des Bergers, les danſes & la beauté naïve des Bergeres, plus

que tout le reſte, la douceur de plaire à ce qu'ils aiment : voilà leur félicité, d'autant plus délicats, quoique nous en penſions, que leur goût n'étant pas émouſſé, ils ſentent vivement les plaiſirs ſimples qui ſont preſque perdus pour nous.

On voit par-là que l'Eglogue a preſque un auſſi grand champ pour les ſentimens que tout autre Poëme, puiſque toutes les paſſions humaines y peuvent entrer, pourvû qu'elles ne roulent que ſur des objets qui puiſſent intéreſſer des Bergers. Qu'un Berger s'applaudiſſe de ce que ſes troupeaux s'engraiſſent & ſe multiplient, ou qu'il s'afflige de les voir dépérir ; qu'il vante ſes exploits contre les bêtes ſauvages ; qu'il goûte l'honneur de chanter mieux que les autres, ou qu'il pleure la honte d'en avoir été vaincu ; qu'il célebre les faveurs de ſa Bergere ou qu'il ſe plaigne de ſes rigueurs. Tout cela eſt également paſtoral, mais ſeulement par l'objet de la paſſion & non pas par la paſſion même.

L'amour eſt ordinairement la paſſion dominante de l'Eglogue ; les Poëtes l'ont choiſie comme la plus intéreſſante & la plus générale. Ils ont eu raiſon ; comme il n'y a preſque perſonne qui n'aime ou qui n'ait aimé, il n'y a preſque perſonne auſſi qui n'entre dans les intérêts des

amans, & qui ne ſe plaiſe à reconnoître en eux les différentes agitations qu'il éprouve, ou qu'il a éprouvées lui-même. La facilité que les Poëtes ont trouvée à intéreſſer les hommes par cet endroit, leur a fait employer l'amour à tout; ils l'ont mis en poſſeſſion des Poëmes, des Tragédies & des Comédies; & la meilleure preuve du charme contagieux de cette paſſion, c'eſt que des ſentimens mille fois rebattus en ce genre ne laiſſent pas de toucher encore.

Je crois cependant que l'Eglogue auroit plus de peine à s'en paſſer que les autres Poëmes; & en voici, ce me ſemble, la raiſon. Quoique dans les Bergers le deſir des honneurs & des richeſſes ſoit au fond le même qu'en nous, la différence des objets auxquels ils s'appliquent eſt ſi grande, qu'elle nous fait méconnoître la paſſion même, & nous empêche d'en être frappés; au lieu que dans l'amour tout eſt ſemblable & les deſirs & les objets. Nous n'avons que faire de changer nos idées, pour nous mettre à la place des Bergers amans. Ils en veulent aux mêmes biens, prennent les mêmes moyens, craignent les mêmes obſtacles; & à la ſcène & aux habits près, c'eſt notre portrait même que nous voyons.

Le Poëte paſtoral n'a donc point de

plus sûr moyen de plaire que de peindre l'amour, ses desirs, ses emportemens & même ses désespoirs; car je ne crois pas ces excès opposés à l'Eglogue; & quoique ce soit le sentiment de M. de Fontenelle que je regarderai toujours comme mon maître, je fais gloire encore d'être son disciple, dans la grande leçon d'examiner & de ne souscrire qu'à ce qu'on voit. Il faut que je sois bien ferme contre toute autorité littéraire, puisque je vais jusqu'à combattre la sienne : mais en ces matiéres toute déférence aveugle est une erreur, quand même, par hazard, elle rencontreroit la vérité.

Pourquoi excluroit-on de l'amour pastoral l'emportement & le désespoir? Seroit-ce que l'état de Berger ne les comporte pas? On auroit tort de le dire. La passion a toute son étendue dans cet état comme dans un autre. Les mépris obstinés d'une maîtresse, la préférence d'un rival, la douleur d'être trahi, peuvent produire par-tout les mêmes effets; ou plutôt la tranquillité de la vie champêtre met d'autant moins à couvert des troubles de l'amour qu'elle a moins de dissipations à lui opposer.

Seroit-ce que l'Eglogue plairoit moins par la peinture d'une passion trop vive & trop douloureuse? On ne seroit pas

mieux fondé à le prétendre. L'eſpéce de peine qu'on exciteroit par-là eſt un ſentiment auſſi agréable que la joie : on ne ſçauroit jamais trop attendrir ; & le Lecteur a toujours grande obligation des larmes qu'on lui fait répandre.

Ainſi je penſe qu'un Poëte paſtoral peut repréſenter l'amour dans toutes ſes faces & en exprimer tous les effets ; pourvû cependant qu'il en éloigne les crimes, & qu'il conſerve à ſes Bergers cette innocence qui eſt comme l'appanage de leur condition, & qui les rend plus intéreſſans. Mais enfin dans quelque ſituation qu'on mette ſes perſonnages, il y a toujours certaines régles à ſe preſcrire ſur les ſentimens qu'on leur donne. Il faut que les ſentimens ſoient naturels, qu'ils ſoient délicats & qu'ils ſoient vifs.

On ſent d'abord la néceſſité du naturel ; car le moyen d'être touché d'un ſentiment qu'on jugeroit bizarre ou forcé : il ne ſçauroit entrer dans le cœur qu'autant qu'il y en trouve la ſemence & la diſpoſition ; & ſi le ſentiment manque tout-à-fait de vraiſemblance, il détruit auſſi-tôt dans l'eſprit du Lecteur l'illuſion qu'il ſe faiſoit ſur le perſonnage, qui lui paroît dès lors auſſi chimérique que le ſentiment, & indigne par conſéquent de ſon attention.

Un ſentiment peut pècher contre le naturel en deux maniéres : l'une, quand par lui-même il n'eſt pas vraiſemblable ; l'autre, quand il ne l'eſt pas par rapport au perſonnage à qui on le donne. Il n'eſt pas vraiſemblable par lui-même, s'il eſt d'une trop grande ſingularité, & qu'il ne puiſſe naître qu'en un petit nombre de perſonnes ; car alors le reſte des hommes le jugera faux, puiſqu'ils n'ont pas d'autre juge en matiere de ſentimens que leur propre cœur. Il n'eſt pas vraiſemblable par rapport au caractère du perſonnage, quand ce caractère n'y prépare pas, & que l'idée qu'on a donnée de ſon acteur, en l'annonçant, ou en le faiſant parler, n'a pas une liaiſon naturelle avec le ſentiment qu'on lui donne. Il eſt rare de pécher contre le naturel en la premiere maniere, parce que les Poëtes ne ſentent pas d'ordinaire autrement que le commun des hommes : mais en récompenſe il n'y a que trop d'exemples du ſecond égarement ; & il eſt ſi facile d'y tomber, qu'en effet peu de Poëtes s'en ſauvent, parce que ne repréſentant pas leur propre caractère, mais des caractères imaginés à plaiſir, ils les perdent aiſément de vûë, & joignent, ſans y ſonger, ce que leur propre penchant leur inſpire à ce que le penchant qu'ils racontent devroit inſpirer.

Un Poëte judicieux & maître de ſon imagination, la fixe conſtamment à l'objet particulier qu'il peint : il compare chaque trait à tous les autres, pour voir s'ils forment tous enſemble une parfaite reſſemblance. Il confronte les ſentimens aux ſentimens ; examine leur liaiſon & leur rapport ; ne les admet pas dans le même perſonnage, s'ils ne partent d'une ſource commune, perſuadé que la nature qu'il cherche ne ſe trouve que dans ce point d'union, difficile à la vérité, mais abſolument néceſſaire.

Quoique rien ne plaiſe que ce qui eſt naturel, il ne s'enſuit pas que tout ce qui eſt naturel doive plaire. Il faut choiſir & trier pour trouver l'agréable ; & c'eſt une mauvaiſe maniere de ſoûtenir le choix d'un ſentiment, de ſoûtenir ſeulement qu'il eſt dans la nature. Quelquefois, ſur ce principe, on honore le groſſier & le bas du beau nom de naïveté. Qu'importe la naïveté ſans l'agrément ? Je n'épouſerai pas le mauvais goût d'un Auteur qui n'amaſſe, pour ainſi dire, que des chardons dans le même champ où il auroit pû cueillir des fleurs

Ainſi, tout exemple & toute autorité à part, je dis qu'il faut tirer de ſon ſujet ce qu'il y a de plus agréable, & choiſir entre les ſentimens qu'on veut donner à ſes

personnages, les plus délicats & les plus capables de plaire.

Je ne sçaurois donner une idée plus sensible de la délicatesse du cœur qu'en la comparant à celle du goût. Un homme a le goût d'autant plus délicat qu'il distingue mieux dans les alimens les différens dégrés du bon & du mauvais ; & qu'il est plus flatté de l'un & plus blessé de l'autre. La délicatesse du cœur est précisément la même chose : elle consiste à appercevoir dans ce qui l'intéresse, les plus legeres circonstances, & à en être vivement frappé. De deux amans, l'un craint d'être trahi, parce que sa maîtresse ne lui tient plus les mêmes discours qu'à l'ordinaire ; & il se contente de soupirer de son malheur ; l'autre conçoit une crainte semblable sur ce que sa maîtresse lui dit bien les mêmes choses qu'elle avoit accoûtumé de lui dire, mais ne les lui dit plus du même ton ; & il ne sçauroit songer à ce changement, sans en verser des larmes. La délicatesse de ce dernier est plus grande que celle de l'autre, en ce qu'elle roule sur une circonstance plus legere, & qu'il est cependant le plus touché. Cela ne veut pas dire qu'il faille porter la délicatesse jusqu'au rafinement : car on retomberoit dans une singularité qui, comme je l'ai déja dit, ôteroit toute la vraisemblance.

Les ſentimens délicats ſont toujours agréables, en ce qu'ils excitent une ſorte de ſurpriſe, & qu'ils ont ainſi l'effet de la nouveauté : car le Lecteur qui n'eſt pas dans la ſituation du perſonnage & qui ſeulement y prend intérêt, ne ſçauroit prévoir les diſtinctions fines que la paſſion fait appercevoir dans ſon objet ; & il eſt étonné d'un ſentiment qu'il ne devinoit pas, tout naturel qu'il lui paroît, quand il ſe préſente.

La vivacité n'eſt pas moins néceſſaire dans les ſentimens, puiſqu'ils ne peuvent faire d'impreſſion que par-là : mais je n'entends pas par vivacité la violence & l'emportement. Un ſentiment tendre & galant peut être vif. J'entends cette préciſion qui conſiſte à n'y rien mêler d'étranger, & à lui ménager toute la force qu'il peut avoir. Le Poëte n'attache qu'autant qu'il fait paſſer les ſentimens de ſes perſonnages dans ſes Lecteurs ; & comme ils n'y ſçauroient paſſer ſans déchet & ſans perte, ils n'y font preſque point d'impreſſion, pour peu qu'ils ſoient languiſſans. Le Lecteur demeure froid, quand le perſonnage eſt tiéde.

Si un Berger déſolé de l'abſence de ſa Bergere ſe contente de dire, en regrettant les plaiſirs qu'il goûtoit avant ſon départ. *Je la voyois ſouvent, & c'étoit-là*

mon ſouverain bonheur : mais quand je ne la voyois pas, j'étois occupé du ſoin de la chercher ſans ceſſe ; & la ſûreté ou l'eſpérance de la trouver étoit le ſeul plaiſir qui pût me flatter au défaut de l'autre. Ce ſeroit toujours-là un ſentiment, mais ſi lentement exprimé qu'il tiendroit preſque lieu d'inſenſibilité au Lecteur. Voulez-vous rendre au contraire à ce ſentiment toute la vivacité qui lui eſt naturelle ? Faites dire au Berger [*Si je ne la voyois, je la cherchois du moins.*] Sa premiere, ſa ſouveraine félicité eſt rapidement exprimée par ce tour, *ſi je ne la voyois*, & ſon ſecond plaiſir eſt peint auſſi dans toute ſa force par ces mots, *je la cherchois du moins.*

Telle eſt la nature du ſentiment : s'il s'exprime dans une étenduë trop exacte & trop ſcrupuleuſe, il diſparoît en quelque ſorte, au lieu de ſe déployer ; & il acquiert, pour ainſi dire, toute la ſécheresſe, du raiſonnement.

Encore un exemple d'un ſentiment bien vif ; & tel que peut-être auroit-on peine à lui en comparer un autre. On célébre une fête dans un hameau ; ce ne ſont que danſes & que chants ; & tous les Bergers y concourent à l'allégreſſe commune. Un ſeul qui dans un lieu écarté, déplore l'abſence de ſa Bergere, eſt

frappé de loin de ce ſpectacle, & de cette joie qu'il ne ſçauroit comprendre : le contre-tems l'étonne, il n'imagine pas qu'il puiſſe y avoir dans le hameau d'autre ſujet de joie ou de chagrin que la préſence ou l'abſence de ce qu'il aime ; & comme ſi ſa triſteſſe devoit être un deuil public, il s'écrie, (*quel jour, quel triſte jour ! & l'on ſonge à des fêtes.*) Je ne détaillerai point ce qui me paroît renfermé dans cette ſurpriſe : on me ſçauroit mauvais gré d'en émouſſer la force. Le cœur aime mieux ſentir beaucoup, quoique confuſément, que d'avoir une vue plus diſtincte aux dépens de ſon émotion.

On fait ſouvent à certains ouvrages célébres qu'on ne veut pas honorer de ſon approbation le reproche de trop d'eſprit, reproche que ne comprennent peut-être pas bien ceux qui le font, & encore moins ceux qui l'adoptent ſur la parole des prétendus connoiſſeurs, mais d'autant plus impoſant que ceux qui l'employent ſe donnent par-là le mérite ſupérieur de ne pouvoir être éblouis par un faux éclat & d'avoir la meſure préciſe des beautés qui conviennent aux ouvrages.

Je demande à ces délicats ce qu'ils entendent par trop d'eſprit ; s'ils entendent de mauvais raiſonnemens, de faux ſentimens & des penſées fauſſes ca-

chées ſous quelques apparences ſéduiſantes, que ne diſent-ils franchement qu'il n'y a point-là d'eſprit ? Car comment en admettre où il n'y auroit point de vérité ? Et comment pourroit-ce être un excès d'eſprit de prendre des chimeres pour un objet réel ? S'ils diſent que ce reproche s'adreſſe moins à la fauſſeté qu'au déplacement des choſes, que ne condamnent-ils ſimplement le déſordre & les contre-tems qui, loin de marquer trop d'eſprit, ne viennent jamais que d'un manque de lumiere ? S'ils en veulent à des penſées trop fines, quoique vraies & qui ne ſont pas à la portée du grand nombre, j'avouerai que par-là l'Auteur manqueroit ſon but s'il ſe propoſoit l'approbation générale : mais je ſoutiendrai auſſi qu'il en feroit d'autant mieux pour ceux qui auroient de meilleurs yeux que les autres. S'ils diſent enfin qu'ils prétendent condamner l'affectation de dire toujours des choſes neuves, & toujours de la maniere la plus heureuſe qu'il ſoit poſſible ; je leur dirai que s'ils n'ont d'autre preuve d'affectation que ce choix même toujours heureux, c'eſt qualifier de défaut le talent le plus rare & la perfection même, & que s'ils ont d'ailleurs d'autres preuves d'affectation dans les mépriſes où l'Auteur ſeroit tombé par l'envie de briller ; il faut

condamner ces méprises en elles mêmes, comme un absence, & non pas comme un excès d'esprit.

Il me semble donc qu'un homme raisonnable, au lieu d'employer ces reproches vagues ou l'on n'attache que des idées confuses, doit critiquer les ouvrages par le vice du dessein ou par celui de l'exécution, par le manque de vérité ou par le défaut de convenances. Il faut toujours desirer le mieux dans les ouvrages, quant au fond des choses & à la maniere de les dire ; & si l'Auteur a évité continuellement le médiocre, on ne sçauroit trop applaudir à son choix ; qui, dès qu'il est excellent, a toutes les graces du naturel, quoiqu'on juge bien qu'il est le fruit de l'application & du travail : mais qu'arrive-t-il ? Les Lecteurs ont leur orgueil aussi-bien que les Auteurs : les uns bien persuadés que les autres n'écrivent que par vanité, sont toujours en garde contre des gens qui entreprennent en quelque sorte de les humilier : ils leur pardonnent tant qu'ils ne font qu'à peu près aussi-bien qu'ils pourroient faire eux-mêmes : mais dès qu'ils sentent une perfection dont ils ne sçauroient se dissimuler qu'ils ne sont pas capables, ils en conçoivent un secret dépit ; & ils s'en vengent, en qualifiant d'excès vicieux le dégré de mé-

rite qui n'eſt plus de leur portée. Je veux bien admirer un Auteur de tems en tems, pourvû qu'il rentre ſouvent dans ma ſphere : mais s'il me réduit à l'admirer toujours, je ſecouerai le joug ; & pour me mettre à mon aiſe, j'irai juſqu'à penſer qu'il vaut encore moins que moi, puiſqu'il ne ſçait point être naturel ; car ma meſure eſt toujours ce qu'il me plaît d'appeller le naturel ; & c'eſt ainſi que des Pigmées inſulteroient à des hommes de belle taille en les trouvant difformes, au lieu de les trouver grands.

Ce qui me paroît encore aſſez digne d'attention en cette matiere, c'eſt que le reproche de trop d'eſprit tombe d'ordinaire ſur les ſentimens;& alors ce reproche a toujouts l'air bien ſpécieux, puiſque les ſentimens demandent de la naïveté, & que l'ingénieux y ſemble contraire. Mais qu'on y prenne garde ; rien n'eſt ſouvent ſi ingénieux que le ſentiment, non pas qu'il ſoit jamais recherché, mais parce qu'il ſupprime tout raiſonnement, & qu'il allie quelquefois des choſes qui paroiſſent contraires, faute d'en établir les liaiſons par des propoſitions déployées. Quelques exemples me feront mieux entendre.

Dans l'Opéra de Thétis : quand Jupiter a menacé la Déeſſe d'épuiſer ſa puiſſance,

pour ſe venger de ſon rival, Thétis annonce auſſi-tôt à ſon amant le péril extrême où il ſe trouve. Pelée lui répond, ſans s'allarmer :

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi ; vous êtes immortelle.

J'en atteſte la plûpart de mes Lecteurs ; qu'ils ne rougiſſent pas de l'avouer, ces vers ne leur ont-ils pas paru vicieuſement ingenieux ? Ne les ont-ils pas regardé comme un jeu d'eſprit recherché à cauſe de l'apparence d'antithèſe qui frappe d'abord ?

Jupiter ne peut rien contre moi ; vous êtes immortelle.

Rien n'eſt cependant plus exact, ni plus ſimple pour qui ſçait ſe mettre à la place de Pelée : il aime éperdument Thétis ; uniquement occupé d'elle, il s'oublie lui-même, & dès qu'elle eſt hors d'atteinte, il ne ſçauroit trembler. Un raiſonneur auroit préparé l'effet par la cauſe ; & il auroit dit méthodiquement : un cœur bien épris ne ſouffre que dans ce qu'il aime : or je vous aime autant qu'on peut aimer, je n'ai donc rien à craindre, puiſqu'on ne peut rien contre vous : mais celui qui ſent, laiſſe là le principe & n'exprime que ce qu'il éprouve. L'argument bien arrangé ôte le merveilleux, en y ſubſtituant l'inſipide, au lieu

que le ſentiment tout pur rétablit le merveilleux par ſa ſimplicité même.

Dans la Comédie de la double inconſtance, piéce féconde en ſentimens, je fus frappé de celui ci. Arlequin qui ſe déſole d'être traverſé dans un premier amour, & qui en prend inſenſiblement un nouveau pour une jolie perſonne qui le plaint de ſes malheurs, lui dit d'un ton chagrin & content tout à la fois. *Quand vous me plaignez, je ne ſuis plus ſi fâché d'être triſte.* Ne croiroit-on pas d'abord que ce ſeroit-là un pur badinage d'Arlequin; & ce *n'être plus ſi fâché d'être triſte*, n'a-t'il pas l'air d'une contradiction boufonne. Que l'on y regarde de plus près, c'eſt la naïveté même & la propoſition la plus vraye qu'il fût poſſible d'employer. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire du ſentiment une propoſition générale. Si je dis que la compaſſion d'une perſonne qu'on aime, eſt un grand adouciſſement à nos peines, qui me conteſtera la vérité de la propoſition? Mais ne s'enſuit-il pas de cette vérité que celui qui eſt dans le cas, s'il rend naïvement l'état de ſon cœur, dira préciſement, *je ne ſuis plus ſi fâché d'être triſte*, puiſqu'il ſent en même tems la triſteſſe dont on le plaint & la douceur de la compaſſion qui le ſoulage.

On eſt fort ſujet à ſe tromper ſur ces

ſortes de traits ; & cela parce que n'étant pas à la place du perſonnage, on ne trouve pas d'abord en ſoi le principe de comparaiſon : mais voici, ce me ſemble, une méthode bien facile, pour ne s'y point méprendre & pour reconnoître ſi un ſentiment eſt naïf, quelque fin & quelque ingénieux qu'il paroiſſe, c'eſt de transformer le ſentiment en propoſition générale ; & ſi la propoſition eſt vraie, il ne reſte plus qu'à examiner ſi l'expreſſion du ſentiment en eſt une conſéquence bien légitime : car, comme je l'ai dit, le ſentiment ſupprime les principes, & c'eſt cette ſupreſſion qui lui donne l'air de ſubtil & d'ingénieux.

J'ai diſtingué les ſentimens des penſées ; & pour ne laiſſer là-deſſus aucun embarras, il faut d'abord poſer l'idée préciſe que j'attache ici au mot de penſée. C'eſt proprement une réflexion générale, une eſpéce de maxime qu'on établit, & qui eſt comme le réſultat des expériences. Selon cette vue un ſentiment peut aiſément ſe transformer en penſée ; & par exemple pour en faire une de ce vers ſi bien ſenti.

Si je ne la voyois, je la cherchois du moins ;

Je n'aurois qu'à dire, *quand on n'a pas*

le bonheur de voir ſa Bergere, il reſte encore le plaiſir de la chercher. La premiere maniere eſt un ſimple témoignage que le cœur rend de ſon état ; & la ſeconde eſt un jugement que l'on porte en général ſur le cœur humain. Ainſi le diſcours prend plus ou moins le caractère de penſée, dès qu'il s'éleve à quelque généralité, & qu'il n'eſt plus reſtraint à la diſpoſition de celui qui parle.

On me previent ſans doute ; & l'on voit déja que l'Eglogue par le choix des perſonnages doit bien moins chercher l'éclat des penſées que les graces naïves du ſentiment ; & comme on ſuppoſe ſes Acteurs dans cette premiere ingenuité que l'art & le rafinement n'avoient point encore altérée, ils ſont d'autant plus touchans, qu'ils ſont plus émus, & qu'ils raiſonnent moins ; & on les méconnoîtroit bientôt, s'ils devenoient ſubtils & philoſophes.

Le Berger eſt donc d'autant plus Berger que tout ce qu'il dit, lui eſt plus perſonnel ; il vous peint ſes propres actions, vous repéte, mot pour mot, ſes entretiens ; il ne vous raconte que des faits qui vous intéreſſent ; il n'en choiſit pas les circonſtances particulieres par une vue méditée de leur importance, mais ſeulement par l'impreſſion qu'elles font

ſur lui ; ſelon , ſi je l'oſe dire, qu'elles ſont partie de ſa paſſion , & qu'elles réveillent, dans le moment qu'il parle, ou ſes plaiſirs, ou ſes douleurs.

Si dans les Tragédies mêmes où l'on fait parler les Héros & les Rois, ces acteurs ne peuvent être pathétiques, qu'autant qu'ils nous expoſent leurs propres mouvemens , & qu'ils ne s'appéſantiſſent pas ſur ces maximes détaillées, qui paroiſſent plutôt des morceaux d'un traité que le langage de la paſſion ; à plus forte raiſon dans l'Eglogue ne doit-on pas abandonner les Bergers à ces lieux communs où l'Auteur prend la place du perſonnage ; & où dans l'impuiſſance de ſentir, il n'a plus que la reſſource de réfléchir.

N'outrons rien cependant, & ne prétendons pas interdire abſolument aux Bergers ni les penſées ni les réflexions : comme il n'eſt pas poſſible que ſur les objets qui leur ſont familiers , & ſur-tout ſur les paſſions qui ſont la plus grande affaire de leur vie , ils ne portent quelques jugemens généraux, laiſſons-les jouir de tous les droits de l'intelligence ; permettons-leur quelques penſées , pourvû qu'elles ſoient courtes & rapides, & plus propres par-là à échauffer le ſentiment qu'à l'interrompre ; qu'elles ne ſoient point ſubtiles, cela leur donneroit l'air de philoſo-

phes ; qu'elles ne ſoient point trop ornées, elles en perdroient la grace de l'ingénuité ; ni enfin trop fréquentes ni trop étenduës, ce ſeroit, aux dépens de la Nature, allier le ſens froid à la paſſion.

Que n'imaginent point les Amans ! Virgile.
Le tems emporte tout,
Chacun a ſon attrait.

Ces penſées promptes & naïves ont bonne grace dans l'Eglogue ; elles ſont filles de la paſſion ; &, pour ſuivre la figure, elles tiennent beaucoup de leur Mere.

Il faut obſerver ici qu'outre les actions & les entretiens des Bergers, l'Eglogue repréſente encore leurs combats de chanſons, & qu'alors, on leur ſuppoſe un art qui étend leur droit de penſer, & d'orner ce qu'ils diſent : ils deviennent par-là des Poëtes qui bien qu'ils ne doivent l'être qu'en Bergers ſont néanmoins dans leur genre comptables de fineſſe & d'élévation : ils ne ſe pareront que de fleurs à la vérité, mais toujours ſe pareront-ils, & toujours y aura-t-il quelque émulation de goût & d'induſtrie dans l'arrangement même de ces fleurs : c'eſt-là qu'ils embelliront leurs ſentimens de comparaiſons riantes, & s'il ſe peut, nouvelles ; c'eſt-là

qu'ils ſoigneront des deſcriptions ; qu'en évitant ſeulement des figures trop fieres & trop audacieuſes, ils uſeront des autres avec juſteſſe & avec variété ; c'eſt-là enfin qu'ils marieront ingénieuſement le choix & la naïveté devenues plus aimables l'une & l'autre par leur alliance même.

Cette meſure d'ornemens qu'on ne ſçauroit refuſer au Berger qui chante avec préparation, eſt la même que j'accorderois au Poëte qui raconte les actions paſtorales ; il doit prendre à peu près l'eſprit de ſes acteurs, adopter la douceur & la modeſtie de leur état, & ne point donner, de peur d'un contraſte choquant, dans un raiſonnement trop profond. Ces vers ſi pleins de ſens,

M. de Fontenelle.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare ;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;
Et cette illuſion pour quelque tems repare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

Ces vers, dis-je, tout excellens qu'ils ſont dans une Piéce préliminaire qui annonce des Eglogues, mais où le Poëte n'eſt pas encore lié avec ſes perſonnages, ſeroient ſans doute trop forts dans le cours

d'une Eglogue, où le Poëte eſt déja entré en commerce avec eux.

Il y a une autre ſorte de penſées à laquelle pendant le regne du mauvais goût on en a donné le nom par excellence ; ce ſont ces jeux d'eſprit qui ne brillent d'ordinaire que par l'abus des mots, penſées puérilement brillantes dont la beauté fantaſtique diſparoît, dès que l'on ouvre les yeux ; long-tems familieres aux Italiens & qu'à notre honte nous avons fait gloire d'imiter. Si ces faux brillans peuvent encore avoir quelque azile, ce ne peut être que dans les Ouvrages badins où on ne les employe que pour ce qu'ils valent, & où l'on ſe donne le plaiſir du preſtige, ſans en être la dupe ſoi-même, ni ſans prétendre en impoſer aux autres : mais dans les ouvrages ſérieux, & par conſéquent dans l'Eglogue qui ſuit de ſi près la nature, ils ne doivent jamais trouver de grace. *Racan* y a cependant donné quelquefois ; car il faut que les meilleurs Ecrivains payent toujours quelque tribut au mauvais goût de leur tems ; & les modes de l'eſprit ſont auſſi tyranniques que les autres. *Segrais* même fait dire à un de ſes Bergers ;

Ma divine Bergere au moins ſçait mes malheurs ;
Et ſans me voir, elle peut voir mes pleurs :

Car mon cœur qui toujours avec elle demeure
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

Qu'eſt-ce que ce cœur qui demeure avec la Bergere, quand le Berger en eſt ſi loin, & qui y demeure de maniere à lui conter ſi exactement ſes peines. Que ce trait eſt différent de cet autre.

Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours :
Mais je l'aimois plus que ma vie ;
Et je la voyois tous les jours.

Voilà préciſement les deux extrémités : voilà les exemples du plus mauvais & du meilleur dans ce genre. N'eſt-il pas étonnant qu'ils ſoient tous deux du même Auteur ; qui pis eſt, dans la même Eglogue, & tout près l'un de l'autre ? Cela prouve bien que dans les meilleurs Poëtes, le goût le plus ſûr peut bien encore avoir ſes abſences.

Le ſtile n'eſt autre choſe que les idées mêmes & l'ordre dans lequel on les range.

Les mots comme ſons ne font point le ſtile, & ils ne le ſçauroient faire que par le ſens qu'ils repréſentent. Ainſi déterminer le ſtile de quelque genre d'ouvrage, c'eſt proprement établir les idées, les tours & les images qui lui conviennent ; & par

conſéquent ce que j'ai déja dit, pourroit ſuffire à régler le ſtile de l'Eglogue. Je n'aurai pas beaucoup à y ajoûter.

Il doit être doux & riant, ce qui me paroît aſſez bien répondre au *molle* & au *facœtum* des Anciens : mais quoiqu'il en ſoit, ce doux & ce riant ne conſiſtent pas dans le choix des mots qui ne ſont par eux-mêmes ni l'un ni l'autre, mais dans des tours modérés qui n'expriment que des paſſions aimables, & dans la peinture d'objets propres à ſoûtenir cet agrément.

Le ſtile, par exemple, eſt paſtoral dans les comparaiſons, quand on n'y employe que les troupeaux, les bois & les fontaines : il l'eſt dans les deſcriptions, quand on n'y peint que les hameaux, les moiſſons, les vendanges, les danſes & les jeux de Bergers : il l'eſt dans les tours quand on n'y fait ſentir que la naïveté & la délicateſſe d'une paſſion innocente ; & il n'y auroit guéres d'autre leçon à donner à un Poëte qui voudroit faire des Eglogues que de ſe remplir l'imagination des objets au milieu deſquels les Bergers vivent, & de bien entrer dans tous les ſentimens qui font la douceur de leur vie.

Je m'en tiendrai donc à quelques obſervations bien legeres.

Le ſtile de l'Eglogue ne doit point être périodique ; il ſentiroit l'étude & le ſoin ; & cet air grave & ſoutenu s'aſſortiroit mal à la liberté de la vie paſtorale.

Il ne doit point être chargé d'épithétes, ſur-tout de ces épithétes rêvées où l'on ſemble s'être fait une affaire de renfermer un grand ſens au rabais des mots.

Il ne doit point être trop figuré, cet excès découvriroit trop l'envie de montrer de l'eſprit ; & rien n'eſt plus contraire à ce caractère ingénu qui doit dominer dans les perſonnages.

Enfin il ne doit pas ſe parer trop ſouvent de la fable, encore moins de ces fables reculées, qui ont une air faſtueux d'érudition & qui ſont comme la pédanterie de la Poëſie, car chaque ſcience, chaque talent a la ſienne, & qui conſiſte à ſe faire honneur des termes de l'art devant des gens qui ne ſont pas initiés au même langage. Un Guerrier peut être pédant par la profuſion des termes connus ſeulement dans les armées : un Philoſophe l'eſt par l'étalage des termes didactiques ; & un Poëte l'eſt de même par l'entaſſement des fables, & par l'affectation d'une mytologie ignorée des gens raiſonnables qui ſe ſont bien gardés d'y perdre leur tems.

Les Anciens n'ont guéres traité l'amour

que par ce qu'il a de plus physique & de grossier ; ils n'y ont presque vû qu'un besoin animal qu'ils ont daigné rarement déguiser sous les couleurs d'une tendresse délicate. Je n'impute pas aux Poëtes cette grossiereté : les hommes apparemment n'étoient pas alors plus avancés en matiere d'amour ; & les Poëtes de ce tems n'auroient pas plû, si le goût général avoit été plus délicat que le leur.

Homere, le pere de la Poësie a donné à ses successeurs cet exemple d'un amour purement physique. Telle est la passion d'Agamemnon pour Chriseis. Briseis n'est pas aimée autrement d'Achille ; & quand il a perdu Patrocle, qui lui-même est un peu suspect, Thétis sa bonne mere ne lui donne pas d'autres conseils que de se consoler & de se distraire en honorant de sa couche quelqu'une de ses Esclaves.

Le fragment de Sapho traduit par M. Despreaux, ce morceau si vanté comme un chef-d'œuvre de passion, n'est pourtant que la peinture d'un trouble & de convulsions qui ne passe point le jeu des esprits & des organes, l'amour n'y paroît que comme une fiévre ardente dont les symptômes sont palpables, il semble qu'il n'y avoit qu'à tâter le pouls aux Amans de ce tems-là, comme Erasistrate fit au Prince Antiochus, quand il devina sa passion pour Stratonice.

Théocrite & Virgile ne donnent guéres une autre idée de l'amour dans leurs Eglogues : ils n'y expriment d'ordinaire que les premiers desirs de la nature, & tels que le seul instinct les inspire aux animaux. Toujours occupés des plaisirs des sens, ils se laissent même égarer à cette fureur de volupté jusqu'à la chercher indifféremment dans les liaisons où la nature invite & dans celles qu'elle réprouve. Les Bergers amoureux célébrent tout à la fois leurs Coridons & leurs Amarillis ; ils se partagent entre ces goûts, comme s'ils étoient également naturels ; & à la faveur de la rusticité des Personnages, les Poëtes Bucoliques n'ont pas craint de donner l'idée d'amours plus monstrueux encore.

Théocrite & Virgile peignent l'un & l'autre des Magiciennes forcenées qui s'épuisent en enchantemens pour rappeller sous leurs loix des Amans perdus, trop heureuses de pouvoir leur inspirer encore un amour d'illusion & d'yvresse, & pour ainsi dire, à l'insçû même de leur cœur. Enfin, si nous en exceptons Ovide qui dans quelques Ouvrages a assaisonné l'amour de beaucop de galanterie, on peut dire en général que dans les Anciens, il tient beaucoup plus de la débauche que du sentiment.

L'amour a pris toute une autre forme chez les Modernes ; & ſans remonter plus haut, nos Romans & nos Tragédies l'ont élevé à des délicateſſes juſques-là tout-à-fait ignorées. Les Amans y ſont une eſpéce d'ambitieux & d'eſclaves tout à la fois qui, en donnant tout leur cœur, ſe propoſent de regner ſans réſerve ſur un autre. Tous leurs ſoins, tous leurs projets ne tendent qu'à cette acquiſition : leurs plaiſirs, leurs chagrins & leurs jalouſies ne roulent que ſur ce qui la hâte ou la retarde : point de pli ni de repli du cœur qu'on n'y ſonde & qu'on n'y découvre ; & c'eſt une eſpéce de prodige que l'abondance de ces ſortes de ſentimens répandus dans Cyrus & dans Cléopâtre comparée à la diſette où ſe trouvent là-deſſus les Anciens. Je ne prétens pas cependant qu'on ait eu raiſon de donner aux grands Hommes un amour ſi appliqué & ſi ſuperſtitieux : il eſt bien ridicule, au contraire, qu'on ait ſubordonné les grands motifs & les devoirs publics à une paſſion ſubalterne & ſi bornée, qu'on ne ſubjugue les Empires, qu'on ne ſerve ſa Patrie, qu'on n'exerce les plus grandes vertus, & qu'on ne faſſe les plus grands ſacrifices que pour plaire à deux beaux yeux. Rien n'eſt plus petit ; & il faut avouer que c'eſt-là le plus grand aviliſſement des

Héros : mais il faut avouer auſſi que ces délicateſſes ſi déplacées dans les grands Hommes, deviendroient le plus beau côté des Bergers. Comme ils ne ſçauroient rien faire de grand d'ailleurs, & que l'amour eſt leur affaire la plus importante, il eſt bien raiſonnable de leur donner quelque nobleſſe ſur ce point, & de développer tout leur cœur & tout leur eſprit ſur la paſſion qui les occupe davantage.

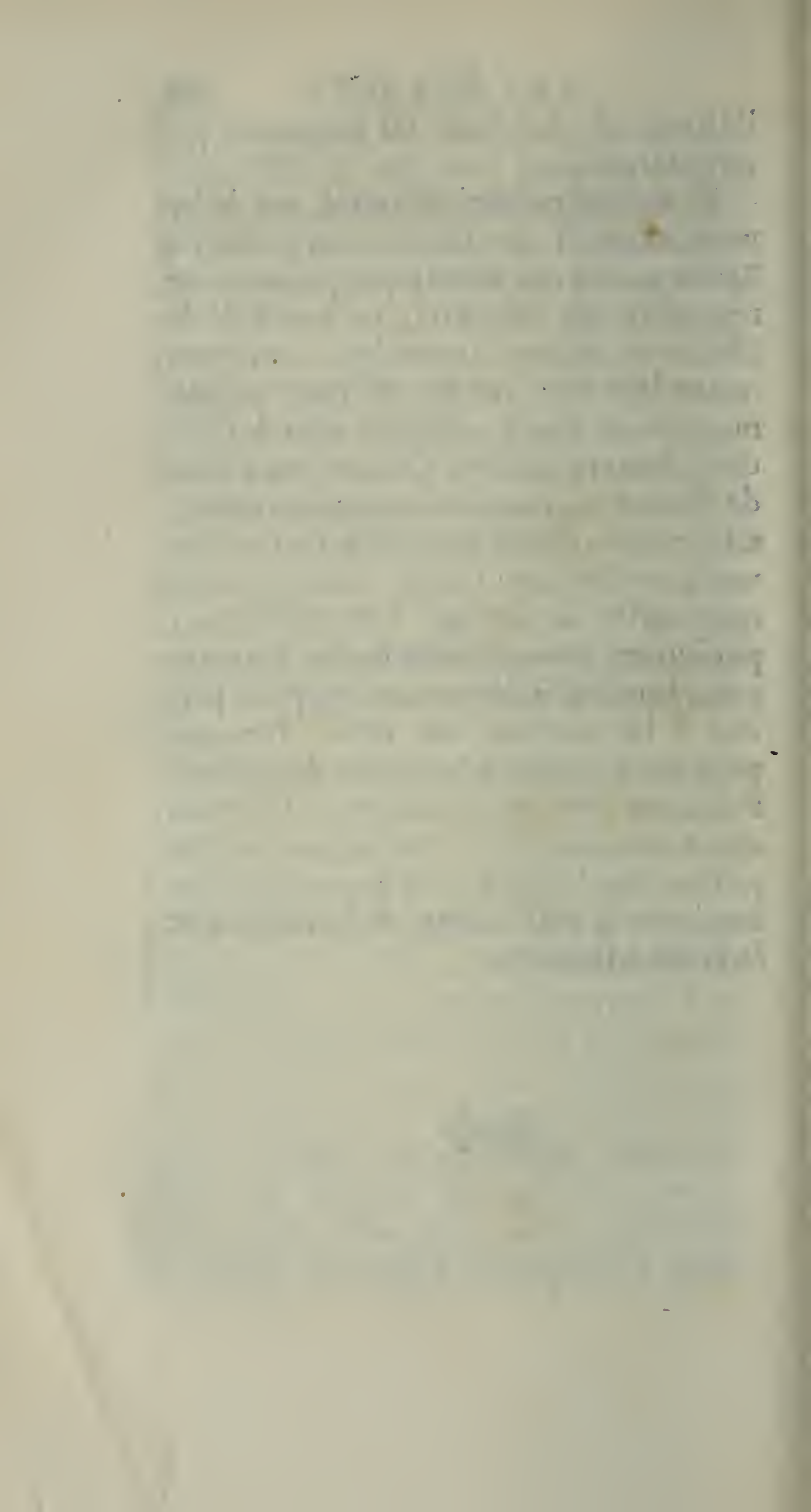
N'eſt-il pas vrai encore qu'à ne regarder l'amour qu'en lui-même, c'eſt le dégrader juſqu'à l'inſtinct que de le traiter dans la ſimplicité des Anciens, au lieu que par le goût moderne, on lui redonne toute la dignité de la raiſon & de l'intelligence.

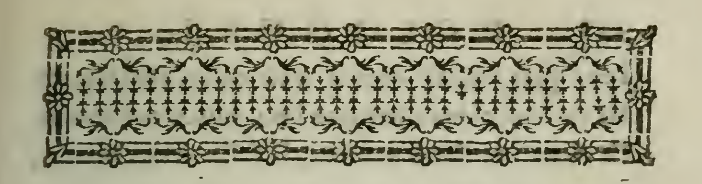
Ajoûtez à cela que de la part des Ecrivains, il y a beaucoup plus de génie & de ſagacité à diſcerner & à peindre cette foule de ſentimens que peut enfanter la paſſion dans les cœurs, qu'à en décrire ſeulement les friſſons, les ardeurs & les défaillances ; & que les Ouvrages ſont d'autant plus précieux, qu'ils font même d'autant plus de plaiſir que, toutes choſes d'ailleurs égales, on y ſent un talent plus rare, & plus de difficultés vaincues. Alors, & ſouvent ſans qu'on y prenne garde, il ſe joint à l'impreſſion naturelle des choſes une eſpéce d'admiration pour

l'Auteur, & le plaisir est augmenté par cette surprise

Je ne dissimulerai pourtant pas le fameux exemple que nous avons parmi les Modernes de cet amour que je parois ici reprocher aux Anciens ; je parle de la Phédre de Racine : mais qu'on me permette de le dire, ce qui est chez eux un manque de choix, devient chez lui un chef-d'œuvre de l'art. Comme cet amour de Phédre la jette dans de grands crimes, elle ne pouvoit être excusable que par l'yvresse de ses sens : (*C'est Venus attachée toute entiere à sa proye*), & d'ailleurs, puisque cet amour est combattu, on regagne à la noblesse des remords ce qu'on perdoit à la grossierté des desirs. On mépriseroit sans doute la fureur de Phédre, si Racine n'y avoit ménagé le spectacle d'une vertu accablée sous le poids d'une passion involontaire ; c'est par-là seulement que le personnage est intéressant & le Poëte admirable.







EGLOGUE I.

MŒRIS, AMINTAS.

MŒRIS.



TU reviens de la Ville, Amintas; nos hameaux
En ſont-ils à tes yeux moins charmans ou plus beaux ?
Si du choix de ton ſort le Ciel t'avoit fait maître,
Citoyen ou Berger, que choiſirois-tu d'être.

AMINTAS.

Je ſerois bien fâché d'héſiter ſur ce choix,
A la Ville aime-t'on comme on aime en nos bois ?
J'oſe te l'avouer, j'ai fait voir ces Idilles,
Où tu peins nos amours délicats & tranquilles.
Ces chants, ces vers ſi doux, le croirois-tu, Mœris,
Ils les ont entendus, ſans en être attendris.

MŒRIS.

Tu ne m'étonnes point. La tendreſſe ſincere
A des cœurs diſſipés doit paroître étrangere.

Leur plus parfait amour n'eſt qu'un amuſement.
Ils ne conçoivent pas que l'on aime autrement.
Ils cherchent les honneurs, le faſte, la puiſſance,
Plaiſirs éblouiſſans qui n'ont que l'apparence :
Mais de ces faux plaiſirs ils ſont trop occupés,
Et des plaiſirs réels ils ne ſont plus frappés.
Pour nous à qui le Ciel ami de l'innocence,
Accorde une modeſte & frugale abondance,
Nous vivons en ces lieux ſans beſoins, ſans deſirs
Que ceux où la Nature attacha les plaiſirs.
Dans cette aimable vie à la paix deſtinée,
La ſcience d'aimer s'eſt perfectionnée,
L'amour de pere en fils & d'amans en amans,
Nous a fait pénétrer ſes plus doux ſentimens ;
Et nos cœurs dès long-tems diſciples d'un tel Maître,
Ne connoiſſant que lui, doivent mieux le connoître.

AMINTAS.

Si ton diſcours me charme, il me ſurprend auſſi ?
On chante dans ces lieux ; des dons de la nature
On y fait quelquefois la naïve peinture :
Mais les réfléxions où tu vas t'engager
Surpaſſent de bien loin notre état de Berger.

MŒRIS.

Il eſt vrai. Plus heureux que le reſte des hommes ;
Nous ignorons comment & pourquoi nous le ſommes ;

Et ce que je t'ai dit, je ne le ſçaurois pas,
Sans les doctes leçons du Druide Adamas.
Lorſque le vieux Damon me laiſſa ſa muſette,
Je ne m'en fiai pas à l'audace indiſcrete
Qui me dit qu'en mes mains elle ne perdroit rien.
Du ſavant Adamas je cherchai l'entretien;
Et ſans ceſſe attentif aux leçons du Druide,
Je voulus qu'en mon art il me ſervît de guide.
Connoi-bien la nature, apprend que les humains
Nâquirent tous Bergers en ſortant de ſes mains,
Me dit-il. Les troupeaux, les fruits, les pâturages,
Furent les ſeuls tréſors qu'eurent les premiers âges.
Tel eſt encor le peuple en ces lieux retiré;
Et les autres mortels ont tous dégénéré.
Il eſt dans cet état où nul ſoin ne nous preſſe,
Deux arts que la nature a cultivés ſans ceſſe,
Les amours & le chant, enfans des doux loiſirs,
Et peres à leur tour des tranquilles plaiſirs.
Ces deux arts ſi charmans, notre unique ſcience,
Avoient, pour s'avancer, beſoin d'expérience.
Tous deux ſe ſont accrus; & nos Bergers contens,
Chantent mieux, aiment mieux que dans les premiers tems.
Loin donc de tes chanſons la premiere rudeſſe
Qe notre âge reproche aux Bergers de la Grece:
Ne crains point d'ajoûter à leur naïveté
L'élégance champêtre où ton art eſt monté.
Si tu peins nos amours, fais-en voir la tendreſſe,

Les détours, les ſoupçons & la délicateſſe :
Hazarde en tes amans quelques réflexions :
Elles naiſſent ſouvent du ſein des paſſions :
Du véritable amour la tendre inquiétude
Aux cœurs les plus groſſiers tient lieu d'art & d'étude.
Je crois avoir ſuivi les leçons d'Adamas.
Dis-moi ſi je me trompe & ne me flatte pas.

AMINTAS.

Oui, Mœris, dans tes chants ſes leçons ſe reſſentent.
Je ſçais donc à preſent pourquoi tes vers m'enchantent.
Hélas ! que j'ai perdu de l'avoir ignoré !
Le goût le plus ſenſible eſt le goût éclairé.



EGLOGUE II.

Sur la naiſſance d'un fils d'Adelaïde.

DANS un hameau qu'amour préféroit à Cithere,
Regnoit par ſes appas une jeune Bergere.
Les cœurs à peine encore capables de deſirs,
Lui rendoient le tribut de leurs premiers ſoupirs ;
Et les autres beautés n'avoient pour tout partage
Que quelque amant laſſé d'un long & vain hommage :
Mais Climene inſenſible à ces vœux réunis,
Ne faiſoit ſon bonheur que de ceux de Daphnis.
Le jour qu'en ce hameau ſi plein de ſa puiſſance,
D'un fils d'Adelaïde on apprit la naiſſance,
La Bergere exigea que pour marque d'amour,
Ses Amans raſſemblés chantaſſent ce grand jour,
Et de Myrtes choiſis promit une Couronne,
Prix peu riche, mais grand de la main qui le donne.
Tout s'aſſemble ; & Daphnis le hautbois à la main,
Semble déja jouir d'un triomphe certain,
Quand preſſé d'un dépit qui ne peut plus ſe taire,
Le jaloux Amintas s'adreſſe à la Bergere.

Vous ne nous aſſemblez, cruelle, dans ces lieux;
Qu'afin de couronner votre Amant à nos yeux.
Eh! qui peut à Daphnis ravir votre ſuffrage?
Il combat contre nous avec trop d'avantage:
Il eut dès le berceau (peut-il ne vaincre pas?)
Le hautbois de Damete & les leçons d'Idas.
Que ne propoſiez-vous cet honneur que j'envie,
Au Berger qui d'un loup iroit trancher la vie?
Aux yeux de mes Rivaux, ſeul achevant ce coup,
J'aurois mis à vos pieds la dépouille du loup.
Mais, puiſqu'il faut chanter, Daphnis a la victoire;
Je lui céde ſans honte une ſi vaine gloire.
Non, dit un étranger, brûlant du même amour,
Et que l'eſpoir de plaire arrête en ce ſéjour,
J'oſe lui diſputer cette faveur nouvelle:
Nous verrons ſi Climene eſt juſte autant que belle.
Climene du combat leur donne le ſignal;
Et Daphnis par ces chants attaque ſon Rival.

L'ormeau que vous voyez, perce à peine la terre;
Mais dans les airs un jour étendant ſes rameaux,
Des Aquilons jaloux il ſoutiendra la guerre,
Et prêtera ſon ombre aux Bergers, aux troupeaux:
On le verra chargé d'une treille fertile:
La vigne, en l'embraſſant, en fera ſon appui:
Des plus tendres oiſeaux il deviendra l'azile.
Heureux nos ſucceſſeurs qui croiſſent avec lui!
Pouvons-nous ſur ce qu'il doit être,

Concevoir un eſpoir moins doux ?
C'eſt le rejetton qu'a fait naître
Cet Orme ſpacieux qui nous ombrage tous
Au fils d'Adelaïde appliquant cette image,
Climene & ſes Amans ſont charmés du préſage.
Un murmure flatteur applaudit au Berger :
Mais Lyſis (C'eſt le nom qu'avoit pris l'Etranger.)
Se leve, & dans ſes yeux marquant ſon aſſûrance
Fait changer à l'inſtant le murmure en ſilence.
De la flute bientôt ſortent des ſons vainqueurs.
Dès les premiers eſſais il eſt maître des cœurs :
On voit de toutes parts Philoméle attentive ;
Le zephire ſe tait ; l'onde eſt moins fugitive ;
Et des bois d'alentour les Faunes attirés,
Admirent des accords juſqu'alors ignorés.
Sur le Héros naiſſant Lyſis rend des oracles,
Fait voir le Ciel pour lui méditant les miracles,
Chante ſes hauts deſtins & les Dieux réjouis
D'avoir pû faire encore un Roi tel que Louis.
Quels faits, quelles vertus il oſe leur décrire !
La bouche d'un mortel ne ſçauroit les redire :
Mais enfin de ces chants telle étoit la beauté,
Que juſques à Daphnis tout en fut enchanté.
Climene en reſſent ſeule une cruelle peine ;
Le dépit peint ſon front d'une rougeur ſoudaine
Eh ! comment ſe réſoudre à couronner Lyſis
De ces myrtes qu'amour pour un autre a choiſis.
On attend ſon Arrêt ; elle craint de le rendre,
Et le differe au moins, ne pouvant s'en défendre.
Enfin, l'œil ſur Daphnis de ce prix trop content,

Elle offre à ſon Rival le gage qu'il attend.
Non, lui dit l'Etranger, que votre peine ceſſe,
C'eſt aſſez pour Daphnis troubler votre tendreſſe;
Rougirez-vous qu'il ait Apollon pour vainqueur,
Qui n'a pû par ſes ſoins le vaincre en votre cœur?
Jadis ſous ces dehors, que l'amour m'a fait prendre,
J'ai vécu près d'Iſſé plus heureux & moins tendre
Mais je reſpecte en vous des cœurs ſi bien unis,
Et j'aiderois Climene à couronner Daphnis.
Ainſi dit Apollon; & ſoudain à leur Vue,
Du plus rapide vol il ſe perd dans la nue.



EGLOGUE III.

PHILIS, DAPHNE'.

DAPHNE'.

SUI-MOI, Philis ; marchons à la Grote prochaine ;
Le ſoleil trop brûlant nous chaſſe de la plaine ;
Voi les fleurs dans ces prés ſécher ſous ſes ardeurs ;
Notre tein s'en altere encor plus que ces fleurs.

PHILIS.

D'où te viennent, Daphné, ces nouvelles allarmes ?
Tu n'as pas eu toujours tant de ſoins de tes charmes.
Pourquoi ce changement ?

DAPHNÉ.

Je ne ſçais : mais je croi
Que ce nouveau ſouci t'eſt venu comme à moi.
Je trouve depuis peu plus d'art dans ta parure ;
Jamais de tant de fleurs n'a brillé ta coeffure.
Prenons garde, Philis, à ce ſoin inquiet ;
On dit que de l'amour c'eſt le premier effet.

PHILIS.

Helas ! j'ignore à quoi l'amour ſe fait connoître :
Mais on dit qu'a notre âge il commence de naî-
tre.
Nous avons toutes deux nos trois luſtres remplis.
Qu'éprouve-tu, Daphné ?

DAPHNÉ.

Qu'éprouve-tu, Philis ?

PHILIS.

Que ſai-je ! Mes brebis me deviennent moins
cheres ;
Je hais les petits jeux de nos jeunes Bergeres ;
Je crains moins les amans ; & dans leur entretien
J'aime juſqu'aux diſcours que je n'entens pas
bien,
Je me forme, en dormant, mille aimables men-
ſonges ;
Mais un Berger ſur-tout entre dans tous mes ſon-
ges.

DAPHNÉ.

Il en eſt un auſſi dont l'image me ſuit.

PHILIS.

Eh bien, Daphné, quel ſonge as-tu fait cette
nuit ?

DAPHNÉ.

Ecoute. Je ſongeois qu'une guepe cruelle
M'avoit fait reſſentir une douleur mortelle ;

Mes

Mes yeux même, en dormant, en répandoient des pleurs,
Quand j'ai crû voir Tircis ſenſible à mes douleurs.
J'ai ceſſé de pleurer dès que j'ai vû ſes larmes;
Dans un mal qu'il plaignoit je trouvois trop de charmes.
D'un tranſport inconnu je me ſentois ſaiſir,
Et ſa pitié changeoit mon tourment en plaiſir.
Enfin, en m'éveillant au retour de l'aurore,
J'aurois voulu ſouffrir, & m'en voir plaindre encore.

PHILIS.

Moi, j'ai ſongé qu'Hilas par un tendre larcin,
En ſentant mon bouquet, avoit baiſé ma main.
Je l'accable d'abord d'une feinte colere;
La pudeur m'en faiſoit une loi néceſſaire:
Mais lui tombe à mes pieds, & mêle à ſes regrets
Un horrible ſerment de ne l'oſer jamais.
Jamais! Ce mot me cauſe un courroux véritable;
Hilas par ſon remors me ſembloit plus coupable,
Et je te l'avoûrai, mon cœur en ce moment
Pardonnoit le baiſer, mais non pas le ſerment.
J'aurois preſque voulu qu'une nouvelle audace
Violât ſon ſerment, pour mériter ſa grace.

DAPHNÉ.

Entre nous, je crains bien que tu n'aimes Hilas.

PHILIS.

Je le ſoupçonne auſſi, mais je ne le crains pas.

Pour toi c'est déja fait, & Tircis t'a charmée.

DAPHNÉ.

Si je ne l'aime, au moins j'en voudrois être aimée,
Entrons ; voici la grote : asseyons-nous, Philis,
Et parlons à loisir d'Hilas & de Tircis.

PHILIS.

Attend. Je vois des vers gravés sur cette roche.
Ce sera de l'amour. Il faut les lire : approche.
Elle lit.
Tircis chantoit ici les beautés de Daphné ;
Et s'il n'en put convaincre un Berger obstiné
Qui chantoit une autre Bergere ;
Il sçût du moins le reduire à se taire.
Que dis-tu de ces vers ? les trouves-tu bien faits ?

DAPHNÉ.

On dit que bien souvent les vers ne sont pas vrais.

PHILIS.

De cet autre côté j'en vois encor paroître.
Seront-ils aussi bons ?

DAPHNÉ.

Ils sont plus vrais peut-être.
Elle lit,
Hilas chantoit contre Tircis,
Une beauté, Venus, presque égale à la vôtre ;
Cependant il cessa de célébrer Philis.

Pour n'en plus voir louer une autre.
Je penſe que ceux-ci te ſemblent les plus doux.

PHILIS.

On nous aime, Daphné. Que de plaiſirs pour nous !

DAPHNÉ.

Ah ! nous aimons auſſi ; c'eſt trop nous en défendre ;
Du moins à nos Bergers gardons-nous de l'apprendre.

PHILIS.

Sur ma timidité je puis m'en repoſer ;
Je le voudrai long-tems avant que de l'oſer.



EGLOGUE IV.

LICAS, ATIS.

ATIS.

LICAS que le desir de connoître la ville
Eloigna quelque tems d'un séjour plus tranquille
Y revenoit enfin, plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins & fleuris
Aux simples sentimens, aux graces naturelles
Dont les Bergers du lieu savoient peindre leurs
Belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants :
Mais Licas crut les siens plus vifs & plus touchans;
Il l'osa défier au combat de la flute ;
Florine qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute;
Et Rivaux à la fois & de gloire & d'amour,
Les deux Bergers ainsi chanterent tour à tour.

LICAS.

Au moment fortuné que j'apperçus ma Belle,
L'amour, tendant son arc, voltigeoit autour
d'elle ;
Elle jetta sur moi des regards pleins d'attraits :
Le Dieu prit ce tems sûr, pour me lancer ses
traits.

ATIS.

On célébroit ici la Reine de Cythere :
Mon cœur de cent beautés distingua ma Bergere ;
D'un desir inconnu je me sentis presser ;
Et je baissai les yeux de peur de l'offenser.

LICAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Quand dans ses blonds cheveux arrangés par les graces,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs,
Dont l'éclat de son tein fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornemens je ne m'apperçois guére ;
Parée ou négligée, elle sçait toujours plaire.
Hélas ! En quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LICAS.

Avides Courtisans, adorez la fortune ;
Allez faire à nos Rois une Cour importune ;
De la seule beauté je reconnois les Loix :
Mais ses Esclaves sont plus heureux que nos Rois.

ATIS.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore.
Que m'importent les soins de celle que j'ignore !
Mon seul amour m'occupe & je m'en entretiens,

Sans ſonger ſi quelqu'autre aſpire à d'autres biens.

LICAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma Belle,
Parlez-lui de mes feux plaintive Philomele,
Dans les antres ſecrets quand elle fuit le jour,
Echos qui le ſçavez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Aſſidu ſur les pas de celle qui m'attache,
Il n'eſt point de détour, de bois qui me la cache,
Dans les antres en vain elle iroit ſe cacher,
L'amour me le revéle ; & je cours l'y chercher.

LICAS.

Par-tout à ſon aſpect les campagnes fleuriſſent,
L'air en devient plus pur, & les bois reverdiſſent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout eſt égal pour moi.

LICAS.

Si quelque jour mes ſoins pouvoient toucher ſon ame,
Que ce triomphe amour, redoubleroit ma flâme.

ATIS.

Si l'amour m'accordoit ce deſtin glorieux,
Je ſerois plus content, & n'aimerois pas mieux.

LICAS.

J'ai fait des vers pour elle, & je veux les lui dire;
L'amour les a lui-méme applaudis d'un ſourire,

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languiſſans;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je ſens.

LICAS.

Ecoute, écoute, Atis, la chanſon que j'ai faite,
Et tu pourras juger ſi ma flamme eſt parfaite.

C'eſt Iris déſormais qui borne mes deſirs.
Je ne puis dans mes tendres chaînes
Etre heureux que par ſes plaiſirs,
Ni malheureux que par ſes peines.

ATIS.

Ecoute donc, Licas, ma chanſon à ton tour:
Mais ne va pas par-là juger de mon amour,

Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'amour inſpire,
J'y voudrois encor ajoûter.
Je ſens plus que je ne puis dire.
Hélas! je ſais bien mieux l'aimer que la chanter.

LICAS.

Florine, il en eſt tems, vous devez prononcer.

ATIS.

Je crains trop cet Arrêt, pour vouloir le preſſer.

Tel de ces deux Bergers fut le combat champêtre ;
L'un ſuivoit la nature ; il n'eut point d'autre Maître ;
L'autre vouloit de l'art y joindre le ſecours,
Qui, loin de l'embellir, la déguiſe toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire ;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire ;
Et dans un embarras qu'Atis apperçut bien,
Le regarda, rougit, & ne prononça rien.



EGLOGUE V.

TIRCIS ET LYSIS.

LYSIS.

TIRCIS, heureux paſteur que la Muſe cham-
pêtre
Dans l'art de bien chanter a rendu notre Maître,
Toi par qui ſont fameux nos bois & nos vergers,
Forme-moi dans cet art ſi cheri des Bergers.
Si tu conſens d'inſtruire un diſciple fidéle,
Choiſis dans mes troupeaux la brebis la plus belle.
Un jour, formé par toi, je chanterai ton nom;
Et tu me tiendras lieu de Pan & d'Apollon.

TIRCIS.

Ces honneurs ſont trop grands, Lyſis. Sans y pré-
tendre,
Ce qu'Apollon m'apprit, je veux bien te l'appren-
dre.
Nés ſous nos humbles toits, & nourris dans les
champs,
Nous ne ſommes pas faits pour les ſublimes chants:
Apollon nous donna la flûte & la muſette:
Mais il nous défendit d'entonner la trompette;
De chanter ſur des tons parmi nous inouis,
Les Dieux ou les Héros, Jupiter ou Louis.

P v

Ne chante que nos bois d'une voix moins altiere ;
Qu'un langage naïf réponde à la matiere ;
Chante nos jours ſereins, & nos paiſibles nuits,
Le printems & les fleurs, l'eſpérance des fruits ;
Trace de nos amours la touchante peinture ;
Qu'à chaque trait le cœur y ſente la nature.
Loin ces faux ſentimens & ces ſubtils détours,
Langage étudié des Villes & des Cours :
Mais pourquoi ſur cet art un diſcours inutile ?
Il eſt pour t'en inſtruire un moyen plus facile.

LYSIS.

Eh ! Quel eſt ce moyen d'imiter tes chanſons ?

TIRCIS.

Aime. L'amour lui ſeul vaut toutes les leçons.

LYSIS.

Ah ! S'il ne faut qu'aimer, quel autre eſt plus capable !

TIRCIS.

Quoi ! ton cœur aimeroit !

LYSIS.

L'objet le plus aimable ;
Et l'eſpoir de lui plaire enchantant mes amours,
M'a fait ſeul de ton art implorer le ſecours :
Car ne crois pas mon cœur avide de la gloire,
D'obtenir dans nos jeux une vaine victoire,
De défier au chant les plus tendres oiſeaux ;

D'être enfin, comme toi, l'honneur de nos hameaux,
Non, je ne veux chanter que pour plaire à ma Belle;
Dans l'univers entier je ne regarde qu'elle;
Tout le reſte me ſemble indigne de mes vœux;
Et le cœur d'Amarille eſt le prix que je veux.

TIRCIS.

Que ne chantes-tu donc ce que ce nom t'inſpire!

LYSIS.

Je l'ai tenté, Tircis; mais je n'oſe le dire.

TIRCIS.

Parle; tu n'as que moi pour témoin dans ces lieux.

LYSIS.

Ecoute; & daigne après m'apprendre à faire mieux.

O jour cent fois heureux où nâquit ma tendreſſe!
Amarille en ce jour tu devins ma Déeſſe.
Comme on offre à Cerés les premieres moiſſons,
Je voue à ta beauté mes premieres chanſons
Dieux, qu'elle va coûter de ſoupirs à nos Belles!
Reſtera-t-il encor quelques amans pour elles!
Non. Mon cœur malgré moi, préſageant tous ces maux,
Sent que tous les Bergers vont être mes rivaux.

Qui d'entr'eux doit te plaire? Eſt-ce au jeune Titire
Qu'amour reſerveroit cet amour où j'aſpire ?
Menalque qui ſe croit iſſu du ſang des Dieux
Ne tenteroit il point ton cœur ambitieux ?
Alcipe dont les airs ont un charme invincible
Pourroit-il. . . . ah ! plutôt ne ſois jamais ſenſible;
A mille autres beautés ils ont donné leur foi,
Amarille ; & mon cœur n'a rien aimé que toi.
Non, jamais tant d'ardeur n'a regné dans une ame,
Le ſeul ſon de ta voix me pénétre & m'enflâme ;
L'amour fixe ſur toi mes regards aſſidus :
Je crois te voir encor, quand je ne te vois plus.
La nuit, juſqu'où s'egare une ardeur inſenſée !
Tes moindres actions rempliſſent ma penſée.
Je te ſuis ; je t'entens ; & te parlant tout haut,
J'écarte le ſommeil qui vient toujours trop tôt.
Mais il ne peut encor éloigner ton image.
Hièr un ſonge affreux, que j'en crains le préſage!
Me fit voir près de toi Licas. le beau Licas,
De l'aveu de ſes feux tu ne t'offenſois pas ;
Tu daignois lui ſourire. O mortelles allarmes !
Le dépit m'éveilla, tout baigné de mes larmes.

TIRCIS.

Ah Lyſis, déſormais je te cede le prix.
Je te le diſois bien, l'amour t'a tout appris.
Pour moi qui de l'amour ne ſens plus les atteintes,
Je ne puis plus former de ſi touchantes plaintes ;
Et ſi dans mes chanſons je fais encor l'amant,

Je le fais de mémoire & non de ſentiment.
Feinte trop languiſſante, & qu'Apollon rejette.
Tien Lyſis : en tes mains je remets ma muſette ;
C'eſt toi qui vas des cœurs à ton tour triompher ;
J'en ſens quelque dépit ; mais je veux l'étouffer.



EGLOGUE VI.

DAPHNE', LICIDAS.

DAPHNE'.

DE la fête d'hier que penſe Licidas ?
Juſques ici nos jeux avoient eu moins d'appas.
Un jour ſerein ſuivit une brillante aurore :
Nos champs s'étoient parés de tous les dons de
Flore :
Les Zephirs regnoient ſeuls ; & ſur les verts rameaux
Les oiſeaux s'accordoient avec nos chalumeaux ;
Nos Bergers plus galans, nos Bergeres plus belles :
Tout enfin à mes yeux eut des graces nouvelles.
La fête, Licidas, te charma-t-elle autant ?

LICIDAS.

J'y vis ce que j'adore ; & je fus trop content.

DAPHNÉ.

Qu'entens-je ! Licidas eſt devenu ſenſible !
Ton cœur s'eſt donc laſſé d'un deſtin trop paiſible ?
S'il eſt vrai, je te laiſſe & je romps l'entretien.
On doit fuir les amans, quand on veut n'aimer
rien.

LICIDAS.

Que t'importe, Daphné ? si je voulois te plaire,
Tu pourrois me punir d'un dessein téméraire :
Mais dois-tu t'offenser qu'à de moindres appas
L'amour soumette un cœur que tu ne voudrois pas.

DAPHNÉ.

Eh de qui donc, Berger, ton ame est-elle éprise ?
T'es-tu laissé séduire à l'adroite Florise ?
Ou bien Amarillis par sa feinte langueur....

LICIDAS.

Crois-tu la jeune Œnone indigne de mon cœur ?

DAPHNÉ.

Non : mais son choix est fait ; & s'il faut te le
dire,
Mirtil est le Berger pour qui son cœur soupire.

LICILAS.

Qui te l'a dit ? sur quoi fondes-tu ces soupçons ?

DAPHNÉ.

Tu n'en douteras plus ; écoute mes raisons.

Œnone plus parée hier qu'à l'ordinaire
Me parut dans nos jeux avoir dessein de plaire ;
Nos Bergers à l'envi louerent ses appas ;
Tout ce concours flatteur ne l'embarrassa pas.
Et dans chaque réponse & vive & naturelle
Eclata son esprit qui la rendoit plus belle.

Enfin Mirtil approche & la loue encore mieux ;
Elle ne put répondre & détourna les yeux.
Je voulus par la ſuite éclaircir ce myſtere :
Lorſque Mirtil danſoit avec quelque Bergere,
Œnone la ſuivoit d'un regard curieux,
Triſte dans le moment qu'elle danſoit le mieux,
Lui trouvoit des défauts aſſez vrais : mais Œnone
Juſques à ce moment n'en trouvoit à perſonne.
Avec tous nos Bergers elle-même danſa ;
Il le faut avouer, elle nous effaça :
Mais quand Mirtil la prit, je trouvai dans ſa danſe
Et plus d'attention & moins de confiance ;
Et s'il faut te donner des ſignes plus conſtans,
Elle danſa moins bien & danſa plus long-tems.

LICIDAS.

Non ; je ne doute plus que la Bergere n'aime :
Mais je doute encor moins que tu n'aimes toi-même.
Des effets de l'amour il ne t'échappe rien ;
Crois-moi, pour n'aimer pas, tu t'y connois trop bien.

DAPHNÉ.

Je veux de mon ſecret payer ta confidence :
Mon cœur de jour en jour a moins d'indifférence ;
Et plus je vois Lyſis, plus mon cœur eſt changé.

LICIDAS.

Tu t'y prendrois trop tard, Lyſis eſt engagé.

DAPHNÉ.

Quoi Lyſis aimeroit ! Ce Berger ſi ſauvage
Qui toujours des amans dédaigna l'eſclavage. . . .

LICIDAS.

On le dédaigne en vain ; on y vient à ſon tour.
Ecoute ; & vois auſſi ſi je connois l'amour.

Lyſis a fait des vers, je le ſais de lui-même ;
C'en eſt aſſez déja pour te prouver qu'il aime :
Mais il me les a lûs ; & dès le premier trait
De la jeune Dircé j'ai connu le portrait.
En vain de fiction il traite cet ouvrage ;
L'amour ſeul a fourni l'idée & le langage.
La paſſion, le cœur à chaque mot eſt peint ;
Et je ſuis ſûr qu'il ſent ce qu'il dit qu'il a feint.
Il y benit l'inſtant où s'attendrit ſon ame,
Il n'oſe encor nommer la Beauté qui l'enflâme ;
Et mon cœur, comme lui, chargé de ſes liens
Dans tous ſes ſentimens reconnoiſſoit les miens.

DAPHNÉ.

Dans l'amour de Lyſis tu connois ta tendreſſe :
Mais il n'oſe nommer la beauté qui le bleſſe.
De ce même reſpect peux-tu donc te vanter ?
Et me nommer Œnone, étoit-ce l'imiter ?

LICIDAS.

Mais toi-même as-tu crû que ce choix fût ſincere ?
Je cachois ſous ce nom un feu plus téméraire.
Il eſt pour Licidas un nom plus précieux.

N'as-tu pas dû cent fois le lire dans mes yeux ;
Quand tout prêt de le dire à l'objet qui me touche
Le timide reſpect l'arrêtoit dans ma bouche ?
En ce moment encor il me vient allarmer ;
Je tremble d'en trop dire,& crains de te nommer :
Excuſele t ranſport où mon cœur s'abandonne.

DAPHNÉ.

J'apprens avec plaiſir quelle étoit ton Œnone :
mais tu vois trop auſſi ma ſecrete langueur,
Et quel eſt ce Lyſis que redoutoit mon cœur.



EGLOGUE VII.

MENALCAS, TIRCIS, LICORIS.

LICORIS.

TIRCIS & Menalcas dans les mêmes vallées
Faiſoient paître près d'eux leurs brebis raſſemblés.
Tircis étoit encor dans la jeune ſaiſon
Où le premier amour vient troubler la raiſon,
Et déja Menalcas, en amour ſavant maître,
Avoit vû trente fois la verdure renaître.
Auprès d'eux arriva la jeune Licoris.
Voici leur entretien que d'eux-mêmes j'appris.

MENALCAS.

Licoris ſans Philéne ! Eh d'où vient ce prodige !

LICORIS.

L'importune langueur dont la vieilleſſe afflige,
L'arrête, & l'a forcé de me laiſſer ſans lui
Veiller ſur ſon troupeau que je mene aujourd'hui.

MENALCAS.

On ne peut plus te voir ; il t'obſede ſans ceſſe.
Donne-nous ce moment que Philéne te laiſſe.
De quoi t'entretenir ?

LICORIS.

De quoi ? de vos amours.

Pour de jeunes Bergers eſt-il d'autres diſcours ?
Tircis nous apprendra quelle beauté l'engage.
Qu'il commence, & voyons comme on aime à ſon âge.

TIRCIS.

D'Iris depuis un an je me ſentois charmer,
Sans que je ſçuſſe encor ce que c'étoit qu'aimer.
Je me plaiſois à voir cette jeune Bergere ;
Mais bien-tôt ce plaiſir me devint néceſſaire ;
Tout autre amuſement en perdit ſes appas ;
Et ſans elle, pour moi, nos jeux n'en étoient pas :
Je connus mon amour ; mais cet amour extrême
N'oſa parler ; d'où vient qu'on craint tout ce qu'on aime ?
Ses yeux l'auroient cent fois découvert dans les miens,
Mais je les détournois, en rencontrant les ſiens ;
Vainement près de moi prenoit-elle un air tendre,
Rien ne m'enhardiſſoit ; & je n'oſois l'entendre.
Elle ſeroit encor à ſçavoir mon ſecret,
Si le ſort n'eût aidé mon amour trop diſcret.
Un jour ſous cet ormeau, près de cette fontaine ;
Je chantois en ces mots mon amoureuſe peine.

Mon cœur percé de mille traits
Eſt auſſi timide que tendre ;
Iris n'entendrez-vous jamais
Ce que je n'oſe vous apprendre ?

Iris dans ce moment derriere ce buiſſon,

Sans que je l'apperçusse, entendoit ma chanson ;
Et dès le lendemain, quelle surprise extrême !
Se croyant sans témoins, la chantoit elle-même.
Elle la dit trois fois, & sans y changer rien,
Que de mettre mon nom à la place du sien.
Je l'aborde, en tremblant ; elle rougit ; nos larmes
Furent nos seuls discours : mais qu'ils eurent de
charmes !
Que nous sentimes bien, en nous trouvant sans
voix,
Que nous aimions tous deux pour la premiere
fois.

MENALCAS.

J'aimois comme Tircis. Ma premiere jeunesse
Eprouva sa timide & naïve tendresse.
Dans un âge plus mûr j'aime différemment.
Un peu d'expérience a fait ce changement :
J'aime depuis six mois la belle Céliméne,
Je découvris d'abord le penchant qui m'entraîne.
L'aveu fut sans succès. Contente de charmer,
Céliméne étoit libre & dédaignoit d'aimer.
Au défaut de l'amour j'employai d'autres armes ;
Je feins d'aimer ailleurs & d'oublier ses charmes.
Je m'applaudis tout haut d'être en de nouveaux
fers ;
Le nom d'Amarillis regne dans tous mes airs ;
Je tâche en les chantant moi-même à Céliméne,
D'irriter son dépit qu'elle cache avec peine.
Alors de mon oubli ses tristes yeux confus
Redemandent un cœur qu'elle croit n'avoir plus.

Je vois dans ſes regards une tendre aſſûrance
Que mon retour vers elle aura ſa récompenſe.
Nous gardons quelque tems un ſilence profond ;
Il m'échappe un ſoupir, un ſoupir me répond.
Infidéle, dit-elle ; & dans ce moment même
Je me jette à ſes pieds. C'eſt vous ſeule que j'aime,
Lui dis-je ; pardonnez à l'innocent détour
Que pour vous attendrir m'a fait prendre l'amour.
J'expierai par mes ſoins.... Soyez content, dit-elle ;
Je vous pardonne tout, ſi vous m'êtes fidelle.
Jugez à cet aveu ſi mon cœur enchanté
Fut ſenſible à l'honneur de vaincre ſa fierté ?

LICORIS.

O trop heureuſe Iris ! Heureuſe Celiméne !
De vos jeunes amans vous partagez la chaîne,
Mais quel eſt mon malheur de n'avoir ſçû charmer
Que le bizarre époux que je ne puis aimer !
Philene que déja blanchiſſoit la vieilleſſe,
Ne pouvoit par lui-même inſpirer de tendreſſe ;
Il voulut de l'hymen eſſayer le pouvoir,
Et ſe flatta du moins d'être aimé par devoir.
Aidé de ſa richeſſe, il m'obtint de mon pere ;
Je ſuivis, en pleurant, un ordre ſi ſevere.
Hélas ! depuis ce jour que je ſouffre de maux !
Philene croit par-tout rencontrer des rivaux.

Jusques dans ſes douceurs il méle un air ſauvage ;
Un mot, un ſeul regard lui donne de l'ombrage;
C'eſt un crime à ſes yeux de trouver des appas
Dans les airs de Silvandre, ou dans la voix
d'Arcas.
Pour avoir vû d'Iphis la houlette entourée
De fleurs du même choix dont je m'étois parée,
Il me crut infidéle ; & des torrens de pleurs
A peine purent-ils déſarmer ſes fureurs.
Voilà dans quels chagrins coule ma triſte vie.

MENALCAS.

Faut-il qu'à ce jaloux le ſort t'ait aſſervie !
Pourquoi ne peut-on rompre un ſi fatal lien ?
Je t'offrirois un cœur moins indigne du tien.

LICORIS.

Qu'entens-je ! Et ta Bergere ?...

MENALCAS.

Ah ! Qu'avec peu de peine
Auprès de Licoris j'oublirois Célimene.

LICORIS.

Je le vois, Menalcas, tu n'es qu'un inconſtant.
Le fidéle Tircis n'en diroit pas autant.

Philene alors parut. Sa triſte vigilance
A la langueur de l'âge avoit fait violence;

Et déja s'attriſtant d'être arrivé trop tard,
Il lance aux deux Bergers un farouche regard.
Menalcas veut railler de ſon humeur jalouſe :
Mais Philene à ſes yeux enlevant ſon épouſe,
Ne raille point, dit-il, chaque âge a ſon amour.
Tu deviendras bien-tôt le jaloux à ton tour.



EGLOGUE VIII.

THEMIRE, CLORIS ET TIRCIS.

THEMIRE n'aimoit rien ; ſon cœur étoit paiſible.
Tircis avoit tenté de la rendre ſenſible :
Mais enfin las de perdre & ſes ſoins & ſes vœux
Il conçut pour Cloris un amour plus heureux ;
Et Themire ignorant leur douce intelligence,
S'applaudiſſoit en paix de ſon indifférence.
Un ſoir ſortant des bois déja trop obſcurcis,
Aux pieds de ſa Bergere elle apperçut Tircis.
Avertis par la nuit, ils ne pouvoient encore
Finir un entretien commencé dès l'aurore.
Curieuſe, elle approche ; & cachée à leurs yeux
A couvert d'un buiſſon, elle entend ces adieux.

CLORIS.

Il faut nous ſéparer, Tircis, la nuit nous chaſſe.

TIRCIS.

Hélas ! Pourquoi les jours ont-ils ſi peu d'eſpace ?
Que celui-ci, Cloris, a coulé promptement !

Je crois t'avoir à peine entendue un moment ;
Que je t'ai peu parlé de mon amour extrême !
Qu'eſt-ce qu'un jour entier pour ſe dire qu'on
s'aime !

CLORIS.

Adieu, Tircis, adieu. Que ne puis-je écarter
Cette nuit qui trop tôt nous force à nous quitter !
Mais vains diſcours ! Demain, au retour de l'aurore,
Sous ces mêmes ormeaux nous nous verrons encore,
Heureuſe, ſi rempli de nos tendres Amours,
Tu me charmes encor par les mêmes diſcours.

TIRCIS.

Hélas ! Que cette nuit va me paroître lente !
Puiſſe un ſonge tromper mon ame impatiente,
Et d'avance m'offrir par une douce erreur
Le nouvel entretien dont tu flâtes mon cœur!

CLORIS.

Moi, je n'implore point le vain ſecours des ſonges :
Ils m'abuſent toujours par de cruels menſonges.
Envain de ton ardeur je jouis chaque jour,
Chaque nuit à mes yeux tu trahis cet amour ;
Hier Doris brilloit d'une grace nouvelle ;
Je t'ai vû cette nuit aux pieds de cette Belle ;
Ainſi, toujours timide, à mon eſprit ſéduit,
Ce que je crains le jour ſe retrace la nuit ;

Et malgré les doux nœuds dont notre amour
nous lie,
Je passe dans les pleurs la moitié de ma vie.

TIRCIS.

Cruelle, jusques-là pouvez-Vous m'outrager ?
Pourquoi me croire un cœur capable de changer ?
Oui, vos songes me font une injure mortelle ;
C'est vous qui les forcez à me peindre infidelle.
Vous doutez de ma foi. Sur quoi donc en dou-
ter ?
Je ne cherche que vous ; je ne puis vous quit-
ter ;
Je n'ai point de repos que je ne vous revoye ;
Au seul nom de Cloris je tressaille de joye.
Ah ! Faut-il qu'à mes yeux vous ayez tant d'ap-
pas ?
Que sert tout cet amour pour qui ne le croit pas !

CLORIS.

Non, je ne doute point que ton cœur ne m'adore.
Vien, Tircis, vien demain me le jurer encore.
Adieu ; trop de plaisir nous arrête en ce lieu.

TIRCIS.

Quel mot pour des amans que ce funeste adieu !
Je sens à te le dire une douleur extrême.
Je crois, en te quittant, m'arracher à moi-
même.

Adieu. Si le sommeil m'offre encor à tes yeux.
Fais des songes plus vrais & qui me peignent
mieux.
Souvien-toi que mon cœur pour toi seule soupire.

CLORIS.

Que ne puis-je oublier qu'il brûla pour Themire.

TIRCIS.

Ne me reproche point qu'elle ait sçû me charmer;
Tu n'étois point ici lorsque je crus l'aimer;
Et les jeunes attraits dont Themire est pourvue,
Pouvoient plaire à des yeux qui ne t'avoient point vue.
Mais que fais-je ! son nom refroidit nos discours.

CLORIS.

Songeons plutôt qu'il faut en terminer le cours.
Nous l'oublions tous deux. Adieu, la nuit nous presse.

TIRCIS.

Encor un mot, Cloris; un mot; & je te laisse.

Tircis alloit poursuivre, & Cloris l'écoutoit.
Tout prêts à se quitter, l'amour les arrêtoit.
Il renaissoit toujours quelque chose à se dire.

Mais Themire parut, l'importune Themire,
Sans bien connoître encor ſes mouvemens jaloüx ;
Se preſſa d'interrompre un entretien ſi doux.
Injuſtice ordinaire. Une beauté cruelle
Ne voit qu'avec dépit qu'on s'eſt conſolé d'elle.



EGLOGUE IX.

L'OISEAU

TIRCIS, CLIMENE.

TIRCIS.

CLIMENE, arrêtons-nous ; laiſſons dans la prairie
Nos troupeaux confondus paître l'herbe fleurie.
Daigne ſur ce gazon m'écouter un moment.

CLIMENE.

Je le veux bien, Tircis, mais ne fais point l'amant.
Tu me jures toujours la flâme la plus tendre.
Si tu m'en veux parler, je ne veux point t'entendre.

TIRCIS.

Eh bien, Climene, eh bien je contraindrai mes feux.
Le plaiſir de te voir me rend aſſez heureux.
Je ne te dirai point tout ce que ton abſence
Fit ſentir à mon cœur d'ennui, d'impatience :
Je te laiſſe penſer combien à ton retour

De plaiſirs inconnus éprouva mon amour,
Je te tais de mes feux....

CLIMENE.

Ah ! Berger, je te laiſſe.
Tu veux n'en point parler, & m'en parles ſans ceſſe.

TIRCIS.

Demeure ; ç'en eſt fait.

CLIMENE.

Berger, ſongez y bien
Au moindre mot je fuis.

TIRCIS.

Je ne t'en dis plus rien.
Vois-tu ſur ce coteau Silvandre & Celimene ?
L'amour les a liés de ſa plus douce chaîne.
Regarde le Berger dont le tendre hautbois
De ſon aimable Amante accompagne la voix.
Les oiſeaux attentifs ſuſpendent leurs ramages
Ils inſpirent l'amour aux cœurs les plus ſauvages :
Ils ſont toujours aimés & toujours amoureux,
Le bonheur véritable eſt d'être uni comme eux.

CLIMENE.

Depuis quand cet amour ? Car avant mon abſence,
Je n'ai point remarqué la même intelligence.

Avec soin Celimene évitoit le Berger.

TIRCIS.

Apprend par quelle adresse il a sçû l'engager.
Depuis deux ans Silvandre adoroit Celimene,
Et depuis tout ce tems elle ignoroit sa peine;
Du moins elle feignoit de ne la pas savoir,
Quoique par mille soins Silvandre l'eut fait voir.
Dans nos danses jamais il ne choisissoit qu'elle;
Il se paroit de fleurs qui plaisoient à la belle;
Il mêloit Celimene à tous ses entretiens,
Et conduisoit toujours ses troupeaux près des siens.
Que faire ? Que tenter pour apprendre qu'il aime ?
Un jour il s'avisa d'un nouveau stratagême.
Il fait que la Bergere, en gardant ses troupeaux,
Tendoit, pour s'amuser, des piéges aux oiseaux.
Silvandre en choisit un qu'il instruit avec peine
A redire après lui, *j'adore Celimene*.
Et quand enfin l'oiseau sçut assez prononcer,
Ces mots dont le Berger ne pouvoit se lasser,
En l'instruisant encor, il le porte à la cage,
Où la belle attendoit un oiseau plus sauvage.
On ne l'apperçut point: Le soir arrive enfin.
Celimene contente emportoit son butin.
Et caressant l'oiseau, lui tenoit ce langage.
Tu ne te plaindras point d'un trop dur esclavage,

Cher oiseau ; de tes chants amuse-moi toujours ;
Tu seras, s'il se peut, mes uniques amours.
Je veux fuir des amans les trompeuses promesses ;
Sauve-moi de leurs feux ; jouis de mes caresses.
Hélas ! Un jeune cœur peut t'aimer sans danger ;
Il n'en est pas ainsi quand on aime un Berger.

A ces discours naïfs qu'elle achevoit à peine ;
L'oiseau captif répond ; *j'adore Celimene*,
Quelle surprise, ô Ciel ! Quel ramage nouveau !
Elle connoît Silvandre au discours de l'oiseau :
Mais quoiqu'elle craignît des chansons si nouvelles,
Elle ne laissa pas de lui couper les ailes.
Combien de fois depuis elle entendit ces mots !
Au milieu de la nuit ils troubloient son repos ;
Ils l'éveilloient avant le retour de l'aurore.
Quoi ! Seroit-il donc vrai que Silvandre m'adore ?
Disoit-elle ; j'ai craint long-tems de m'en flâter :
Mais je me sens réduite à n'en pouvoir douter.
Hélas ! Il ne pouvoit choisir un cœur plus tendre ;
Je m'en défens en vain ; je n'aime que Silvandre.

A le cacher pourtant elle mit tout son soin.
L'oiseau de son amour étoit le seul témoin.
Aux yeux de son Berger lasse de se contraindre,
Devant l'oiseau cent fois elle oublioit de feindre.

Je n'aime que Silvandre étoit ſon ſeul diſcours.
Elle vouloit le taire, & le diſoit toujours.
Un jour qu'on célébroit la fête de Cithere,
Silvandre en vient lui-même avertir la Bergere,
Lui préſente un bouquet : il ſera trop heureux,
Si la belle veut bien s'en parer dans les jeux.
Mais quel bonheur plus grand vint alors le ſurprendre.
L'oiſeau redit vingt fois ; *je n'aime que Silvandre.*
Diſcours qu'il entendoit & le jour & la nuit ;
Et dont, ſans le vouloir, on l'avoit trop inſtruit.
Celiméne rougit ; & Silvandre ſoupire.
Quoi ! dit-il, votre cœur voudroit-il l'en dédire ?
Elle ne répond rien : mais ſon tendre embarras
N'en exprima que mieux ce qu'elle ne dit pas.
Depuis ces heureux jours ils s'aiment ſans contrainte.
On ne voit point entr'eux de ſoupçons ni de plainte,
Ils paſſent à s'aimer les jours & les momens,
Et ſont, comme tu vois, l'exemple des amans.

CLIMENE.

L'aventure eſt plaiſante & l'adreſſe nouvelle ;
Elle méritoit bien de vaincre une cruelle.

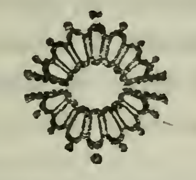
TIRCIS.

Je dois bien-tôt t'offrir un oiſeau que j'inſtruis,

CLIMENE.

Je me garderai bien de parler devant lui.

Sans parler de ſes feux, Tircis avoit ſçû plaire,
Et par d'autres amours attendrir ſa Bergere.
Le premier mouvement croiſſant de jour en
jour,
Devint en peu de tems un véritable amour.
Le ſuccès fut parfait ; & Tircis & Climene
Egalerent bien-tôt Silvandre & Celimene.



EGLOGUE X.

LICAS, SILVANIRE.

SILVANIRE.

SUR la fin d'un beau jour, rassemblés sous des hêtres,
Des Bergers s'amusoient à des discours champêtres :
Quelques Belles entr'eux se mélant à leur tour,
L'entretien fut plus vif & tourna sur l'amour.
On vanta ses plaisirs, on parla de ses peines,
Des fidéles amans, des Belles inhumaines :
Tous les autres sujets & les plus étrangers,
Conduisent-là bien-tôt, & sur-tout des Bergers.
Que je plains, dit Arcas, la jeune Silvanire !
Dieux ! que lui va coûter l'absence de Titire !
Depuis trois jours, ainsi l'ont voulu les destins,
Le Berger est allé secourir nos voisins ;
Il expose sa vie aux armes étrangeres.
Que la guerre, dit Lise, est fatale aux Bergeres !
A peine d'un amant nous laissons-nous toucher,
Que ses cruelles loix viennent nous l'arracher.
Reviens heureuse paix.... Ciel interrompt Lucelle,
Que fera Silvanire ? Et comment vivra-t'elle ?
Un seul jour loin d'Atis, me fait mourir d'ennui,
Même quand je n'ai rien à redouter pour lui.

Nous la perdrons ſans doute, ajoûte encor Florine.
Ainſi chacun la plaint des maux qu'il imagine,
Quand Tircis, auprès d'eux, accourant à grands
pas,
Vient leur dire : J'ai vû Silvanire & Licas ;
Dans un antre prochain je viens de les ſurprendre.
Venez tous, comme moi vous pourrez les entendre.
On n'oſeroit le croire ; & pourtant on le ſuit.
De l'antre qu'il leur montre, ils s'approchent ſans
bruit.
Ils y virent Licas aux pieds de Silvanire.
Voici comme tous deux ils regrettoient Titire.

LICAS.

Non. Titire jamais n'a ſçû vous mériter.
C'eſt un crime pour lui d'avoir pû vous quitter.
Quel devoir l'y forçoit ? Ah le devoir ſuprême,
Eſt de paſſer ſes jours près de celle qu'on aime ;
Et qui peut ſe ſoumettre à quelqu'autre devoir
Mérite le malheur de ne la plus revoir.

SILVANIRE.

Licas, ne parlons plus d'un amant que j'oublie ;
Je conſens qu'à jamais un tendre amour nous lie :
Mais laiſſez-moi du moins cacher aux yeux de
tous
Un crime dont mon cœur s'applaudit près de vous.
Que n'avez-vous toujours vêcu ſous mon empire ?
Mon cœur s'étoit mépris en choiſiſſant Titire.

LICAS.

Eh bien reparez donc votre erreur aujourd'hui ;

Vengez-moi de Titire en m'aimant plus que lui :
Que mes vœux empressés soient l'exemple des vôtres :
Vous êtes plus aimée, aimez plus que les autres :
Mais de quelque retour que vous payiez ma foi,
Vous n'aimerez jamais si tendrement que moi.

SILVANIRE.

Je vous rends des soupirs pour ce tendre langage ;
Si je vous en dis moins, j'en ressens davantage,
Mais vous, malgré l'ardeur qu'ici vous me vantez,
Ne m'en dites-vous pas plus que vous n'en sentez.
Ce cœur est-il sincere? Et s'il est vrai qu'il m'aime,
Croirai-je que ce cœur sera toujours le même ?

LICAS.

Que par les enchanteurs mes troupeaux soient détruits ;
Puissent les aquilons moissonner tous mes fruits
Puissiez-vous m'accabler d'une haine éternelle,
Si vous trouvez jamais un amant plus fidelle.

SILVANIRE.

Ah ! promettez-moi mieux de m'aimer constamment :
Licas, j'en croirai plus un soupir qu'un serment ;
Je pourrois vous jurer une flâme éternelle ;
Mais ce regard en est un garant plus fidelle.

C'en fut trop ; & déja les Bergers éperdus
Fremissoient des discours qu'ils avoient entendus,

Tout fuit ; & chacun d'eux que ce parjure afflíge
Craint que les feux du Ciel ne ſuivent ce prodige,
Mais quelques jours après un incident nouveau
Remit de ſes frayeurs le timide hameau.
On vint redemander Silvanire à Daméte.
On la croyoit ſa fille. Une raiſon ſecrete
La lui fit confier dès ſes plus jeunes ans :
Mais la Belle à la ville avoit ſes vrais parens.
De ſon parjure affreux le ſang fut ſeul coupable
Dans un cœur paſtoral il n'étoit pas croyable.



EGLOGUE XI.

LES SATIRES.

ARDENE.

DANS un bois écarté la ſolitaire Ardéne
Un jour prenoit le frais au bord d'une fontaine.
Deux Satyres, non loin, virent quelques beautés,
Son beau ſein découvert : les voilà tranſportés.
Avec combien d'ardeur tous deux ils deſirerent
Ce qu'ils virent, ou bien ce qu'ils imaginerent !
Ils s'approchent ſans bruit ; & ſe montrent ſoudain.
Elle veut fuir. Non, non, vous voulez fuir en vain ;
Demeurez, dirent-ils notre belle captive ;
Dépouillez devant nous cette pudeur craintive ;
Allons, ſans perdre tems à vous en excuſer,
Pour rançon tout-à-l'heure il nous faut un baiſer.
La Bergere des yeux cherche en vain un azile
Elle n'oſe tenter une fuite inutile ;
Et pour ſe dérober à ces hideux amans,
Ne voit d'autre ſecours que de gagner du tems;

Elle croît éviter un mal qu'elle différe.
Oui, dit-elle, en tremblant, il faut vous ſatisfaire,
Mais ce baiſer promis il faut le mériter.
Il eſt pour qui des deux ſçaura le mieux chanter.
Ils acceptent l'accord. Les deux rivaux ſe flâtent
De remporter le prix pour lequel ils combattent ;
Et de leurs chalumeaux cherchant les plus beaux ſons,
Font entendre à l'envi de ruſtiques chanſons.
Ils chantoient tour à tour l'amour & ſon yvreſſe,
Son inſtinct effrené, plutôt que ſa tendreſſe,
Pour ſes plaiſirs ſecrets la fureur des amans,
Et bien moins ſa douceur que ſes emportemens,
Tandis qu'Ardéne, objet d'un amour ſi ſauvage,
Frémiſſoit à des chants d'un ſi cruel préſage.
Ils célébroient encor le ſilence des bois,
Leur ombre ſi propice aux amoureux exploits :
D'une Belle enlevée ils chantoient les alarmes,
Et le Satyre ardent ſûr d'eſſuyer ſes larmes.
Sur la Bergere alors un regard effronté
Annonce à ſa pudeur même témérité.
D'où viendra ſon ſecours ? Mais quel bonheur pour elle !
Ce paiſible combat devient une querelle :
Chacun veut plaire ſeul ; & d'un mépris brutal,
En ſe louant ſoi-même, accable ſon rival.

Ils en viennent bientôt du mépris aux injures ;
Des injures aux coups, & des coups aux blessures.
Déja dans la fureur leurs mains s'ensanglantoient,
Combat plus digne d'eux que celui qu'ils quittoient :
Mais tandis qu'à leur gré ces rivaux se battirent,
La Bergere s'enfuit, les Naïades en rirent,



EGLOGUE XII.

ISMENE, LICIDAS.

LICIDAS.

LA Nymphe Iſméne aimoit le Berger Licidas:
Le Berger de la Nymphe adoroit les appas :
L'un & l'autre contraint dans ſon ardeur extrême,
Sent qu'il s'accroît encor par la contrainte même.
Le reſpect empêchoit le Berger d'en parler :
Et la fierté forçeoit la Nymphe à le céler.
D'un devoir oppoſé l'un & l'autre ſoupire.
Que de maux differens dans l'amoureux empire !
Loin des témoins fâcheux Iſméne alloit un jour
Dans un bocage épais rêver à ſon amour.
Dans le même deſſein Licidas va s'y rendre.
Mille amours avant eux y vinrent les attendre.
Troublés, en ſe voyant, ils ſe turent tous deux,
Mais la Nymphe rompit ce ſilence amoureux.

ISMENE.

Je ſçais ce que vos chants vous ont acquis de gloire
Berger ; tous vos rivaux vous cédent la victoire ,

On dit même qu'amour ne doit qu'à votre voix,
Cet empire si doux qu'il exerce en ces bois;
Qu'elle peut à son gré toucher une cruelle,
Ou d'un cœur déja tendre en faire un infidelle:
Mais, malgré tout l'honneur qu'on décerne à vos chants,
Peut-être qu'il en est encor de plus touchants.
Dès long-tems je médite un défi téméraire;
Pardonnez mon caprice, il faut le satisfaire.
Voyons ici; Berger, quels chants sont les plus doux;
C'est moi qui veux tenter de l'emporter sur vous.

LICIDAS.

Moi, combattre avec vous! L'importune cigale
Jamais au Rossignol s'est-elle crue égale!
D'une muse un Berger doit adorer les sons.
Je n'ai plus devant vous ni hautbois ni chansons.

ISMENE.

Licidas point d'égard, point de frivole excuse.
Il faut que quelque tems ce combat nous amuse;
Mais je veux que pour mieux exciter notre ardeur.
Le secret du vaincu soit le prix du vainqueur.
De juge, il n'en faut point. Nous nous ferons justice.
Commencez donc; j'écoute.

LICIDAS.

Il faut que j'obéiſſe.

Jadis de téméraires vœux
Firent d'Endimion un amant de Diane ;
A ſe taire toujours le reſpect le condamne.
N'importe. Il aime ; il eſt heureux.

Quelle autre auroit pû l'engager !
Son cœur n'étoit pas fait pour un choix ordinaire;
Il eût crû s'avilir d'aimer une Bergere ;
Quoique lui-même il fût Berger.

Il fuit le jour & les témoins ;
Et la nuit, plein d'amour, il cherche ſa Déeſſe.
Mais il n'oſa jamais avouer ſa tendreſſe ;
Il n'en parla que par ſes ſoins.

Cependant on reçut ſa foi.
Heureux Endimion, Diane te fit grace :
Mais hélas ! tel paſteur imite ton audace
Qui ſera moins heureux que toi.

ISMENE *chante.*

Venus deſcend du Ciel : la plus vive tendreſſe
La rappelle auprès d'Adonis :
Elle le voit, ſoupire & du trait qui la bleſſe
Elle rend graces à ſon fils.

Tout l'encens des mortels, les fêtes de Cithere
N'ont rien pour elle de charmant
A tous ces vains honneurs cette amante préfere
Un ſeul regard de ſon amant.

Elle voit dans ces bois l'objet de ſa tendreſſe.
Le Ciel lui plaît moins que ce lieu ;
Elle-même oubliant qu'elle eſt une Déeſſe,
Dans le Berger croit voir un Dieu.

Et qu'eſt-ce que ce choix peut avoir de blâmable,
Quel autre eut jamais tant d'appas.
Tout lui céde ; & s'il aime autant qu'il eſt aimable,
Tous les Dieux ne le valent pas.

D'égaler vos chanſons, me flattois-je à bon titre ?
Qui de nous a vaincu ? Je vous en fais l'arbitre.

LICIDAS.

Vos chants ſont les plus doux. C'eſt à moi de parler.
Mais quel ſecret ? Hélas ! puis-je le revéler.

ISMENE.

Non. Nous ne l'avons point emporté l'un ſur
l'autre.
Vous ſçaurez mon ſecret apprenez-moi le vôtre.

LICIDAS.

J'aime depuis un an, pour ne jamais changer.
C'eſt le plus grand ſecret qu'ait à dire un Berger.

ISMENE.

Depuis ce tems l'amour me tient ſous ſon empire.
Voilà ce qu'une Nymphe a plus de peine à dire?

LICIDAS.

Quel eſt l'heureux paſteur que vous daignez aimer?

ISMENE.

Quelle aſſez belle Nymphe a pû vous enflammer?

LICIDAS.

Ces timides ſoupirs doivent trop vous l'apprendre.

ISMENE.

En ne vous diſant rien je me fais trop entendre,

LICIDAS.

Oſerois-je expliquer un ſilence ſi doux?

ISMENE.

Nous nous entendons trop, Berger; séparons-
nous.

C'est ainsi qu'en ce lieu leurs cœurs se découvrirent;
Et dès le jour suivant tous deux ils s'y rendirent.
D'un entretien plus doux l'espoir guida leurs pas;
L'amour le leur promit, & ne les trompa pas.



EGLOGUE XIII.

LICAS, ISMENE.

ISMENE.

ISMENE avoit perdu ſa brebis la plus chere ;
Son cœur ne connoît pas de douleur plus amére ;
Et laiſſant ſon troupeau ſur la foi de ſes chiens,
Elle cherche par-tout le plus cher de ſes biens.
Dans un bois ſolitaire elle ſuivoit ſa courſe,
Quand elle voit Licas près d'une claire ſource ;
Et déja ſur ſa perte ayant moins de ſouci,
Elle arrête ; & l'entend qui ſe plaignoit ainſi.

LICAS.

Ne craignez plus, Iſmene, un feu qui vous offenſe ;
Vous le voulez ; je garde un éternel ſilence.
Il faut vous épargner d'importunes amours,
Et cacher à jamais ce que je ſens toujours.
Du moins dans ces forêts je puis ſans me contraindre,
Paſſer les jours entiers à le dire, à m'en plaindre,
A ne penſer qu'aux yeux qui m'ont trop ſçû charmer,
A me trouver encor heureux de les aimer.

Qu'un ſoin bien différent tous deux nous intéreſſe!
Celui de vos troupeaux eſt le ſeul qui vous preſſe.
Les miens n'ont plus en moi qu'un maître malheureux
Qui les laiſſe périr & périt avec eux.
Cultivés par vos ſoins tous vos vergers fleuriſſent,
Les miens abandonnés d'épines ſe hériſſent.
Et qu'eſt-ce que je riſque à les abandonner
Je ne voulois de biens que pour vous les donner.
Mais pourquoi tant me fuir, que vous faut-il cruelle,
Qu'un Berger tout à vous, qu'un cœur tendre & fidelle,
Soigneux de vous ſervir, empreſſé ſur vos pas,
Et dont l'ardent amour égale vos appas?
Conſervez donc toujours cette fierté farouche.
Amour, ne permets pas qu'une autre ardeur la touche:
Je te demande au moins qu'elle n'aime jamais.
Dans les cruels chagrins dont ma flamme eſt ſuivie;
Je vais bien-tôt finir ma languiſſante vie,
Le malheur de mes feux eſt un aſſez grand mal.
Que je ne meure pas du bonheur d'un rival!
J'aurois pû vivre aimé dans les fers de Climéne;
J'aime mieux ſans eſpoir mourir amant d'Iſméne.

Que mille autres Bergers vantent leurs doux liens,
Je mourrai de mes maux, ſans envier leurs biens.

A ces diſcours touchans la Bergere attentive ;
En avoit oublié ſa brebis fugitive ;
Elle n'y penſoit plus, quand elle l'apperçut
Qui ſembloit implorer Licas qui la reçut.
Ah ! Je te reconnois, chere brebis d'Iſméne :
En ne te voyant plus, quelle ſera ſa peine !
Diſoit-il. Eh ! Comment as-tu pû la quitter,
Toi que cent fois le jour elle daigne flatter ;
Toi qui ſeule jouis de toutes ſes tendreſſes ?
Ah ! Tu ne connois pas le prix de ſes careſſes ?
Quoi ! Ma Bergere t'aime, & tu la fuis ! Hélas !
Ce bonheur eſt-il fait pour qui ne le ſent pas.
Allons ; je vais te rendre à ſon impatience,
Tu lui feras du moins agréer ma préſence,
Viens ; depuis tout le tems que je ſuis ſous ſa loi,
Tu ſeras le ſeul don qu'elle aura pris de moi.
Il ſe leve à ces mots ; & détournant la tête,
Il apperçoit Iſméne ; interdit, il s'arrête.
N'aura-t-il point encor attiré ſon courroux ;
Non. On le raſſûra par des regards plus doux !
Et tous deux attendris, retournant à la plaine,
il parla de ſes feux ſans offenſer Iſméne.
Combien de fois depuis ſe mit-elle en danger
De perdre ſa brebis, pour trouver ſon Berger.

EGLOGUE XIV.

CLARICE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ.

Clarice, il eſt donc vrai, Liſandre qui t'adore
Dès demain ton époux....

CLARICE.

il ne l'eſt pas encore.
Mon pere moins cruel ceſſe de me preſſer ;
Je viens d'en obtenir du tems pour y penſer.

DAPHNÉ.

Tu ſçais qu'Adméte auſſi me demande à mon pere :
Mais l'hymen me paroît une trop grande affaire,
Mon cœur, comme le tien, tremble de s'engager,
Des froideurs des époux je connois le danger.
Combien j'ai vû d'amans dont les triſtes Bergeres,
Après huit jours d'hymen leur ont été moins cheres !
Les inconſtans alors n'ont plus les mêmes ſoins ;
Nous les en aimons mieux, ils nous en aiment moins.

CLARICE.

Je crois de tes frayeurs voir la ſource ſecrete ;
Et ton cœur eſt ſans doute à quelqu'autre qu'Adméte.

DAPHNÉ.

Tu m'apprens ton ſecret, en ſoupçonnant le mien.
Liſandre t'auroit plû, ſi ton cœur n'aimoit rien.

CLARICE.

Cache donc à jamais ce que je vais t'apprendre.
Si je n'aimois Daphnis, j'épouſerois Liſandre.

DAPHNÉ.

Daphnis !

CLARICE.

Il m'a juré les plus tendres amours.
Quel charme, quelle grace il mêle à ſes diſcours !
Des Bergeres du lieu je ſuis la plus aimée.
Il me le dit ſans ceſſe ; & mon ame charmée
Le verroit dans ſes yeux, quand il n'en diroit rien.

DAPHNÉ.

Tu crois du moins le voir : mais t'y connois-tu bien ?

CLARICE.

Si j'en doutois encor, je ſerois trop ingrate.
Lis ces vers qu'il m'adreſſe ; & voi ſi je me flâte.

DAPHNÉ *lit.*

Clarice, ſongez-vous à moi ?
Vous retracez-vous bien tout l'excès de ma flamme ?
Les courts momens où je vous voi,
Sont peut-être les ſeuls où j'occupe votre ame.

Pour moi je fais mieux mon devoir.
Mon cœur, en vous voyant, jouit du bien ſuprême ;
Et quand je ceſſe de vous voir,
Je n'ai d'autre plaiſir que ma triſteſſe même.

De ce jour attendant la fin,
Je me dis maintenant dans l'ennui que j'endure ;
Nous nous ſommes vûs ce matin ;
Je la verrai ce ſoir. Dieux, que le jour me dure !

Quels ſeront tantôt nos diſcours ?
Clarice aime Daphnis, l'heureux Daphnis l'adore ;
Nous nous le diſons tous les jours ;
Mais nous nous le dirons plus tendrement encore.

CLARICE.

Eh bien après ces vers doutes-tu de ſa foi ?

DAPHNÉ.

Ces vers n'égalent pas ceux qu'ils a faits pour
moi.

CLARICE.

Que dis-tu ?

DAPHNÉ.

Les voici. Lis, & juge s'il m'aime.

CLARICE.

Je n'en ai pas la force Hélas ! Lis-les toi-même.

DAPHNÉ *lit.*

Daphné, que le myſtere eſt doux !
Des bruits injurieux nous n'avons point d'allar-
mes.
Nous ne craignons point les jaloux ;
Nos amours ignorés n'en ont que plus de charmes.

Que j'aime cet antre écarté
Seul & diſcret témoin des tranſports de notre
ame !
Que j'aime ſon obſcurité !
L'amour l'a fait exprès, pour cacher notre flam-
me.

Je m'y rends toujours avant toi,
Dès que l'ardeur du jour dans cet antre t'appelle,
Du moins viens-t'y rendre après moi ;
Et ne prend que l'amour pour ton guide fidelle.

Tous les autres cœurs ſont legers.
Jouiſſons du plaiſir d'être les ſeuls ſinceres ;
Et fuis pour moi tous les Bergers ;
Comme je veux pour toi fuir toutes les Bergeres.

C'eſt peu de celles que je voi,
Je ne ſçaurois t'en faire un digne ſacrifice.
Qu'eſt-ce que mépriſer pour toi
L'indiſcréte Climéne & la fiere Clarice

CLARICE.

Non, Daphnis n'a point fait cet outrage à mon nom.

DAPHNÉ.

Reconnois-tu ſes traits ?

CLARICE.

Je vois ſa trahiſon.
Ces belles juſques-là de Daphnis occupées,
Virent avec dépit qu'elles étoient trompées.

Elles prennent pourtant leur parti ſans éclat ;
S'animent l'une l'autre à l'oubli de l'ingrat ;
Et malgré quelques pleurs que l'amour fit ré-
pandre.
On accepte la foi d'Admète & de Liſandre.
Daphnis fut oublié. Puiſſent tous les Daph-
nis
De leur amour perfide être auſſi bien punis.



EGLOGUE XV.

AMINTE, CLORIS.

CLORIS.

QUE ce jour eſt charmant, Aminte ! la nature
Etale dans ces lieux ſa beauté la plus pure.
La terre ſous nos pas fait éclore les fleurs.
Voi ces prés émaillés des plus vives couleurs.
De ce bois verdoyant le renaiſſant feuillage
Reveille des oiſeaux l'amour & le ramage ;
Bacchus ſur ces coteaux nous prépare ſes dons ;
Les tréſors de Cerés ſortent de ces ſillons ;
Et de mille ruiſſeaux l'onde claire & riante
Rafraîchit la campagne & la rend plus charmante.
De tant d'objets flatteurs mes yeux ſont enchantés.

AMINTE.

Je ne ſuis plus ſenſible à toutes ces beautés ;
J'aime. Oui, ma Cloris, j'oſe t'ouvrir mon ame ;
Mon cœur eſt tout entier occupé de ſa flâme ;
Le reſte ne m'eſt rien.

CLORIS.

Je ne le cache pas ;

J'aime auſſi ; mais pour moi tout en a plus d'appas,
La nature en a pris une grace nouvelle ;
Lorſque je n'aimois pas, je la trouvois moins belle.

AMINTE.

Saurai-je quel Berger. . . .

CLORIS.

Tu trembles, je le vois,
Que je n'aime celui dont ton cœur a fait choix.

AMINTE.

Quel ſeroit mon malheur ? Mais parle ; eſt-ce Silvandre ?

CLORIS.

Quelle vivacité !

AMINTE.

Que je crains de l'apprendre !
Parle ; ſeroit-ce lui ?

CLORIS.

Non. J'aime Licidas ;
Heureuſe qu'à tes yeux Silvandre ait plus d'appas.

AMINTE.

Et ſait-il ſon bonheur ?

CLORIS.

Je n'ai rien dit encore.
Si c'eſt un bien pour lui, c'eſt un bien qu'il ignore;
Et pour ne point rougir d'un malheureux lien,
Je n'avoûrai mon feu que bien ſûre du ſien.

AMINTE.

Quoi! Le crois-tu touché de quelqu'autre Bergere?

CLORIS.

S'il n'aime rien encor, du moins il a ſçû plaire.
Quelqu'autre en ſon amour moins timide que moi,
Par des ſoins plus marqués peut m'enlever ſa foi.
Je crains, & ſens ma crainte à chaque inſtant s'accroître,
Deux rivales ſur-tout que j'ai crû reconnoître.
Juge de mes ſoupçons. Themire quelquefois
Avec moi ſe promene à l'ombre de ces bois.
Licidas eſt alors ſon ſujet ordinaire;
Elle a toujours tout prêt quelque conte à m'en faire;
Elle en parle ſouvent, même à propos de rien:
Je tâche vainement de rompre l'entretien,
Themire le renoue, & toute mon adreſſe
Ne ſçauroit l'empêcher d'y revenir ſans ceſſe

En Delphire je trouve un autre mouvement ;
Elle ne m'a jamais rien dit de mon amant.
Si j'ose lui vanter sa jeunesse , sa grace ,
Sur les autres Bergers aussi-tôt elle passe.
Puis-je pour Licidas douter de leurs amours ?
L'une craint d'en parler , l'autre en parle toujours.

AMINTE.

Tes soupçons sont fondés ; & des craintes égales
Me font ainsi qu'à toi redouter deux rivales.
Silvandre dont les airs sont par-tout si vantés ,
Fait souvent l'entretien de nos jeunes beautés.
A la moindre louange une soudaine joye
Sur le front de Climéne aussi-tôt se déploye ;
Et de Laure au contraire un chagrin aussi prompt.
Dans le même moment semble obscurcir le front.
Dans ces divers transports dont leur ame est saisie ,
Je connois mon amour , & vois ma jalousie.
Si je me plais à voir mon Berger estimé ,
Je crains en même temps qu'il ne soit trop aimé ;
Quand je l'entens louer , je ressens plus encore
De plaisir que Climéne , & de chagrin que Laure.

CLORIS.

Tes soupçons sont fondés ; je l'avoue à mon tour.
Qu'amour nous apprend bien à connoître l'amour !

Mais j'entens dans ces bois le concert le plus tendre.

Seroit-ce Licidas ?

AMINTE.

Sans doute c'eſt Silvandre.

CLORIS.

Approchons.

AMINTE.

Non. Silvandre a pour moi trop d'appas.
Je le veux fuir.

CLORIS.

Approche ; ils ne nous verront pas.

LICIDAS.

La nature en ces lieux toujours belle & riante,
Y rend tous les cœurs amoureux.
S'ils ne me montroient plus la beauté qui m'enchante
Que je les trouverois affreux !

SILVANDRE.

Envain ce tranquille ſéjour
Brille de cent beautés dignes d'un cœur fidelle ;
Il n'en eſt pour mon cœur qu'une ſeule ; & ſans elle
Il n'eût jamais connu l'amour.

LICIDAS.

Themire offre aux regards des beautés qu'on admire,
Plutôt qu'on ne s'en ſent charmer ;
Mais ma Bergere joint aux beautés de Themire
Les graces qui les font aimer.

SILVANDRE.

Laure peut par ſon tein diſputer avec Flore
Et de jeuneſſe & de beauté ;
Ma Bergere plus jeune & plus belle que Laure
N'en a pas la vaine fierté.

LICIDAS.

Par ſes diſcours flatteurs la coquette Delphire
Charme juſqu'au plus froid Berger ;
Ma Belle plaît autant par ce qu'elle ſçait dire ;
Mais elle plaît ſans y ſonger.

SILVANDRE.

Tous les cœurs ſont émus lorſque Climéne chante.
Que ſes tendres ſons ont d'appas !
Mais ma Bergere encor a la voix plus touchante,
Elle ſeule ne le croît pas.

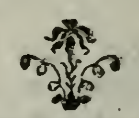
LICIDAS.

Chere Cloris, c'eſt vous qui me rendez ſi tendre;
C'eſt vous qui troublez mon repos;
Pour m'enhardir à vous l'apprendre,
Je le dis ſans ceſſe aux Echos.

SILVANDRE.

Aminte c'eſt vous ſeule à qui je voudrois plaire;
Mais de ce feu ſecret je ſuis prêt de mourir.
Je ſens que je ne le puis taire,
Et je n'oſe le découvrir.

A travers les rameaux dont ſe couvroit Aminte;
Silvandre l'apperçut. L'amour, malgré la crainte,
L'emporta ſur ſes pas. Licidas le ſuivit.
Aminte voulut fuir ſi-tôt qu'elle les vit :
Mais qu'on fuit lentement, quand on fuit ce qu'on aime !
Silvandre & Licidas dans un tranſport extrême
Confirment le ſecret qu'on leur avoit ſurpris.
Un ſecret auſſi doux en fut bien-tôt le prix.



EGLOGUE XVI.

L'AURORE vigilante effaçoit les étoiles ;
Pour la laisser regner la nuit plioit ses voiles ;
Le doux sommeil cessoit de verser ses pavots,
Et déja Philoméle éveilloit les échos
Licas ayant choisi sa plus tendre musette,
Sort avec le troupeau soumis à sa houlette,
Et lui cherche des yeux jusqu'au pié des coteaux
Le meilleur pâturage & les plus saines eaux.
Son chemin le conduit près d'un temple sauvage
Où du Fils de Venus on revéroit l'image ;
Au même instant Mirtil près d'y porter ses pas
Rougit, en rencontrant les regards de Licas.
Quoi, dit Licas surpris, quel est ce nouveau zéle,
Qui même avant le jour, en ce lieu vous apéle ?
Vous aimez ; vos yeux seuls me l'apprennent assez
C'en est donc fait, Mirtil, vos beaux jours sont passés.
Eh pourquoi, cher Licas, troubler mon espérance ?
Je sens, loin de finir, que mon bonheur commence.
Jusqu'ici languissant, sans crainte & sans desir,
J'ignorois à la fois la peine & le plaisir ;
En des travaux oisifs, mon ame trop tranquile
Perdoit, sans la goûter, une vie inutile ;

Tel partant le matin, tel revenant le ſoir,
Je vivois, preſque hélas ! ſans m'en appercevoir.
Mais depuis que l'amour par un trait favorable
M'aſſujettit aux loix d'une Bergere aimable,
Je vis ; & les deſirs dont je ſuis agité,
Reparent bien l'ennui de mon oiſiveté :
Tous mes momens ſont pleins, quoique ma ſeule affaire
Soit le plaiſir d'aimer & le deſſein de plaire ;
Mon cœur avec tranſport jouit de ſes liens,
Et mes plus vains deſirs eux-mêmes ſont des biens.
D'une félicité trop long-tems ignorée
Je venois à l'amour demander la durée.
Le ſerpent, dit Licas, eſt caché ſous les fleurs,
Et de ces courts plaiſirs naiſſent de longs malheurs.
Moi-même j'en ai fait la triſte expérience,
Tout te rit maintenant ; bien-tôt la défiance
Des ſoins de tes rivaux nourriſſant ſon poiſon,
Les froideurs de ta Belle, enfin ſa trahiſon
Vont inſtruire ton ame à la douleur ouverte,
Du prix de cette paix dont tu bénis la perte ;
Vien, connois aujourd'hui le Dieu qui t'a dompté ;
Voi comme à cet autel l'art l'a repréſenté.
Lorſque j'étois amant, un Druide ſincere
De tout cet appareil m'expliqua le myſtere.
Enfant de la raiſon, il méconnoît la voix ;
Nû, la ſage pudeur lui dicte en vain ſes loix ;
En mille égaremens, aveugle il nous entraîne ;
Ses fleches, ſon flambeau l'arment pour notre peine ;

Et ſur ſon dos enfin ce plumage mouvant
Nous dit que ſa faveur ſe change au moindre
vent.
Je verrois, dit Mirtil, ma Bergere perfide !
Non, Licas, je l'en crois plutôt que ton Druide.
Hier ſous ces rameaux nous paſſâmes le ſoir.
Aſſiſe au même endroit où tu viens de t'aſſeoir,
Elle me fit jurer d'être toujours fidéle ;
Et jura que ſes feux ne mourroient qu'avec elle,
Regarde, j'en reçus, pour un gage certain,
Ce braſſelet de ſoye, ouvrage de ſa main.
Licas le voit à peine ; il pâlit, il ſoupire,
Et l'œil au Ciel, s'écrie : ah perfide Themire !
Qu'entens-je, dit Mirtil, ce ſeul mot prononcé
Commence les malheurs dont tu m'as menacé.
Quoi Themire perfide ! O rigoureux ſupplices !
Quelqu'autre de ſon cœur auroit eu les prémices !
Themire, dit Licas, en acceptant ma foi,
A reçu dès long-tems ce braſſelet de moi.
Pour témoins d'une flamme éternelle & ſincere,
Elle appella cent fois & l'amour & ſa mere.
Mais pendant des ſermens, hélas trop tôt trahis,
Un loup vient enlever ma plus chere brebis.
Qu'elle confirma bien ce malheureux augure !
L'année, en finiſſant, vit ſon premier parjure.
Elle a cherché depuis, de Berger en Berger,
Moins le plaiſir d'aimer que celui de changer.
Mais moi qui n'aime plus ; vois quel caprice
étrange,
Je crois être trahi chaque fois qu'elle change ;

Ses parjures nouveaux me ſont de nouveaux coups;
J'ai ceſſé d'être amant, & ſuis encor jaloux.

Tu me l'avois bien dit, je ne ſuis plus le même,
Dit Mirtil, déſormais c'eſt en tremblant que j'aime.
Adieu. Pour la parer je vais cueillir des fleurs,
Que j'appréhende bien d'arroſer de mes pleurs.



EGLOGUE XVII.

PICUS.

PICUS, toi que jadis enrichit ton courage,
Qui maintenant oiſeau, brilles par ton plumage,
Envain d'un bec avare aux arbres attaché
Tu veux ouvrir les troncs où ton or fut caché.
Pica te l'a ravi, Pica ta chere fille,
Elle en qui tu mettois l'eſpoir de ta famille;
La ſoif de tes tréſors eſt entrée en ſon ſein,
La nuit & ton ſommeil ont ſervi ſon deſſein.
Niſus a tout conduit, lui qui d'un trait rapide
Pourſuivoit dans les airs la colombe timide;
Et conſtant ennemi des hôtes des forêts,
Sût employer contr'eux & le fer & les rêts.
Enfoncé dans un bois ll méditoit ſa chaſſe,
Picus par des détours inconnus & ſans trace
Venoit furtivement, & tout bas haletoit
Sous le poids précieux d'un tréſor qu'il portoit:
Il ſe croit ſans témoins & dans le creux d'un chêne
Dépoſe le tréſor, ſon plaiſir & ſa peine.
Bien-tôt Pica l'apprit deNiſus ſon amant.
Qu'un témoin que l'on aime eſt cru facilement!
Ils ſe cherchoient depuis que le tendre Mercure,
Forcé de la quiter, fut voir la rive obſcure.

Du Dieu, loin de Pica quels furent les tranſports !
Sa douleur augmenta la triſteſſe des morts.
Elle-même long-tems regretta ſa préſence ;
Elle ſonge , en pleurant , quelle fut ſa conſtance ;
Sa tendreſſe prodigue & ſes ſoins complaiſans :
Ainſi les biens paſſés faiſoient ſes maux préſens.
Amour , daigne aujourd'hui m'apprendre l'aven-
ture
Qui ſoumit à tes loix & la Nymphe & Mercure ;
Et comment , au mépris d'un ſerment ſolemnel ,
Elle put oublier le Dieu pour le mortel.

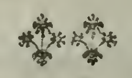
La Nymphe à peine encor dans ſa ſaiſon nou-
velle
N'oſoit perdre des yeux la maiſon paternelle ;
C'étoit aux prés voiſins qu'elle cueilloit des fleurs;
Le Dieu la vit ; ſa vûe alluma mille ardeurs ;
Son tein riche des dons de la ſeule nature ,
Le zephir à ſon gré friſant ſa chevelure ;
Sa gorge que ſoutient ſans art & ſans beſoin
Un tiſſu dont ſa mere elle-même a pris ſoin ;
Sa grace enfin du Dieu mérita la tendreſſe.
Le voilà qui médite une ſubtile adreſſe ,
Pour ſurprendre le cœur de la jeune beauté ,
Et fonde le ſuccès ſur ſa naïveté.
De ſes pieds diligens il ôte alors ſes ailes ,
Dépouille l'air d'un Dieu pour des graces nouvel-
les ,
Prend les traits d'une fille , & d'un flatteur main-
tien
Se préſente à Pica qui n'en ſoupçonnoit rien.

Quels appas, lui dit-il, ſont ſemblables aux vôtres ?
Et puis nouveaux diſcours naiſſans les uns des autres,
Tant qu'il la mene enfin juſques dans la forêt,
Et non ſans crime alors il paroît ce qu'il eſt.
Il demande, & ravit la faveur qu'il demande;
Pica, malgré ſes cris, n'a rien qui la défende;
Mercure avoit pour lui ſon amour & le lieu;
Eh! Qu'eſt-ce qu'une fille auroit pû contre un Dieu!
Il triomphe; elle pleure; & touché de ſes larmes,
Il tâche par ces mots de calmer ſes alarmes.
Belle Nymphe l'objet le plus cher à mes yeux,
Loin de qui je ſerois exilé dans les Cieux,
Mon bonheur rend encor ma tendreſſe plus vive;
Avec vous dans ces lieux conſentez que je vive,
Chere au Maître des Dieux, Epouſe de ſon Fils,
Du bien que vous pleurez, vous recevrez le prix.
Qu'un diſcours ſéduiſanr coule de votre bouche,
Qu'il ne ſoit point de cœur que votre voix ne touche,
Exercez ma puiſſance, & qu'un larcin adroit
Puiſſe à tous les tréſors vous tenir lieu de droit!
Pica ſent revenir le calme dans ſon ame;
Bien-tôt de ſon amant elle approuve la flâme;
Et l'amour à la fin l'emportant ſur l'honneur,
L'outrage qu'on lui fit devient tout ſon bonheur.
Où s'emporta Picus quand il ſçût l'aventure
Du crime de Pica, des fraudes de Mercure ?

Mais de ce pere avare on calma les eſprits,
Et l'auteur de la faute en ſçut trouver le prix.
C'eſt alors que forcé par une loi fatale,
Mercure deſcendit à la rive infernale ;
Et de là revolant ſur la voûte des Cieux
En alla rendre compte au Souverain des Dieux.
Quel coup pour deux amans ! La Nymphe déſo-
lée,
Erre dans les forêts, plaintive, échevelée ;
Et la nuit, quand par-tout regne un profond re-
pos,
De mille cris aigus éveille les échos.
Un jour, le flanc percé d'une flêche cruelle,
Un cerf fuyoit dans l'antre où gemiſſoit la
Belle,
Niſus le pourſuivoit, & le dard à la main
D'une ſeconde atteinte il menaçoit ſon ſein.
D'un langage muet exprimant ſes alarmes,
Le cerf ſemble prier la Nymphe par ſes larmes ;
Elle en eſt attendrie ; & ſortant du rocher,
Arrête audacieux, garde-toi d'approcher,
Cria-t-elle, les Dieux nous ont fait cet azile,
Fuis, & n'en trouble plus la retraite tranquile,
Qu'entens-je, dit Niſus ; & que vois-je grands
Dieux !
De quels traits enflâmés m'ont percé ces beaux
yeux,
Ordonnez, ordonnez ; j'obéis avec joye ;
Déeſſe, le chaſſeur lui-même eſt votre proye :
Mais ne dédaignez pas un cœur qui vient s'offrir,
Et

Et du trait dont il meurt ne veut jamais guérir
Pica prête l'oreille à ce discours trop tendre ;
Bien-tôt sa douleur céde au plaisir de l'entendre.
Qui s'en étonnera ? Mercure étoit absent ;
La Nymphe étoit sensible & le chasseur pressant ;
Un cœur né pour aimer se sent toujours le même,
Dès qu'il trouve un objet il suit sa pente, il aime.
Depuis ce jour heureux, amour combien de fois
Se retrouvent-ils seuls, cachés au fond des bois,
Où pour ces deux amans les heures abregées
Par de tendres discours en momens sont changées !
Ce fut dans ces momens que l'indiscret Nisus
Découvrit à Pica le trésor de Picus.
Le croira-t'on ? L'amour anima l'avarice ;
La Nymphe à son amant crut faire un sacrifice ;
Par ses avares mains le chêne alors fouillé
Du trésor paternel est bientôt dépouillé.
Mais que faire ! il faut fuir. Timide, elle chancelle,
L'ardent Nisus lui rend une audace nouvelle ;
Ils partent, de la mer affrontent les dangers.
Est-il pour deux amans des climats étrangers !
Mais à peine à Picus la nouvelle est portée,
De subites frayeurs son ame est agitée ;
Soudain il vole au chêne, & mieux instruit encor,
N'y voit qu'un vuide affreux au lieu de son trésor.
Il se trouble, il n'a plus que sa rage pour guide ;
Il charge tous les Dieux de ce vol parricide ;

Et ſur-tout à Mercure il donne avec horreur
Tous les noms outrageans que dicte la fureur.
Le Dieu du haut du Ciel revole à ſon amante,
Apprend ſa perfidie & ſa fuite inconſtante,
Les ſermens de Pica violés pour Niſus,
Et l'honneur de ſon nom prophané par Picus.
A ce recit, honteux de ſon impatience,
Le dépit dans ſon cœur allume la vengeance.
Tous trois chargés d'un crime, il prétend que tous trois,
Aillent, nouveaux oiſeaux, ſe cacher dans les bois.
Déja Picus bat l'air de ſes plumes nouvelles,
L'or de ſes vêtemens brille encor dans ſes aîles;
Il va frapper les troncs; & d'un bec aſſidu
Semble leur demander ſon or qu'ils ont perdu.
Pica d'un vol hardi s'ouvre la même route,
Et tout oiſeau qu'elle eſt, parle & veut qu'on l'écoute,
Conſerve ſon adreſſe, & l'amour du larcin.
Pour toi, Niſus, toûjours amoureux du butin,
Sous ta nouvelle forme ayant la même audace,
Tu pourſuis les oiſeaux, & tu vis de ta chaſſe.



EGLOGUE XVIII.

MŒRIS, CORITE.

Imitation de Virgile.

CORITE.

PUIS-JE sçavoir, Mœris, où s'adressent tes pas ?

MŒRIS.

A ce hameau prochain qu'habite Menalcas.
Il souffre, comme nous, des malheurs de la guerre.
Le soldat insolent désole cette terre.
Les cruels ont pillé ses grains & ses troupeaux.
Je partageois ses biens, je partage ses maux.

CORITE.

J'ai cru que de ses chants la divine puissance
Avoit de ces cruels désarmé l'insolence.
On l'a dit ; & ses chants ont de si doux appas,
Qu'un prodige si grand ne me surprenoit pas.

MŒRIS.

D'un oiseau carnacier voit-on la faim cruelle
Respecter dans nos bois les chants de Philoméle ?

Non, Corite ; & les cœurs dans la guerre nourris,
De nos plus tendres airs ne ſont pas attendris.
Il n'eſt rien de ſacré pour leur fureur avare
Je les ai vûs ſur lui lever un fer barbare,
Les cruels de ſa vie alloient trancher le cours.
De mes propres troupeaux j'ai racheté ſes jours.

CORITE.

Ah ! Je fremis ! Grands Dieux ! En quel ſiécle nous ſommes !
Barbares, êtes-vous des tigres ou des hommes !
Menalcas, de la mort tu ſubiſſois la loi !
Et la Muſe champêtre expiroit avec toi !
Eh ! Qui donc eût chanté les larmes de l'aurore ;
Les tréſors de Cerés & les préſens de Flore,
Bacchus de ſes doux fruits couronnant les coteaux,
Et les Nymphes danſant ſur les bords des ruiſſeaux ?
Qui déſormais eût peint ſur les vertes fougeres
Nos Bergers ſoupirant aux pieds de nos Bergeres,
Et tenant ces diſcours tendres, myſterieux
Que l'indiſcret Zephir va revéler aux Dieux !
Qui ſur-tout eût chanté cette chanſon ſi vive
Qui de ſa chere Iris, peint la ruſe naïve ?
Ecoute-la, Berger. *Quelquefois mon Iris*
Me frappant d'une pomme aime à m'en voir ſurpris

Puis derriere un buiſſon s'enfuit cacher ſa joye,
Mais, même en ſe cachant, elle veut qu'on la voye.

MŒRIS.

Et ces aimables vers qu'il chantoit à Damon,
Quel autre déſormais en trouveroit le ton ?
Damon étoit ſon maître; élevé par ce Sage,
Des ſons de ſa muſette il lui faiſoit hommage.
Arbitre de mes airs, dis-moi ſi mes chanſons
Feront dans l'avenir honneur à tes leçons.
Ainſi que le roſier, content de paſſer l'herbe,
Ne veut point s'élever juſqu'au chêne ſuperbe;
Content de l'emporter ſur mes foibles rivaux,
Je ne me flatte point d'atteindre à tes travaux.
Mais ſi quelqu'autre touche à la flute champêtre;
Diſciple de toi ſeul, je veux être ſon maître:
Ma gloire eſt que d'Iris le cœur ſoit tout à moi,
Et d'être au Dieu des vers le plus cher après toi.

CORITE.

Ah! de quels vers, Mœris, frappes-tu mes oreil-
les!
Que jamais l'Aquilon ne nuiſe à tes abeilles;
Puiſſe à jamais le Ciel donner à tes troupeaux
Le meilleur pâturage & les plus ſaines eaux!
Je fais des vers auſſi. Souvent même on me loue
D'égaler les chanſons du Berger de Mantoue:
Mais qu'ils ſont loin encor de ce ſublime ton!
Je me garderois bien de les dire à Damon.

Pour toi qui dans cet art t'es acquis tant de gloire....

MŒRIS.

J'ai fait quelques chanſons; mais ma foible mémoire....
Attends; j'en rappelle une; écoute, la voici.
L'Amant de Galatée y ſoupiroit ainſi:
Sortez du ſein des eaux, charmante Galatée;
Ma grotte a plus d'attraits que la Cour de Protée,
Le Printems a pour vous embelli ce ſéjour;
Vous y trouverez Flore, amenez-y l'Amour.
Mais vous n'écoutez point; vous êtes plus cruelle
Que la mer... qui... Berger, ma mémoire infidelle
Me manque en cet endroit. Hélas, malgré nos ſoins,
L'âge nous ravit tout.

CORITE.

Acheve-moi du moins....

MŒRIS.

Je ne puis. Tout m'échappe. Heureuſement, Corite,
Nous arrivons au lieu que Menalcas habite.
Viens; par ſon entretien, cet aimable Berger,
De l'oubli de mes vers te va dédommager.

EGLOGUE XIX.

TIRCIS, SILVANDRE.

Imitation de Théocrite.

TIRCIS.

LE doux bruit qu'on entend dans ces ſombres bocages,
Quand le Zéphir ſe joue à travers les feuillages,
N'approche point pour moi du ſon de ton hautbois.
Tu le diſputerois au Dieu même des bois.

SILVANDRE.

Le murmure flatteur de ces claires fontaines,
Qui des tendres Amans ſçait enchanter les peines,
N'approche point pour moi du charme de tes airs:
Tu le diſputerois au Dieu même des vers.

TIRCIS.

Aſſéyons-nous, Silvandre, à l'ombre de ce hêtre:
La beauté de ce jour & de ce lieu champêtre
De ton hautbois oiſif doit réveiller les ſons.
Oiſeaux, pour l'écouter, ſuſpendez vos chanſons.
Nymphes, Dieux des forêts, accourez pour l'entendre,
Que tout prête l'oreille aux accords de Silvandre.

SILVANDRE.

Il ne m'eſt pas permis de toucher le hautbois.
Voici l'heure que Pan repoſe dans ces bois.
Dès l'aurore occupé d'une chaſſe pénible,
Il paſſe ces momens dans un ſommeil paiſible.
Par mes ſons importuns ſi j'allois le troubler,
Tu connois ſon couroux, il pourroit m'accabler.
Toi, tu n'as rien à craindre; il permet que l'on
chante;
Sui-moi ſur ces gazons, & que ta voix touchante
Daigne me révéler les douleurs de Daphnis:
A tes chanſons, Berger, je garde un digne prix.
C'eſt un vaſe qu'Eumolpe apporta de Corinthe:
L'ouvrier d'un côté grava ce labyrinthe,
Chef-d'œuvre de Dédale, & qu'un ſçavant burin
Semble avoir à ſon gré tranſporté ſur l'airain.
Ce monſtre homme & taureau qu'un fol amour fit
naître,
Qui du ſang des humains brûloit de ſe repaître,
Sous le fer de Théſée y perd enfin le jour;
Le Héros tient le fil qui trace ſon retour;
Tandis qu'un peu plus loin Ariadne tremblante,
Craint que le Sort cruel n'ait trompé ſon attente;
Les yeux au labyrinthe & les mains vers les Cieux,
Au ſecours de Théſée elle appelle les Dieux.
L'autre moitié du vaſe offre une autre avanture;
De Naxe & de la Mer on y voit la peinture;
Sur le haut d'un rocher la fille de Minos
Suit des yeux un vaiſſeau qu'on voit fendre les flots.

Hélas ! c'eſt le vaiſſeau du parjure Théſée ;
Il mépriſe les pleurs d'Ariadne abuſée ;
Pour prix de ſes bienfaits il lui perce le cœur ;
Trop ordinaire effet d'une ſincére ardeur.
Ce don d'un de tes airs ſera la récompenſe,
Sans rien diminuer de ma reconnoiſſance.
Mérite donc ce prix que je garde à ta voix ;
Chante. Quand de la mort on a ſubi les loix,
Quand on eſt parvenu dans les ſombres retraites,
Tous les chants ſont finis; les ombres ſont muettes.

TIRCIS.

Muſes, pour m'inſpirer, joignez-vous à l'Amour.

Le malheureux Daphnis prêt de perdre le jour,
Confioit aux échos ſes mortelles atteintes ;
Il faiſoit retentir les forêts de ſes plaintes ;
Il déteſtoit l'Amour. Amour, inſpire-moi
Ce que le déſeſpoir lui dicta contre toi.
Les fureurs des Amans à tes yeux ont des charmes ;
Ils n'en prouvent que mieux le pouvoir de tes armes.
Tu t'applaudis du coup qui leur ravit le jour.

Muſes, pour m'inſpirer, joignez-vous à l'Amour.

Non tu n'es point, Amour, le fils d'une Déeſſe,
Dit-il ; ſur le Caucaſe une affreuſe tigreſſe
T'enfanta dans ſa rage ; & pour comble d'horreur,
Tu ſuças à la fois ſon lait & ſa fureur.
Quand tes feux pour Iris embraſerent mon ame,
De quel eſpoir charmant animois-tu ma flâme !

Tu flattois ma tendresse ; & les regards d'Iris,
Perfides comme toi, m'en promettoient le prix.
Vous me flattiez tous deux d'une fausse espérance;
Mes soins n'ont pû d'Iris vaincre l'indifférence.
Accablé de mes maux, j'en perds enfin le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Aux plaintes de Daphnis les Nymphes s'attendrirent ;
Dans le creux des rochers les échos en gémirent ;
Comme aux accords d'Orphée on vit du fond des bois,
Les lions attendris accourir à sa voix.
Près du triste Berger les Bergers accoururent ;
Avec eux les Silvains, les Faunes y parurent.
Pan même y vint aussi. Berger trop malheureux,
Dit-il, pourquoi nourrir de si funestes feux ?
Tu brûles pour Iris qui méprise ta flâme,
Tandis que cent Beautés voudroient toucher ton ame ;
Imite-moi, Berger ; rends mépris pour mépris.
Je brûlois pour Diane aussi fiere qu'Iris ;
Mais j'éteignis bientôt une flamme trop vaine.
Daphnis d'un long soupir exprime alors sa peine ;
Ses yeux appésantis se déroboient au jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Tu vins aussi, Vénus ; mais Déesse cruelle,
Tu vins pour insulter à sa douleur mortelle.

Oui, Berger, lui dis-tu, voilà le digne prix
Que l'Amour offensé gardoit à tes mépris.
Tu le croyois sans force ; & tu traitois de fable
Son flambeau, son carquois & son arc redoutable.
Connois enfin ton crime, il t'en coûte le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Oui, je connois, dit-il, votre pouvoir funeste ;
Mais plus je le connois, & plus je le déteste.
J'expire sous vos coups : mais jusqu'aux sombres bords
J'emporte contre vous ma rage & mes transports.
Que dis-je, reprit-il. Ah ! vous êtes encore,
Dieux qui m'ôtez le jour, les seuls Dieux que j'implore.
Amour, Vénus, mon cœur vous pardonne son sort,
Si vous faites qu'Iris plaigne du moins ma mort.
O Ciel ! que le trépas auroit pour moi de charmes,
Si je croyois qu'il dût lui coûter quelques larmes ;
Qu'Iris pût souhaiter de me rendre le jour.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Viens, me dit-il, témoin de mon ardeur sincére,
Je remets en tes mains cette flûte si chére ;
De ma longue amitié ce doit être le prix :
Mais ne t'en sers, Berger, que pour chanter Iris ;
Que pour lui rappeller ma tendresse fidelle ;
Et que Daphnis enfin est mort d'amour pour elle.

En achevant ces mots, Daphnis perdit le jour.
Muſes, pour le chanter, joignez-vous à l'Amour.

SILVANDRE.

Dieux, quelle perte ! Hélas ! que ſa plainte me touche !
Jamais rien de ſi doux n'eſt ſorti de ta bouche.
Prend ce vaſe, Berger ; que n'eſt-ce un vaſe d'or !
Au-deſſous de tes chants je le croirois encor.



EGLOGUE XX.

DAMETE.

Eglogue allégorique.

IMARETE, DAMON.

J'IMPLORE ton ſecours, douce & naïve Muſe,
Qui remplis de tes ſons les bois de Siracuſe;
Et qui depuis encor enſeignas par tes chants
Le beau nom de Daphnis aux échos Mantouans.
Mais ne m'inſpire point des chanſons trop uſées;
Fais voir que tes beautés ne ſont point épuiſées;
Cache de grands ſujets ſous de modeſtes ſons;
Et donne ſimplement de ſublimes leçons.
Laiſſe l'Amour; il plaît, mais ce plaiſir peut nuire;
On ſéduit ſur ce point, même en voulant inſtruire;
On fait ſentir le charme, en peignant le danger;
Et le plus ſûr reméde eſt de n'y point ſonger.
Dis-moi comme Damon & le ſage Imarete
Célébroient à l'envi le grand Paſteur Damete;
Lui qui poſſéde ici, digne chef des Bergers,
D'innombrables troupeaux & d'immenſes vergers.

DAMON.

Quel fut notre bonheur, quand le jeune Damete ;
Pour régir ſes troupeaux prit en main la houlette;
Les lions rugiſſoient ; & nous en tremblions ;
Son courage naiſſant étouffa les lions.

IMARETE.

Nous craignions la fureur de l'aigle ſanguinaire ;
Il la força bientôt de trembler pour ſon aire ;
De redoutables rets il entoura ſon parc,
Et ce qui les briſoit n'évitoit pas ſon arc.

DAMON.

Que d'autres juſqu'au Ciel élevent ſon courage ;
Ses paiſibles travaux me charment davantage.
Combien de ſes brebis, s'égarant du troupeau,
Cherchoient un pâturage & funeſte & nouveau :
L'onde en étoit mortelle, & l'herbe empoiſon-
née ;
L'exemple avoit ſéduit cette troupe obſtinée :
Mais ſauvant de la mort de crédules agneaux,
Il tarit par ſes ſoins les homicides eaux ;
Et le ſoc laboura ces fatales prairies,
Où l'aſpic ſe cachoit ſous les herbes fleuries.
On voit tout ſon troupeau déſormais délivré,
Boire à la même ſource & paître au même pré.
Des ſentiers dangereux il n'eſt plus de veſtige.

IMARETE.

Joins à cette merveille un auſſi grand prodige.

On voyoit chaque jour ſes taureaux furieux,
L'écume dans la bouche & le feu dans les yeux,
Au moindre mouvement de leur jalouſe rage,
Inonder de leur ſang leur propre pâturage;
Leurs combats répandoient l'épouvante & l'horreur;
Il vient; & ſa menace arrête leur fureur.
Ces fiers taureaux entr'eux devenus plus paiſibles,
Au lion raviſſeur n'en ſont que plus terribles:
La jalouſie encor cherche à les irriter:
Mais en vain; ces rivaux ſçavent ſe reſpecter.

DAMON.

Imarete, ſuis-moi. Rappelle ces hommages,
Qu'il reçut des Paſteurs des plus lointaines plages;
Ils apportent ici, par ſa gloire appellés,
Ces tiſſus merveilleux qu'eux-mêmes ont filés.
Mais qu'il reconnut bien leurs tributs volontaires!
Damete leur apprend ces ſecrets ſalutaires
Que le Ciel lui commit, pour ſauver les troupeaux.
En partageant ſes biens, il s'en fait de nouveaux.

IMARETE.

La langueur accabloit les troupeaux d'Iberie;
Les loups y menaçoient la triſte Bergerie.
Damete leur envoye un Paſteur de ſon ſang,
Formé par ſes leçons, digne du même rang.

En vain les Etrangers que l'envie inquiéte,
Veulent par leurs efforts uſurper ſa houlette....
Téméraire deſſein ! Quel en ſera le prix !
Je les voit fuir, honteux de l'avoir entrepris.

DAMON.

Graces, meres des dons, vous êtes ſes compagnes.
Par ſes vaſtes bienfaits fleuriſſent nos campagnes.
Tous nos Bergers contens font retentir les bois
De leurs chants & du ſon de leurs tendres hautbois.
Quoi qu'oſe publier l'Antiquité hardie,
En Chantres renommés nous paſſons l'Arcadie ;
Et malgré leurs accords juſqu'ici ſeuls vantés,
Nous qui les imitons, nous ſerons imités.

IMARETE.

Auſſi c'eſt de ſon nom que nos hameaux reſonnent,
Nous vantons le loiſir que ſes travaux nous donnent.
Mille voix à l'envi le chantent en ces lieux,
Nous aſſignons des prix à qui le fait le mieux.
Mais admire l'effet de la faveur céleſte,
En as-tu vû ſon front devenir moins modeſte ?
Non. De l'orgueil toûjours évitant le poiſon,
Il ſemble dans nos chants méconnoître ſon nom.

DAMON.

Que ne te dois-je point pour des chanſons ſi belles !
Quels tranſports m'ont cauſé des beautés ſi nouvelles !
J'affoiblirois celui dont je me ſens ſaiſir,
Si je le comparois à quelqu'autre plaiſir.

IMARETE.

Tu me l'as bien rendu Le beau nom de Damete
Nous animoit tous deux d'une force ſecrete ;
Mais ſur ce grand ſujet quand on s'eſt eſſayé,
Du plaiſir de le faire on eſt aſſez payé.

DAMON.

Reçois pourtant de moi ce vaſe inimitable.
D'un habile ouvrier c'eſt l'ouvrage admirable.
Reconnois Apollon ſur ce riant côteau ;
C'eſt lui qui dans la plaine a conduit ce troupeau ;
Il inſtruit ces Bergers ; il me ſemble l'entendre ;
Attentifs à ſes chants, ils veulent les apprendre.
Ainſi tant que d'Admete il fut l'heureux Paſteur,
Des champs Theſſaliens il fit tout le bonheur.
C'eſt à toi déſormais que ce vaſe doit être.
Plus il m'eſt cher, plus j'aime à t'en rendre le maître.

IMARETE.

Cette coupe, Damon, doit t'en dédommager.
L'ouvrier y grava Jupiter en Berger.

Le vois-tu qui charmé des yeux de cette Belle,
Trouve en ſes feux conſtans une douceur nouvelle ?
C'eſt Mnemoſine. Et là ſous ces lauriers ſi verds,
Tu vois les doctes Sœurs l'amour de l'Univers.
Flamme plus fortunée encore que féconde !
Jupiter en Berger fit ce préſent au monde.
Cette coupe eſt à toi ; ce don doit t'étre cher.
Tu croiras voir ſouvent Damete en Jupiter.





MÉMORIAL DE L'HISTOIRE ROMAINE,

Depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'Empire par Constantin.

ROMULUS fonde Rome ; est suivi de six Rois.
Numa du nom des Dieux autorise ses loix.
Tullus triomphe d'Albe ; Ancus est pacifique ;
Tarquin ambitieux, vaillant & magnifique.
Servius en son gendre éleve un assassin.
Brutus venge Lucrece, & détrône Tarquin ;
Il inspire l'horreur du pouvoir Monarchique ;
Et scelle de son sang la liberté publique.
Le peuple des Consuls fuit le joug importun ;
Mais pour le rappeller, on lui donne un Tribun.
Bientôt de ces Tribuns l'autorité fatale
Oppose aux Sénateurs l'envie & la cabale ;
Par les Romains ingrats Coriolan proscrit,
Fuit, vient les assiéger, leur fait grace, & périt.
Les Décemvirs choisis pour les loix & les terres
Deviennent un fleau plus cruel que les guerres :
Mais enfin indigné des fureurs d'Appius,
Le peuple, en les chassant, venge Virginius. (1)

(1) Qui tua sa fille Virginie.

Alors on établit les Tribuns militaires,
Souvent interrompus par les loix Consulaires,
Tantôt par l'interregne ou par un Dictateur.
Le Censeur de tout ordre est nommé l'Inspecteur.
De Rome dès long-tems Veïe étoit la rivale.
Dans un siége obstiné Camille se signale;
Enfin par le succès d'un assaut soûterrain,
Elle est, après dix ans, en proye au Camp Romain.
Les Gaulois brûlent Rome; & l'illustre Camille
Sauve le Capitole & rétablit la Ville.
Jaloux des dignités que le Sénat retient,
Le peuple les dispute, & souvent les obtient.
Le Samnite aux Romains fait un affront étrange;
Ils passent sous le (1) joug; mais Fabius les venge.
Pirrhus forcé de fuir, quoique deux fois vainqueur,
Doit à ses élephans sa gloire & son malheur.
Guerres (2) contre Carthage, où Regulus s'immole
A la gloire de Rome, autant qu'à sa parole.
Jusqu'à Rome Annibal court d'exploits en exploits.
Scipion (3) à Carthage impose enfin des loix;
Et quand, malgré la paix, Rome en prit trop d'ombrage,
Un nouveau (4) Scipion mit en cendre Carthage.
Déja Rome comptoit au nombre des vaincus
Le Roi de Macédoine avec Antiochus:
Déja par les trésors Rome étoit avilie,
Son luxe & sa mollesse avoient vengé l'Asie.

(1) Les Fourches Caudines.

(2) Premiere Guerre.

(3) Seconde Guerre.

(4) Troisiéme Guerre.

L'un & l'autre Graccus par des coups hazardeux
Veulent ſervir le peuple, & ſe perdent tous deux.
Marius le vainqueur du Roi (1) de Numidie,
Sylla que ſignaloient les victoires (2) d'Aſie,
Rivaux, & tour à tour proſcrits & triomphans,
Tous (3) deux noyerent Rome au ſang de ſes enfans.

(1) Jugurtha.

(2) Mithridate.

(3) Vers de Corneille.

Pompée acquiert bientôt la gloire la plus grande :
Il obtient le triomphe, & Céſar le demande :
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal :
Par-tout de leur diſcorde éclate le ſignal ;
Pharſale décida ; Caton fut pour Pompée ;
Mais Céſar eut pour lui les Dieux & ſon épée.

Céſar par ſes amis périt en plein Sénat.
Auguſte obtient l'oubli de ſon Triumvirat.
D'une Vierge en ces tems l'Eternel prit naiſſance :
Le Verbe s'aſſervit à trente ans de ſilence :
Mais enfin ſous Tibere il révele ſa Loi,
Souffre, meurt, reſſuſcite, & fait regner la Foi.
Tibere par Séjan frappe mille victimes.
Caligula joignit l'extravagance aux crimes.
Claude laiſſe à ſa femme un pouvoir dangereux.
Néron, ſage cinq ans, devient un monſtre affreux.
Trois Chefs en dix-huit mois de Rome ſont les maîtres.
Le timide Galba meurt ſous la main des traîtres.
Othon ſouillé long-tems des vices de Néron,
Vaincu, mais grand alors, ſçait mourir en Caton.

Vitellius au rang que cette mort lui laiſſe,
Conſume un regne court dans une longue yvreſſe.
Rome en Veſpaſien trouve un ſage Empereur ;
Titus en fut l'amour ; Domitien, l'horreur.

Nerva, quoiqu'aſſez doux, expire de colere ;
Trajan qu'il adopta fut l'honneur de ſon pere ;
On décerne à ſa cendre un triomphe (1) affligeant ;
Adrien lui ſuccéde, & regne en voyageant.
Le pieux Antonin eſt plus pere que maître ;
De deux fils adoptifs un ſeul le fait renaître ;
Marc Aurele imita ſes ſtoïques vertus,
Tandis que les plaiſirs dégraderent Verus.
Commode fils d'Aurele, ou plûtôt de Fauſtine,
Reçoit de ſes amis la mort qu'il leur deſtine.
Le ſage Pertinax, élu pendant qu'il dort,
Prend ſa place au moment qu'il en attend la mort:
Sa Garde le proſcrit, met l'Empire à l'enchere ;
Julien l'acheta : mais Niger & Severe
Combattent après lui pour le rang ſouverain ;
Severe après Niger, renverſe encor Albin. (2)
Le fier Caracalla violent & perfide
Conſomme ſur ſon frere un ſecond parricide.
Digne prix des Tyrans, le perfide Macrin
S'éleve par la mort du perfide Antonin ; (3)
Et lui-même à ſon tour, cédant à la cabale,
Au Trône, en périſſant, laiſſe Héliogabale,
Prince que chaque jour plus d'un crime flétrit ;
Alexandre adopté fut le ſeul bien qu'il fit :
En lui d'un Souverain la gloire eſt conſommée ;
Il périt dans la Gaule & ſa mere Mammée.

(1) Unique triomphe décerné à un mort.

(2) Empereur dans les Gaules.

(3) Nom de Caracalla.

On éleve à ſon rang le cruel Maximin :
Mais le Sénat proſcrit ce Cyclope (1) Romain :
Le ſoldat l'aſſaſſine ; & d'un ſi méchant homme
Puppien & Balbin, tous deux conſolent Rome.
Leur mort fait bientôt place au jeune Gordien,
Que trahit, pour regner, Philippe le Chrétien.
Avec même ſuccès, Dice fait même crime :
Long-tems de ſa fureur l'Egliſe eſt la victime.
Le perfide Gallus, tributaire des Goths,
Achete lâchement un indigne repos.
Valerien plus grand, mais plein d'un zéle impie,
Dans les fers de Sapor (2) expia ſa furie ;
Et Gallien ſon fils que le plaiſir abat,
Laiſſe trente tyrans déſoler tout l'Etat :
Juſte une ſeule fois, à ſon rang il allie
Le vaillant Odenat, la chaſte Zénobie.
Claude vainqueur des Gots, dans un regne d'un an,
Fait retrouver Auguſte, Antonin & Trajan.
On nomme Aurelien ; & ſon rival Quintille (3)
Meurt, pour ſauver à Rome une guerre civile.
Aurelien plus fier qu'aucun autre Céſar,
Traîne avec Tetricus (4), Zenobie à ſon char.
Le Sénat ni l'Armée après lui n'ont l'audace,
Pendant huit mois entiers de nommer à ſa place.
Le modeſte Tacite enfin céde à leur choix ;
Et ſçait rendre immortel un regne de ſix mois.
Probus plein de vertus, brave, attentif, habile,
Périt par le ſoldat qu'il forçoit d'être utile ;
Et Carus qui ſe croit, pour tout vaincre, envoyé,
Triomphant de la Perſe, y périt foudroyé.

(1) Nom qu'on lui donna.

(2) Roi de Perſe.

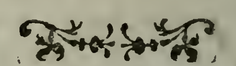
(3) Nommé Empereur.

(4) Empereur dans les Gaules.

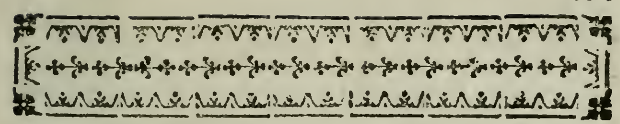
De l'orgueilleux Aper la parricide audace
Proſcrit Numerien, pour uſurper ſa place:
Mais il en perd le fruit; & Diocletien,
A peine proclamé, venge Numerien.
L'autre (1) fils de Carus ſous ſes armes expire:
Maximien & lui ſont maîtres de l'Empire;
Et deux nouveaux Céſars alliés à leurs droits,
En partageant l'Etat, partagent leurs exploits.
L'un & l'autre Empereur abdiquent la puiſſance,
Que retiennent pour eux & Galere & Conſtance:
Conſtance Prince humain, l'autre plein de hauteur,
Et du culte Chrétien zélé perſécuteur.
Conſtantin, quand ſes droits l'arment contre Maxence,
Se recommande au Dieu qu'avoit ſervi Conſtance.
La Croix luit dans les Cieux; & Conſtantin ſoumis,
Triomphe par la Croix de tous ſes ennemis.
Six Empereurs regnoient; ſeul il devient le maître:
De l'Egliſe ſous lui les heureux jours vont naître.
Le Ciel par les tourmens, les chaînes, les terreurs,
La venge avec éclat de ſes perſécuteurs. (2)
De ſes maîtres enfin Rome perd la préſence,
Et voit tous ſes honneurs tranſportés à Bizance.

(1) Carin.

(2) Galere, la famille de Dioclétien.



MÉ-



MÉMORIAL DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Depuis Clovis jusqu'à Louis XV.

DANS les Gaules Clovis fait passer les François,
Du Dieu qui le fait vaincre il embrasse les loix;
Du Rhin à la Garonne il conduit la victoire;
Et la mort d'Alaric met le comble à sa gloire.
A ce Roi conquérant succédent quatre fils,
Par leur valeur du moins tous dignes de Clovis.
Clodomir perd la vie au sein de la victoire.
Clotaire parricide, avilit sa mémoire.
Le pieux Childebert veille aux droits de la Foi;
Et Thierry joint la fraude aux talens d'un grand Roi.
Quatre fils de Clotaire à leur pere succédent:
Deux maintiennent en paix les Etats qu'ils possédent.
Charibert & Gontran regnent toujours unis:
Chilperic, Sigebert, sont bientôt ennemis.
Brunehaut, Frédegonde, altieres & charmantes,
Sous ces Rois trop épris sont les seules regnantes,
Epouses sans pudeur, meurtrieres des Rois,
Capables toutes deux de conseils & d'exploits.

Frédegonde, deux fois intrépide Amazone,
Triomphe, & voit ſon fils le ſeul maître du trône.
Clotaire à Brunehaut porte le coup mortel ;
Mais en puniſſant trop, lui-même eſt criminel.
Dagobert fait d'abord admirer ſa juſtice,
Et bientôt fait regner le ſcandale & le vice,
Sous les Maires dès-lors, ſous leur ambition,
Clovis & Sigebert ne ſont Rois que de nom.
Huit fainéans depuis, indignes de l'hiſtoire,
A ces Maires puiſſans abandonnent leur gloire.
Sous Clotaire & Thierry privés d'autorité,
Ebrouin à l'avarice unit la cruauté :
Mais Pepin après lui, doux, magnanime & ſage,
Fait d'un pouvoir injuſte un légitime uſage.
Sous les yeux de Pepin Charles long-tems nourri,
Tient obſcurs & captifs Chilperic & Thierri ;
Fait du ſang Sarraſin regorger les campagnes,
Au bruit de ſes exploits fait trembler les Eſpagnes.
Pepin & Carloman ſes dignes héritiers,
Font encor ſur leur front refleurir ſes lauriers.
Carloman dans le Cloître, & jaloux du vrai regne,
Abandonne à Pepin un pouvoir qu'il dédaigne.
Le ſang du grand Clovis s'étoit trop altéré ;
Pepin eſt couronné : Childeric eſt cloîtré ;
Et ce regne où brilla la prudence & l'audace,
Commença de nos Rois une ſeconde race.
Les progrès de la foi, la ſageſſe des loix,
L'Empire d'Occident joint au ſceptre François,

L'eſprit vaſte & profond qu'un grand cœur accompagne,
La gloire & la vertu déſignent Charlemagne.
Louis trop bon, détruit le bonheur de l'Etat,
Prodigue du pardon, enhardit l'attentat.
Comblés de ſes bienfaits, Louis, Pepin, Lothaire,
Enfans toujours ingrats, trouvent toujours un pere.
Lothaire de l'Empire affoiblit les reſſorts,
Regne dans l'injuſtice, & meurt dans les remords.
Six Princes après lui partagent la puiſſance:
Louis fut Empereur, Charles regnoit en France.
Entre les autres Rois Lothaire plus fameux,
Subit le châtiment d'un hymen ſcandaleux,
Sacrilége adultere, & pénitent parjure,
Son cœur change en poiſon la ſainte nourriture.
Charles dans un long regne au trouble deſtiné,
Triomphe des Normands & meurt empoiſonné.
Louis infirme & bégue eſt ceint du diadême,
Préféré par les Gtands pour ſa foibleſſe même.
Sous Carloman ſon fils, qui ſuivit Louis trois,
Regnerent les Normands preſqu'autant que nos Rois;
Et dans Arles Boſon, qu'un tendre amour enflamme,
Avoit acquis un trône à l'orgueil de ſa femme.
A Charles Empereur obéit le François;
Mais pour lui tant d'Etats étoient un trop grand poids;

Des Normands à Paris il tente la défaite,
Et ne pouvant les vaincre, achete leur retraite.
Eudes lui ſuccéda : mais ſous ce Roi les Grands
Etoient moins des ſujets qu'un peuple de tyrans.
Charles le Simple enfin rentre dans l'héritage,
Que lui donnoit le ſang, dont l'avoit exclu l'âge.
Aux ſuperbes Normands s'allie avec éclat,
De leur Chef (1) fait ſon gendre, & lui fonde un Etat; (2)

(1) Rollon.

(2) La Normandie.

Perd & reprend deux fois ſa couronne ravie,
Et finit dans les fers & ſon regne & ſa vie.
Rodolphe dans un regne à toute heure agité,
Signale ſa prudence avec ſa fermeté.
Louis paſſe les mers, pour prendre la couronne,
Tombe aux fers des Normands, & Hugues l'empoiſonne.
Lothaire qu'agitoient les guerres des Seigneurs,
Sçait enfin les ſoumettre, & réunir les cœurs :
Et Louis qu'éprouva la fortune jalouſe,
Vit troublé par ſa mere, & meurt par ſon épouſe.
Le ſang de Charlemagne en ce Prince s'éteint :
Nul de ſes héritiers à ſa gloire n'atteint.
Lorraine, Germanie, Aquitaine, Provence,
Italie & Bourgogne affoibliſſoient la France,
Qui fut encore en proie aux révoltes des Grands,
Et la lice ſanglante où couroient les Normands.
Hugues que fit regner la ſageſſe & l'audace,
Fut l'exemple & le chef d'une troiſiéme race,
S'aſſocia ſon fils, & voulut ſe preſſer
De l'aſſéoir ſur le trône afin de l'y fixer.

Sur le front de Robert la majeſté reſpire ;
Content de ſon Etat, il refuſe l'Empire ;
Et croit qu'un Souverain doit ſe rendre fameux,
Moins par de grands Etats que par un peuple heureux.
Henri, pour reconnoître un ſecours (1) héroïque,
Dans la peur d'être ingrat, fut mauvais politique. (2)
Philippe oſe aſſouvir d'inceſtueux deſirs, (3)
Peu jaloux de ſa gloire, outré dans ſes plaiſirs.
Louis ſecond, vertueux, que ne ſouille aucun vice,
A l'active valeur joint l'exacte juſtice ;
Souvent avec l'Anglois fait la guerre & la paix ;
Prince parfait, s'il eût connu ſes intérêts.
Bernard pour la croiſade épuiſe l'éloquence.
Louis le Jeune part, Suger régit la France.
Louis revient vaincu ; timide à s'engager,
Mais lion furieux pour ſortir du danger.
Philippe doux en paix, terrible dans la guerre,
Signale ſes exploits ſur trois Rois d'Angleterre;(4)
Par ſes ſoins s'embellit & ſe calme l'Etat ;
Et le trône François reprend tout ſon éclat.
Louis Roi d'Angleterre, & depuis de la France,
Meurt martyr de l'Egliſe & de la continence.
Son fils que tant de fois la chaire nous a peint,
Juſte, vaillant, mais humble, eſt Roi, Héros & Saint.
Philippe prend Gironne, & laiſſe pour ſa gloire,
Le ſurnom de Hardi dont l'honore l'hiſtoire.

(1) Du Duc Robert ſecond.

(2) Il lui donna le Vexin François juſqu'à Pontoiſe, malgré le voiſinage de Paris.

(3) Son mariage avec Bertrade.

(4) Henri, Richard & Jean.

Philippe entre nos Rois fameux par ſa beauté,
A de juſtes deſſeins joint l'intrépidité.
Rit du foudre imprudent d'un Pape tyrannique,
Détruit des Templiers l'Ordre impie & cinique;
A force de valeur dompte les factieux;
Roi jaloux de ſes droits, mais trop impérieux.
Louis ſous les Seigneurs, ſous leur baſſe vengeance,
Laiſſe de Marigni ſuccomber l'innocence,
Et du trône trop tôt par la mort abattu,
Ne laiſſe remarquer ni vice ni vertu.
Philippe traverſé s'aſſure la puiſſance,
Punit le Financier d'une injuſte abondance,
Chaſſe les Juifs ſuſpects de projets ennemis,
Et remet le bandeau ſur le front de Thémis.
Charles, loin d'écouter une fierté jalouſe,
Ne punit que du voile une adultere épouſe.
Venge de ſes tréſors l'infidéle dépôt,
Qu'augmenta cependant plus d'un nouvel impôt.
Il protége une ſœur que l'Angleterre accable,
Et ne la défend plus, dès qu'il la croit coupable.
Charles entre en des projets, mais bientôt s'en retire:
Mais plus ambitieux il eût acquis l'Empire.
Philippe qui d'Humbert reçut le Dauphiné,
Heureux parvient au trône, & regne infortuné.
Contre lui ſecondant le glaive ſanguinaire,
Commença de tonner le foudre militaire
Du prudent Edouart rival impétueux,
Et d'ailleurs Roi clément & Chrétien vertueux.
Jean qui n'eut pour vertu qu'un excès de vaillance,
Tombe aux fers des Anglois, y met preſque la France.
Charles premier Dauphin, & qui regne après lui,
Gouverne par lui-même & combat par autrui.
De la majorité ſes loix abrégent l'âge.
Quels furent ſes talens? Tous enſemble; il fut ſage.

Après ce ſage Roi, Charles privé de ſens,
Eſclave ſur le trône, eſt le jouet des Grands.
Au mépris des ſaints noms & d'épouſe & de mere,
Iſabelle introduit la puiſſance Etrangere;
Et le peuple du Roi regrettant la raiſon,
L'aime malgré les maux qu'on lui fait ſous ſon nom.
Charles ſept vit l'Anglois preſque maître du trône,
Où le vint rétablir la Pucelle Amazone.
Par ſes propres exploits il releva ſon ſort:
Dans la peur du poiſon la faim hâta ſa mort.
Louis onze affermit le pouvoir deſpotique,
Fut lui ſeul ſon conſeil & trop fin politique,
Sa Cour étoit perfide, & l'exemple du Roi
Y fit une vertu de la mauvaiſe foi.
Il feignit à ſon gré les vertus & les vices,
Difficile à connoître à force de caprices.
Charles qui dans les bois (1) paſſa ſes premiers jours,
Fut brave en actions & timide en diſcours;
Ne ſe permit jamais ces paroles piquantes
Dans la bouche des Rois armes toujours ſanglantes.
Louis plus vertueux, plus il eut de pouvoir,
Juſte & bon, donne peu, mais pour ne rien devoir.
Des droits de ſes ſujets ſa tendreſſe eſt l'arbitre;
Il fut pere du peuple Eſt-on Roi ſans ce titre!
François en Charles-Quint trouve un digne rival.
Audace, eſprit, projets, entr'eux tout fut égal.
Mais ce qui ſeul entr'eux fit pancher la balance,
Charles-Quint au courage ajouta la prudence.
Les plaiſirs à François coûterent trop de tems:
Sçavant lui-même, il fut le pere des Sçavans.
Henri joint la vaillance aux plus aimables charmes,
Galant dans ſes amours, furieux ſous les armes.

(1) Amboiſe.

Il fait à Charles-Quint perdre ſon aſcendant,
Laiſſe à Valentinois un empire imprudent :
Des périls de la guerre il ſort par ſon courage,
Et périt à des jeux qui n'en ſont que l'image.
Sous lui du Calviniſme éclata tout le feu,
Et pour le ralentir François regna trop peu.
Il mourut, & d'abord Charles monte à ſa place,
Prince que pour la guerre avoit formé la chaſſe.
Sous ce regne inhumain luit ce jour plein d'horreur,
Où d'un voile ſacré ſe couvrit la fureur.
Trente par ſes Prélats foudroya l'héréſie,
Qui toute foudroyée en accrut ſa furie.
Grand avant de regner, & regnant ſans ſuccès,
Henri trois du déſordre étala tout l'excès :
Malgré ſes vains remords, ſon penchant l'y rengage,
Il meurt des mains du zéle aveuglé par la rage. (1)

(1) Clement.

Henri qui vaut lui ſeul plus qu'Achille & Neſtor,
Conquérant de ſon trône, acquiert le vrai tréſor,
La foi, la ſainte foi dont il prend la défenſe.
Affable avec grandeur, ferme & plein de clémence :
Il meurt, percé du coup qu'il paroiſſoit prévoir,
Loué de ſes ſujets par un long déſeſpoir.
Louis met ſous le joug l'audace & la licence,
De la Maiſon d'Autriche abaiſſe la puiſſance,
Pour dompter l'héréſie eut l'appui de ſon Dieu,
Roi juſte par lui-même, & grand par Richelieu,
Son fils ſçait attacher la victoire à ſes traces,
Au comble du bonheur éprouve des diſgraces ;
Mais toujours magnanime en l'un & l'autre ſort,
Grand dans toute ſa vie, & plus grand à ſa mort.
Louis quinze aujourd'hui prépare à notre hiſtoire,
Un regne où les vertus garantiſſent la gloire.

Fin du Tome III.

